

VALERY ALEFF

OU BIEN OU MAL

PAGE BLANCHE OU PAGE NOIRE

La question ne se pose pas, et si elle se pose, c'est trop tard : vous êtes déjà écrivain dans l'âme. Bon, la question ne se pose pas, mais on ouvre les yeux, si l'on n'est pas déjà mort. Sinon, on vous ferme les yeux, que vous le vouliez ou non. On n'est pas mort et on ouvre les yeux. On voit le monde ou ce qui se présente comme un monde. On fait quoi ? Rien du tout. On a envie de refermer les yeux et on les referme. On a faim ; on a besoin de trouver un morceau de pain. On en trouve deux et on mange. On dit : « Un morceau de pain. » On ajoute : « Un morceau de pain. » On conclut : « Deux morceaux de pain. » On écrit tout cela pour ne pas oublier ce qu'on a mangé, pour suivre un régime alimentaire. Et pour tenir un journal. On a besoin de souvenirs pour construire le passé au cas il n'y aura pas d'avenir. L'avenir manque assez souvent : la plupart du temps, les projets n'ont pas d'avenir. Autant ne pas avoir de projets.

On écrit ; on ne décrit pas ces morceaux de pain. On regarde par la fenêtre et on voit deux arbres. On dit : « Deux arbres. » On a envie de consigner cela par écrit. On écrit : « Deux arbres. » Et puis on écrit ce qu'on appelle un haïku.

*Un morceau de pain,
deux morceaux. Je mange.
Deux arbres.*

On n'est pas obligé d'écrire quoi que ce soit. Il y a une image et on le constate sans penser pour autant que le monde est une représentation. Il est là, simple et tranquille ; ou turbulent et complexe. À la radio, on annonce une turbulence ; il y en a une ou deux. Mais on referme les yeux. Il y a des images au-delà de ces yeux et du corps qui ressent quelque chose, surtout les rhumatismes et les rages de dents. On aimerait ne pas ressentir tout cela ; on n'y peut rien. On n'ouvre pas les yeux pour ne pas être témoin oculaire de tout cela. Il y a des douleurs pourtant, et même si on ferme trente-six yeux, on sentira ces douleurs. Mais on ne voit ni de nombreux médecins ni les causes de ces douleurs. On n'ouvre pas les yeux et on attend la tombe. Elle viendra quand il lui plaira.

La tombe ne vient pas et on perd patience. On a des tonnes de patience dans le corps et quelques kilos dans le cerveau, mais cela ne suffit pas pour supporter la solitude et le silence. Alors, on ouvre les yeux et on constate qu'on a toujours la même image devant les yeux, devant le corps et que même le cerveau voit la même image, grâce aux yeux qui lui communiquent cette information, au lieu de lui cacher cette petite vérité du monde. Les yeux pourraient ne pas voir tout cela, mais ils voient ce qu'il y a à voir et le disent au cerveau, car les yeux sont bavards. Il en va de même pour les oreilles, sauf si vous êtes sourd-muet, peut-être. Bref, la tombe ne vient pas et on sait que si la montagne ne va pas à Mahomet, c'est lui qui se déplace. Ou le monde se déplace – on ne sait jamais ce qui peut arriver avec ce monde. En l'occurrence, il ne se déplace pas et on est toujours au lit qui ne roule pas d'un mur à l'autre, d'un pôle à l'autre. Il ne vole pas, ne navigue pas sur les mers. Il n'est pas un bateau ivre. Il

n'est pas ivre du tout. Vous l'êtes peut-être, mais vous n'avez pas envie d'en finir une fois pour toutes, malgré votre ivresse. Vous ouvrez donc les yeux et vous voyez ce que vous voyez.

Que le lit roule ou non, cela n'a pas d'importance, cela ne fait pas de différence. D'accord, il roule, il vole. Et alors ? Très bien, on voyage et l'on doit supporter quelques ~~des~~ petites secousses : il y a peu d'autoroutes dans l'univers. Et le poids des cauchemars ? Un rêve heureux ou prophétique pèse presque autant qu'un cauchemar. Tout cela pèse et blesse. À quoi bon ? Qui en profite ? Lui, sans doute. On dit : « Lui » et on écrit Lui avec un L majuscule. On écrit tout avec des majuscules pour donner de l'importance au monde ; pour le rendre spirituel, divin. Il est divin, spirituel, et on est content. Du coup, on est spirituel et peut-être divin. Et il y a une bouteille de vin qui sauve la situation. On referme les yeux.

Tout cela est aussi vieux que le monde, et vous l'êtes peut-être aussi. Vous êtes né avec le monde et vous allez mourir avec lui, comme si vous étiez son épouse fidèle ou simplement indienne. Vous mourrez avec le monde, mais vous n'oubliez pas l'éternel retour ; donc vous retournez sur terre ou sur une autre planète, et vous vous dites que cela recommence. Vous ne décrivez pas cet état de chose ; vous vous *dites* que cela recommence. Et vous l'écrivez, au lieu de le dire. Vous écrivez un procès-verbal parce que vous avez un contentieux avec le monde. Vous signez ce procès et vous faites un procès au monde qui ne vous a rien fait. Le monde et les dieux ne se soucient pas de vous ; ils ont autre chose à faire, et même s'ils n'ont rien à faire, ils ne se soucient pas de vous. Ils n'ont que faire de vos soucis. Mais vous continuez à vous morfondre, car vous n'avez rien d'autre à faire. C'est une occupation comme une autre ; on se morfond, donc on est et par conséquent on ne se fond pas dans la masse des choses qui sont partout et nulle part. Bon, très bien. Il est temps de refermer les yeux ; on ne les referme pas pour une raison inconnue. On ne connaît pas toutes les raisons, sans parler de causes. Donc, on dit qu'on ne connaît rien et tout le monde applaudit car, pour une fois, on dit la vérité, une des multiples vérités qui habitent le monde, les mondes ou les arrière-mondes.

Supposons que le monde soit votre représentation. Vous vous dites : « Non, ce n'est pas ma représentation. Ce n'est rien du tout, surtout si je n'ouvre pas les yeux. » Mais le monde vous dit : « Comment ça ? Et cette symphonie de Brahms ? vous ne l'entendez pas ? vos oreilles ne vous en parlent pas ?

- Oui, dites vous. Mes oreilles m'en parlent.
- Et alors ? dit le monde.
- J'entends cette symphonie, dites-vous.
- Vous ne la représentez pas ?
- Si.
- Alors, elle existe.
- Sans doute, dites-vous.
- Alors vous êtes Brahms.
- D'accord, dites-vous.

- Vous êtes aussi Dieu parce que vous créez.
- D'accord.
- Vous n'êtes peut-être pas créé à l'image de Dieu, mais vous êtes Son son.
- Je ne suis pas son fils, dites-vous.
- On ne parle pas en anglais. Pas Son *son*. Son son.
- La symphonie de Brahms ?
- C'est ça. »

Vous êtes donc une symphonie de Brahms ; ou rien du tout. Vous ouvrez les oreilles, mais vos yeux sont toujours fermés. Tant mieux pour vous et pour le reste du monde, à condition que vous fassiez partie du monde. Autrement « le reste du monde » n'a pas de sens. Cela a un petit non-sens, mais cela n'a pas d'importance – comme le reste, d'ailleurs. Que ce « reste » se rapporte au monde ou à n'importe quoi n'a pas d'importance non plus. C'est la symphonie de Brahms qui compte.

Le monde est votre représentation ; ou plutôt un petit coin de ce monde. Vous pouvez regarder une mappemonde ou la télévision. Vous vous dites, « Je vois le monde et je le représente. » Bon. Une question se pose pourtant : « Comment le représentez-vous ? » « Ce monde m'appartient, dites-vous. Je suis le citoyen du monde que je représente et qui me représente. » Soyons modeste ; la modestie ne nuit à personne, d'après saint François d'Assise. S'il y a quelque chose qui ne nous nuit pas – c'est rarissime, d'après Schopenhauer –, il faut s'attacher à cette chose et ne pas la lâcher. On ne la lâche donc pas. On est modeste ; on reste dans son petit coin. On le représente bien ; c'est un petit coin, rien de plus. À ne pas confondre avec les chiottes. Faut-il le décrire ? Pourquoi pas ? Il faut dire « pourquoi pas ? » le plus souvent possible pour ne pas rater de belles occasions et la vie tout court. On décrit le petit coin, le papier peint, deux bibelots. Ou on écrit simplement : « Petit coin. » Ou on vit dans son petit coin sans le décrire, sans le définir. Mais on a la folie des grandeurs : on veut tout définir et expliquer. Alors, on dit : « Ce petit coin est grand parce qu'il est plein d'amour. L'amour que je porte à mon prochain. Et mon prochain peut se trouver à l'autre bout du monde. Le monde est plein de mes prochains. Donc, mon petit coin est le monde tout entier. » Et on se couche sur la terre pour la recouvrir, la caresser, l'embrasser ; pour se fraterniser avec elle, avec notre mère nourricière.

A quoi bon décrire ce petit coin sans intérêt – même si c'est la terre entière ? même si c'est l'univers avec ses énigmes et ses astres qui nous émerveille ? Kepler décrit cet ordre et l'appelle « la musique des sphères ». Seul Dieu a pu créer une telle merveille ; le Diable n'en est pas capable. Il est capable de nous nuire, de nous induire en erreur, mais il est incapable de créer l'univers, même si on l'écrit avec un « D » majuscule. Alors, on l'écrit avec un « d » minuscule pour souligner sa petitesse et son insignifiance. On souligne même ce « d » minuscule pour souligner le tout une fois encore. On commence à écrire, à créer. On crée le diable de toutes pièces, de toutes lettres ; on le couvre de toutes les injures dont on se souvient, en battant ce fer qui est encore chaud. Puis le fer refroidit et on oublie le diable.

On regarde l'univers ; on écrit un haïku ou un roman. On énumère les étoiles, les comètes, les bibelots et les bobos dont on souffre, comme d'habitude. La souffrance est notre seconde nature et il est plus difficile de se débarrasser de la seconde nature que de la première. Celle-ci nous quitte d'elle-même : nos dents tombent ainsi que nos cheveux, comme s'il y avait une sorte de rivalité entre eux, des sortes de jeux olympiques. À présent il s'agit des jeux d'hiver, cela va de soi. Tant de choses vont de soi qu'on se demande pourquoi les décrire, pourquoi voir les choses en soi, hors d'elles-mêmes, au lieu de se reposer en fermant ces yeux qui voient trop de choses. Tout cela ne nous concerne pas. Créez tout ce que vous voulez, mais laissez-nous tranquilles dans un petit coin, dans un grand coin – dans les toilettes, si vous voulez. Il vaut mieux être tranquille dans les chiottes qu'heureux en plein air. L'air frais, l'air pollué – qu'est-ce que cela peut nous faire ? C'est la terre, la vie, et par conséquent tout cela revient au même, sauf que vous êtes rarement dérangé dans les toilettes – à condition d'être seul chez vous, à la maison. Dans les toilettes publiques il y a toujours des individus qui crient : « Vous en avez encore pour longtemps ? Ouvrez, s'il vous plaît ! C'est urgent ! » « *Emergency* », crient les anglophones et ceux qui ne connaissent pas le français. Et vous revenez bredouille. Lors de vos visites aux toilettes, vous devez prendre votre temps. Si vous ne le prenez pas, vous ratez le coche. Et on doit réussir parfois – même si l'arène de vos exploits se limite aux toilettes, aux chiottes, aux pots de chambre.

Votre pot de chambre. Vous en avez besoin parfois, à ce stade de votre vie. Quel est ce stade ? Peu importe, vous n'avez pas envie d'en parler. C'est malsain et indécent. Il faut être correct – politiquement et autrement. Il n'y a plus de sourds ; il y a des malentendants. « Mais je n'entends rien, dites-vous.

- Si, vous entendez quelque chose. Même Beethoven entendait quelque chose. Il mettait une tige métallique dans un piano et il écoutait ses sonates.

- Je ne vous entends pas.

- Regardez l'écran de notre ordinateur.

- Ah bon, Beethoven. Puis-je mettre une tige métallique dans votre bouche ?

- Non. Vous savez lire et vous n'êtes pas malvoyant. D'ailleurs, vous êtes un homme heureux, malgré ce petit défaut que vous mettez en évidence à chaque fois qu'on vous parle.

- Pourquoi serais-je heureux ?

- Parce que vous voyez l'univers et pouvez comprendre sa majesté. La vue est bien plus importante que l'ouïe.

- Oui ?

- Vous ne le saviez pas ? L'œil est l'organe de la possession à distance. Il fournit un support naturel à l'esprit qui veut à tout prix capturer l'être. La métaphysique sublime la vision. Elle l'interprète et la modifie dans le moment où elle se l'assujettit.

- Mais j'aime la musique par-dessus tout.

- Par-dessus l'univers ? Mais par rapport à l'univers, la musique est secondaire. Une copie, rien d'autre.

- Je l'aime, voilà tout.

- Lisez des partitions. Les vrais musiciens n'ont pas besoin d'instruments pour écouter la musique. »

Pour en revenir aux toilettes, il y a des individus qui se mettent à écrire pour décrire l'état de choses où ils se trouvent. Pour eux, le monde est un petit coin qui sent mauvais – même si on le nettoie cinq fois par jour. Ils prétendent que le monde sent comme les toilettes soviétiques qu'on ne nettoyait presque jamais. D'accord, très bien. Mais pourquoi diable veulent-ils *décrire* cet état de chose ? Pour mettre la population de notre planète au courant. Oui, ils pensent que leur prochain voit la vie en rose ; il porte même plusieurs roses dans ses poches pour pouvoir les sentir de temps à autre. Certains citoyens soviétiques faisaient de même : dès qu'ils quittaient leurs pénates, ils sortaient une rose de leur poche et se mettait à la sentir. Pourquoi se munir de *plusieurs* roses, se demande-t-on ? Parce qu'au bout d'un certain temps, la rose initiale sentait mauvais, à force de se nourrir de l'atmosphère environnante. Elle faisait un accueil chaleureux aux odeurs qui se pressaient contre elle, de sorte qu'elle devenait une de ces odeurs ou une dizaine de ces odeurs. Un cocktail nauséabond et par trop réaliste. Alors, le dandy sortait la deuxième rose qui était encore fraîche et respirait la santé – grâce au laps de temps qu'elle avait passé dans sa poche. Les poches de ces messieurs étaient au-dessus de tout soupçon, car elles étaient protégées par du tissu imperméable.

Dans les rues de Moscou, on voyait aussi des bouquets de roses et personne ne se demandait quel usage attendait ces bouquets. Il y avait de belles femmes à Moscou qui étaient dignes de ces bouquets, mais même ces femmes étaient prêtes à se passer de ce genre de cadeau au profit de la santé et de bonne humeur de leurs admirateurs. C'est pour cela qu'on dit qu'à l'époque soviétique Moscou était une ville fleurie ; ce n'est plus le cas, ce qui ne veut rien dire.

On a peut-être envie de décrire une rose et même d'écrire le poème de Ronsard consacré à cette fleur, mais il suffit de la sentir pour oublier un peu la puanteur du monde. Il est vrai que n'importe quelle rose – même celle de Ronsard – en fait partie ; on peut même dire que chaque rose est un monde en soi. Mais on ne peut vivre ni sur les pétales d'une rose ni dans son for intérieur. On envie des mouches qui se posent sur ces pétales, comme si elles étaient leur élément naturel, leur domicile, leur adresse ô combien chic. Parfois, on envie n'importe quel insecte, si misérable soit-il à première vue, car il ne sait rien de la mort et ne pense pas aux souffrances à venir ou à celles qui sont déjà là. Il les sent, mais il ne se dit pas : « Aurais-je un cancer ? Est-ce une cirrhose de foie ? »

Vous comptez le nombre de bouteilles que vous avez bu durant votre vie ; vous allez voir un médecin qui parle d'exams, de taches qui logent dans votre corps, comme si c'était leur domicile, comme si elles ne pouvaient pas loger ailleurs. Il y a tant de corps qui sont plus confortables que le vôtre, vous semble-t-il. N'êtes-vous pas trop maigre pour ces taches ? Ne sont-elles pas à l'étroit à l'intérieur de votre corps ? Vous pourriez leur offrir n'importe quelle pièce de votre château. Vous

pourriez même leur offrir *tout* le château et même le parc – pourvu qu’elles laissent votre corps en paix. Il ne s’agit pas de repos éternel, cela va sans dire : vous êtes très actif et vous comptez vivre jusqu’à cent ans pour que toute l’humanité profite de votre immense talent, pour ne pas dire votre génie. Mais les taches n’ont que faire de votre génie. Tout est fini.

Ce n’est pas si simple que cela. On vous a jeté ou projeté dans le monde, comme si vous étiez une pomme pourrie qu’on jette à la poubelle. À présent, débrouillez-vous ! Vous vous débrouillez, tant bien que mal. Vous regrettez le ventre de votre mère – votre adresse tellement chic. Et vous enviez les mouches, car elles peuvent se poser sur les fleurs. Elles vivent grâce à notre puanteur et pourriture : elles se posent sur nos ordures sans en souffrir. Et nous, nous en souffrons même quand nous ne faisons que les toucher. Pour une fois, il ne s’agit pas d’immondices spirituelles, cérébrales. Tout est immonde dans notre cerveau : nos pensées, nos impulsions, notre dégradation permanente.

Non, une fois de plus il s’agit des toilettes. Les mouches les adorent, car elles adorent les ordures en général. Et pourtant elles n’écrivent rien sur la tragédie du monde, sur son caractère nauséabond. Elles ne sont pas graphomanes, Dieu soit loué ! Par la même occasion, on pourrait aussi louer le diable. En l’occurrence, exceptionnellement. C’est lui qui préside à cet état définitif du monde, à sa graphomanie.

Les mouches n’écrivent rien. Elles décrivent des zigzags dans l’air, mais ces zigzags n’ont pas de signification littéraire. Ils sont peut-être poétiques, dans une certaine mesure, mais ils ne sont pas un poème de Ronsard. Debussy a écrit un prélude *Les sons et les parfums tournent dans l’air du soir*. Pour poétiser le monde au maximum, on peut écrire un poème *Les mouches zigzaguent dans l’air du soir*.

Les mouches zigzaguent dans l’air du soir.

Non, elles tournent, elles tournent.

Les cercles sont plus nobles, plus divins.

Pourquoi ? se demande-t-on. Parce que Dieu est défini comme un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Et les humains ? Leur cercle est nulle part et la circonférence partout. Il n’y a que des cercles vicieux dans notre vie. Nous naissons et immédiatement nous nous mettons à parcourir une sorte de circonférence dont nous ne savons strictement rien. D’ailleurs, nous pensons que nous sommes au point central qui tourne sur lui-même, comme les derviches tourneurs. Pourquoi pas ? Et puis nous nous rendons compte que nous ne sommes pas au centre ; ni la terre ni les humains ne sont au centre de l’univers. Il est vrai que chacun croit qu’il est nombril du monde, à l’exception des saints. Mais il n’y en a pas beaucoup dans les parages. Jean-Paul II était une exception notoire. Il l’était à un tel point qu’on a tout fait pour légaliser sa sainteté au plus vite. Si un saint n’est pas canonisé, il n’est pas ~~un~~ saint de plein droit. On lui demande : « Vous êtes un saint ?

- Je suis un saint dans mon âme, mais mon corps n’est pas canonisé, pas encore.

- Mais le corps ne compte pas, lui dit-on. C'est l'âme qui compte.
- Et les reliques ? dit le futur saint. Je tiens à ce que les restes de mon corps se reposent dans un sanctuaire.
- Alors, vous n'êtes pas un saint, lui dit-on. Un vrai saint est modeste. Il dit : 'Je ne suis pas un saint. J'ai beaucoup de péchés sur la conscience. Je ne suis qu'un humble serviteur de Dieu.'
- On peut faire les deux, dit le futur saint.
- Comment cela ?
- On peut être un humble serviteur et reposer dans un sanctuaire. »

Entre-temps les mouches continuent à tourner et on se dit que toute la création est admirable. Chaque créature est divine et même une mouche est digne de représenter le Tout-Puissant sur ~~cette~~ terre. Alors, au lieu d'écrire sur une rose, on écrit sur des mouches, sur des vers de terre, sur des vers solitaires, sur des vers de terre solitaires. C'est la seule façon de louer la création ~~au maximum~~ en totalité.

Pourquoi la louer ? Pourquoi la décrire ou écrire quoi que ce soit sur elle et ses nombreux aspects ? On reste dans son coin, qu'il soit petit ou grand, et on dit : « J'accepte. » Pourquoi dire cela ? Accepte-t-on vraiment tout cela ? Oui, puisqu'on ne se suicide pas. Que fait-on alors ? On accepte, on regarde et on ferme les yeux de temps à autre, quand cela devient insupportable. Le monde, une douleur. Si on a mal quelque part, on ferme les yeux, sinon on a l'impression que les murs sont prêts à écraser ce corps chétif qui souffre comme une bête. Non, les bêtes ne souffrent pas comme cela, à en juger par les chats qu'on caresse sans cesse. Non, on souffre comme un damné. Nous sommes tous damnés, à l'exception des saints, de Jean-Paul II. Bon, au moins nous savons ce que nous sommes. La recherche de l'identité personnelle est terminée une fois pour toutes.

Et puis cela recommence de plus belle. Nous nous disons : « Nous sommes damnés, mais nous sommes toujours là. Il paraît que c'est une bénédiction. La vie bénit tous ceux qui sont en vie. Il n'y a rien de plus beau que la vie, même si elle est pleine de souffrances. Mais les souffrances font partie de la création qui est remplie à ras bord de la bonté de Dieu. Il faut par conséquent la louer. Comment ? Comme ça :

Je Te loue, Seigneur !

Aïe ! Aïe ! Aïe ! Aïe !

Cette maudite douleur !

Bye-bye, bye-bye !

Et si l'on n'accepte pas ? Ivan Karamazov voulait rendre le ticket qui lui donnait accès au paradis. On se demande pourquoi il avait décidé qu'il *avait* ce ticket dans sa poche. On ne reçoit ce genre de ticket qu'*au-delà* du seuil de la mort, pas *en deçà*. Ivan voit une larme sur la joue d'un enfant et dit : « Je n'accepte pas. Allez au diable ! Cette souffrance me gâche tous les plaisirs qu'on est censé

éprouver sur terre. À cause de cette larme, l'harmonie universelle n'existe pas. Ni le paradis, d'ailleurs.

- Et *Lacrimosa* de Mozart ? lui dit-on. N'est-ce pas beau et harmonieux ?

- Non.

- Et Violetta qui pleure en présence de Germont ? C'est tellement beau que Germont lui dit : '*Piangi, piangi, piangi, O misera !*' Et il continue à jouir de l'harmonie universelle.

- Non.

- Quoi ? Vous n'acceptez pas *La Traviata* non plus ?

- Non. »

Il est vrai que Violetta n'était plus une enfant quand elle pleurait en présence de Germont ; et seules les larmes versées par les enfants peuvent susciter la réaction qu'on connaît grâce au génie de Dostoïevski. Un homme refuse le ticket qui lui donne accès au Paradis. Pourquoi ? Parce qu'il voit une larme sur le visage d'un enfant. Cet enfant a peut-être tué sa grand'mère et pleure à présent parce qu'il regrette de ne pas l'avoir fait plus tôt. Avant le meurtre, sa grand'mère versait des larmes en sa présence en disant : « Ne me tue pas, cher enfant. Ne te souviens-tu pas de tous les bonbons que je t'ai donnés ?

- Mais tu m'as refusé deux bonbons, un hier et un autre avant-hier. Je ne peux pas vivre sans bonbons.

- C'est mauvais pour ta santé, pour tes dents en particulier. Et puis, tu sais, il y a une maladie qui s'appelle 'diabète'.

- Je m'en fous. Je veux mon bonbon.

- Je t'en donne trois, si tu veux.

- Trop tard. Hier soir, j'ai décidé de te tuer avec ce couteau.

- Cher enfant, reviens sur ta décision, je t'en prie. La vie est belle. Je ne veux pas mourir.

- Non. La vie n'est pas belle. On fait caca et pipi tout le temps. Je n'aime pas ça. Je dépends de mes parents. Je ne peux pas faire ce que je veux. Je n'aime pas l'école. Je vais tuer d'abord mes parents et ensuite mon institutrice. »

L'enfant tue la grand'mère et se met à pleurer, car il n'a encore tué ni l'institutrice ni ses parents. L'enfant aime la justice et ne supporte pas son absence. C'est pour cela qu'il pleure, mais Ivan Karamazov ne comprend pas ce genre de larmes. Il pense que la grand'mère battait l'enfant à mort. Son père en faisait autant. Il en va de même pour la mère et deux tantes. L'enfant pleure sans cesse et abolit de cette façon tous les paradis sur terre, sur mer et au ciel. Un coup de dés jamais n'abolit le hasard, mais une larme de cette sorte est capable d'abolir le bonheur de l'humanité et son éternité. C'est ainsi que la race humaine vit sur terre.

Certains pleurent, mais personne ne remarque ces larmes-là. Et si on les remarque, on dit : « Il l'a bien mérité. Il n'ira pas au paradis. » Et on décrit la situation dans un livre intitulé *Paradis*. « Si un enfant de bas âge pleure, le paradis est aboli. Si un adulte pleure, le paradis est restitué. » On ne peut

pas dire que tout le monde croie en Dieu, mais chacun d'entre nous croit au paradis, qu'il soit situé au-delà de l'horizon, sur terre, ou au-delà de tous les horizons – dans l'au-delà. Si ce paradis ne nous concerne pas, il concerne nos enfants, qu'ils pleurent ou non. Ils vivront au paradis, ils iront au paradis, car ils le méritent. Pourquoi ? Parce que ce sont des enfants.

Rien d'étonnant qu'il y a des enfants qui prétendent qu'ils sont toujours des enfants, même s'ils ont quarante ans. « Regardez mes larmes, disent-ils. N'êtes-vous pas ému jusqu'aux larmes par mes larmes ? Je vois que vous avez encore quelques tickets dans vos poches. Vous allez au cinéma, au théâtre, dans les expositions. Vous jouissez de la vie pendant que je pleure. N'avez-vous pas lu le célèbre roman de Dostoïevski ? »

Un enfant joue d'un instrument de musique. Tout le monde applaudit et cet enfant se met à parcourir le monde. Il a quarante ans, mais tout le monde pense qu'il en a douze. Sa mère et son professeur l'accompagnent partout et tout le monde croit que seul un enfant peut être ainsi accompagné : aucun adulte n'accepterait ce genre de situation. Les adultes passent leur temps dans les salles de jeu ; ils jouent aux cartes. Ils savent que leur mère n'aime pas cela. C'est pour cela qu'ils la laissent à la maison, d'autant qu'elle a quatre-vingts ans. Pourquoi écrire à ce sujet ? Pourquoi décrire la vie d'un enfant de quarante ans ?

On voit quelque chose et on a envie de *participer*, comme disait Pierre de Coubertin. On en parle, on se fixe ses impressions quelque part – soit sur le papier, soit dans un film, soit dans un tableau. Un adulte en culotte courte. Tout cela au lieu de participer aux Jeux olympiques. Vous allez à Los Angeles ou à Sotchi et vous dites : « Je veux participer à vos Jeux olympiques.

- Avez-vous été sélectionné dans votre pays ?
- De quelle sélection parlez-vous ? de la sélection naturelle ou de la sélection forcée ?
- Avez-vous gagné des tournois ?
- De quels tournois parlez-vous ?
- Avez-vous gagné quelque chose ?
- J'ai gagné à la loterie, deux fois.
- Pourquoi voulez-vous participer aux Jeux olympiques ?
- Parce que Pierre de Coubertin a dit : 'L'essentiel est de participer.'
- Que voulez-vous faire ici ?
- Je veux courir. Je veux aussi faire du ski.
- Vous pouvez le faire à la maison et à Courchevel. Les Jeux olympiques sont destinés aux athlètes de renom.
- Et Pierre de Coubertin ? Pourquoi a-t-il dit n'importe quoi ?
- Parce que tout le monde dit n'importe quoi. On le fait pour passer le temps. Ne savez-vous pas que le temps ne passe pas si on ne dit pas n'importe quoi ?
- Alors, qu'il ne passe pas.
- Mais la vie est insupportable, sauf si vous participez et gagnez aux Jeux olympiques. »

Et les autres ? Que doivent-ils faire ? Personne ne leur interdit de s'asseoir devant un ordinateur et d'écrire n'importe quoi. Ils décrivent leurs états d'âmes et la cruauté des autres. Ils envient les athlètes qui gagnent ou perdent aux Jeux olympiques. Ils envient tous les acteurs qu'ils démolissent au moyen de leur écriture. Toutes les jolies femmes sont amoureuses de ces acteurs qu'ils continuent à démolir. Ils écrivent, ils écrivent. « L'écriture, l'écriture », disent-ils. Grâce à cette écriture, à ces écrits qui n'en finissent pas, ils continuent à vivre, car ce n'est pas la peine de se suicider si vous avez un passe-temps digne de ce nom. C'est pour cela que la terre est surpeuplée. Au lieu de parler de ~~la~~ démographie, cessez d'écrire n'importe quoi et suicidez-vous calmement, dignement. Pourquoi vouloir choisir une forme de suicide digne de ce nom : n'importe quel suicide est digne de ce nom qui résonne fièrement dans le silence de l'univers. Suicide, suicide, suicide, suicide !

Non. Ils ouvrent les yeux et voient quelque chose. Un haïku est né, une star est née. Tout le temps quelqu'un ou quelque chose rejoint la vie. Et tout le monde se réjouit. Mais il y a des écrivains qui déplorent cet état de choses. Ils décrivent la situation et y ajoute quelques touches piquantes. Ainsi, Dostoïevski ajoute le diable. Ivan Karamazov ne lui suffit pas et il ne s'intéresse pas à la nature, sauf s'il agit de la neige, des feuilles et de la nuit. Et même s'il ouvre les yeux – il le fait de temps en temps – il n'écrit pas un haïku.

Le soleil dans le ciel.

Quel arôme dans le jardin.

Que la vie est belle !

Il n'écrit rien de tel. Il décrit l'état mental de son personnage qui est au bord de la folie. Il a des visions et, comme par hasard, il voit le diable. Pas Dieu, pas même un tout petit ange. Ce personnage a écrit quelque chose, lui aussi. Il expose ses idées. Il ne croit pas en Dieu, mais les athées qui s'obstinent et continuent à crier leur mépris de Dieu sur les toits croient plus que ceux qui vont calmement et froidement à l'église. Cela s'appelle « psychologie ». Les écrivains ne peuvent pas s'en passer. On ne peut pas parler d'objets, rien que des objets. Même les représentants du genre humain deviennent des objets dans certains livres. Plus maintenant, plus maintenant. Robbe-Grillet est mort et enterré. Plus d'hommes-objets. Vive la psychologie !

Et pourtant nous sommes tous des objets, rien que des objets. Des objets d'admiration, des objets de mépris. Nous sommes des machines qui marchent, pensent, parlent, écrivent et gagnent de l'argent pour le perdre soit dans la vie, soit dans la tombe. Le destin nous prend par la peau du cou et nous met soit à droite, soit à gauche. Ou il nous laisse où nous sommes parce que la prédestination nous a déjà mis ou remis à notre place. Nous sommes à notre place et nous n'aimons ni cette place ni notre destin. Comme les dieux d'Epicure, le destin est indifférent envers nous. On ne peut pas dire qu'il ne nous aime pas ; il ne nous remarque pas. Certes, il nous met quelque part ou nous laisse où nous sommes, mais son cerveau n'est pas au courant de ce que font sa main droite et sa main gauche.

Elles font n'importe quoi, quoi qu'en disent les spécialistes. Ils disent que tout est inscrit là-haut, c'est-à-dire dans le cerveau de Dieu. Et Dieu ne fait pas n'importe quoi. Dieu ne joue pas aux dés, comme disait Einstein. Et vice versa : les dés ne jouent pas sans Dieu, car tout est prévu et tout est déjà arrivé, puisque l'action du monde se déroule dans la tête de Dieu. Tout s'est déjà déroulé, en fait : tous les parchemins, tous les événements. À quoi bon vivre si l'on ne peut rien inscrire dans le carnet de l'histoire ? Et pourtant on continue à écrire, au lieu de se contenter d'une page blanche.

N'aime-t-on pas la blancheur de la page ? Et la blancheur de la neige ? On l'aime, surtout quand on pense aux sports d'hiver – quelque part, à la montagne. Quand on prononce le mot « montagne » en présence d'un fou d'opéra, il pense tout de suite à *Carmen* et à la montagne où l'héroïne entraîne l'antihéros. « Oui, là-bas, là-bas, dans la montagne. » Dans « l'opéra de la vie », il s'agit surtout de ski alpin. La vie est belle, dans ce cas. ~~Et~~ Puis on se casse une jambe ou la colonne vertébrale. Alors, on dit : « La vie est laide. » Reprenons le haïku de toute à l'heure :

Le soleil dans le ciel.

Quel arôme dans le jardin.

Que la vie est belle !

Encore un exemple d'éternel retour. Tout revient sans arrêt : le soleil, par exemple. Hume a beau nous dire qu'un jour il peut ne pas se lever. Il s'est levé un quadrillion de fois : il est infatigable. Et cela veut dire qu'il se lèvera encore et encore. Il est fidèle au poste, à son poste très enviable : il est déjà au ciel. Et il ne se demande pas s'il doit ouvrir les yeux ou non. Il ouvre l'univers et nous regardons cet univers en nous disant toutes sortes de choses : « Que c'est beau », « que c'est laid », « Dieu existe », « Dieu n'existe pas », « Apollon existe ». Mais revenons à notre haïku pour rendre hommage à l'éternel retour et à nos moutons.

« Le soleil dans le ciel. » On en a déjà parlé. On peut en parler encore une fois, différemment. On peut parler *au* soleil car, dans la mythologie grecque, les mortels parlaient souvent aux immortels. « Que fais-tu là-haut ? dit-on au soleil. N'as-tu pas le vertige ? N'as-tu pas vu *Vertigo* ? Tu es inculte. Tu ne te souviens même pas d'Apollon. Je sais que dans l'Ancien Testament on t'arrête, on te retient au ciel pendant deux jours, si je ne me trompe. Pourquoi devrais-je connaître ta biographie ? Tu as permis à l'armée juive de gagner une bataille. Cette fois, je te demande de rester sous terre pour me permettre de me reposer. Je ne suis pas Dieu, mais je suis juif. Alors, écoute-moi. Pour le moment, il n'y a pas de batailles. Et s'il en a une, je t'arrêterai au ciel. Mais à présent, laisse-moi dormir et sortir de ce cauchemar qui s'appelle la vie. Je l'appelle la mort, ou plutôt la mort vivante, ce qui est encore pire. Débarrasse le plancher ou plutôt le ciel. Fiche-moi le camp toute suite, sans attendre les crépuscules. On n'a besoin ni de crépuscule ni des dieux païens – de Wotan, entre autres. Notre Dieu nous suffit amplement. »

« Quel arôme dans le jardin ! » Et les immondices que les mouches affectionnent particulièrement ? Vous ne pensez qu'aux fleurs, chers poètes. Il est vrai que parfois vous décrivez des déchets. T. S. Eliot le fait dans un poème où tout s'entremêle : citations, pourriture. *The Waste Land. La Terre désolée*. C'est comme si la terre s'excusait à la ronde : « Je suis désolée. Au lieu de vous porter, je ferais mieux de vous enterrer. Venez, mes chers enfants. Mes bras et mes entrailles sont ouverts. Pourquoi ne venez-vous pas ? Parce que vous aimez la vie ? Alors, ne me blâmez pas sans arrêt : c'est votre faute. Vous pensez à la porte ouverte dans les cieux. La table est prête et vous êtes bienvenus. Ma surface est une série de portes, mais vous avez l'air de l'oublier. Au lieu de creuser une tombe, vous feriez mieux d'ouvrir une de ces portes, ce qui vous permettrait d'économiser un peu d'argent : les fossoyeurs coûtent cher. »

OPTIMISME OU PESSIMISME

Une bouteille à moitié vide ou à moitié pleine. Tout le monde connaît cette histoire ou plutôt cette situation. Il est vrai qu'un écrivain pourrait en tirer une histoire à l'épilogue de laquelle il y aurait deux ivrognes étendus sur un tapis. Les écrivains racontent toujours des histoires ; les ivrognes aussi. Ils ont bu une dizaine de bouteilles de vin rouge et à présent ils ne sont ni optimistes ni pessimistes : ils dorment paisiblement en ronflant. Les bouteilles étaient à moitié vides ~~et~~ ou à moitié pleines. Peu importe. Ce qui compte c'est l'ivresse, la jeunesse. Ils sont jeunes à présent. Tous ceux qui dorment rajeunissent d'une trentaine d'années environ. Dans leur sommeil, les vieux voient leur jeunesse, leur enfance, leur maman et le jardin plein de fraises de bois qu'ils appelaient les fraises du jardin. Quand on est ivre, on mélange tout et toutes les bouteilles sont tantôt vides, tantôt pleines à ras bord. Les bouteilles vides sont étendues, elles aussi, sur le tapis qui est assez grand pour accueillir une semaine de beuverie. Les bouteilles pleines sont sur la table et elles sont peut-être à moitié vides. On entame une bouteille et on l'oublie, car on tombe sur un tapis et se met à ronfler. Dans son sommeil, on donne un coup de pied à la table et la bouteille tombe. Si elle tombe sur votre tête, vous êtes à moitié mort ; sinon, vous restez à moitié en vie. Ça dépend, ça dépend. Si la bouteille est à moitié vide, vous souffrez d'une commotion cérébrale. Si elle est pleine, vous êtes mort, surtout s'il s'agit d'un magnum. Et si ce magnum est à moitié vide ou à moitié plein ?

Tout est relatif et, même si vous êtes optimiste, vous savez que la cirrhose de foie vous attend au coin de la rue. Ce coin n'est peut-être pas le coin le plus proche, mais il se trouve quelque part, et derrière lui il y a un coin qui s'appelle la mort. Parfois, il ne porte pas de nom, ce coin-là. C'est un coin anonyme, un coin pur et simple. On se dit qu'il est si pur que la mort ne peut pas y loger. La mort est sale, pense-t-on, et par conséquent elle ne s'approche pas de la pureté. D'autre part, la mort ne fait que cela : elle s'approche de la pureté de la vie pour la salir. C'est sa fonction, sa vocation. Elle salit tout. Sur votre lit de mort, vous saignez, vous bavez, vous faites pipi, cela va sans dire. Aucun pot de chambre ne vous aide. On met trois pots de chambre à votre disposition, mais vous faites tout pour les éviter, les ignorer. Vous salissez vos draps, mais votre réputation demeure intacte. Et c'est votre

réputation qui compte, votre honneur que Falstaff foule aux pieds. Un mourant peut salir tout ce qu'il veut : draps, pyjamas, chaussettes. Son honneur demeure pur, si tant est qu'il soit pur, malgré de longues années d'existence.

Le coin pur est simple. Les gens simples pensent que la mort est simple. Un paysan meurt simplement – surtout s'il se trouve dans une œuvre de Tolstoï. Un homme riche meurt péniblement ; il pense que la mort est loin d'être simple. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas encore fait son testament, et il ne sait toujours pas à qui il laissera sa villa sur la Riviera. Il sait ce qui se passera avec son hôtel particulier de l'île Saint-Louis, mais la villa sur la Riviera l'inquiète. « La mort n'est pas simple, se dit-il. Elle est encore plus compliquée que la vie. Villa, villa. » C'est sa dernière parole, son dernier mot. « C'est votre dernier mot ? dit son neveu favori.

- Oui, c'est mon dernier mot.

- Non. Votre dernier mot est 'mot'. Ce n'est pas bien. Dites autre chose tant que vous êtes encore de ce monde.

- Que puis-je dire ?

- Vous pouvez prononcer mon nom. Et puis vous pouvez dire : 'Villa, villa.' Vous avez compris ?

- Je crois que j'ai fait pipi.

- Voulez-vous que le mot 'pipi' soit votre dernier mot ?

- Non.

- Et le mot 'non' ? Si c'est votre dernier mot, sa signification n'échappera à personne. Soit vous dites 'non' à la vie que vous avez vécue et que vous maudissez à présent, soit vous reniez Dieu.

- Je dis 'non' à la mort.

- Ce n'est pas le moment de jouer avec les mots. Dites le mot 'villa', s'il vous plaît.

- Villa.

- Dites mon nom.

- Pierre.

- Dites le mot 'est'.

- Est.

- Dites la lettre 'a'.

- A.

- Vous avez oublié l'accent grave.

- Grave. En anglais : tombe. »

Vous êtes morbide. Pourquoi penser sans arrêt à la mort ? Elle viendra quand elle viendra ; vous ne la sentirez même pas. Votre bouteille n'est plus pleine : vous êtes trop âgé pour ça. Mais elle est à *moitié* pleine. Elle n'est pas vide du tout. Vous gardez toutes vos capacités mentales. Vous ne faites plus de jogging, vous ne traversez plus La Manche à la nage. Vous pouvez écrire un haïku. C'est plus esthétique que vos traversées de La Manche. C'est plus esthétique. Votre brasse n'est pas au point ;

vosre brasse papillon non plus. Vous feriez mieux de composer plusieurs poèmes sur la beauté de la vie, sur la jeunesse. Cet exercice de style vous rajeunira à coup sûr.

Oui, il paraît que l'imagination nous soutient aux moments difficiles. Parfois, elle nous joue de mauvais tours – quand elle nous fait croire que nous souffrons d'une maladie mortelle. Ce n'est pas la peine de se souvenir de Molière, de son personnage. Au seuil de la mort – et partout ailleurs –, il vaut mieux se souvenir de Racine. Bien. Nous sommes toujours bien portants et c'est cela qui compte, paraît-il.

Si l'on est bien portant, on est riche, on sourit, on rit – même si l'on est pessimiste. On se dit : « Le monde est moche, mais je me porte bien. C'est déjà ça. » On sourit, on rit, surtout si l'on continue à boire du vin. Mais le vin peut être triste ; c'est l'apanage de ceux qui ne se sentent pas bien. Ils voient la vie en noir et rien ne peut les consoler – même pas le prix Nobel.

Le rire prolonge la vie, dit-on. Et s'il s'agit d'un rire hystérique ? Il paraît que la tonalité du rire hystérique est tout à fait différente. Une femme rit et on se dit : « C'est un rire hystérique. Dans quelques secondes, elle pleura à chaudes larmes, elle sanglotera. Hélas, ce rire ne lui prolongera pas la vie. » Les larmes raccourcissent la vie – même les larmes de joie. On pleure de joie et on meurt. Il paraît qu'on peut mourir de joie. Il suffit de lire Plutarque, Tacite et divers auteurs de ce genre pour trouver plusieurs exemples de cette vérité. Mais la vérité ne console personne. Elle est même dangereuse, d'après Nietzsche et tout ceux qui disent que la sagesse raccourcit la vie et rend triste tous ceux qui la possèdent. « Ce n'est pas vous qui possédez la sagesse. C'est elle qui vous possède, qui vous obsède. Elle vous empêche de vivre. N'oubliez pas que la vie est simple et tranquille. Ne vous demandez pas d'où vient cette rumeur – de la ville ? de la campagne ? Cette rumeur s'appelle la vie. »

C'est notre état intérieur qui compte, notre subjectivité. Nous jugeons les choses d'après nos humeurs et il ne tient qu'à nous d'être toujours de bonne humeur. Et pour cela on n'a pas besoin d'être riche ou célèbre. Les écrivains célèbres se disent : « Oui, je suis célèbre, personne ne le nie. Mais je n'ai pas encore reçu le prix Nobel et personne ne peut dire qu'on parlera de moi dans trois siècles. Donc, je ne suis pas heureux. Je serai heureux quand j'entendrai des louanges au XXIV^e siècle. Et même si, à ce moment-là, je me trouve au seuil d'une autre mort – de la mort numéro cinq – je serai heureux. » Et les riches se disent : « Après ma mort, ma fortune sera dilapidée par mes enfants. À quoi bon travailler pendant des années si tout disparaît après la mort ? » On leur répond : « Ne vous inquiétez pas. Vos enfants sont habitués aux richesses et à la sauvegarde de ces richesses. Seuls les enfants des pauvres dilapident tout, si par hasard ils deviennent riches du jour au lendemain. Ils veulent goûter *la vraie vie* que vos enfants connaissent. Et bientôt il ne reste rien de cet argent qui permet de connaître la vraie vie. Il ne leur reste donc qu'une fausse vie.

- Quelle est donc cette fausse vie ? dit un gros richard.

- La vie de l'esprit. Contrairement à ce que disent les philosophes, cette vie-là ne vaut rien. On se fatigue en pure perte. On lit, on lit. On apprend des poèmes par cœur, mais cela ne sert à rien. Une bouteille de Romanée Conti vaut mieux que les dialogues de Platon, d'autant que Platon humilie

toujours ses adversaires, sans le moindre fair-play. Seul Socrate est intelligent et sage. Les autres sont des imbéciles. Les dialogues de Platon vous habituent à la tricherie, à la malhonnêteté. Il en va de même pour tous les philosophes. Ils ont toujours raison et les autres ne valent rien, même s'ils ont raison de temps en temps. La vérité absolue n'existe pas et on peut se passer des vérités à moitié pleines. »

La bouteille est toujours à moitié pleine parce qu'on couve toujours une maladie, une peur, une angoisse, une des variétés du désespoir. On consulte Kierkegaard pour savoir exactement de quel désespoir il s'agit en ce moment. Le moment passe et une autre catégorie de désespoir remplace la première variété, le premier essai dans le domaine du désespoir. Jusque là, on se portait bien sur tous les plans : sur le plan mental, sur le plan physique, sur le plan mythique. On avait fini par faire partie de la mythologie humaine, comme dit Jung. Et tout d'un coup, on se sent en proie au désespoir. Le ciel devient noir, même s'il y a du soleil partout – même sur votre chemise. Vous broyez du noir et puis vous ne broyez plus rien. C'est inquiétant, non ? Il faut toujours broyer quelque chose. Si l'on ne fait rien, on meurt à petit feu. « Il faut faire l'affaire », comme dit l'oncle Vania dans la pièce de Tchekhov. « Quelle affaire ? », disent les trois sœurs. « Il faut travailler », dit l'oncle Vania. Travaillez-vous si on broie du noir ? L'oncle Vania ne fait que cela, d'ailleurs. Il pense donc qu'il faut faire *autre chose* pour ne pas mourir à petit feu – pour ne pas *s'encroûter*. Il continue à s'encroûter, pourtant. La pièce est terminée depuis longtemps, mais rien n'empêche à l'oncle Vania de s'encroûter – même pas la fin de la pièce. Cette pièce est immortelle et par conséquent l'encroûtement d'oncle Vania l'est aussi. « Encroûtez-vous, disent les pessimistes. Vous n'avez rien d'autres à faire sur cette terre. »

On s'encroûte, on gagne sa croûte, on casse toutes les croûtes possibles et imaginables. La vraie spécialité de l'humanité : casser, casser, faire table rase, qu'il s'agisse d'un pays ou de la nature. Mais la nature meurt avec dignité – dans les œuvres de Tolstoï, en tout cas. Et nous autres ? Nous mourons comme des chiens. Non, les chiens meurent avec plus de dignité. Chaque chien est digne à sa façon, tandis que nous trahissons nos idéaux à tout bout de champ. Peu importe : nous vivons, nous sourions, nous rions, nous nous prolongeons la vie. Elle s'étend au-delà de tous les coins meurtriers. Nous marchons le long de notre vie la tête haute. Nos mains sont dans nos poches où il y a des portefeuilles, des revolvers, des bouteilles à moitié pleines. Peu à peu, les bouteilles se vident et nous nous allongeons sur un trottoir. Il n'y a pas de tapis dans la rue. En tout cas, personne ne déroule un tapis rouge à l'approche de notre corps. Par conséquent, notre corps gît par terre, et la terre commence à croire qu'elle peut nous enterrer impunément, malgré l'asphalte et d'autres inconvénients. Mais nous luttons pour la vie – même dans notre sommeil de plomb. Nous ronflons, et nous savons que c'est un signe qui ne trompe pas. Nous sommes toujours en vie, et nous ferons tout ce que nous pouvons pour y rester – pour rester à *l'intérieur* de la vie au détriment de son *extérieur*. Nous ne sommes pas les premiers chrétiens qui se précipitaient vers le ciel. Nous sommes peut-être les derniers chrétiens.

De toute façon nous sommes les derniers, qu'il s'agisse de la classe ou du monde. Le fort en thème ne sera jamais notre favori, et le mot « pionnier » que Walt Whitman utilise à tout bout de

champ, ne nous convient pas non plus à cause de sa connotation soviétique. Nous étions des pionniers, d'une manière ou d'une autre. Nous passions notre temps sur les barricades ; nous inventions la roue, deux roues, quatre roues. Nos bicyclettes et nos Ferrari roulaient partout. À présent nous sommes fatigués. Certes, le progrès ne s'arrête pas car il n'aime pas l'éternité. C'est un enfant du temps et le temps le propulse soit en avant, soit en arrière. Alors, il devient regret ou régression. La dialectique continue son bonhomme de chemin, et nous savons déjà ce qui nous attend derrière la tombe, si tant est que les tombes aient quelque chose derrière elles – ou devant, ou au-dessus.

Ce sera une fois de plus une leçon de dialectique. Il y a de quoi se réjouir : la bouteille est à moitié pleine. Nous sommes morts, mais la dialectique nous fait bouger dans la direction opposée, vers la négation de la mort. À la fin, comme d'habitude, il y aura une synthèse : ni vie ni mort, les deux ensemble. Morts-vivants, vivants-morts. La bouteille est à la fois à moitié pleine et à moitié vide. Bref, il y a une demi-bouteille sur la table – au lieu d'une bouteille pleine, d'un magnum.

C'est cela la vie, comme disent les amateurs de définitions et les aphorismes. On écrit tout un texte et puis on en extrait les dernières phrases, et on jette le reste par-dessus bord. C'est ainsi que travaillent les grands penseurs. Ils n'écrivent pas au fil de la plume. Ils n'écrivent pas tout ce qui leur passe par la tête. Ils le font, mais à la fin il ne reste que quelques phrases qui touchent au sublime et énoncent la vérité ou un quelconque verdict. Essence, quintessence. Mais la vie de tous les jours – la vie tout court – se compose de *toutes les phrases*, de *toutes les phases*, non seulement des conclusions, des fin de parties, des brèves formules où tout est dit, pensé, décidé. Non, la vie exhibe avec ostentation son élan vital, son évolution créatrice. Elle se déroule devant nous, derrière nous, au-dessus de nous ; c'est la vie que nous aimons, détestons, remplissons, comme si c'était une bouteille. Elle est tantôt à moitié pleine, tantôt vide. Pourquoi ne pas consigner la vie ? D'accord, on la consigne et on reçoit en échange un petit bout de quelque chose. Est-ce une nouvelle vie ? une nouvelle Béatrice ? Florence, Florence. Ou plutôt une poubelle où habite un héros de Beckett.

Il faut savoir si la bouteille dont on parle sans arrêt, comme si on était intoxiqué, se trouve sur une table ou sur un tapis. On est par terre de toute façon, même si on n'a rien bu aujourd'hui, contrairement à ses habitudes. D'habitude, on boit aujourd'hui, hier, avant-hier et demain. Mais, exceptionnellement, aujourd'hui on n'a rien bu, comme si on avait gueule de bois. Les Russes disent : « Le père battait son fils. Pourquoi ? Parce que son fils s'est soûlé hier soir ? Non, parce qu'il boit ce matin pour se débarrasser de sa gueule de bois. » Il boit et son père le bat. Et puis le père s'installe à côté de son fils, sur le même tapis. Ils boivent ensemble. Et puis le père dit au fils : « Il n'y a plus de bouteilles sur le tapis. Il faut que tu te lèves pour prendre une bouteille dans le buffet.

- Je ne peux pas me lever, dit le fils.
- Moi non plus. Mais tu es plus jeune que moi.
- Forcement, dit le fils. Mais tu retombes en enfance. Preuve en est que tu es sur le tapis et pas sur une chaise. Tu tombais, tu tombais, et tu as fini par atterrir sur le tapis.
- Je préfère ce tapis à la tombe.

- Tu as raison, dit le fils.
- Tu penses qu'il aura des bouteilles dans la tombe ?
- On en mettra quelques unes dans ton cercueil.
- Ne l'oublie pas. Juré ?
- Juré.
- Nous ne sommes pas encore dans la tombe. Qu'en penses-tu ? dit le père.
- Je ne crois pas, dit le fils.
- Tu penses qu'il y a des tapis dans l'au-delà ?
- Des tapis volants, dit le fils.
- Pour aller au paradis ?
- Oui. Et pour te conduire en enfer, on fait appel à la taupe de Kafka pour qu'elle creuse un trou profond.
- Tu penses que l'enfer est loin ? dit le père.
- Je n'arrive pas à me lever. C'est ça l'enfer. »

Ils s'endorment et se réveillent au bout de quelques heures. Le père se lève et se dirige vers le buffet. Il en sort une bouteille de vodka et se met à boire sans se donner la peine de prendre un verre. Et pourtant il y en a beaucoup dans le buffet. Il ne peut pas attendre parce que ça urge. Il n'a même pas le temps d'aller aux toilettes. Rien d'étonnant qu'il fasse pipi sur le tapis. Alors, le fils se lève et commence à battre son père. On appelle cela un « mouvement du balancier ». Le balancier se balance et balance tout sur son passage. C'est aussi la vie. Nous disons que Dieu existe parce que nous pensons qu'il existe. C'est Dieu qui nous a mis cette idée dans la tête. Sans lui, nous aurions dit pendant des siècles : « Il y a des bêtes, des humains et des plantes. Rien d'autre n'existe sur terre. Il y a de l'eau et de l'air. Rien d'autre n'existe sur terre. »

D'accord. Et si on continue, au lieu de s'arrêter ? Il y a des étoiles dans le ciel. Il y a le tonnerre dans le même ciel ou dans un autre ciel. Il y a un autre ciel au-dessus de ce ciel qu'on voit. » Peu à peu, on s'approche de Dieu. Nous sommes capables de le faire nous-mêmes ; en d'autres termes, nous sommes capables de concevoir l'idée de Dieu. Il suffit de continuer. On va d'une chose à l'autre, de l'effet à la cause, et on aboutit à Dieu, n'est-ce pas ?

« Non, disent les théologiens. Sans Dieu, vous regarderiez devant vous. Vous seriez obligé de baisser les yeux pour voir ce qui se passe sous vos pieds.

- Pour ne pas trébucher ?
- C'est ça, disent les théologiens.
- Avons-nous besoin de Dieu pour baisser les yeux ? Avons-nous besoin de son autorisation ?
- Non. Mais sans Dieu, vous ne verriez pas le ciel, sans parler d'autres cieus, de l'Au-delà. »

Le balancier se balance et balance tout sur son passage. Si on peut écrire une telle phrase, c'est que la vie est comme ça et pas autrement. Mais il y a d'autres phrases dans nos dictionnaires qu'Adam nous a dictés il y a quelque temps. Et il n'a pas omis d'insérer quelques phrases dans notre cerveau. La

vie a de multiples facettes. Une facette se situe sur un tapis où deux ivrognes se battent avant de s'endormir. C'est ainsi qu'ils passent leur temps : tantôt ils se battent, tantôt ils dorment. Les plaisirs de la vie ne leur sont pas étrangers : vodka, coup de poing ou de pied et sommeil sont les piliers de notre jouissance. Hélas, on ne dort pas quand on veut et comme on veut. Le sommeil est capricieux ; c'est un enfant rebelle, si tant est qu'il s'agisse d'un enfant. Il n'obéit qu'à la vodka. Il faut en boire beaucoup pour que le sommeil s'incline et vous embrasse sur le front. Puis il vous prend dans les bras et vous vous endormez comme un bébé. Puis vous vous réveillez et vous commencez à crier – comme un bébé dans son berceau. Ou comme un bébé-éprouvette. Mais maman ne vient pas ; Dieu non plus. Vous continuez à crier, à pleurer.

Vos larmes tombent dans une bouteille qui se remplit de plus en plus. Malgré votre détresse et son expression la plus naturelle, la bouteille est toujours à moitié vide. Alors, vous vous dites que la vie n'est pas si affreuse que cela, sinon vous auriez déjà rempli trois bouteilles minimum. Vous vous seriez déjà reposé sur vos lauriers. Hélas, ce n'est pas le cas. Vous n'avez pas fait votre devoir : la bouteille n'est pleine qu'à moitié. Il faut recommencer à crier, à pleurer. Et pourtant cette bouteille à moitié vide est une preuve irréfutable de la vérité que nous connaissons tous : la vie est belle.

Il y a des zones d'ombres et personne ne le nie, sinon cette personne serait accusée d'hypocrisie et d'optimisme, ce qui ne revient pas au même, pour une fois. Rien ne revient au même ; tout est différent. C'est le principal attrait de la vie. L'ombre est différente de la lumière et on ne voit la lumière, on ne l'apprécie, que grâce à l'ombre. Tous les lecteurs de Leibniz le savent. Et même ceux qui n'ont jamais entendu parler de Leibniz savent qu'il est difficile de vivre sans ombre, car la lumière nous aveugle et par conséquent nous empêche de voir les reliefs et même les bas-reliefs. Il n'y a pas de troisième dimension sans ombre et les spectacles « ombres et lumières ».

Et puis on ne peut pas toujours se reposer en plein soleil. Vous allez à la plage, après avoir protégé votre peau au moyen de toutes les crèmes dont la médecine contemporaine dispose sans conteste, à en juger par la publicité qu'on voit tous les jours à la télévision. Vous vous étendez sur un tissu quelconque et le soleil s'occupe de vous pendant une heure ou deux. Vous devenez rouge et peu de temps après, tout le monde vous dit que vous êtes beau. Dans la filmographie, cela donne « les bronzés ». D'abord on met ce mot sur tous les écrans, et ensuite on se met à y ajouter quelque chose. « Les bronzés s'amusent », « les bronzés se fâchent », « les bronzés vont en guerre ». C'est aussi de l'ombre que nous avons besoin : on ne peut pas toujours parler de la paix en oubliant les bienfaits de la guerre qu'Héraclite souligne sans équivoque. La guerre est une mère nourricière, d'après lui. Et puis Héraclite préfère les *fleuves* à la mer où les bronzés s'amusent. Où font-ils la guerre, on se demande ? A l'ombre – quelque part où l'ombre fait ressortir toutes les nuances de la lumière.

Comment définir l'ombre ? L'ombre est la bouteille à moitié vide. Ce n'est pas la peine de préciser le rôle de la lumière à l'intérieur de cette comparaison qui nous amène vers une sorte de conclusion, même si on n'a pas envie de conclure : il y a tant de choses à dire à ce sujet. Mais il y a d'autres sujets de par le monde et, pour les éclairer d'un jour nouveau, il faut leur consacrer une

centaine de pages au minimum. Bref, l'ombre et la lumière, l'optimisme et le pessimisme peuvent être réunis en l'espace de quelques instants. Toute médaille a son revers. Il y en va de même pour la lumière.

Si vous préférez passer votre vie dans l'obscurité, vous pouvez le faire, à condition que vous ayez assez d'argent pour ne pas aller au bureau tous les jours sauf les week-ends. Et si vous avez une collection de chinoïseries, vous ne la contemplez pas en pleine lumière, cela va sans dire – même si vous n'êtes pas un lecteur assidu de Tanizaki. On laisse donc tomber la pleine lumière. Dorénavant, elle ne sera pleine qu'à moitié.

Par la même occasion, on laisse tomber l'optimisme. À moitié, à moitié. Pourquoi ? Parce que même les milliardaires souffrent de temps en temps ; et les médecins se trompent lorsque ses milliardaires ont mal quelque part. Les anges gardiens se trompent aussi. Et pourtant les milliardaires dépensent beaucoup d'argent pour garder les anges gardiens à proximité de leur corps. On vous garde, on vous chouchoute, on se prosterne devant vous. Et vous vous dites : « J'ai mal aux dents. Toutes mes dents sont pourries. Mes implants aussi. Que faire ? » Au début, les milliardaires sont optimistes ; ils pensent qu'ils ont assez d'argent pour s'offrir toutes sortes de gardiens. Ils ont plusieurs anges gardiens qui s'occupent surtout de leur âme. Ils ont plusieurs gardes de corps. Mais leur corps exige qu'on s'en occupe de plus près, en détail. Vos gardes du corps peuvent vous protéger contre les malfaiteurs, mais vos dents demeurent pourries et par conséquent vous avez besoin d'un garde de dents. De même pour votre cœur et vos intestins. Vous êtes entourés de gardes et on vous dit : « Que vous êtes heureux ! Tout le monde vous envie. » Mais vous n'êtes pas heureux parce que vous n'avez pas encore un garde de bonheur. On vous en cherche un et vous dépensez beaucoup d'argent pour récompenser les efforts des chercheurs. À la longue, vous perdez votre fortune et vous devenez pauvre – comme la plupart de gens. Du coup, vous sentez le sentiment de bonheur envahir votre corps et même votre esprit.

C'est ce que pensent les philosophes. Ils prétendent que les pauvres sont plus heureux que les riches. Et les pauvres pensent que les philosophes se trompent. « Nous ne sommes pas heureux, disent-ils.

- Et pourtant vous n'avez rien et donc vous n'avez pas besoin d'un garde d'argent.
- Mais nous avons quelques dents. Oui, il nous reste quelques dents et elles sont pourries. Et nous ne pouvons pas nous offrir un dentiste.
- Vous pouvez vous offrir Dieu. Il aime les pauvres. Le royaume des cieux est à vous.
- Et le royaume de la terre ? Pourquoi doit-on pourrir sur terre ? On ne peut même pas s'offrir un dentier, sans parler d'implants. On ne mange plus rien. Autrefois, on mangeait du pain, rien d'autre.
- Vous pouvez vous nourrir d'air frais. C'est mieux que manger du foie gras dans une ville polluée.
- Vous dites que l'argent est un fardeau ? Donnez-nous en et nous vous montrerons comment le porter. Nous serons des porteurs irréprochables.

- Et votre esprit ? Si vous commencez à gagner de l'argent, vous ne penserez qu'à l'argent.

- On vous promet de lire Schopenhauer et Kant. Donnez-nous de l'argent et nous lirons tous les livres, comme Mallarmé. »

Schopenhauer, que les pauvres ne lisent toujours pas, pense que l'optimisme est une moquerie. « Si vous voulez vous moquez des souffrances humaines, inscrivez-vous sur la liste des optimistes. » D'accord, nous prenons notre parti. Nous aimons la vie et nous disons qu'elle est aussi belle que la Belle Hélène. Plus belle encore, car la Belle Hélène fait partie de la vie et il y a beaucoup d'Hélène de par le monde. La vie est belle, disons-nous à la ronde, et les pessimistes disent que nous sommes cruels. « Vous ne pensez pas à votre prochain et à ses dents, disent-ils. Vous regardez la publicité à la télévision et vous voyez des dents parce qu'il s'agit d'une publicité pour du dentifrice. Alors, vous pensez que toutes les dents du monde sont comme ça. Vous vous trompez. Votre prochain ne fait pas de publicité et ses dents sont pourries, si tant est qu'il lui en reste encore quelques unes. Et ses bouteilles ne sont même pas à moitié vides. Elles sont vides. Il n'a même pas de bouteilles du tout. Même les bouteilles vides sont hors de sa portée, sinon il pourrait les consigner et acheter une bouteille pleine de vodka. À ras bord, à ras bord.

« Tant mieux pour lui, dites-vous. Les pauvres sont plus heureux que les riches parce qu'ils ne boivent pas d'alcool. Les riches s'offrent une douzaine de Romanée Conti tous les jours. Mais même les grands bourgognes attaquent le foie. Les riches ont un garde du foie. Supposons que ce garde meure. Avec l'argent qu'il gagne en portant secours à son milliardaire, il peut acheter beaucoup de bouteilles de vodka. Il risque d'attraper une cirrhose. »

On ne sait plus qui est pessimiste ou optimiste : on les confond. On voit devant soi une bouteille où il n'y a pas assez de vodka : elle n'est pas remplie à ras bord. On nous dit que c'est la preuve qu'il n'y a pas de pessimistes convaincus dans le monde. En d'autres termes, personne n'est rempli à ras bord de haine envers la condition humaine, comme disent les Français qui essaient de philosopher. Ils commencent par devenir profonds. Bref, sur terre il n'y a pas de pessimistes à cent pour cent. Si quelqu'un vous dit, « Je suis pessimiste invétéré », vous devez répondre par *l'argument massue*, le seul argument qui soit en mesure de convaincre n'importe quel pessimiste et de le battre à plate couture sur un plan psychologique. Vous dites simplement : « Et pourquoi vous ne vous-êtes pas encore suicidé ? Vous supportez donc cette existence, cette condition misérable. Vous trouvez sans doute que l'existence, quel que soit le degré de son horreur, vaut mieux que l'inexistence. Non ?

- Non, répondez-vous. Je connais des individus qui sont des pessimistes chevronnés. Il n'y a pas un gramme d'optimisme dans leur esprit, dans leurs humeurs.

- On ne vous croit plus sur paroles. Vous dites n'importe quoi. Donnez-nous un exemple. Prouvez-nous que ce que vous avancez est vrai. »

ESPOIR OU DESESPOIR

« Il s'est suicidé ou non ? » demande-t-on. Quelle importance ! Il est vrai que le suicide est un argument massue, mais on peut croiser les jambes et s'asseoir quelque part, comme le faisait Diogène, par exemple. On peut regarder notre existence ridicule sans rien faire. On peut prendre quelques leçons des personnages de Zurbaran qui, la plupart du temps, regardent le ciel, les yeux neutres. Comme s'ils ne voyaient rien, à part une sorte d'espace ; comme si le ciel était aussi stupide que notre existence. Parfois, ils tiennent un livre, mais on a l'impression qu'ils ont oublié toutes les lettres de l'alphabet. Prenons quelques leçons de ces personnages. N'importe quelle question qui se pose au cours de notre existence peut être réduite à la formule « ou bien, ou bien ». Mais il y a une troisième solution, comme disait Kierkegaard. Ni bien ni bien. Ni mal ni mal.

Kierkegaard a tout dit au sujet du désespoir. Avant lui, on se demandait ce qu'on avait. Et d'habitude on vous disait : « Vous n'avez rien », même si vous broyiez du noir. Les couleurs de nos humeurs changent, de sorte que nous ne savons pas toujours quelle période nous traversons. Est-ce une période bleue ? (Picasso n'a rien à voir dans l'histoire.) Est-ce une période rouge ? (Ni la révolution d'Octobre ni la Chine n'ont rien à voir dans l'histoire.) On voit du rouge et on se dit qu'on traverse une période rouge, qu'on est en pleine crise de nerfs. « Les nerfs, les nerfs, nous dit-on. Quand on n'a rien à dire, on parle toujours de ses nerfs. Il y a des gens qui se plaignent sans arrêt. Ils parlent de leurs jambes, de leurs dents. Ils vont chez un médecin qui leur dit : 'Vos jambes sont en ordre. Vous pourriez participer aux Jeux olympiques, si vous le vouliez. Quant à vos dents, vous pourriez faire de la publicité pour les dentistes du monde entier.' Vous refusez de faire cette publicité parce que vous détestez les dentistes. Il n'empêche que vos dents sont en ordre, elles aussi. Alors, vous parlez de vos nerfs. Personne ne les voit et même les psychanalystes pataugent dans l'à-peu-près, car leur science n'est pas une science. Elle ne peut pas être réfutée, et ce qui s'écarte de toute réfutation n'existe qu'à moitié, comme la bouteille dont les ivrognes se plaignent sans arrêt.

Kierkegaard nous a mis sur la voie. À présent on sait de quoi on souffre. Avant lui, on disait : « Je crois que je crains quelque chose. Quelque chose de concret, me semble-t-il. Je n'en suis pas sûr, d'ailleurs. Oui, je crains qu'un chat noir ne traverse la route sous mon nez. Ce chat me barre la route et je rate un rendez-vous important. Pour rien au monde je n'aimerais rater ce rendez-vous. Si je le rate, je perds trois millions. C'est ce que je crains. Ou s'agit-il d'une angoisse ? Celle qui vagabonde dans le vide, d'après Kierkegaard. Mais tout cela se passe avant sa naissance ou avant sa maturité. Donc on ne sait toujours pas à quel point et comment une crainte diffère d'une angoisse. On sent quelque chose dans son corps – ou, plus précisément, dans son cœur. On a le cœur serré et on se demande pourquoi. Tout va bien, les millions sont toujours dans trois coffres forts. On n'a pas à se plaindre, et on ne se plaint pas. Mais que faire de ce cœur qui ne bat que pour qu'on ressente une sorte de douleur ? Avant, il battait pour telle ou telle femme ; ou tel ou tel homme. À présent, il bat pour qu'on éprouve une douleur psychologique. Et la psychologie compte dans la vie humaine qui est pleine de conditions humaines, d'après certains écrivains. Où qu'on aille, on rencontre une condition humaine. Et aucune condition humaine n'est joyeuse. Les commères de Windsor sont joueuses, mais les conditions

humaines ressemblent plutôt à Othello, au roi Lear, à Banco. Bon, on ne sait toujours pas de quoi on souffre. On sait qu'il ne s'agit ni de dents ni de pieds. Mais cette connaissance ne vous avance à rien, chers compagnons d'infortune, chers compagnons de voyage au bout de tous les jours. Quel dommage que Kierkegaard ne soit pas encore né. Attendons voir. Attendons plutôt sa naissance. »

Kierkegaard est né, et peu de temps après – vingt ans après, peut-être – il décrit par le menu toutes les maladies. À la mort. Comme un chien qui hurle à la mort, il énumère tout ce qui peut nous arriver dans le domaine du désespoir. Après avoir lu son livre, on se demande s'il y a d'autres domaines dans la vie humaine, à l'intérieur de cette condition qu'on ne supporte pas. La condition humaine. Rien que cette expression donne envie de se suicider : elle est trop profonde, trop humaine. Mais c'est une profondeur de pacotille, tandis que Kierkegaard explore les tréfonds de notre âme, le fond de la bouteille qui est soit dans notre foie, soit sur la table, soit sur le tapis dont les ivrognes parlent sans arrêt. Ils n'ont pas besoin d'en parler, d'ailleurs : il suffit d'étendre son corps sur ce tapis hospitalier et de fermer les yeux. On ferait mieux, pourtant, de garder la bouteille – cette panacée des êtres humains – à portée de la main, que cette main soit sur la table ou à côté du tapis, sur le parquet.

Une douleur pénètre notre cœur. Nous ne savons pas d'où elle vient et si elle pénètre vraiment notre cœur, comme un couteau de cuisine. Elle est peut-être *née* avec notre cœur, dans son for intérieur ou à l'extérieur, à proximité immédiate. « Tu ne me sens pas, dit la douleur. Tu penses que je suis loin. Détrompe-toi : je suis très près – trop près, pour dire vrai. C'est pour que tu me sentes mieux au moment voulu que je me suis planté à l'extérieur de ton cœur. Ce qu'on porte en soi depuis sa naissance appartient au corps et on ne le sent pas. J'appartiens aussi à ton corps, à ton destin, à ta fin, mais tu me sentiras au moment où j'entrerai dans ton cœur. »

Elle entre et on se demande ce que c'est. D'abord, on a l'impression que quelque chose est sorti du cœur, et on se dit qu'on s'est débarrassé d'une écharde qui empoisonnait l'existence de ce qu'on a de plus précieux : le corps et l'âme. Et puis on commence à sentir le vide à l'intérieur du cœur, ce qui semble corroborer l'hypothèse selon laquelle quelque chose est *sorti* du cœur. Mais le vide qu'on ressent est une douleur à part entière – ou une écharde, puisqu'on peut l'appeler comme on veut. Pour une fois, les mots sont interchangeables et ne signifient rien. Ils ne présagent rien de bon, contrairement à ce qu'ils font d'habitude. D'habitude, nous avons recours aux mots pour nous consoler. Nous nous disons : « Tout ira bien. Dieu est bon et Il est de notre côté parce qu'Il ne peut pas être de l'autre côté. Il est toujours du côté de Sa créature qu'Il ne lâchera pour rien au monde. Même pour son monde, son propre monde, Il ne lâchera pas Sa créature. Il peut créer autant de mondes qu'Il veut, mais chaque être humain est unique parce que Dieu l'a voulu ainsi et pas autrement. Par conséquent, chaque être humain est irremplaçable. Il a sa propre condition humaine qu'il ne peut échanger avec personne, même s'il le veut pour sauver cette autre personne. Donc, tout ira bien. »

C'est ce qu'on appelle l'espoir. Et l'on ajoute que l'espoir luit toujours quelque part : ce n'est pas une lumière éblouissante dont on se protège au moyen de lunettes de soleil. Ça dépend, ça dépend. Si vous croyez en Dieu, vous voyez une lumière éblouissante et vous cassez toutes vos lunettes de

soleil pour voir en face, clairement, distinctement, ce que vous voyez à peine, car vous avez toujours porté des lunettes de soleil sans le savoir. Il n'y a rien devant vos yeux, croyez-vous – rien que l'air pur et transparent. Et pourtant vous ne voyez que des contours, comme s'il y avait du brouillard un peu partout, de sorte que même la lune est voilée. C'est comme si vous portiez des lunettes de lune. À présent vous croyez en Dieu et en tout ce qui s'ensuit : paradis terrestre, paradis céleste, paradis galactique, paradis universel. Même les trous noirs irradiant la lumière divine, car ils font partie de la création, eux aussi. Il n'y a pas d'exception à l'intérieur de cette règle. Même à l'extérieur, il n'y a aucune exception. Tout baigne ou plutôt se baigne dans la lumière. C'est cela l'espoir.

Non, c'est plutôt une sorte de connaissance absolue ; la vérité absolue, si vous préférez. On préfère toujours la vérité absolue – pour ne pas se tromper tout le temps. La question est vraiment inutile. Mais l'espoir n'a rien à voir ni avec la vérité absolue ni avec la prophétie absolue. Si un prophète dit que ce qu'il adviendra se déroulera selon ses paroles, il sait de quoi il parle. Et ceux qui l'écoutent savent qu'il a raison. Ils n'espèrent pas qu'ils gagneront la guerre ou que l'armée des anges viendra à leur secours sur le champ et sur *les* champs, pendant la récolte. Ils savent que cela arrivera parce que c'est la vérité-même, un morceau de vérité absolue. Il ne faut donc pas confondre la vérité, ou plutôt la certitude, et l'espoir. Vous êtes certain que vous serez heureux dans deux jours parce que la femme qui fera votre bonheur vous aime. Dans deux jours elle reviendra de Courchevel et vous irez à l'église pour vous marier, pour avoir des enfants en toute impunité. Mais elle ne vient pas. Un accident, comme d'habitude. Elle est morte, notre fille que Schubert a mise dans un de ses lieder et même dans un quatuor. On ne peut être sûr de rien.

Alors, vous espérez qu'elle reviendra à temps pour la cérémonie du mariage. Vous priez Dieu et vous Lui dites que vous espérez que cet événement aura lieu. Vous dites à Dieu et à vous-même que vous espérez que le chauffeur de votre fiancée sera prudent sur la route et qu'il n'y aura ni verglas ni brouillard. Vous espérez qu'elle ne se cassera pas une jambe pendant sa dernière descente de la plus haute montagne de la région. Vous espérez qu'elle ne changera pas d'avis : à Courchevel il y a beaucoup d'hommes beaux et riches. Et si on lui donne un diamant la veille de son départ ? Vous ne lui avez rien donné jusqu'à présent. Vous vous disiez que vous le feriez le jour du mariage. Vous lui avez donné quelques bijoux, mais cela n'est pas suffisant. Il faut offrir des diamants, des rubis. Et vous, qu'avez-vous offert à votre fiancée ? Une émeraude. D'accord. Mais l'homme de sa vie qu'elle peut rencontrer à Courchevel lui donnera une rivière de diamants. Vous espérez que cela n'arrivera pas. Vous vous dites qu'elle vous aime à la folie, si bien qu'aucun diamant ne lui fera changer d'avis. Mais vous vous trompez peut-être. Vous vous êtes trompé tant de fois dans la vie. Pourquoi pas encore une fois ? Pourquoi pas, pourquoi pas. On est poursuivi par ces mots parce que tout peut arriver. Et tout arrive, en effet. Ou presque tout. En tout cas, ce qui arrive ne vous convient pas. C'est pourquoi vous espérez que rien n'arrivera. Ou plutôt vous espérez que ce qui arrivera vous conviendra.

Et puis vous vous mettez à désespérer. Vous n'avez pas le choix : soit vous espérez, soit vous désespérez. Il va sans dire que vous préférez espérer, mais on ne demande pas votre avis, même si

vous en avez un. Vous dites à ceux qui ne s'enquièrent pas de vos désirs qu'à votre avis il vaut mieux espérer que désespérer. Vous ajoutez que c'est votre choix. Autrefois, à l'époque où il y avait encore des régimes totalitaires, on disait aux policiers des pays démocratiques : « J'ai choisi la liberté. » Et on vous donnait un passeport de l'ONU. À présent vous n'avez pas besoin de dire que vous avez choisi la liberté, car vous vivez dans un pays démocratique où tout le monde est libre. Même les animaux et les plantes y sont libres. Ce n'est pas la peine d'affirmer votre liberté. Si, si. Si vous ne le faites pas tous les jours, vous n'êtes pas libre. Peu importe. Pour le moment c'est votre espoir ou votre désespoir qui vous occupe au détriment de tout le reste.

« J'ai choisi l'espoir, dites-vous.

- Et alors ? dit quelqu'un. »

Vous ne connaissez pas cette voix. Et la voix de Dieu ? Vous ne la connaissez pas non plus. Vous ne connaissez ni Sa voix ni Ses voies. Mais vous êtes presque sûr que c'est Dieu qui vous parle. Il parlait aux prophètes et à sainte Thérèse. Pourquoi pas vous ? Pourquoi pas, pourquoi pas.

« Je suis en possession du libre arbitre. Par conséquent, j'ai tous les droits de faire un choix. Et je choisis l'espoir.

- Espérez, si vous voulez. Personne ne vous en empêche.

- Je sais. Mais je veux que mon espoir ait un fondement.

- Rien ne vous empêche de fonder votre espoir.

- Ce n'est pas à moi de le faire.

- Qui devrait le faire, d'après vous ?

- Dieu ou le destin.

- L'espoir n'a pas besoin de fondement. S'il est fondé, il se mue en certitude. Vous semez la pagaille. Il ne faut pas confondre les termes.

- D'accord, je ne confondrai plus rien, à condition que je sache que j'ai raison.

- Vous voulez avoir raison ?

- Oui. Ai-je raison d'espérer ? oui ou non ?

- Je n'en sais rien.

- Vous n'êtes donc pas mon ange gardien ?

- Peut-être. Mais ce n'est pas ma fonction.

- Que voulez-vous dire ?

- Je dois vous protéger contre les accidents. S'il y a du verglas sur la route...

- D'accord, d'accord. Vous n'êtes pas Dieu non plus, si j'ai bien compris.

- Je suis peut-être le diable. Ivan Karamazov voyait le diable. Pourquoi pas vous ? Il l'entendait aussi.

- Mais je ne suis pas fou.

- Les fous ne savent pas toujours qu'ils sont fous. La plupart du temps ils l'ignorent.

- A l'université on m'appelait 'Monsieur je-sais-tout.' Je ne sais certainement pas tout. Mais si j'étais fou, je le saurais.

- Qu'en savez-vous ? Vous ne savez même pas à qui vous parlez.

- A ma voix intérieure.

- Qui vient de l'extérieur.

- Ma voix intérieure crie si fort que j'ai l'impression qu'elle vient de l'extérieur. Elle résonne, voyez-vous.

- Je vois, je vois. À bientôt, j'espère. »

La notion de désespoir est aussi compliquée que celle de l'espoir. On sait qu'on désespère et que tout est désespérant, même le temps. Et puis on commence à hésiter. Est-ce vraiment une variété de désespoir ? Est-ce une agonie pure et simple ? Ne suis-je pas en train de mourir ? Pourquoi pas ? Tout peut arriver dans cette vie, même l'apparition de la mort. On attend un ange ; on espère le voir bientôt. Et c'est la mort qui le remplace. Elle remplace souvent les anges, la Belle Hélène et c'est d'autant plus facile qu'il existe un ange de la mort et des femmes fatales. La mort est une bonne remplaçante ; on l'appelle souvent quand quelqu'un est malade. « Pouvez-vous remplacer ce malade ? » dit-on à la mort. « Non, je l'emporte », dit la mort. Et elle tient parole. Elle tient ses promesses, à la différence de ses clients qui ne tiennent jamais rien à l'exception des billets de banque.

Une variété de désespoir pénètre votre cœur. Parfois vous sentez quelque chose et vous vous dites : « Le désespoir vient d'arriver. Ça recommence. » Et vous avez entièrement raison : *ça recommence*. Vous faites les cent pas tantôt dans votre chambre, tantôt ailleurs. Vous n'arrivez pas à calmer vos nerfs – votre système nerveux en général. Vous n'arrivez à calmer rien du tout. Il y a encore quelques jours, vous étiez capable de réconcilier des amis ; à présent, vous n'arrivez même pas à réconcilier une partie de votre corps avec une autre, sans parler de votre cerveau qui bat la chamade, comme s'il était votre cœur. Vous n'êtes plus en état de distinguer votre cœur de votre cerveau, d'autant que tout bat la chamade, même votre maison – comme dans le film de Buster Keaton. Votre maison voyage autour de la planète et se lance dans un périple interplanétaire. Que faire ? Vous vous écroulez et il est inutile de vous dire que vous êtes en proie au désespoir le plus noir.

C'est le moment d'expliquer que le domaine du désespoir compte une multitude de couleurs. Mais vous n'avez pas le droit de choisir la couleur qui vous convient. Tant mieux : rien ne vous convient dans le domaine du désespoir. Vous n'achèteriez jamais ce domaine, même s'il avait un beau jardin à côté du lac. Un lac, un jardin – cela ne vous dit rien puisqu'il s'agit du désespoir que vous détestez depuis votre jeunesse. Vous avez fait plusieurs tentatives de suicide. Rien d'étonnant que vous ne portiez pas le désespoir dans votre cœur. Vous ne le portez nulle part d'ailleurs ; vous ne voulez rien avoir avec lui. Le désespoir n'est ni votre ami ni votre amant. Autant s'en débarrasser une fois pour toutes. Comment ?

Vous vous dites qu'il faut espérer, que l'espoir est le seul remède qui puisse venir à bout du désespoir. À part Dieu, naturellement. Dieu est la panacée et tout le monde le sait. Alors, comme

d'habitude, vous parlez à Dieu, mais immédiatement vous vous rendez compte que Dieu ne vous entend pas. Par contre, il y a une variété de désespoir qui frappe à votre porte ou à votre cœur. Cette variété s'appelle « la surdité de Dieu ». « Non, Dieu n'est pas sourd, dites-vous au désespoir. Il est malentendant.

- Je vous assure qu'Il est sourd, dit le désespoir.

- Vous Le connaissez intimement ?

- Naturellement. Ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle 'désespoir'. Dieu aime les malades et ceux qui se convertissent à la dernière minute. Il n'aime pas ceux qui sautent de joie tout le temps.

- Moi, je saute de désespoir, dites-vous.

- Vous *sursautez*, dit le désespoir. Il ne faut surtout pas confondre les sauts. »

On désespère parce que la vie est laide et que l'humanité est de plus en plus stupide. On désespère parce que personne ne comprend rien. On désespère parce qu'on ne comprend rien du tout. On désespère parce qu'on *ne veut* rien comprendre : on en a ras le bol. On désespère parce qu'on est seul. On désespère parce qu'on est entouré de représentants du genre humain. On se dit : « Ils m'empêchent de dormir, de réfléchir, d'agir à ma guise. » Si on se le dit, on est en proie au désespoir. Si on ne se dit rien, on peut tenir encore quelques jours.

Je désespère d'être moi ou plus précisément je ne veux avoir aucun moi à ma disposition. Je me dis : « Je suis mauvais, rancunier, et j'ai toujours de mauvaises intentions. Je suis un grand pécheur. Ou un petit pécheur. Peu importe : je suis un pécheur, point à la ligne. Un pêcheur à la ligne. Et pourtant ce n'est pas ce qui me préoccupe. Dieu peut faire tout ce qu'Il veut. Moi, je ne Le juge pas. C'est mon 'moi' qui Le juge et Le condamne. Ce démiurge qui a créé la matière de mon corps. D'où viennent tous mes péchés ? De mon corps, naturellement. Je veux faire l'amour avec une femme et un homme – tous les jours, deux fois par jour. Et je mange trop de bonnes choses. C'est cela mon moi – les bonnes choses que je mange. Je veux être le moi qui mange parce que c'est bon, c'est très bon. Mais je ne veux pas être le moi qui digère parce que j'ai des problèmes de ce côté-là. Pourquoi faut-il digérer tout ce qu'on mange ? Il suffit de goûter, le reste n'a pas d'importance. Les dégustateurs crachent le vin qu'ils dégustent. Pourquoi ne pas cracher la nourriture ? Il paraît que les sultans vomissent ce qu'ils mangent pour pouvoir recommencer. Il faut que je trouve un vomitif de bonne qualité. Et si je n'en trouve aucun ? Encore une variété de désespoir. Elle s'appelle 'pas de vomitif'. Je ne veux pas mon moi. Mais je m'y agrippe parce que je n'ai rien d'autre à ma disposition. Si je pouvais laisser à ma disposition la bouche et mes organes génitaux en disant 'bye-bye' à tout le reste ? Pourquoi pas. J'essaierai demain. Espérons que ça marche. Et si ça ne marche pas ? Alors, je connaîtrai une autre variété de désespoir. À quelque chose malheur est bon. »

Tantôt on s'enfonce dans le désespoir et on s'en trouve bien. On aime son désespoir au point de ne jamais vouloir s'en détacher. On le caresse, comme s'il était un chat. Tout le monde pense que vous êtes maso. Pas du tout. On aime son désespoir, voilà tout. Dans le monde, l'amour règne sans partage. On peut aimer les enfants qui cassent tout et tuent leur grand'mère. Pourquoi ne pas aimer le désespoir

tout court ? Il est bête d'espérer. Cela prouve qu'on est faible, qu'on compte sur son destin et pas sur ses propres mains. Si on désespère, on prouve au monde entier qu'on est maître de soi. Oui, je désespère. Il est difficile de supporter cette notion qui pénètre votre cœur, mais je tiens le coup parce que je suis costaud. Si vous souriez sans arrêt en regardant le ciel, vous n'êtes rien ni personne. Mais vous êtes un héritier de Prométhée si vous supportez votre désespoir, malgré ses assauts incessants. Il vous attaque, il vous perce le cœur et vous dites : « Viens, viens. Soit le bienvenu. Qu'est-ce que je te sers ? du thé ou du café ? J'ai du thé du Népal aujourd'hui. » Et vous battez votre désespoir à plate couture. Mais vous vous ennuyez sans votre désespoir qui vous tient compagnie. L'argent ne déchire pas vos poches et ne demande pas de pain, comme disent les Russes. Il en va de même du désespoir. Il demande votre cœur, votre corps tout entier, mais il peut se passer de pain. Vous ne dépensez rien pour votre désespoir, pas un sou, sauf si vous allez chez le psy. Alors, n'allez pas chez le psy. Restez à la maison et bavardez avec votre désespoir, faute de mieux. Comme interlocuteur, le désespoir est bien plus intéressant que l'espoir qui vous parle de Dieu et du beau temps. Le désespoir vous parle du néant et des sauts que seuls les lecteurs de Kierkegaard connaissent. Et pour ne pas oublier ces sauts métaphysiques ou théologiques, ils sursautent de temps en temps. C'est leur aérobic. Au lieu de sauter tout bêtement ou de courir sur place, ils prennent soin du néant, de la foi, de l'immortalité et même de l'éternité qui se distingue de l'immortalité, d'après Spinoza. Ils lisent Kierkegaard et Spinoza entre les sauts et les sursauts. Un passe-temps exemplaire. »

« Il ne faut pas désespérer, tout s'arrangera, dit l'espoir.

- Quoi ? De quoi parles-tu ? Du bal que je donne pour ma fille ? Mais ça ne compte pas du tout. D'accord, le bal sera réussi. Et alors ? Et la mort ? Je la réussirai aussi, d'après toi ? Tout le monde admirera mes dernières paroles. C'est ce que tu veux dire. Je m'en fiche, tu entends ? Les paroles ne comptent pas. Ce qui compte, c'est le mot 'dernières'. Je ne veux pas entendre ça. J'entends ça au théâtre si je me donne la peine d'y aller. 'C'est mon dernier jour. C'est ma dernière nuit. Oh, Lucifer !' D'accord. Vous mourez sur scène et après le spectacle vous allez dans les restaurants, les bars, les clubs.

- Moi, je ne vais nulle part, dit l'espoir. Je reste avec toi. Regarde le ciel, le bleu du ciel. C'est ma couleur, tu sais. »

L'espoir ou l'espérance s'obstinent, comme s'il était indispensable pour une notion d'avoir quelques partisans afin de ne pas périr, de ne pas tomber dans l'oubli. D'ailleurs, l'espoir meurt après toutes les autres notions et même après les hommes – ainsi pensent les Anglais. Et ils ont raison. L'espérance et son principe défini par Ernst Bloch se promènent bras dessus, bras dessous dans un monde privé de toute végétation et où les squelettes des êtres humains ou inhumains jonchent le sol pour dormir tranquillement dans le giron de leur mère nourricière qui ne les nourrit plus apparemment. En tout cas, elle ne nourrit pas leurs cadavres. À quoi bon ? Ils ne ressusciteront pas pour lui dire merci ou pour toute autre chose – pour travailler dans les champs, par exemple. Encore quelques squelettes à nourrir : ils ont des bouches, eux aussi. Non, non, non. La terre ne fait rien : en l'absence

de la race humaine, elle est devenue paresseuse. Elle n'espère ni ne désespère. Il faut devenir une pierre ou une motte de terre pour se sentir à l'abri du désespoir. Autrement dit, il ne faut plus rien ressentir, ni l'amour ni la haine. Il faut savoir se passer de l'amitié, à moins que cette amitié s'organise autour de quelques mottes de beurre, par exemple. Mais il n'y a plus de beurre sur terre, car il n'y a plus de vaches, cela va sans dire. On dit tout ce qu'on peut ne pas dire pour faire taire la voix du désespoir. Et aussi celle de l'espoir qui continue à dire des bêtises.

Elle vous parle de ses yeux bleus. Et puis, pour une raison inconnue, elle se met à parler de Fourier qui était rempli d'un espoir ou d'une espérance qu'Ernst Bloch érige en principe. « Quels sont vos principes, cher Monsieur ? » « L'Espérance, votre Excellence. » Les dialogues de ce genre encombrant l'esprit qui fait tout pour nous rappeler qu'au bout du tunnel il y a de la lumière, même s'il ne précise pas de quelle lumière il s'agit. Toute lumière vient de Dieu, qu'il s'agisse de la lune, d'une bougie ou d'une torche électrique. Même une simple allumette est une messagère de Dieu. Vous allumez votre cigarette en oubliant que le cancer du poumon vous guette. Mais le cancer du poumon est aussi un messenger de Dieu, un apprenti ange, un apprenti archange.

Il paraît que Fourier espérait que tôt ou tard l'homme serait capable de développer un organe dont la fonction se limiterait à la détection des effluves venant du cosmos. Vous n'en avez cure. Vous pouvez vivre sans ces effluves, à condition d'être heureux ici-bas. Le parfum des femmes vous suffit amplement. Mais ce qui compte c'est l'espoir. Fourier espérait capter ces effluves pour jouir du cosmos pleinement, presque sans mesure. Vous dérobez un mouchoir dans le sac à main de votre maîtresse et vous le sortez chaque fois que vous avez besoin de vous réconcilier avec la vie.

Vous vous êtes réconcilié – jusqu'au nouvel ordre. Cet ordre arrive, et de nouveau vous êtes en proie au désespoir. Alors, vous vous souvenez des contes de fées qui sont d'un grand soutien aux moments où tout semble perdu à tout jamais. Il y a une nappe qui se déroule à vos pieds. Sur cette nappe il y a une bouteille de Romanée Conti et beaucoup de friandises qui sont censées vous mettre de bonne humeur. D'accord, vous êtes de bonne humeur à présent. Deux chats bottés sont à votre service. Pas mal pour un début, dites-vous. À qui le dites-vous ? À l'espoir. Enhardi, l'espoir continue à garnir la table et aussi l'espace qui l'entoure, de sorte que peu de temps après, une dizaine de femmes ravissantes sont assises autour de cette table – ou de cette nappe, si vous préférez. Si vous avez une bouteille de Romanée Conti, vous trouverez bien une table pour la poser – même si les deux chats sont absents, pour une raison inconnue.

Et puis il y a aussi les romans d'aventure, et vous êtes un grand aventurier. Vous voulez même aller sur la lune. Mais vous êtes trop pauvre pour cela, sinon vous ne goûteriez pas les délices du désespoir aussi fréquemment. On demande un million d'euros pour un voyage sur la lune. Vous préférez lire Jules Verne et H. G. Wells. Ce n'est pas la peine de comparer leurs styles : ce qui vous intéresse n'a rien à voir ni avec le style littéraire ni avec les langues. Vous vous lancez et vous voilà dans le cosmos qui vous accueille comme il se doit. Certes, aucune nappe ne se déroule à vos pieds, d'autant que vous ne savez pas exactement où sont vos pieds en ce moment : près du plafond ou sur un

hublot. Peu importe : vous êtes heureux et vous espérez ne pas périr dans le cosmos. Pourquoi pas, après tout ? Après tout, la terre ne nous nourrit pas après notre mort. C'est elle qui se nourrit de notre chair par l'intermédiaire des vers. Pourquoi pas ? Ces petites créatures ont faim, elles aussi. À chacun son dû.

Les vers mangent votre « moi » et vous vous dites : « J'en suis enfin débarrassé. Seuls les vers de terre sont en mesure de libérer un être humain de son moi qui l'aime trop. Ce n'est pas un amour réciproque, hélas ! Les vers de terre arrivent au bout de cette tâche en l'espace d'une année. Mes vers solitaires n'y sont pas arrivés en plusieurs décennies. Plus de désespoir, à moins que je ne décide de m'accrocher à mon moi. Trop tard – à moins que je ne m'accroche à ces vers qui l'ont mangé. Le gardent-ils à l'intérieur de leur corps ? Sont-ils déjà allés aux toilettes ? Venez, mes chers petits ! N'ayez pas peur : mes dents ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois. Je ne vous mordrai pas. Et je vous promets de ne pas vous mâcher. D'ailleurs, mes mâchoires ont perdu leur éclat d'autrefois. Tout est perdu, à part mon moi que je récupère grâce à votre concours. »

Vous avalez une douzaine de vers et de nouveau vous êtes en pleine possession de votre moi. Qu'en ferez-vous outre-tombe ? Vous n'en savez rien, mais vous tenez à votre moi. Un amoureux tient à son « toi » - à sa bien-aimée, en d'autres termes. Vous tenez à votre moi, d'autant que vous êtes seul dans votre tombe et qu'aucune femme, aucun homme, aucun adolescent ne vous tient compagnie. C'est le moment de lire *Compagnie* de Beckett. Il n'y a pas assez de lumière dans votre cercueil et vous savez que l'éclairage influence la vue, la capacité de vos yeux à lire la Bible, entre autres. Vous ne voulez pas vous abîmer la vue qui peut vous servir au moment de l'éternel retour.

Et puis vous aimez la bonne chair – même dans l'au-delà, vous n'avez pas perdu cette variété de jouissance. Les tests ont démontré que lorsque nous ne voyons pas les couleurs, nous avons du mal à reconnaître les goûts. Donc, vous ne pouvez pas vous passer de vos yeux. Vous n'avez pas envie de lire quoi que ce soit – même la Bible ne vous dit plus rien. Vous vous dites que si Dieu existe, vous Le verrez de vos propres yeux, si tant est qu'ils ne soient pas abîmés par la lecture de Beckett. Vous verrez aussi Son entourage, et il vaut mieux *voir* une fois qu'*entendre* cent fois. Il vaut mieux voir *une fois* qu'*entendre cent fois*. Est-ce un dicton russe, français ou anglais ? Vous n'en savez rien, mais vous savez que c'est comme ça. Un point c'est tout. Il y a des points partout. Ce tout est partout aussi. Pourtant, pour une raison inconnue, vous continuez à cogiter et à vous agiter. Donc, vous *êtes*, contrairement à ce que pensent ceux qui vous ont enterré. Ils vous ont enterré *vivant*, comme si vous étiez Gogol. À présent vous êtes tout le monde, comme aurait dit Borges. Vous êtes aussi toute chose – même les vers que vous avez mangés. Avez-vous vu leur couleur ? Non. C'est pour cela que vous n'avez pas apprécié ce repas.

Vous n'avez qu'à recommencer, ce qui n'est pas difficile : il y a des vers partout, même sur votre peau. Vous n'avez qu'à les attraper pour les porter vers votre bouche. Et si vous n'avez plus de bouche, vous avez encore quelques dents. Et si ce n'est pas le cas ? Alors, le désespoir entre en possession de votre squelette. Si on vous demande : « À qui est ce squelette ? » vous savez quoi

répondre. Pour une fois, vous connaissez toutes les réponses aux questions qu'on vous pose. Mais on ne vous pose plus de questions et vous espérez qu'on ne vous en posera aucune d'ici au Jugement dernier.

Les utopistes du passé espéraient construire un monde nouveau, un monde meilleur et parfait, car ils étaient tous des perfectionnistes. Ils voulaient créer un deuxième soleil pour réchauffer la moitié nord de la terre. Alors, les animaux seraient pacifiques, pensaient-ils. Les lions, se disaient-ils, viendraient à notre rencontre pour nous caresser et nous lécher. Et les fruits les plus exotiques pousseraient au pôle Nord, comme si les ours polaires en avaient besoin. Ces utopistes espéraient aussi réchauffer le cœur humain. Comment ? Au moyen d'un autre soleil, un soleil intérieur. « Chaque citoyen du monde portera un soleil personnel dans sa poitrine, se disaient-ils. Par conséquent, il n'y aura plus de mal. Tout le monde s'embrassera tout le temps, si bien qu'on n'aura pas le temps de travailler. Pourquoi travailler si on s'aime ? C'est l'amour qui compte, pas le travail. »

C'est ainsi qu'ils pensaient ; c'est ainsi qu'ils agissaient. Il n'en sortait rien : nous n'avons toujours pas un deuxième soleil au-dessus de notre tête et dans notre poitrine il fait sombre au point de masquer nos tumeurs et les virus qui nous dévorent peu à peu. Nous couvons un tas de maladies et nous n'en savons rien. Si nous pouvions observer ce qui se passe dans notre for intérieur, nous pourrions guérir nos cancers en un rien de temps. Cela s'appelle « la prévention médicale ». Mais on ne voit rien et on *ne veut* rien voir. Encore une attaque du désespoir. Tout va à vau-l'eau et cela nous est égal. Tout nous est égal puisque nous sommes en proie à une variété de désespoir qui s'appelle « prostration ». Comme un Turc, nous regardons droit devant nous sans bouger. On dirait que nous sommes déjà dans la tombe, sauf que nous sommes assis et cela ne se fait pas dans le royaume des cercueils. Il faut respecter le travail des croque-morts. Cela ne veut pas dire qu'il faut embrasser les fossoyeurs qui vous déposent dans la terre. Il faut les *respecter*, voilà tout.

Il faut respecter les rites, car ils sont porteurs d'espoir. Ils régularisent la vie et sa structure. Nous ne nous sentons plus perdus comme autrefois. Autrefois, nous étions fiers de notre collection de désespoirs. Nous nous désespérions pour un rien et cela aussi nous mettait hors de nous. Ce n'est rien, ce n'est rien. Nous étions face au néant. Désespoir, néant. Tout cela est très bien. Le Turc qui regarde devant lui est en proie à un mauvais désespoir qui n'est pas créatif. Il faut créer le néant qu'il ne faut pas confondre avec la table rase. Si la foule esclave se lève une fois de plus, nous serons anéantis une fois pour toutes. C'est un néant *positif* qu'il nous faut, un néant *créateur*. D'abord, nous nous occupons de ce néant, et puis nous insérons un petit soleil dans le vide qu'on a créé grâce à un effort surhumain. Ce soleil réchauffe le désespoir et le transforme en espoir. Puis il réchauffe l'espoir pour le transformer en certitude. Nous sommes sûrs que nous sommes heureux. Nous sommes sûrs que la vie est belle et qu'il vaut mieux naître que ne pas naître.

Nous naissons et nous jouissons de la vie, et même une série de désespoirs n'y peut rien, d'autant que tout cela est *positif*. Tout est positif dans la vie, sauf ce qui est *négatif*. Mais grâce à la dialectique, nous arriverons à un compromis. Nous en sommes certains et cette certitude est le soleil

qu'on suspend partout, car il est multiple et convient aussi bien à notre for intérieur qu'à l'extérieur de l'univers, à la série des mondes que Giordano Bruno a prédit dans ses livres.

SUJET OU OBJET

On tient un objet et on se demande quel genre de relations on a avec cet objet. Si on vous pose la question, vous répondez : « C'est un bel exemple d'entente cordiale. » Il faut toujours faire cette réponse, quelle que soit la question qu'on vous pose parce que l'amour préside à tout et le cœur est plus important que le reste de notre corps. Le cœur est un instrument privilégié de l'amour. On dit à l'amour : « Voici mon cœur et ma jambe droite n'est pas loin. Que choisis-tu ? » Et l'amour de répondre : « Je choisis toujours le cœur, quel que soit le choix que je doive faire. Même si on me proposait l'univers entier, comme à Jésus Christ, je choiserais le cœur. »

On regarde l'objet et on se dit qu'il est beau ou laid. On étudie ses contours et sa consistance. On se demande en quoi consiste cet objet. S'il s'agit d'un objet en soi, il n'y a rien à faire : on n'en saura rien, sauf ce qu'on en sait déjà. On voit ses couleurs et cela nous donne envie de le manger. Mais c'est immangeable et on s'en rend compte assez vite. Non, il n'y a pas de choses en soi ; tout est hors de soi, de sorte qu'on peut entrer en contact avec le monde et tout ce qui se trouve à l'intérieur du monde qui accueille n'importe quoi, il faut bien en convenir. On se demande souvent : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Ce n'est même pas une immondice. Pourquoi ramasser cette horreur ? Pourquoi l'étudier ?

- Cette horreur peut vous mener loin, disent les scientifiques. C'est un chaînon qu'il ne faut pas négliger, sinon vous risquez de rater la chaîne.

- Quelle chaîne ? Vous parlez des causes et des effets ?

- Non, bien sûr que non. Tout cela est dépassé depuis longtemps. On supprime les catégories et toutes ces balivernes. Vous êtes cet objet, comprenez-vous ? Vous êtes à la fois sa cause et son effet. Quel effet cela vous fait ?

- Aucun.

- Vous ne sentez donc rien ?

- Rien du tout.

- Mais de votre attitude dépend la vie de cet objet et même la vie d'un papillon qui vole quelque part.

- Où ?

- En Amérique latine, par exemple.

- Laissez-moi tranquille. Je veux être seul. Vos chaos et vos mécaniques quantiques ne m'intéressent pas.

- On ne vous demande pas votre avis. Vous êtes en contact avec l'univers, même si vous n'avez pas Internet. D'ailleurs, la mécanique quantique est ~~le~~ pionnière en ce domaine – Internet avant la lettre.

- Que ce soit avant ou après, ça m'est égal. Laissez-moi tranquille.
- Alors vous êtes ce Turc dont Leopardi parle dans une de ses lettres ?
- Oui, je suis ce Turc. Je suis aussi ce Juif qui n'est pas toujours errant. Je suis aussi un citoyen de mon propre monde. »

On regarde les objets qu'on voit et qu'on ne voit pas : ceux-ci sont à l'intérieur et pas à l'extérieur. On se dit qu'il faut réduire tout cela à une sorte de quintessence pour sentir l'essence de ces objets et aussi de cette image qu'on voit ou qu'on ne voit pas. Tout est relatif et on doit s'en rendre compte pour ne pas tomber dans un trou, pour ne pas mourir sur la route. Si rien n'est relatif, on peut être sûr de soi et aussi du monde. Et on ne peut jamais être sûr du monde ou de quoi que ce soit, car tout est le monde et il n'y a rien en dehors de lui, à part un autre monde, un autre Giordano Bruno.

Un enfant joue avec un ours en peluche. Que ressent-il ? Une sorte de joie. Il tripote son ours et il est content, à en juger par ses mouvements et une sorte de sourire qui ne quitte pas son visage. On se demande si c'est un sourire ou un reflet de l'état de prostration auquel les enfants succombent sans le savoir. Ils ne savent rien de toute façon, et on leur envie cette ignorance qui, d'ailleurs, n'a rien à voir avec l'ignorance dont parle Nicolas de Cues. Il ne faut surtout pas mettre toutes les ignorances dans le même sac. Pourquoi ? Parce qu'aucun sac ne peut contenir toutes les ignorances que nous voyons ou entendons autour de nous. Quelle que soit la grandeur de ce sac-poubelle, il craquera à coup sûr si nous y mettons notre stupidité et les bêtises qui sortent de notre bouche dès que nous nous réveillons. Même si nous n'ouvrons pas la bouche, les bêtises en sortent, de sorte que nous ne sommes pas tenus de tenir la bouche fermée. Et il ne faut surtout pas comparer le silence à l'or, car c'est démodé, périmé,. Il faut parler, il faut épancher sa peine, sa joie et aussi son cœur, sinon on se fait de la bile. Tout reste à l'intérieur et cela nous mange, démange et dévore. On dit que ce qui est là-haut est aussi en bas ; par conséquent, ce qui est à l'intérieur et aussi à l'extérieur. Que ce soit à *l'extérieur*, tant qu'à faire. Pensez ce que vous voulez – je ne refoule rien. Mon inconscient est vide. Pas de complexes, pas de mauvais réflexes.

Un complexe est aussi un objet. Il peut aussi être un sujet. Nous l'étudions et nous nous rendons compte que nous avons des relations complexes avec lui. Parfois, nous ne savons pas si nous sommes des sujets ou des objets. Tout se passe à mi-chemin, car il n'y a pas de frontières entre les objets et les sujets, sinon nous ne comprenons rien. Nous ne connaissons pas les objets si nous les traitons comme des objets. Il ne faut pas les traiter ou les maltraiter ; il faut *être* avec eux. Il faut chanter à l'unisson un hymne à la création. Chantons, chantons ; dansons, dansons. C'est la vie !

Un enfant continue à tripoter son ours en peluche. Il la tripote de plus en plus violemment. La mère lui dit : « Ne sois pas si violent ! Et si l'ours te tripotait de cette façon ? Tu y as déjà pensé ? Non. Alors, essaie de visualiser cette image. Une vrai ours – il n'est pas en peluche pour une fois – entre dans ta chambre et se met à te tripoter. Tu penses que les ours sont gentils ? Ce sont de gros nounours, d'après toi. Détrompe-toi ! Ce sont des monstres. Si un de ces monstres t'embrasse, il te broie les os. Alors, mon cher petit, je t'ordonne de ne pas broyer les os de ton nounours. »

Tout est en soi et hors de soi. Vous regardez une chose et vous vous demandez si elle est en soi ou hors de soi en ce moment – au moment où vous la regardez. En ce moment, la chose est hors de soi, puisque qu'elle va vers vous pour pénétrer dans votre for intérieur où vous pourrez l'étudier à l'aise et à votre guise. Puis vous détournez le regard et la chose se retire dans son propre monde en devenant la notion introduite par Kant et reprise par tous les Kantiens sans exception. On ne parle que de cela : une chose en soi, une chose en soi. On est en plein mer ; on est ballotté par des vagues. On est perdu au milieu du cosmos. Il y a des choses partout et même à portée de la main, mais elles sont inaccessibles. Vous pouvez les manger, mais vous ne les connaîtrez jamais, quoi que vous fassiez ; et ce malgré le progrès ahurissant de la science.

Vous regardez la chose et la chose vous dit : « Ne me regarde pas comme ça. Tu m'influences. Et ton influence est pernicieuse. J'aimerais rester à l'abri des regards humains. Vous péchez sans arrêt. Nous sommes purs, vertueux et chastes. Nous ne descendons pas d'Adam, et nous n'avons mangé aucune pomme. Et il n'y a pas de serpents dans les parages. Alors, retire-toi sans rouler de toutes les mécaniques quantiques que tu peux inventer en croyant à la puissance de la science. »

Les choses aiment les mots. C'est pour cela qu'on dit souvent : « Les mots et les choses » ou « les choses et les mots ». Tout dépend du contexte et du texte. Les choses jouent avec les mots et la façon dont elles le font est parfois écœurante. On se dit que c'est insupportable. Et puis on pousse un soupir de soulagement : il y a trop d'écrivains dans le monde et heureusement les choses sont incapables d'écrire quoi que ce soit. Même un haïku leur est inaccessible ; n'importe quel haïku. Elles ne sont pas capables d'écrire ceci :

Je suis une chose en soi.

Choisissez-moi,

Mais ne me tripotez pas.

Cette chose peut ajouter : « Sinon je me fâche. » Mais elle est incapable d'écrire ce haïku ou quoi que ce soit, même une simple phrase du genre : « J'ai faim et je demande un sandwich » Elle ne demande rien, à part la paix. Oui, nous devons les laissez en paix, au lieu de communiquer avec elles au moyen de la phénoménologie et de la mécanique quantique. Il y a une chose sur notre commode. Nous l'y avons mise il y a quelque temps, après l'avoir achetée dans une salle de vente. Très bien. Laissons-là tranquille : elle est *bien* sur cette commode et elle a l'air de *l'aimer*. La commode l'aime aussi ; c'est un amour réciproque. Les objets s'aiment d'un amour tendre et nous faisons tous ce que nous pouvons pour les empêcher d'éprouver ce sentiment. Nous les déplaçons, nous les séparons pour toujours, nous démenageons et les perdons en cours de route. Ce n'est pas bien. Il faut respectez les créatures inanimées, d'autant qu'elles sont *animées*, à ce qu'il paraît. Elles sont incapables d'écrire des haïkus, mais c'est le cas partout ailleurs, à quelques exceptions près. Combien de personnes écrivent des haïkus aujourd'hui ? À part les Japonais, à part les Japonais. Presque personne. Alors, soyons

sérieux et respectueux envers les objets. Ne nous moquons pas d'eux. Ne les mettons pas dans les salles de ventes. Ce ne sont pas des objets ; ce sont des êtres comme nous tous. Et le problème de l'âme ? Laissons-le de côté pour le moment. « Il faut réduire », comme disait Husserl. Sinon, on s'éparpille et du coup on éparpille les composants du monde. Par la même occasion.

Et si on nous mettait dans une salle de ventes ? Que dirions-nous ? « L'époque de l'esclavage est à jamais révolue. Nous vivons dans une démocratie. Nous votons pour des présidents qui détraquent l'économie de notre pays natal. Nous n'y pouvons rien. Nous sommes obligés de voter. Et quel que soit notre choix, celui ou celle que nous choisissons ne fait qu'empoisonner l'atmosphère avec ses idées loufoques et son comportement indigne. Nous ne sommes pas coupables pour autant. Nous ne sommes pas des esclaves non plus. Ne nous vendez pas, s'il vous plaît. Appréciez-vous notre politesse ? S'il vous plaît, merci. S'il vous plaît, merci. »

Les objets ne disent ni merci ni s'il vous plaît. Nous leur attribuons toute sorte de choses. En quelque sorte, ce sont nos animaux domestiques qui comprennent tout et qui nous aiment par-dessus tout – même par-dessus les commodes ou les cabinets florentins sur lesquels ils se reposent. Chaque antiquaire sait qu'il faut caresser les meubles et il profite de chaque occasion pour vous montrer comment le faire sans porter préjudice à vos chères commodes et secrétaires. Il ne faut surtout pas les caresser à rebrousse poil !

Les objets ne disent ni merci ni s'il vous plaît. Autrement dit, ils ne sont pas polis. « A quoi bon être polis avec ces malotrus ? se disent-ils. Les humains nous regardent ; ils nous montrent à leurs amis qui nous admirent et nous tripotent. Nous n'avons pas besoin de leurs louanges. Allez au diable ! C'est tout ce que nous pouvons vous dire. Vous avez l'habitude de vous regarder droit dans les yeux, vous, les humains. Et vous êtes influencés par les regards qu'on vous jette, ou plutôt qu'on vous met devant les yeux. Vous vous dites : 'Quel regard ! Cet homme veut me tuer. Je ferais mieux de me méfier de lui.' Et même si on vous regarde avec amour, vous vous dites : 'Cette femme ne m'aime pas. Elle aime mon argent.' Et vous avez sans doute raison, mais nous n'y sommes pour rien. Nous ne vous regardons pas, quoi que vous disiez à ce sujet. Vous ne nous intéressez pas. Et vous, vous ne faites que nous regarder. Vous vous occupez de nous au point d'oublier vos animaux domestiques. Pourquoi ? Parce que nous sommes plus chers que les animaux domestiques, quelle que soit leur valeur sentimentale. Vous avez dépensé une fortune pour usurper notre liberté et c'est pour ça que vous nous regardez et nous tripotez. Nous ne vous dirons ni merci ni s'il vous plaît. Ce n'est pas la peine de s'attendre aux miracles. »

Nous continuons à réduire ce qu'il y a à réduire – c'est-à-dire, tous les objets qui nous entourent. Nous brodons sur ces objets en abandonnant leur for intérieur, leur essence et leur quintessence. Nous avons notre essence et notre quintessence, et si nous nous occupons de vous, c'est pour vous transformer en nos objectifs qui sont subjectifs, si vous voulez savoir. C'est-à-dire, c'est *nous* qui menons le jeu parce que *vous* êtes morts, malgré la mécanique quantique. Vous êtes tantôt morts, tantôt vivants : tout dépend de ce que nous voulons faire de vous. Nous voulons d'abord nous vous

approprié. C'est fait : vous êtes achetés. Ensuite, nous vous regardons et vous admirons. Nous vous montrons à nos amis pour qu'ils sachent que nous sommes plus riches qu'eux parce que nous pouvons nous offrir les objets qu'ils sont en train de regarder. Vous êtes réduits en esclavage, malgré la mécanique quantique qui a l'air de vouloir nous mettre sur pied d'égalité. Par contre, Husserl nous confère un pouvoir qui nous permet de vous manipuler à notre guise.

Il y a de nouveau cette question de réduction. Qu'est-ce que cela veut dire ? On ne sait jamais ce que *cela* veut dire et ce *cela* se rapporte à tout. On réduit le monde à un grain de sable et on se dit que c'est la quintessence du monde, si bien qu'on n'a besoin de rien, sauf de ce grain de sable où le monde se reflète. Bien plus, il y est *contenu*. Nous mettons ce grain de sable sur notre commode favorite et nous nous disons que ce n'est pas la peine d'aller dans les salles de ventes, puisque nous avons le monde entier sur notre commode. Que pouvons-nous avoir de plus ? Un de ces mondes dont Giordano Bruno dissertait à n'en plus finir ? Il parlait des mondes *infinis* et nous parlons de notre commode où il y a un monde *fini*, puisque il ne déborde pas de la commode, de ses dimensions et de sa grandeur. La commode est finie ; le monde aussi. C'est ainsi que Giordano Bruno raisonnait. D'une part, il pensait qu'il y avait un nombre incalculables des mondes et chacun de ces mondes était incalculable. Et puis il se souvenait de l'harmonie, pour ne pas dire de Dieu. Il se disait qu'une chose infinie ne pouvait être ni parfaite ni harmonieuse. Alors, il enlevait les deux premières lettres du mot « infini » et le monde devenait harmonieux à souhait.

On ne se débarrasse donc pas de l'objet ; on se débarrasse de sa beauté *extérieure* ; on plonge dans sa beauté *intérieure*. Qu'est-ce ? C'est notre *subjectivité* qui s'empare de l'objet et lui confère tout ce qu'il n'a pas : nos souvenirs, l'argent que nous avons dépensé pour le mettre sur notre commode, l'argent que nous avons dépensé pour la commode, etc. Cette commode n'est pas un lit, et pourtant nous nous souvenons d'une nuit très particulière au cours de laquelle nous faisons l'amour avec une hôtesse de l'air. Cette hôtesse n'a jamais vu l'objet en question, et pourtant nous pensons à elle à chaque fois que notre regard tombe sur cet objet et aussi sur la commode. Par la même occasion. Et pourtant ni les contours de l'objet ni ceux de la commode ne nous rappellent le corps de cette hôtesse dont les jambes ont pénétré notre cœur pour y laisser une douleur. Quelle douleur ? pourquoi ? Parce que nous ne pouvons plus les *voir*. Nous ne les avons pas *photographiées*, si bien que nous n'avons à présent que notre mémoire, le seul témoin des contours qui ont disparu à tout jamais.

On écarte la réalité extérieure en se disant qu'il n'y a que la réalité intérieure. Cela ne veut pas dire que le monde est notre représentation. Après tout, on n'est pas solipsiste, loin de là. Après quoi ? Peu importe. Ce qui compte c'est notre réalité qui ne dépend pas des objets parce qu'elle les utilise. Elle en profite, pour tout avouer. Il y a des profits et des pertes, et cette fois les profits triomphent sur les pertes et gagnent haut la main cette bataille éternelle. C'est cela l'éternité, se dit-on, et puis on se promet de ne plus jamais dire une chose pareille.

Qu'y a-t-il dans la réalité intérieure ? Des souvenirs qui ne sont pas toujours associés à l'action. Nous devons marcher un kilomètre pour nous acheter quelque chose, pour grignoter quelque chose

avant de mourir de faim. Nous n'avons pas envie de mourir de faim et donc nous marchons, nous marchons, mais notre sang n'abreuve pas nos sillons. D'ailleurs, il n'y a pas de sillons à proprement parler. Si nous marchons, nous ne donnons pas nécessairement naissance aux sillons ou à autre chose de ce genre. Nous marchons pour atteindre le supermarché le plus proche où nous pourrions nous acheter un sandwich, faute de mieux. Nous achetons ce sandwich et nous le mangeons. Nous le mettons dans notre bouche, nous le mâchons, si nous avons encore quelques dents, et nous avalons cette masse informe qui s'appelait « sandwich » quelques minutes auparavant. Bon. Peu à peu, ce sandwich s'installe dans notre intérieur, dans notre for intérieur, ce qui revient au même ; il s'installe aussi dans nos entrailles. C'est cela notre vie intérieure – ou notre éternité, si vous voulez. Nous n'avons pas tenu notre promesse, mais cela n'a pas d'importance. Nous avons promis de ne pas dénigrer l'éternité, de ne pas la réduire à une perte, à un fracas, à un profit. Tant pis, c'est fait. Nous avons réduit l'éternité aux dimensions du temps. Pas aux dimensions de la *durée bergsonienne*. Non – aux dimensions du *temps ordinaire*, au temps de *tous les jours*, au temps d'un français *moyen*, au temps d'un travailleur portugais qui n'est pas toujours moyen. Et cette assertion est valable, surtout si on aime les Portugais. Et nous les aimons, un point c'est tout.

Et puis on nous dit : « Vous êtes un objet vous-même.

- Pourquoi ? disons-nous.
- Parce que la vie est un jeu d'échecs. Il y en va de même pour le monde.
- C'est démodé, périmé, dépassé...
- Pas du tout. C'est toujours un jeu d'échecs. Le monde est un échiquier et nous sommes des pions, des rois...

- Et Dieu nous manipule à Sa guise.
- Pas nécessairement.
- Je suis fatigué. Laissez-moi tranquille.
- Vous parlez comme un objet.
- Je le suis peut-être. Si vous me laissez tranquille, je serai un objet. Promis.
- Vous n'avez pas besoin de le promettre. Vous êtes *déjà* un objet. Vous l'avez *toujours* été.
- Comment ça ?
- Comme ça. Ça ne s'explique pas. N'essayez pas d'expliquer vos relations avec les autres objets. Vous êtes en relation, c'est certain. C'est une certitude inébranlable. Essayez de rester en relation, en contact.

- Pourquoi faire ?
- Pour faire quelque chose, sinon vous risquez de vous encroûter.
- Tant pis, je m'encroûte.
- Mais vous n'êtes pas le Turc dont parle Leopardi.
- Ne parlez plus. Que personne ne parle !

- Tout le monde parle, hélas. Tout le monde écrit quelque chose. Tout le monde décrit quelques nuances. Et tout le monde lit à propos de ces nuances. Cinquante nuances, cent nuances. »

Les objets se rebellent ; il y a des films à ce sujet. Les objets bougent, se promènent. C'est la pagaille, quoi, comme disent les admirateurs de Céline. On n'a besoin ni d'admirateurs ni de détracteurs. Ils vivent où ils veulent ; nous vivons ailleurs. L'essentiel est de vivre *ailleurs*. On ne participe pas aux Jeux olympiques puisque ce n'est pas essentiel. L'essentiel est de sentir ce qu'il y a à l'intérieur de soi. On est chez soi ou *comme* chez soi. On n'est sûr de rien, comme d'habitude. On est chez soi ; on mène la vie qu'on veut mener parce qu'il faut préserver la subjectivité et ce bonheur qui ne dépend que de vous. Vous voyez tout à travers vos lunettes. Tant mieux. Gardez ces lunettes sur votre nez et ne parlez plus, sinon vous risquez d'oublier le monde qui vous appartient.

Et les anges continuent à jouer aux échecs. Nous bougeons selon leurs règles et ils nous mettent où ils veulent, comme si nous n'avions pas notre libre arbitre. Ou bien nous n'avons pas d'arbitre du tout, ou l'arbitre que nous avons n'est pas libre. Il est en prison. Bon. Nous bougeons et nous restons sur place tant que les anges s'occupent d'autres pièces. Nous sommes fidèles au poste aussi longtemps qu'ils le veulent parce que nous sommes des objets ; notre société nous *chosifiait* depuis notre naissance et même à la fin de notre enfance nous étions déjà une demi-chose. On ne choisit rien parce que les forces extérieures qui n'ont rien à voir avec le monde intérieur choisissent de choisir tout ce qui est censé être vivant.

Ou bien est-ce nous-mêmes qui nous *chosifions* ? (Est-ce ainsi que disent les philosophes : je chosifie, ils chosifient.) Nous nous arrêtons devant une vitrine et nous commençons à choisir ce qu'il nous faut ou plutôt ce dont nous pouvons nous passer, si nous le voulons. Mais nous ne le voulons pas ; nous voulons une des choses que nous voyons dans la vitrine. Cette chose est superflue ou plutôt elle devient superflue dès qu'on la place dans le cadre de notre vie. Elle n'est pas du tout superflue dans cette vitrine parce que le propriétaire de ce magasin a besoin d'argent – comme nous tous, ajoute tout le monde. D'accord, d'accord. Nous avons tous besoin d'argent, mais cette fois il s'agit de cette chose dont nous n'avons pas besoin, étant donné que nous avons déjà deux choses semblables, presque identiques à celle qu'on voit, et par conséquent nous n'en avons pas besoin, à moins que nous ne voulions faire une collection de ces choses-là. Non, nous ne voulons pas les collectionner : nous avons d'autres collections en tête. C'est un petit caprice, voilà tout. Tout s'explique et nous achetons la chose en question sans nous rendre compte que ce geste nous chosifie. Il faut aimer les néologismes pour permettre aux choses ou aux hommes de nous chosifier.

Tout le monde comprend de quoi il s'agit. Nous devenons une chose, car nous ne pensons qu'aux choses, au lieu de penser à notre âme, à notre esprit, à notre salut. Et si nous faisons une fixation sur l'aérobic ? En ce cas, nous nous corporions. Nous devenons un corps dépourvu d'âme, d'esprit, de salut : Dieu ne sauve pas les corps que les âmes fuient sans se retourner. Bref, notre corps devient un objet, une chose qu'on peut mettre sur une commode. Il ne s'agit pas en l'occurrence d'une commode *céleste* embellie de saints et de martyrs. Non, il s'agit d'une commode *terrestre*, sans

intérêt. Il est vrai qu'elle coûte assez cher, cette chère commode, mais l'argent nous chosifie. Par conséquent, nous n'en parlons qu'à propos de nécessités vitales : nourriture, eau minérale. Pour ne pas être chosifiés, nous sommes prêts à tout car nous n'aimons pas l'aliénation décrite par Marx, Engels, Lénine et Staline. Certes, les choses sont liées entre elles, mais cela ne nous suffit pas. Les choses ne s'embrassent pas tous les jours, comme nous le faisons. Les choses ne font pas l'amour quatre fois par semaine. Leur mode de vie ne nous convient pas. Nous ne voulons pas être des objets. Nous sommes des sujets et même si la différence entre un sujet et un objet n'est pas aussi grande qu'à l'époque de Newton, nous tenons à rester du côté du sujet : du côté de chez Swann, du côté de Guermantes. Les autres côtés et le revers de la médaille ne nous intéressent pas.

Il n'y a plus de différence, paraît-il. Que ce soit un objet ou un sujet, cela revient au même. C'est du pareil au même, paraît-il ; et quoi qu'on fasse, on bascule entre la place d'un sujet et celle d'un objet. Comme le chat de Schrödinger et l'ami de Wigner nous sommes tantôt morts, tantôt vivants. Quelqu'un nous regarde – un autre sujet, un autre objet – et nous mourons comme une mouche. Et puis nous regardons cette mouche et elle ressuscite. Et pourtant elle ne croit pas en Dieu, même si Maître Eckhart pense que les pierres croient en Dieu. Elles l'ignorent pourtant ; la mouche l'ignore aussi, mais elle croit paraît-il. En tant que sujets, chaque pierre et chaque mouche croient en Dieu ; en tant qu'objets, chaque mouche et chaque pierre l'ignorent complètement. Néanmoins, elles croient. Envers et contre tout. Contre quoi ? Contre l'opinion qui règne parmi ceux qui ne connaissent pas les mystiques allemands. Ils ont entendu parler de sainte Thérèse, mais ils ignorent Maître Eckhart. Tant pis pour eux. Ils ne croient pas non plus, visiblement. Mais ils *savent* qu'ils croient parce que cela les arrange. Ils le disent à tout le monde, car la société se méfie de ceux qui ne croient pas en Dieu. « Méfiance, méfiance », disent les pratiquants en regardant un athée qui leur dit : « Vous êtes des choses. Vos prêtres vous manipulent. Vos gourous aussi. Vous êtes les objets de mon mépris.

- Personne ne nous manipule, disent les pratiquants. Nous allons à l'église de nous-mêmes. Personne ne nous pousse. Personne ne nous donne de coups de pied pour que nous avancions plus vite.

- Vous êtes des conformistes. Vous ne voulez pas qu'on vous regarde de travers.

- Non, nous croyons...

- En quoi ? en qui ?

- Nous croyons que nous irons au paradis si nous allons d'abord à l'église. Tous les dimanches.

- Et si vous n'êtes pas élus ?

- Comment ça ?

- Avez-vous lu saint Augustin, Jansen et compagnie ?

- Pourquoi lire les livres ? Dieu nous dit tout ce que nous devons savoir.

- Vous êtes des pions sur l'échiquier de Dieu.

- Oui, nous sommes des pions et nous en sommes fiers.

- L'orgueil est un péché mortel.

- Nous sommes fiers, pas orgueilleux.

- Choses, choses. Vous êtes des choses sans soi. »

Objets, objets. Objets sans soi. On s'objective ; on devient un objet. Un objet parmi d'autres. C'est cela la démocratie ; c'est cela la Cité de Dieu. Les objets habillés en blanc. Nous sommes tous liés entre nous. C'est cela la théorie des lacets. *Bootstrap, bootstrap*. Tout s'enlace, tout s'entrelace. Il n'y a plus de sujets ou il n'y a plus d'objets. Nous sommes tous sur pied d'égalité, de fraternité. Particules subatomiques, unissez-vous !

ALBERT EINSTEIN ET NIELS BOHR

Einstein a rendu obsolète toutes les théories de Newton et toutes les autres théories qui n'ont plus cours que dans la vie courante où ni la vitesse de la lumière ni les particules subatomiques n'apparaissent en plein jour. Nous ne les voyons pas. Nous les sentons peut-être par l'intermédiaire d'un sens dont nous ne connaissons pas le numéro, mais nous ne les voyons pas ; nous ne les entendons pas non plus, à moins qu'une bombe atomique ne contienne que ces particules. Alors, nous les voyons et les entendons. Pis encore, nous les sentons et ressentons leur action.

Nils Bohr s'occupait de ces particules qui étaient imprévisibles ; elles le sont toujours, malgré les protestations d'Einstein. Celui-ci croyait en l'harmonie et en la prévisibilité de l'univers. Si on écoute une symphonie de Beethoven, son harmonie n'échappe pas aux oreilles savantes, à condition que ces oreilles connaissent la symphonie d'un bout à l'autre. L'accord final est une harmonie cachée qui pourtant retentit tout le long de la symphonie, sinon elle ne pourrait pas figurer à la fin où tous les sons se rencontrent. Einstein croyait qu'il entendait cette harmonie dans l'univers. Il ne pensait pas que Dieu était Beethoven parce que Dieu est non seulement Beethoven, mais aussi Mozart, Bach, Schubert et tous les autres compositeurs que nous connaissons par cœur. Nous connaissons leurs harmonies et nous les appliquons à l'univers qui est prévisible, car le do-majeur est prévisible si une œuvre est composée en do-majeur. Einstein pensait que l'univers était composé en do-majeur. Ou en ré-majeur. Peut importe la tonalité : c'est le majeur qui compte.

Einstein était optimiste et il pensait que le hasard pouvait disloquer l'harmonie qu'il entendait, de sorte que, sous l'influence du hasard, cette harmonie risquait de devenir une sorte de cacophonie. Le hasard ne fait pas toujours *bien* les choses ; il gâche beaucoup de choses lorsqu'il ose s'insérer dans la texture de notre vie. On organise une soirée et tout va bien. Mais le chien de notre convive le plus important se fait écraser par hasard ; ou c'est son maître qui se fait écraser. Le chien est toujours en vie, mais on n'invite pas un chien sans son maître. Donc, le hasard a gâché notre soirée. Privé de son maître, le chien est malheureux comme un chien, ce qui prouve que le hasard ne fait pas toujours les choses *à la perfection*. Apparemment, le hasard n'est pas perfectionniste, et même s'il réussit quelque chose – grâce à lui, on découvre une équation – il ne poursuit pas ses recherches ; il les abandonne. C'est aux mathématiciens de poursuivre les travaux et de finir le boulot que le hasard a commencé si brillamment.

Il en va de même pour les héritières de la Belle Hélène. Nous en rencontrons une – par hasard, évidemment. Nous tombons amoureux d'elle et cette action – tomber amoureux – n'est pas due au hasard. C'est notre corps et notre cœur qui endossent cette tâche. Ils réussissent et nous voilà marié ; nous fondons une famille pour être heureux, grâce à l'harmonie qu'Einstein entendait en toute circonstance – même quand il ne jouait pas du violon. Mais les hasards sont partout ; ils sont légions, comme tout le monde le sait. Einstein voulait l'ignorer, mais Niels Bohr était là pour le lui rappeler. « Le Hasard, par hasard, disait-il sans arrêt. Il n'est pas local. Il est non-local. Non, non, non. Il n'est pas prévisible ni harmonieux. Il est disharmonieux. Et ce n'est certainement pas le do-majeur que vous entendez.

- J'entends un ré-majeur, disait Einstein.

- Ah bon ? Pourquoi ?

- Parce que la *Missa Solemnis* est mon œuvre préférée. Elle est écrite en ré-majeur.

- Et la *Messe en si-mineur* de Bach ?

- Elle vient après, juste après. »

Il est vrai qu'Einstein entendait aussi le si-mineur – quand il était mal luné. Pour lui, n'importe quelle tonalité mineure était porteuse de tristesse, de mélancolie. Et il ne voulait pas que l'univers soit mélancolique. Il n'y a rien à faire : l'univers est triste. La Belle Hélène quitte la maison au moment où il ne faut pas le faire : le temps ne se prête pas aux excursions ou même aux promenades inoffensives. D'ailleurs, la Belle Hélène n'avait pas l'intention de sortir, mais elle est sortie parce que le hasard vous fait parfois dévier de vos projets, malgré ses bonnes intentions. D'habitude, il fait bien les choses et il pense que, quoi qu'il fasse, ce sera bien, même si vous n'êtes pas d'accord. D'ailleurs, il ne demande pas votre avis et vous sortez de chez vous quand vous n'avez pas envie de le faire.

La Belle Hélène sort et commence à claquer les dents. Elle a froid parce que les vêtements qu'elle porte ne concordent pas avec les frimas et la neige. Elle attrape froid et c'est peut-être dû au hasard, cela aussi. On vous fait sortir et on vous fait attraper froid. Il faut faire avec, comme disent les admirateurs de Céline. Elle ne fait pas avec parce qu'elle ne l'a jamais lu, même pas dans sa jeunesse quand tout le monde lit quelques lignes de Céline, voire tous ses livres. Elle attrape froid, et le froid qu'elle attrape n'est pas pur et simple. Il est sale et compliqué. Les poumons sont attaqués, eux aussi. Il y a des complications dont on ne se débarrasse pas facilement, même si on connaît le meilleur médecin du monde.

Bref, la Belle Hélène devient la Laide Hélène – en un rien de temps, du jour au lendemain. En l'espace de douze jours, pour être exact. Ce n'est pas par hasard qu'elle devient laide. Le hasard a déjà *mal* fait les choses ; à présent il est fatigué et ne veut plus intervenir. Et son remplaçant est malade, lui aussi. C'est par hasard qu'il a quitté sa demeure sans se soucier du froid et de la neige. Bref, les hasards sont aussi fragiles que les humains, si bien qu'on peut dire que rien d'humain ne leur est étranger.

Nous voulons divorcer d'avec la Laide Hélène, mais notre conscience n'est pas d'accord, et il n'est pas facile de vivre avec une mauvaise conscience. C'est un fardeau qu'on porte difficilement et de temps en temps on s'écroule sous son poids. La Laide Hélène est aussi un fardeau. Non seulement nous sommes obligés de la regarder tous les matins, mais aussi elle exige que la vie continue, comme si de rien n'était. Nous dormons dans le même lit et notre corps côtoie celui de notre épouse. Son nouveau corps nous déplaît au point d'interdire à notre désir de sortir de sa tanière : nous ne faisons plus l'amour avec elle. Alors, elle se fâche tout rouge et nous sommes obligé de faire un effort suprême pour ne pas la décevoir. Nous nous disons qu'elle est malheureuse, que ce n'est pas sa faute. Elle se maquille comme d'habitude et elle continue d'aller à la salle où l'aérobic règne sans partage. Son corps a traversé une terrible épreuve et cette épreuve continue à vous harceler parce que c'est vous à présent qui portez ce fardeau, ce corps et tout ce que s'y rapporte. Votre impuissance, entre autres.

Inutile de dire que vous ne comptez plus sur le hasard qui fait bien les choses. Il n'y a pas de remèdes *miracle* et par conséquent la Laide Hélène ne sera jamais belle, quoi que fassiez, quoi que fasse le destin. Le hasard est plus fort que le destin, quoi qu'il s'y inscrive, d'après certains philosophes. D'après les autres, il vit à part ; il s'agit une fois de plus des connections non-locales qu'Einstein ne supportait pas. Il avait raison ; et pourtant il n'avait pas affaire à la Laide Hélène. Il paraît qu'à la fin de sa vie il vivait avec une Russe qui était plutôt voisine de la Belle Hélène. Les Américains n'aimaient pas cette liaison : ils craignaient que la Russe en question ne soit une espionne soviétique. Einstein jouissait de sa beauté et aucun hasard n'a essayé de la détruire. Et pourtant Einstein n'aimait pas le hasard ; c'était son ennemi mortel. D'après lui, il était aussi l'ennemi mortel de la création, de la structure de l'univers. L'univers est écrit en do-majeur, en ré-majeur. Le hasard arrive et soit on n'entend plus rien, soit on entend une tonalité mineure ou une cacophonie qu'on n'arrive pas à supporter. Dans les dernières œuvres de Schubert, un accord mineur succède souvent à un accord majeur – sans transition, sans transition. Les dernières œuvres sont effrayantes ; Einstein ne voulait pas que l'univers ressemble aux dernières œuvres de Schubert. Sans arrêt il visualisait la belle meunière que Schubert chantait dans ses lieder bien avant sa mort. L'univers, à quoi ressemble-t-il ? à qui ? A la Belle Meunière, pas à une gamme mineure, pas à la Laide Hélène. L'univers ressemble plutôt à la fée Carabosse.

Niels Bohr continue à parler des liens non-locaux. Rien n'est prévisible. Vous vous réveillez un beau matin et tout d'un coup tout va mal. Pourquoi ? Parce qu'une étoile ne se porte pas bien ce matin. Elle a été malade il y a une centaine d'années mais sa lumière, ses ondes et ses particules vous atteignent ce matin et du coup vous ratez tous vos coups. Quoi que vous entrepreniez est voué à l'échec. Vous sortez de chez vous et vous tombez dans un trou. Vous sortez du trou et vous rencontrez votre pire ennemi qui vous insulte sur le champ. Il dit qu'il vous fera un procès. C'est par hasard que vous le rencontrez au milieu de la rue qui vous mène à votre bureau. Comme d'habitude, le hasard fait *mal* les choses. Vous êtes obligé de donner votre démission ; vous payez soixante milles dollars à votre pire ennemi. Vous êtes dans la rue, une fois de plus. Mais c'est une autre rue et votre état est tout

à fait différent. « Si je ne l'avais pas rencontré ce jour-là, ce ne serait pas arrivé », vous dites-vous sur un ton maussade. Et vous avez raison. Votre pire ennemi avait oublié jusqu'à votre existence. Tout d'un coup il vous voit sortir du trou. « Ah, se dit-il, c'est lui. Comment ai-je pu l'oublier ? Je ne me suis pas encore vengé. Vendetta, vendetta. Ce n'est pas pour rien que je suis Italien. Vengeons-nous. Au travail. » Il travaille dur et peu de temps après, vous êtes dans la rue.

On dirait que l'univers ou Dieu joue aux dés. Au lieu de dire « six », Dieu lance un dé et c'est « deux » que l'humanité voit dans le ciel et partout ailleurs. « Non, Dieu dit 'six', dit Einstein. Dieu ne joue pas aux dés. On ne demande pas à Dieu : 'A quoi jouez-Vous ?' On ne pose pas de questions à Dieu. 'C'est moi qui pose des questions', dit-Il. Et on ne sait pas que répondre. On dit simplement que rien ne se déplace plus vite que la lumière. 'Ma lumière se déplace encore plus vite que la vôtre, dit-Il. Je suis la perfection, par conséquent ma lumière est plus parfaite que la vôtre. Elle est plus éblouissante et elle se déplace plus vite pour atteindre les coins les plus lointains de mon univers. »

« Ce n'est pas à nous de dire à Dieu ce qu'Il doit faire », dit Niels Bohr. Peu d'individus connaissent cette phrase ; et pourtant elle est fascinante. Qu'est-ce que cela veut dire ? Einstein parle à Dieu pour être fidèle à la tradition juive. On *dirait* qu'il parle à Dieu, sinon comment pourrait-il savoir que Celui-ci ne joue pas aux dés ? Pourquoi pas ? C'est un passe-temps comme un autre. On pense que Dieu a trop de choses à faire. Il doit sauver les mondes qui s'écroulent sans arrêt ; ils auraient déjà disparu dans les trous noirs, si Dieu ne faisait que se tourner les pouces. Il est difficile d'imaginer le Tout-Puissant à une table de jeu. Par conséquent on peut dire : « Dieu ne joue pas aux dés ni aux cartes. Dieu ne joue pas. Il *sait* ce qu'il doit faire. Ce n'est pas à nous de lui dire s'Il doit jouer ou non. Non, Il ne doit pas jouer aux dés, sinon nous sommes perdus. Deux, trois, un. Il ne doit pas jouer aux cartes non plus. »

Supposons que Dieu *joue* aux dés. Il gagne à tous les coups, cela va sans dire. Et nous perdons à tous les coups. Dieu n'a rien à gagner ni à prouver : Il a tout ce qu'il Lui faut. Il en a même *plus*, car tout est Lui donné en surabondance. Sans arrêt Il se fait des cadeaux et Il ne sait pas où les mettre. C'est pour cela qu'Il crée d'autres mondes dont Giordano Bruno parle avec une éloquence exemplaire. Il se reposerait sur Ses lauriers, s'Il pouvait ranger tous les cadeaux qu'Il s'est offert depuis le Big Bang. Non, il y a trop d'objets autour de Lui, et Il n'a pas envie de devenir un objet. On est influencé par ce qu'on voit. On s'aliène, on s'éloigne de soi-même. Dieu n'a aucune intention de s'éloigner de Lui-même. « M'éloigner de Moi-même ? Pour quoi faire ? » Il est la créature la plus parfaite qu'on puisse imaginer. Tout le monde le croit, à l'exception de quelques sceptiques qui affirment qu'on *peut* le faire. « Votre imagination n'est pas assez fertile, disent-ils aux théologiens.

- Ce n'est pas une question d'imagination, disent les théologiens. Dieu est la *Première Cause*. Et la *Première Cause* est toujours mieux que toutes les autres causes. Elle est mieux que la deuxième cause, par exemple.

- Ah bon ? Et s'il n'y a pas de causes et d'effets ? Il se peut que la chaîne soit rompue depuis longtemps. Êtes-vous vraiment sûrs que Dieu existe ?

- Oui, parce qu'Il est parfait. Il vaut mieux exister que de ne pas exister.
- La Sybille n'est pas d'accord avec vous. Elle pense que la naissance est une malédiction.
- C'est une bénédiction.
- D'accord. Parlons plutôt des jeux. Pensez-vous que la création soit un jeu où s'affrontent des forces et des ondes ?

- Non, c'est une œuvre musicale, une harmonie sans fin. Beethoven ne jouait pas aux dés.
- Alors, vous croyez à la prédestination.
- Non, parce qu'il y a le libre arbitre.
- Quel jeu arbitre-t-il ?
- Nous ne le savons pas. Les voies du Seigneur sont impénétrables. Il ne faut surtout pas empiéter sur les mystères du Seigneur.

- Je préfère les mystères de Paris », dit le sceptique avant de disparaître dans la brume matinale.

D'après Niels Bohr, il nous est interdit de dialoguer avec Dieu. Il est vrai que Dieu n'est pas un politicien. On peut dialoguer avec un chancelier allemand. Il est plus difficile de dialoguer avec un président des États-Unis, car il s'agit plutôt d'un monologue. Il est impossible de dialoguer avec Dieu – c'est ce que pense Niels Bohr. Et Moïse ? Ne disait-il pas à Dieu : « Je suis incapable de faire ce que Tu me demandes de faire. Je parle mal. Je bégaye sans arrêt. Je sais qu'Aaron parlera à ma place, mais ça ne suffit pas. Il faut mener mon peuple quelque part. Chemin faisant, il faudra faire des miracles, sinon ça ne marchera pas.

- Je t'aiderai, dit Dieu. Tu ne le crois pas ?
- Si, je le crois.
- Tu ne crois pas en Moi ?
- Si, je crois en Toi. Je Te vois. Mes yeux croient en Toi.
- Alors, pourquoi rechignes-tu à l'ouvrage ?
- Quel ouvrage ? Ton ouvrage ?
- Pourquoi rechignes-tu à conduire Mon peuple vers la Terre Promise ?
- Parce que j'en suis incapable. »

« Ce n'est pas à nous d'imaginer ce que Dieu a pu dire à Moïse, dit Niels Bohr.

- Nous est-il permis d'imaginer ce que Moïse a dit à Dieu ? dit son assistant.
- Non. Tout est écrit là-haut et aussi dans nos livres sacrés.
- Et le hasard ? Supposons que le hasard intervienne et efface quelques mots de nos livres sacrés. Pourrions-nous les compléter, voir les réécrire ?
- Non, ce n'est pas à nous de réécrire les livres sacrés. D'ailleurs, le hasard n'intervient pas de cette façon.

- Supposons que le hasard vienne d'ailleurs, d'un autre monde. Encore un lien non-local. Il ne sait rien au sujet de nos livres sacrés. Il ne sait même pas qu'ils sont sacrés. Il tombe sur la Bible et efface plusieurs pages.

- Pourquoi tomberait-il sur la Bible ? dit Niels Bohr.

- Parce qu'on trouve des exemplaires de la Bible un peu partout. Dans beaucoup d'hôtels, par exemple. Les tirages de la Bible sont supérieurs à ceux d'Agatha Christie.

- Ce n'est pas à nous de dire au hasard ce qu'il doit faire », dit Niels Bohr.

« Un coup de dés jamais n'abolira le hasard », dit Mallarmé. Que veut-il dire par là ? On serre un dé dans la main et on s'apprête à le lancer. Pourquoi ? On ne se dit pas : « Pourquoi pas ? » On a un but et on poursuit ce but, et on est prêt à sacrifier beaucoup de choses pour que ce but soit atteint. En tout cas, il s'agit sans doute d'argent, et quand on perd beaucoup d'argent, on est malheureux. Pourquoi fait-on tout cela ? Ne vaut-il pas mieux aller en villégiature et dépenser cet argent dans un restaurant, dans une fête foraine ? C'est le destin qu'on veut tester au détriment de la paix d'esprit. On aimerait voir le hasard au travail. Il est toujours au travail ; il ne chôme pas, à l'exception des périodes où il est trop fatigué – surtout s'il agit de *redresser* une situation. Le hasard fait *tout* pour qu'on soit dans de beaux draps, mais lorsqu'on lui demande de faire basculer la balance, il prend un air fatigué et se retire, comme s'il allait en villégiature pour se reposer.

Nous tenons un dé parce que nous y tenons. Six, cinq ? Nous ne nous posons plus de questions ; nous sommes presque paralysés par le jeu. Nos yeux sont rivés sur le dé, comme si notre vie dépendait de ce petit cube qui roule et s'arrête. Notre destin nous dit quelque chose ; le hasard ne se tait pas non plus. Avons-nous besoin de l'information que nous confie le hasard ? Nous voulons en savoir plus sur la vie. Si nous sommes malheureux au jeu, nous serons heureux en amour. Nous avons perdu une fortune. Nous sortons et nous nous disons que la première femme que nous rencontrerons sera notre femme. Nous sommes presque *obligés* d'être heureux en amour, sinon tous les dictons sont mensongers. Pourquoi existent-ils ? pour nous induire en erreur ? pour faire miroiter de fausses espérances ? Nous épousons la première femme que nous croisons dans la rue et nous sommes malheureux une fois encore. Nous nous installons dans une salle de jeu en pensant que cette fois nous devrions gagner et nous perdons, comme d'habitude. Nous avons perdu sur tous les tableaux. Que nous reste-t-il à faire ? Réfléchir sur le hasard. Analyser tous les coups de dés. Comment peuvent-ils ne *pas* abolir le hasard ?

Ils ne l'aboliront jamais, sauf si le jeu est truqué. On met du plomb à l'intérieur d'un dé et il fait tout ce qu'il faut pour qu'on gagne une fortune. On gagne une fortune et on ne la perd plus, parce qu'on sait qu'aucun amour ne viendra au secours de celui qui perd au jeu. Rien ne compense rien. Vous perdez et par conséquent vous êtes perdant. Et vous ne serez pas gagnant grâce à votre défaite. Qui se ressemble s'assemble. Une défaite ressemble à une défaite ; en tout cas, elle ne ressemble pas du tout à une victoire. Les défaites s'assemblent et vous portent un coup mortel. Un coup de dés jamais n'abolira un coup mortel. Rien n'abolira les coups mortels, quoi qu'on fasse. On fait tout ce qu'on peut, mais les coups continuent à pleuvoir, comme si le ciel était rempli de coups mortels et pas de coups de grâce.

Un coup de dés n'est pas destiné à *abolir* le hasard. Bien au contraire : il lui prête un *support* moral et physique. Est-ce une plaisanterie de la part de Mallarmé ? Seule l'absence de jeux peut tenter d'abolir le hasard. Il ne s'agit pas uniquement de jeux de hasard : tous les jeux doivent être exclus de l'existence humaine – ou de la condition humaine – pour que le hasard soit banni de cette condition et de cette existence.

Nous sommes là, les pieds sur terre. Nous n'avons pas la tête en l'air parce que cette tête est sujette aux attaques du hasard. Nous nous disons qu'il n'y a pas de liens non-locaux, que tout est concentré dans le local où nous nous trouvons. C'est ici que tout se passe ; il n'y a rien ailleurs. Supposons que quelqu'un lance une pierre d'une localité située au *diable* vauvert. Non, ça ne marche pas comme ça. Il est vrai qu'il y a des mondes qui sont situés au diable *vauvert*, mais rien ne nous parvient de ces mondes-là – ni les pierres ni les ondes ni même les particules subatomiques. Rien, rien du tout. Pas de communication, pas d'information. Les autres mondes ne nous intéressent pas. Ils sont dangereux. Ils lancent des dés, des pierres, des particules. Ils annoncent un lancement et ils lancent quelque chose qui risque d'atterrir sur notre tête. Nous ne sommes pas d'accord. Si cela arrive, nous adresserons une plainte au tribunal de la Haye.

Nous pensons à notre harmonie. Il est vrai qu'une vraie harmonie ne peut être détruite par une pierre, une onde. La vraie harmonie tient *bon*, quoi qu'il arrive. Mais il arrive que cette harmonie, malgré ses qualités indiscutables, ne tienne pas bon. Il lui arrive quelque chose et nous ne savons pas exactement ce qui lui arrive. Autrement dit, nous n'arrivons pas à la réparer. Une sorte de cacophonie s'installe. Un peu plus tard, une autre sorte de cacophonie s'installe. Comme par hasard, cette cacophonie est encore plus cacophonique que la première. Nous ne lançons plus de dés ; nous ne voulons rien abolir, à part cette cacophonie qui nous gâche la vie. Notre vie est déjà gâchée, mais la cacophonie continue son bonhomme de chemin et nous sommes *encore plus* malheureux.

Pourquoi abolir le hasard ? C'est un des agréments de la vie, surtout quand ce hasard fait bien les choses. Cela dépend du hasard, du jeu de hasard auquel se livre Dieu ou le destin. Il se peut que Dieu joue avec le destin à un jeu de hasard. Le destin dit à Dieu : « C'est à contrecœur que je joue avec Toi. Tu sais tout. Moi aussi, je sais tout. À quoi bon jouer ? Il n'y a pas de hasard dans notre vie.

- Non, dit Dieu. C'est ennuyeux.

- Je pensais que Dieu ne pouvait pas s'ennuyer. Moi, je m'ennuie parfois.

- Pourquoi ? dit Dieu.

- Tu ne le sais pas ? Je pensais que Tu savais tout.

- Je ne sais pas pourquoi tu t'ennuies parfois. C'est la seule chose que je ne sache pas. Je suis infini et par conséquent Je ne peux pas être parfait. Tout part en tous sens, tu sais. Comment veux-tu que tous ces sens s'harmonisent entre eux ?

- Si je te dis pourquoi je m'ennuie, Tu seras parfait, dit le destin.

- Je sais que Je suis ~~le~~ Monsieur-je-sais-tout. Mais ce n'est pas tout, hélas. Il faut être parfait et Je ne le suis pas. Si tu me dis pourquoi tu t'ennuies parfois, Je serais encore plus infini.

- Peut-on être *encore* plus infini ? Si on est infini, on est infini. L'infini ne peut être encore *plus* infini.

- Dis-moi pourquoi tu t'ennuies parfois, dit Dieu.

- Parce que je ne peux pas changer de décision. Je ne peux pas changer d'avis, si Tu veux.

- Ah bon ? Pourquoi ?

- Tu ne le sais pas ?

- Non.

- Tu n'es vraiment pas parfait, dit le destin.

- Personne n'est parfait », dit Dieu.

Et si on disait à Dieu ce qu'Il *doit* faire ? On sait très bien ce qu'Il doit faire parce que les humains sont parfois plus malins que Dieu. Il vit dans les nuages et la complexité de l'univers ne L'effraie pas. Il voit tout cela devant Lui ; Il a toutes les énigmes sous les yeux, à l'exception de celle qui concerne le destin et l'impossibilité de changer quoi que ce soit. Il s'accommode des particules subatomiques et des ondes. Le principe de l'incertitude ne Le prive pas de Son certitude qui est inébranlable et éternelle. Et nous ? Nous sommes effrayés, nous avons peur. Nous voulons mesurer notre vie. Nous savons *où* nous sommes, mais nous ne savons pas *qui* nous sommes. En tout cas, nous ne le savons pas avec *certitude*.

Et le chat de Schrödinger ? Tantôt il vit, tantôt il n'est plus en vie. Quelqu'un le regarde, et ce n'est pas Dieu pour une fois. Non, nous voulons être en vie – tout le temps. Nous ne voulons pas mourir, cela va sans dire. Seuls les suicidés veulent mourir et nous n'appartenons pas à leur parti. Nous ne sommes pas des membres de leur club. Donc les chats de Schrödinger, alias nous-mêmes, sont toujours en vie, car nous sommes immortels. Que *l'autre* nous regarde ou non, nous sommes ce que nous *sommes*. Nous sommes *nous-mêmes* et nous avons beaucoup travaillé dans cette direction – dans la direction de nous-mêmes. À la longue, nous sommes devenus nous-mêmes et nous le restons, quelle que soit la présence des observateurs qui nous observent, touchent, tripotent.

Nous voulons dire à Dieu que nous ne voulons pas de toutes ces particules qu'on appelle subatomiques. Les particules *atomiques* nous suffisent amplement. Et la pomme de Newton. Nous n'avons pas besoin de la théorie de la relativité. Elle encombre notre raison et Auguste Comte n'aurait pas aimé cette conjoncture. Pourquoi nous occuper des choses inutiles ? Nous ne voyageons pas à la vitesse de la lumière ; nous ne l'approchons même pas. Et même le mur du son est un mur pour nous, un obstacle quasi infranchissable. Nous ne sommes pas mûrs pour lui. Nous avons essayé de le franchir au moyen du Concorde. Cela n'a pas marché : trop de bruit, trop de bruit pour rien. Nous voulons aller à New York ou à Paris *normalement*, en première classe. Nous prenons notre temps. Il faut jouir de la cuisine que nous offrent certaines compagnies que nous apprécions. Nous voulons boire du champagne à l'aise. Nous voulons être à l'aise toujours et partout. Nous avons assez d'argent pour ne pas courir en tous sens. Et nous voulons des liens locaux situés à l'intérieur de notre village planétaire.

Notre planète nous suffit amplement. Nous allons à Courchevel, aux Seychelles. Même notre village nous suffit, car il est *global*. Nous sommes globaux nous-mêmes et il y a tant de mondes dans notre for intérieur que nous n'avons pas besoin d'autres mondes, de leurs ondes, de leurs papillons, de leurs cailloux et autres comètes. C'est la paix que nous voulons et le hasard l'abolit. On n'a même pas besoin de lancer des dés pour que tout soit aboli à cause de ce maudit hasard. Il vient de n'importe où et nous embête, nous empêche de profiter de la vie. Nous ne vivons qu'une fois, et même si nous vivons *dix* fois, nous ne voulons pas que le hasard intervienne sans notre permission. Et nous ne lui donnerons jamais cette permission. Ce n'est pas la peine de sonner à notre porte, de nous envoyer des SMS. C'est non – *niet*. La vie n'est pas une entreprise hasardeuse ; c'est une entreprise prospère. Nous avons cet esprit d'entreprise qui est prisé partout, dans tous les pays libéraux et démocratiques. Il faut que le monde prospère et que les dés abolissent le hasard partout où il se manifeste. Il se manifeste et nous jetons un dé. « Ah, crie-t-il. Vous m'avez aboli. » « Oui, disons-nous. Nous t'avons aboli parce que nous aspirons au bonheur universel, parce que nous voulons l'harmonie permanente. Nous voulons que la *Missa Solemnis* résonne partout et pas seulement dans les salles de concerts. À défaut de la *Missa Solemnis*, on peut se contenter d'un accord, à condition qu'il soit en do-majeur ou en ré-majeur. Schoenberg dit qu'on peut encore écrire une belle œuvre musicale en do-majeur, malgré la prédominance de la musique sérielle et dodécaphonique. Nous sommes en train de composer cette œuvre. Nous *vivons* cette œuvre. »

PREDESTINATION OU LIBRE ARBITRE

L'homme est né libre ; l'homme meurt libre. Tout ce qui se passe entre la naissance et la mort se situe dans le royaume de la liberté. Dans ce royaume on se promène où l'on veut. On lit un écriteau : « De grâce, ne marchez pas sur l'herbe. » Et en anglais : « De grâce, *do not walk on the grass*. » Pourquoi pas ? Je suis libre, dites-vous. À qui le dites-vous ? À un autre homme libre. Et vous marchez tous les deux sur l'herbe, comme si de rien n'était, comme s'il n'y avait pas de prédestination. Où est la prédestination ? Sous votre nez. La prédestination est cet écriteau dont vous bafouez la consigne en marchant sur l'herbe. L'herbe en souffre, mais vous n'en avez cure. Vous ne prenez pas en considération les souffrances de l'herbe et celles du jardinier et du propriétaire du château. Ils souffrent et par conséquent, ils perdent une partie de leur liberté, car ils ne souffrent pas *librement* : ils ne *veulent* pas souffrir. Seuls les masochistes souffrent *intentionnellement*, mais ni le jardinier ni le propriétaire n'appartient au club où les individus se mutilent pour ressentir toutes les jouissances, même celle dont Lacan parle avec brio. Non, ils souffrent *involontairement* parce vous les faites souffrir. « Non, dites-vous. Ce n'est pas nous qui les faisons souffrir. C'est notre liberté.

- Mais votre liberté vous appartient. C'est une partie de votre essence et de votre substance.

- Non. Cette liberté est imposée par notre État démocratique. Si nous ne sommes pas libres, nous n'avons qu'à partir et nous installer dans un pays totalitaire.

- Vous voulez dire que si vous ne marchez pas sur cette herbe, on vous confisquera votre passeport ?

- C'est ça.

- Mais vous pouvez *ne pas* marcher sur l'herbe. Ce serait aussi une manifestation de votre liberté.

- Mais nous *voulons* marcher sur l'herbe.

- En ce cas, il s'agit de votre volonté, pas de votre libre arbitre.

- Mais notre volonté *est* notre libre arbitre. Si nous sommes sans volonté, nous sommes sans libre arbitre. Nous sommes des esclaves, comme les Soviétiques, comme les Russes en général. »

On marche sur l'herbe ; on marche sur la lune. La liberté est partout, sauf qu'on risque de glisser et s'étaler de tout son long. Est-ce *cela* la prédestination ? On était destiné à marcher sur la lune. On le voulait, mais la prédestination le voulait aussi. Et la prédestination le voulait bien avant le vol de Gagarine ou même avant que les premières esquisses de Léonard viennent au monde. Léonard aurait pu ne pas dessiner tout cela, mais la force qui le poussait était plus forte que sa paresse. Cette force était soit son libre arbitre, soit la prédestination qui avait tout prévu jusqu'au moindre détail. La prédestination guidait la main de Léonard, si bien qu'il n'avait qu'à la suivre sans trop dévier de sa trajectoire. Il en va de même pour *La Joconde* : c'est la prédestination qui l'a peinte. Aucun être humain n'aurait pu accomplir cette tâche.

Mais avec le concours de la prédestination, Léonard était libre de *ne pas* l'accomplir. Si le hasard se sent fatigué de temps en temps, on se demande pourquoi un humain ne peut se permettre ce luxe. Il est libre de ses mouvements et un de ces mouvements le porte vers la fatigue. L'humain s'installe dans le royaume de la fatigue qu'on nomme aussi « le royaume de la paresse ». Il est paresseux, notre cher être humain, et aucune excuse ne justifie sa démarche ou l'absence de toute démarche. Il ne marche même plus ; il est assis sur l'herbe et il déjeune en prenant son temps. Son temps lui appartient, car il fait partie de sa liberté. Il est libre de prendre son temps ou de le laisser tomber. Pourquoi pas ? On laisse tomber le temps et on atterrit en plein milieu de l'éternité. On se demande d'ailleurs si l'éternité a un milieu, un centre ou une circonférence. Est-elle située dans un espace clos ou dans un espace infini ?

Il paraît qu'il y a une liberté *négative* et une liberté *positive*. Si l'on vous propose de choisir entre ces deux variétés de liberté, vous choisissez naturellement ce qui est positive. Vous êtes positif vous-même et, automatiquement, vous repoussez tout ce qui est négatif. Et puis vous vous souvenez que si vous faites un test de Sida, il vaut mieux qu'il soit négatif. Vous ne savez pas exactement ce qui doit être négatif dans ce test parce que le test lui-même, s'il est réussi et vous n'avez pas de Sida, est plutôt positif. Les communistes français disaient à propos de l'histoire de l'Union Soviétique : « Un bilan plutôt positif. » La seule explication de cette affirmation nous envoie vers le test du Sida. Autrement dit, l'Union Soviétique était malade. Il y a d'autres tests médicaux qui doivent être négatifs pour être positifs globalement ou même localement. Et la liberté dans tout cela ? Vous n'êtes pas libre

de guérir d'une maladie mortelle. C'est une maladie à la mort et, que vous soyez en possession de votre « moi » ou en manque de quoi que ce soit, vous allez mourir. Appelez-cela « prédestination », si vous le voulez. Ou appelez cela « destination ». Quelle est votre destination ? La mort. Vous ne rendez pas votre billet ? Si, si. Le voilà. Encore une version des *Frères Karamazov*. Les lecteurs continuent à tuer l'auteur – Dostoïevski, en l'occurrence. Et puis les lecteurs meurent de leur propre mort – dans leur lit ou sur l'herbe.

Alors, vous avez choisi la liberté positive, malgré le menace du Sida et d'autres maladies dont les tests se rangent du côté positif, au lieu de céder la place à la négativité qui vous permet d'aller à Courchevel et même faire le tour du monde en compagnie de votre bien-aimée ou de l'homme de votre vie. Vous n'êtes pas libre de vos mouvements si vous êtes cloué au lit par une des maladies qui préfère le « plus » au « moins ». « Plus ou moins » vous met dans une position intermédiaire, comme si vous étiez à nouveau le chat de Schrödinger. Vous n'êtes ni mort ni vivant ou plutôt vous êtes l'un et l'autre. Quant à ces deux libertés elles reviennent absolument au même.

La liberté négative vous permet d'exercer vos talents et poursuivre vos chimères dans la mesure où cela ne gêne personne et n'empiète pas sur la liberté d'autrui. Vous êtes au milieu d'un espace clos qu'on vous laisse pour que vous puissiez agir un petit peu. Si vous agissez un peu plus que prévu, on vous dit : « Attention ! Je suis libre, moi aussi. Vous pénétrez dans mon espace qui est aussi clos que le vôtre. D'ailleurs, je me demande comment vous avez fait pour y pénétrer. Fichez le camp, sinon j'appelle la police. » La police arrive et on vous enlève votre liberté. On vous enlève aussi vos vêtements et vous voilà nu devant ceux qui touchent votre corps pour savoir si vous n'avez pas le Sida. Ces gardiens ne veulent pas que l'épidémie du Sida se propage parmi les prisonniers. On inspecte aussi vos vêtements pour savoir si vous ne cachez par un revolver dans une des poches de votre pantalon. Un peu plus tard, on vous offre un autre espace clos qui vous parle de la liberté négative en disant que rien n'est plus important que la liberté. Dans votre cellule, vous ne rencontrez aucun obstacle, à part les murs. Votre liberté négative se mue en liberté positive.

Non, ce n'est pas tout à fait cela. En tout cas, Hobbes, Spinoza, Kant et Bentham pensent autrement. Mais vous avez tous les droits de penser autrement que ces penseurs, sinon on vous enlèvera les restes de la liberté auxquels vous tenez plus qu'à toute autre chose – même qu'à l'amour qui est au moins aussi précieux que la liberté. Voilà ce qu'ils disent, ces autres-là. Vous êtes libre pour autant que rien ni personne ne vienne gêner votre action. Par conséquent, ce n'est pas vous qui gênez les autres, ce sont eux qui vous gênent d'habitude. Pour une fois – pour une raison inconnue – ils décident de ne pas vous gêner. Allez savoir pourquoi. Ils se disent peut-être « pourquoi pas ? » Qu'ils sont charmants ! Vous êtes toujours dans un espace clos, mais cette fois vous pouvez vous y promener, si personne ne vous attaque en criant : « Fichez-moi le camp ! »

En prison, ce sont les murs qui vous empêchent de faire ce que vous voulez. Ils ne parlent pas. Ils ne crient pas : « Fichez-moi le camp ! » Quel dommage ! Vous donneriez n'importe quoi pour qu'ils le disent. Ils ne disent rien. Vous vous cognez la tête contre ces quatre murs et ils ne vous disent

même pas : « Que fais-tu ? Tu te cognes en pure perte. Tu n'es pas dans le Jardin de Luxembourg. C'est ta cellule et tu y restes tant que ta faute est en cours d'expiation. Après quoi tu pourras jouir de nouveau de ta liberté négative. » Ils ne parlent pas de la liberté positive non plus – parce qu'ils ne savent pas ce que c'est, probablement. Vous ne le savez pas non plus. Vous croyez toujours que cette variété de liberté est supérieure à celle que vous avez éprouvée jusqu'à présent. Cette fois, vous êtes au gouvernail de votre pédalo et vous allez où vous voulez sans que le problème des autres surgissent des ténèbres. Cette liberté n'a rien à voir avec une course d'obstacles. Vous vous dirigez où vous voulez et votre pédalo vous obéit au doigt et à l'œil. Vous êtes vous-même à l'origine de vos décisions parce que vous savez que la vie que vous êtes en train de vivre est votre vie remplie de liberté. À ras bord ou non ? Attendez, attendez. Contentez-vous de ce que vous avez sans vous avancer aveuglement vers un abîme.

Qu'avez-vous ? J'ai mal à la tête – c'est ce que vous répondez d'habitude. Cette fois, vous dites : je suis en pleine possession de mes moyens. Je prends une décision et je n'ai pas peur que quelqu'un intervienne pour faire tomber mes projets à l'eau. Non, ils ne tomberont pas à l'eau : je veillerai à ce que ce ne soit pas le cas. Ils ne s'envoleront pas non plus. C'est la matérialisation de mes projets qui m'intéresse en définitive. *Yes, I'm positive*, comme disent les Américains. Oui, je suis positif. Cette vie est la mienne et je la prends en charge.

« Et l'état providence ? dit votre interlocuteur. Ne voulez-vous pas profiter des bénéfices offerts par cet état ? La sécurité sociale, par exemple. Vous n'êtes même pas obligé de cotiser.

- Non. Ma liberté m'est plus chère que quelques centimes.
- Vous voulez que vos décisions dépendent de vous et pas de forces extérieures ?
- C'est ça. Je veux me construire.
- Mais vous êtes déjà construit par le climat et la terre.
- Pourquoi ? Parce que je mange des légumes ? parce que je me déshabille sur les plages ?
- Et la race, et la classe, et la langue ?
- Vous pensez que ma classe sociale m'a construite ?
- Oui. Et l'hérédité.
- Vous voulez dire que je souffre de diabète ?
- Et d'insuffisance cardiaque. Et vos coutumes ? Et vos us ? »

Il y a des lois qui ne vous permettent pas de faire ce que vous voulez faire. Avant tout, vous voulez transgresser ces lois, vous moquer de leur teneur, et cette jouissance est telle qu'on la compare souvent à ce qu'on éprouve pendant l'acte sexuel. Vous escaladez un mur malgré la présence d'un chien méchant que vous tuez d'un coup de revolver. Vous n'avez pas le droit de le faire. Vous escaladez le mur *illégalement*, mais c'est ce qui vous porte vers les anges parmi lesquels vous séjournerez tout le long de votre méfait ou crime : tout dépend de ce que vous faites *après* le meurtre du chien. Quant au meurtre lui-même, il s'agit de légitime défense. C'est la loi du plus fort. Cette fois, votre revolver a prouvé qu'il était plus fort que les mâchoires d'un chien. Le chien agit selon les lois

qui logent dans ses gènes : il doit mordre tous ceux qui escaladent le mur. En revanche, vous n'avez pas de lien direct avec la loi : vous n'êtes pas repoussé par le mur qui est en l'occurrence le gardien de la loi. Propriété privée, vie privée. Défense d'entrer. Ces notions sont remplies de lois qui y fourmillent, comme si elles n'avaient rien d'autre à faire. En fait, les lois fourmillent *partout* pour nous empêcher de vivre selon nos humeurs. Elles font *tout* pour nous priver de cette joie de vivre que les Français apprécient tellement – au détriment de la *tristesse* de vivre, semble-t-il. Cette tristesse ou cette mélancolie est aussi une source de joie, mais cette fois il s'agit d'une joie quasi secrète. Elle est quasi masochiste, et vous ne voulez pas qu'on vous considère comme un maso incurable. Au pire, vous voulez bien passer pour un maso *en convalescence*.

Donc, les lois poussent un chien et repoussent un autre chien. Mais vous n'obéissez pas aux lois *aveuglément* parce que vous vous les représentez. Votre représentation tourne en tous sens et vous vous dites enfin : « Ce serait amusant de transgresser cette loi. » Et vous la transgressez, car vous ne refusez rien à votre volonté et aussi à votre liberté qui s'unit à toutes les volontés dès qu'une action pointe à l'horizon. Vous escaladez le mur et votre joie est déjà à son comble. On peut s'arrêter au sommet de ce mur ou de cette tour – tout dépend de ce que vous escaladez. Vous n'êtes pas obligé de sauter, de descendre, de retrouver la terre *au-delà* du mur. Pourquoi ne pas rester *en-deçà* de lui, en-deçà de l'infraction et du crime ? Non, vous continuez sur votre lancée ; la soif du crime est dans vos gènes et cette soif s'appelle « prédestination », même si vous ne le savez pas. Parfois on fait des choses dont on ignore la nature. Si vous ne faisiez que ce qui fait partie de vos connaissances profondes, vous resteriez cloué sur place. En tout cas, vous n'escaladeriez pas le mur.

Tout est prédestination ou déterminisme : le chien était mort bien avant votre duel avec le mur et par conséquent votre conscience n'est toujours pas mauvaise. Elle est plutôt bonne, étant donné que vous n'avez pas tué le propriétaire de la maison dans laquelle vous aviez l'intention de vous introduire. Comment qualifier cette intention ? comment la définir ? Est-ce une petite portion de votre liberté absolue ou une bonne moitié de la prédestination dont saint Augustin parle même si vous ne l'écoutez pas ? C'est un petit bout de liberté et aussi une bonne moitié – les deux tiers, pour être exact – de la prédestination qui est toujours plus grande que la liberté. Il paraît que vous ne sauriez être tantôt esclave, tantôt libre penseur. Ou bien... ou bien : il faut choisir. Personne ne choisit d'être esclave, sauf les fils des esclaves qui admirent et même idolâtrèrent leur père. À tout prix, ils veulent suivre son exemple. C'est pour cela qu'un domestique russe qualifie l'émancipation des serfs de catastrophe et de tragédie. Dans *La Cerisaie* de Tchekhov. Pour Tchekhov, rien n'est plus important que la tradition familiale et, de ce point de vue (sur ce point), il a beaucoup en commun avec les aristocrates qui se réunissent pour échanger leurs souvenirs. Inutile de dire que tous ces souvenirs se rapportent à leurs parents, à leur famille en général.

Vous pouvez choisir d'être esclave et, en un sens, cette décision pourrait vous mettre bien au-dessus de ceux qui optent machinalement pour le maître, pour le libre penseur ou le libertin. Cette décision demande un effort surhumain à votre volonté, à moins que vous ne soyez ~~un~~ fils d'esclave

vous-même. Non, ce n'est pas possible : l'esclavage a été aboli il y a deux siècles, il y a trois siècles. Tout dépend du pays dont on parle. Cela nous rappelle *Rake's Progress* de Stravinski et W. H. Auden. Et *Les Possédés* de Dostoïevski. Le héros épouse une femme-monstre pour montrer à quel point il est *libre*. Ne vaut-il pas mieux être *esclave* d'une femme fatale ?

Mais vous pouvez être à la fois un maître *et* un esclave. Vous êtes l'esclave d'une femme fatale qui ressemble à Marlène Dietrich ; en même temps, personne ne vous interdit d'être le maître de votre chien qui accourt et se couche à vos pieds dès qu'il entend votre voix.

Puis le néant entre en scène. La scène est assez grande pour accueillir tous les contraires et les contraires des contraires. Ils s'embrassent et se disent : « Tout cela revient au même. Prédestination et liberté sont une seule et même chose puisqu'il n'y a rien d'autre dans l'univers. Tout est inclus dans cette chose dont on parle sans arrêt. » Comme d'habitude, on dit n'importe quoi, mais ce qui compte c'est qu'on s'embrasse : Schiller et Beethoven le savaient mieux que quiconque. Il n'y a pas de liberté sans prédestination, sans déterminisme. Supposons qu'un sauvage erre dans l'univers. On lui pose la question : « Es-tu libre ou non ?

- Je n'en sais rien.

- Que fais-tu ici ?

- Je n'en sais rien.

- Où vas-tu ?

- Je n'en sais rien. Je suis libre d'aller où je veux.

- Sais-tu pourquoi tu es libre ?

- Non.

- A cause du déterminisme. Sans lui, tu ne serais pas libre.

- Pourquoi ?

- Parce qu'on connaît un état de choses grâce à un autre état de choses. Si l'on te met en prison, tu comprends qu'avant l'incarcération tu étais libre. Tu pouvais aller au cinéma et te promener dans la rue. Maintenant, tu te promènes dans ta cellule. On n'appelle pas ça une promenade. »

Initialement et fondamentalement, l'homme n'est rien, raison pour laquelle il est capable de ressentir le néant et le désespoir lié au néant. Il se dit : « Je suis le néant, donc je suis libre. Je peux me remplir de tout ce que je veux – du désespoir, par exemple. Mais pourquoi dois-je contenir cette chose sordide ? Je peux me remplir de la joie dont parlent les mystiques et les curés de campagne. Ils ne parlent que de joie et d'amour, comme s'il n'y avait rien d'autre à l'intérieur du néant. Je me demande pourquoi le néant n'anéantit pas tout cela pour construire un moi, un toi, un grand palais pour abriter les contraires qui doivent se rencontrer quelque part, sinon il n'y aura pas d'harmonie dans l'univers. Sinon il y aura le contraire de l'harmonie. C'est quoi, le contraire de l'harmonie ? Ce n'est pas la cacophonie, contrairement à ce qu'on pense. C'est autre chose. C'est le néant qui anéantit. C'est la bombe atomique. »

La liberté fait table rase de tout ce qu'elle voit. Un ouvrier descend dans la rue et se dit qu'il est enfin libre. Que peut-il faire grâce à cette liberté qu'il ressent dans son corps ? Il peut casser les vitres ; il les casse. Il peut casser la gueule à quelqu'un ; il le fait aussi. Mais ce n'est pas suffisant et il le sent. Il sent que sa liberté l'appelle et le pousse vers des exploits dont il n'a aucune idée. Alors, il se met à marcher, comme s'il faisait partie d'une armée. Bientôt il est rejoint par d'autres libertins – non, par des ouvriers qui sont libres depuis ce matin. Il ne faut pas confondre un libertin avec un ouvrier émancipé. Les libertins ne marchent pas dans les rues et aucune révolution ne les préoccupe. Même une simple manifestation ne leur dit rien. Ils manifestent leur liberté dans les cafés, sur les terrasses de leurs datchas.

Les ouvriers continuent à marcher. Quelqu'un crie : « Fraternité ! » Tout le monde s'embrasse. Quelqu'un crie : « Liberté ! ». Les ouvriers se mettent à courir en tous sens. C'est un chaos indescriptible que la police n'arrive pas à maîtriser. Comment voulez-vous maîtriser la liberté ? Seule la prédestination peut le faire, à condition d'être épaulé par le déterminisme. Et puis quelqu'un dit : « Si nous courons en tous sens, nous ne pourrons pas lutter pour nos droits. C'est la lutte des classes et aussi la lutte finale. On ne lutte pas en courant en tous sens. Il n'y a qu'*un* sens – celui des aiguilles d'une montre. C'est dans *ce* sens qu'il faut courir. Pourquoi ? Parce que c'est dans ce sens que l'histoire *avance*. Nous faisons avancer l'histoire. Grâce à nous, il y a du *progrès* dans le monde. C'est un progrès *psychologique* qui va de pair avec le progrès *technologique*. Ne trahissons pas nos *idéaux*. Ne courons pas en tous sens. »

Une horloge apparaît au-dessus de la foule qui continue à courir en tous sens. Les aiguilles de cette horloge se meuvent en tous sens, elles aussi. Le temps s'arrête parce qu'il est libre de ses mouvements. Si le temps n'est pas libre, personne n'est libre. Il faut que *tout* soit libre, y compris l'espace. Tout bouge, tout se déplace. Et le déterminisme ? Que fait-il pendant ce temps-là ? Il détermine les détails de la marche qui se déroule sous ses yeux. Les ouvriers marchent de nouveau parce que quelqu'un a dit qu'il fallait marcher. Quelqu'un parlait de droits et d'égalité. Quelqu'un a dit : « Ça m'est *égal*. » La foule a lynché cet individu-là. Non, il faut *lutter* et le résultat de cette lutte ne nous indiffère pas. Ce résultat ne nous laisse pas *froids*. Nous sommes *chauffés à blanc* par la liberté que nous ressentons dans les tendons, dans l'estomac.

Entre-temps, on réfléchit au sujet du temps. Si le temps est libre, tout se détraque – même la liberté dont Sartre et Simone de Beauvoir parlaient dans les cafés et sur les estrades. Il nous faut une constante physique universelle pour mesurer notre liberté dont les dimensions nous échappent constamment. Et si nous ne nous rendons pas compte des dimensions de notre liberté, de sa grandeur, nous ne sommes pas libres. Mais nous n'avons pas besoin de connaître ces dimensions : notre liberté est infinie. Elle n'est ni grande ni petite ; elle dépasse toutes ces catégories grâce à son élan créateur, à sa volonté de puissance, à sa volonté de jouissance.

Si, nous devons la *mesurer*, notre liberté. Nous devons savoir *qui* nous sommes, sinon nous ne sommes *rien* et nous ne serons jamais *tout*. Il faut qu'on fasse le calcul au bout duquel notre

personnalité fera son apparition. Comment calculer notre personnalité, notre substance, notre ego, notre super-ego ? Un mètre souple de couturière ne fera pas notre affaire. Il nous faut une *constante*. Quelle constante ? Il faut toujours préciser nos pensées ; il faut les *définir* sans cesse, sinon elles resteront sans définition. Comme si elles étaient suspendues au plafond.

Nous avons la constante de Planck, la constante d'Euler et la constante de l'espace-temps. Quelle constante choisissons-nous ? La constante de l'espace-temps. Pourquoi ? Parce qu'il ne faut pas être élitiste : seules les élitistes connaissent Planck et Euler. Un Français moyen ne les connaît pas, car il n'a pas les moyens de les connaître. Et c'est à ce Français que nous nous adressons, sinon nous ne sommes pas des démocrates. Il ne faut pas oublier que les élitistes *ne sont pas* des démocrates. Ils ne participent pas au « front républicain ». Tous ceux qui connaissent Planck et Euler ne sont pas des démocrates. Et ils n'ont pas de cœur parce qu'ils ne prennent pas en pitié les individus qui ne connaissent ni la constante de Planck ni celle d'Euler.

On s'adresse donc à un Français moyen, à deux Français moyens. Combien y en a-t-il ? Une fois de plus, nous sommes dans l'obligation de compter, de mesurer. Il faudrait créer un monde sur mesure. Les utopistes et les révolutionnaires font le nécessaire pour créer ce monde. Pourquoi échouent-ils ? Parce qu'ils ne mesurent pas la *portée* de leurs mots et de leurs actes. Parce qu'ils ne connaissent pas le calcul des *probabilités*. Ils ne les calculent pas, ces probabilités et improbabilités, car ils pensent que le déterminisme les guidera dans leurs recherches. Le progrès est inévitable, se disent-ils. Notre victoire est inévitable. On ne peut pas l'éviter. Nous tuerons tous ceux qui essayeront de l'éviter.

Une fois de plus, on s'adresse à un Français moyen. On pourrait parler à Planck ou à Euler. On parle à trois Français moyens parce qu'on est respectueux des droits de l'homme et de la charte de bonne conduite. On leur dit : « Vous êtes libres. La liberté, étant assimilable à votre existence, est fondement des fins que vous tenterez d'atteindre, soit par la volonté, soit par des efforts passionnels.

- Quoi ? disent les Français moyens.
- Vous ne comprenez rien ?
- Rien.
- Vous n'êtes pas *idiots* tout de même ! Vous êtes simplement *moyens*.
- Ne nous insultez pas. Nous vivons dans un pays démocratique et nous sommes libres. Et nous sommes tous égaux. Égalité, fraternité, immortalité.
- Vous ne comprenez pas que votre liberté ne se limite pas aux actes volontaires ?
- A quoi se limite-t-elle ?
- A rien, parce qu'elle est libre. Ses limites se situent à la frontière d'autrui à qui vous ne devez pas nuire. Vous ne devez pas l'embêter. Mais il y a aussi la volonté et les actes involontaires. Ils sont libres, eux aussi. La liberté originelle pose des fins.
- En a-t-elle les moyens ?
- Quels moyens ?

- Elle pose des fins. Mais pour poser des fins, il faut des moyens. Nous n'avons pas les moyens de poser toutes les fins qu'on veut poser. Nous sommes libres, mais nous ne pouvons pas tout acheter parce que notre salaire est moyen, comme vous dites. Mais nous sommes libres de vous envoyer au diable.

- Non. Vous n'en avez pas le droit. Si vous le faites, je porte plainte. »

Êtes-vous libre, oui ou non ? On peut en discuter pendant des décennies sans arriver à une conclusion. On veut *définir* la liberté et en *finir* une fois pour toutes, autrement on ne sera pas heureux. La liberté est un élan vers une série de mots : renouveau, changement, ouverture. Il y a une œuvre ouverte qui est libre de rester comme elle est ou de déboucher sur une suite sans suite. Très bien. Vous faites ce que vous voulez. Vos idées et vos projets sont sans suite, mais vous êtes libre, et vous exprimez votre liberté à tout bout de champ. Vous participez à la vie, comme disait Pierre de Coubertin. Oui, l'essentiel est de prendre part à ceci ou à cela. Vous allez aux Jeux olympiques pour participer. Vous n'avez aucune envie de gagner quoi que ce soit, à l'exception de votre pain quotidien. Vous le gagnez et ça vous suffit parce qu'il ne faut pas s'adonner aux excès, sinon la douleur risque d'anéantir tous vos acquis dans le domaine de l'hédonisme.

Et si vous voulez gagner une médaille d'or ? Alors vous n'êtes pas libre. Votre volition et votre passion vous rendent incapable de bouger en tous sens. Vous n'êtes plus libre de vos mouvements. Vous courez deux cents mètres, vous skiez, vous nagez dans un espace clos qui restreint votre liberté. Allez au bord de la mer ! Non, vous nagez dans une piscine qui sent mauvais. Pourquoi ? Pour gagner. Pour participer, vous pouvez aller au bord de la mer Noire et vous mettre sur le dos – d'abord sur la plage, ensuite dans l'eau. Vous participez à la vie du sable et à celle de la mer. Vous n'allez pas aux Jeux olympiques. À quoi bon ? Vous êtes *bien* là où vous êtes *libre*. Vous êtes libre de votre *immobilité*. La liberté est partout – même la paresse l'accueille à bras ouverts. Il n'y a rien, sauf la liberté. Le déterminisme en fait partie, lui aussi. Vous pouvez toujours vous suicider, quoi qu'il arrive ou n'arrive pas. Que ce soit écrit là-haut ou non, cela vous est égal. Tous les événements sont égaux entre eux. Que vous restiez en vie ou non, vous aurez la même liberté et le même déterminisme sur le dos. Encore un fardeau.

On dit que la liberté est un fardeau parce qu'il faut savoir ce qu'on peut en faire. Si vous êtes libre et vous n'en faites rien, vous n'êtes pas libre. « Mais si, je suis libre, dites-vous. Oui, je suis étendu sur mon divan. C'est une des expressions de ma liberté. Oblomov est un symbole de la liberté. Les autres s'affairent et vaquent à leurs affaires. Lui, il est libre. Moi aussi. » Et puis vous vous mettez à critiquer le gouvernement. Vous le descendez en flamme. Personne ne vous met en prison : vous n'êtes pas en Union Soviétique. Vous vous enflamez ; vous êtes sur votre lancée. Vous sentez votre liberté ; elle devient tellement tangible que vous avez l'impression de la tenir dans vos mains, dans la paume de votre main droite. Vous serrez la liberté et vous brandissez votre poing en criant : « Liberté originelle, liberté postmoderne, liberté surréaliste et réaliste. » On vous dit : « Vous serrez la liberté

dans votre poing. Vous ne devez pas le faire. Si vous le faites, la liberté ne se sent plus en liberté. Elle n'est plus libre. Ne le faites pas. Votre liberté n'est pas une esclave. »

Vous ne le faites plus ; vous ne faites plus rien. Il est plus facile de ne *rien* faire. Personne ne dira que vous bâclez tout ce que vous faites. Personne ne dira que vous bâclez tout ce que vous *ne faites pas*. Autant ne rien faire. D'ailleurs, il se peut que vous confondiez la liberté avec le libre arbitre. Le libre arbitre se conçoit par opposition au déterminisme ; la liberté est le contraire de l'emprisonnement.

ACTION OU INACTION

Vous êtes actif ; vous êtes inactif. Vous n'êtes pas encore invalide. D'ailleurs, ce mot s'emploie de plus en plus rarement. Il y a un autre mot en anglais qui est plus décent, plus conforme aux us d'aujourd'hui. *Disabled*. Infirm. L'esprit est prompt et la chair infirme, comme disait Pascal. On continue à penser, à déchiffrer l'énigme de l'univers, mais on se déplace dans un fauteuil roulant. L'essentiel est de participer à la vie de l'esprit par son propre esprit.

Vous êtes inactif. Vous n'avez même pas de fauteuil roulant parce que vous n'êtes pas infirme ni handicapé. Vous pouvez rouler en direction du bonheur, qu'il soit personnel ou universel. Vous ne roulez pas, comme s'il n'y avait pas de directions, de solutions. Vous ne roulez pas, un point c'est tout. Ce n'est pas pour rien que le verbe rouler a beaucoup de significations. Rouler quelqu'un. Vous ne roulez personne, car vous ne roulez pas du tout. Pour pouvoir rouler quelqu'un, il faut rouler d'une manière ou d'une autre. Votre cerveau roule – en d'autres termes, il fonctionne. C'est pour cela que vous êtes capable de rouler tous vos amis et aussi vos ennemis. Mais ni votre cerveau ni votre fauteuil ne roulent. Vous êtes assis dans un fauteuil Louis XV et ce fauteuil ne roule pas. Votre cerveau s'occupe des présocratiques ; il ne roule pas non plus. En tout cas, il ne roule pas vers le Moyen Âge, sans parler des temps modernes. Sauf s'il s'agit du film de Chaplin.

Vous vous consolez car on a besoin d'une consolation si on n'a pas assez d'argent, si on ne peut pas tout se permettre. On se permet une petite partie, un bout de création, et on n'est pas content. Vous vous dites que Bouddha faisait la même chose : il ne faisait rien. Sa conscience cherchait le nirvana et, une fois le but atteint, le corps de Bouddha devenait une statue, une statue de plus. Le nombre de bras ne compte pas. On ne compte plus les bras de Bouddha : ils sont innombrables. Ils sont aussi innombrables que les étoiles. D'ailleurs, on se demande si les étoiles ne sont pas les bras de Bouddha. En tout cas, elles pourraient être ses yeux.

Vous êtes toujours inactif, mais vous comptez les étoiles. Est-ce une activité ? Il y a des enfants qui comptent les moustiques ; c'est ainsi qu'ils apprennent la table de multiplication. Au moins cela sert à quelque chose. Auguste Comte aurait été content.

Vous ne comptez plus les étoiles ; votre inactivité atteint ses limites. Vous êtes étendu sur votre divan et vous ne vous donnez même pas la peine de bouger, de vous mettre sur le ventre ou sur le dos. Vous ne savez même pas quelle position votre corps occupe par rapport au lit où vous rendez

hommage à l'inactivité. Si vous vous mettez à mesurer votre corps et à déterminer sa position par rapport aux étoiles – après tout, vous faites partie de l'univers – vous perdez tout contact avec l'inactivité qui vous accompagne depuis quelque temps. Ce n'est pas une compagne de route ; c'est une compagne de lit. La route est-elle mieux que le lit ? On dirait plutôt « la voie, le chemin ». Le chemin qui ne mène à rien. Votre lit n'a pas cette prétention ; il est là, à votre service. Vous ne lui donnez rien, pas un rouble. Pourtant il est à votre service ; c'est votre domestique le plus fidèle. C'est votre majordome. Il fait tout ce que vous lui ordonnez de faire. Vous lui ordonnez de ne pas bouger ; il ne bouge pas. Vous lui ordonnez de supporter le poids de votre corps ; il le fait également. Aucun domestique ne le ferait pour vous, à l'exception de Guérassime dont Tolstoï parle dans *La mort d'Ivan Ilitch* que Nabokov aimait par-dessus tout.

Le protagoniste met ses jambes sur les épaules de Guérassime, et celui-ci supporte tout sans sourciller. Il est si patient qu'on se demande même s'il est capable de sourciller. Un peu plus tard, il porte le corps de son maître aux toilettes qui sont toujours situées dans la cour, à l'extérieur de la maison – c'est ce que les Occidentaux pensent à propos de la barbarie russe. Non, cette fois les toilettes sont situées *à l'intérieur* de la maison. Il n'empêche que Guérassime est obligé de traverser plusieurs pièces avant d'atteindre les toilettes où son maître se soulage. Une fois soulagé, il dit à Guérassime : « Merci, mon cher ami. Je ne t'ai pas estimé à ta juste valeur quand j'étais en bonne santé. À présent je comprends que tu es mon seul ami. Tout le monde m'a abandonné, même ma femme. Toi, tu es fidèle au poste, ce qui veut dire que les paysans sont plus humains et plus intelligents que les bourgeois et les aristocrates. »

Gérassime n'est pas *libre* puisque tous les jours il doit mettre sur ses épaules les jambes de son maître. Mais il est *heureux* ; il sert son maître. Il est actif et son maître est inactif. On peut être inactif si on est malade. Si on est paralysé, on est inactif par la force des choses. Mais il y a d'autres forces en jeu. Et ces forces agissent en fonction de leur devoir dicté par le déterminisme ou la volonté de Dieu qui symbolise la volonté de puissance mieux que quiconque – mieux que Lénine, en tout cas. Mieux qu'Hitler, mieux que Néron, mieux que Jules César.

Mais il y a des légumes qui ne sont pas paralysés, loin de là. Ils disent : « Je suis un légume. Faites ce que vous voulez. Moi, je ne bougerai pas d'ici. » Leopardi parle d'un Turc qui regarde avec indifférence la stupidité du monde. Le monde est encore plus stupide qu'il ne l'était au XIX^e siècle. Leopardi se disait que l'humanité ne réussirait jamais à devenir encore plus stupide et dans ses lettres il a souvent recours au mot « maximum ». Ou « minimum » – comme d'habitude, cela dépend du contexte. Et bien, il s'est trompé. On n'arrête pas le progrès de la bêtise qui conquiert un espace après l'autre. Et s'il n'y a plus d'espaces disponibles, la bêtise empiète sur le passé et même Platon devient stupide, compte tenu de ce qu'on écrit aujourd'hui au sujet de ses œuvres. Ensuite la bêtise s'adresse aux mondes de Giordano Bruno qui fournit des milliers d'espaces à tous ceux qui font la conquête de l'espace, soit pour gagner une bataille idéologique – capitalisme ou communisme –, soit pour s'implanter sur une autre planète où la bêtise est encore inconnue.

Il faut que notre bêtise soit connue dans l'univers entier. C'est cela la vraie conquête de l'espace. Les idéologies existent toujours, mais elles ne sont pas une raison suffisante, comme disait Leibniz ou quelqu'un d'autre. Autrefois, on disait la vérité absolue tout en restant dans l'anonymat. À présent vous connaissez les auteurs des bêtises et vous les admirez, car vous ne pouvez pas faire autrement. Si vous ne les admirez pas, on vous exclut de la société qui ne tolère pas les dissidents. « Trop intelligent », disent les uns à propos de leur prochain. « Ça lui apprendra », disent les autres en claquant la porte au nez d'un dissident ou simplement d'un homme intelligent. Les anglophones ajoutent immédiatement : « d'une *femme* intelligente », avant que quelqu'un ne les accuse de machisme, de racisme, de fascisme, de schisme, d'antisémitisme, etc. Et les vrais antisémites se promènent en liberté, car ils croient qu'ils sont *libres* de dire ce qu'ils pensent. Et ils pensent qu'Hitler avait raison.

Donc, il y a le Turc que Leopardi admire au point de vouloir devenir comme lui. Il y a aussi ce légume qui dit qu'il est un légume et pas un être humain. « Maman disait qu'elle m'avait acheté dans une boutique. Quelle boutique ? Chez un joaillier ? Pas du tout. Elle m'a acheté chez un marchand de légumes.

- Quel genre de légume êtes-vous ? demande un écrivain. Il écrit un livre sur les hindouistes et les Turcs.

- A vous de choisir.
- Vous rassemblez à une pomme de terre.
- Non. Je suis plutôt une carotte. J'aime les carottes et je m'aime moi-même.
- Mais vous êtes rond. Il faut que vous perdiez une vingtaine de kilos pour devenir une carotte.
- Surtout pas ça. J'aime trop les gâteaux. D'accord, je suis une pomme de terre.
- Quelle variété ?
- La rate.
- Vous êtes trop grand. Vous êtes une *grosse* pomme de terre.
- Il est plus facile d'être une tomate. Qu'en pensez-vous ?
- Vous êtes trop pâle. Il faut que vous vous fâchiez tout rouge.
- Pour quoi faire ? Tout m'est indifférent, comme disait Goethe.
- Non. Il disait qu'il n'avait *besoin de rien*.
- C'est ça. Moi non plus.
- Un petit gâteau ?
- Volontiers.
- Et Goethe n'avait pas besoin de petits gâteaux.
- Parce qu'il souffrait du diabète ?
- Non. Il n'y avait besoin de *rien*. Même pas de petits gâteaux. »

Et puis le légume se lève. Il décide d'agir. Il écrit des lettres, il porte plainte, il ouvre toutes les fenêtres et crie des injures. Il accuse tout le monde de l'avoir avili, démoli et aplati. « Je suis à plat »,

crie-t-il. Il se calme, recharge ses batteries et recommence à crier. Il grimpe sur le toit de son immeuble et crie toutes les vérités qui lui passent par la tête. Les vérités passent et laissent des traces. Il est dangereux de toucher à la vérité, disait Nietzsche. Les vérités passent et laissent des lésions. Le légume est toujours un légume, mais à présent c'est un légume avarié. Rien à faire : il faut le jeter à la poubelle.

Il y a quelqu'un d'autre qui dit : « Je suis une poubelle. Je me bouche les oreilles, mais les bêtises franchissent tous les obstacles. Je les entends et je les mémorise. Ma mémoire fait son devoir automatiquement : elle ne trie rien sur le volet. Comment anéantir la mémoire ? »

Une femme s'assied devant son ordinateur et devient extrêmement active. En réalité, il s'agit d'un homme, mais les anglophones ne sont pas contents quand on parle des hommes au détriment des femmes – même si on parle des *défauts* de l'humanité. Vous dites : « Cet homme a tué une femme. » Les anglophones vous coupent la parole et disent : « Cette femme a tué un homme. » « Mais si cette femme a tué cet homme, cet homme n'a pas pu tuer cette femme.

- C'est un mort-vivant, disent les anglophones.

- Non, c'est un *vivant*, dites-vous.

- Mais cette femme l'a tué, disent les anglophones. Par conséquent, il est *mort*. Si on tue quelqu'un, ce quelqu'un meurt. Il ou elle était actif ou active. À présent il ou elle est inactif ou inactive.

- Le meurtrier est toujours actif, dites-vous.

- La meurtrière, disent les anglophones.

- D'accord, c'est une tueuse en série.

- Vous êtes misogyne, disent les anglophones. Vous n'avez pas lu Simone de Beauvoir. Vous ne lisez que Schopenhauer. C'est un *tueur* en série. Les femmes sont trop tendres pour une telle vocation. »

Avant le Big Bang, on était de vrais légumes ; ou plutôt on était « on ». Il y avait du néant partout et on faisait partie de ce néant. À l'intérieur du néant, vous ne faites rien pour ne pas perturber le statu quo : le néant n'aime pas quand on le remplit de mouvements, de corps qui se font l'amour. Le néant n'aime pas l'amour ; il est une exception notoire dans le royaume du Christianisme. Mais on oublie souvent que le néant est né *avant* le Christianisme. Il n'a peut-être pas devancé l'Ancien Testament parce qu'il est impossible de le devancer, comme disent les kabbalistes et les talmudistes. Mais il y a beaucoup d'événements qui se sont déroulés *avant* la naissance de Jésus-Christ qui n'a connu le néant que dans le ciel. Et dans le ciel, on ne « néantise » pas, comme disait Sartre.

Non, Sartre ne parlait pas du ciel. Il parlait de la terre où habitaient les ouvriers et les soviétiques. Ce n'est pas une tautologie, contrairement à ce qu'on croit : il y avait des *savants* en Union Soviétique et par conséquent il y avait des individus qui se distinguaient des ouvriers par leurs vêtements et leur façon de se comporter dans les restaurants où les ouvriers allaient rarement. On ne sait pas très bien *comment* ils se comportaient dans les grands restaurants parce qu'il n'y en avait pas

en Union Soviétique. Si on s'attaque à ce problème, malgré le déficit des données, on se dit que les ouvriers cassaient tout ce leur tombait sous la main dans les grands ou les petits restaurants. Ils mangeaient bruyamment ; ils mettaient tous le couteau dans la bouche parce qu'ils pensaient que c'était plus commode de manger avec son couteau. Ils pensaient qu'il était difficile de manier une fourchette, sans parler de baguettes chinoises. D'ailleurs, il n'y avait qu'un seul restaurant chinois dans l'Union Soviétique et il n'y avait pas de baguettes dans ce restaurant. Il s'appelait « Pékin » et on servait aux clients un plat qui portait un nom symbolique : « Amitié ».

Donc, un ouvrier va dans un restaurant et se met à « néantir » ce qu'il peut néantir. Pour commencer, il néantit de bonnes manières ; ensuite il néantit les plats qu'on lui sert. Il les néantit avec son couteau qu'il met dans sa bouche. Avec ce couteau, il néantit les gencives, la langue. Il se coupe sans arrêt et il avale les arrêtes. Et puis il sort du restaurant et se met à néantir la rue. Il casse les vitrines et brûle les voitures. Il est ~~le~~ membre à part entière d'un syndicat et on le laisse tranquille. Il néantit le temps parce qu'un nombre important d'employés sont obligés de nettoyer la rue après son passage. Il néantit, néantie, néante. Il anéantit le monde qu'il voit car il rêve toujours de la table rase, malgré la prospérité que le capitalisme lui offre. Il n'a pas envie de s'unir avec d'autres prolétaires : il peut agir *tout seul*. L'action – c'est ce qui compte. L'action qui néantit.

Cet ouvrier que faisait-il avant le Big Bang ? Rien. C'est bizarre, comme aurait dit Sartre. Un ouvrier fait *toujours* quelque chose ; ce sont les nantis qui néantisent le monde en privant les ouvriers de leur profit. Ils néantisent les poches des ouvriers ; ils néantisent leur temps. Les ouvriers travaillent tout le temps pour que les nantis puissent profiter de leurs mains calleuses. Les nantis ne néantisent pas les mains des ouvriers parce qu'ils en ont besoin. Ils néantisent tout le reste : la tête des ouvriers, le cœur des ouvriers. Les ouvriers ne pensent plus ; ils ne sentent plus rien. Ils n'ont pas assez de force pour sentir quelque chose. Et leur volonté ? Ils ont une volonté de puissance et ils veulent renverser tout les gouvernements pour régner à la place des tsars. Plus maintenant, plus maintenant. Les ouvriers mangent toujours bruyamment et ils continuent à mettre leurs couteaux dans la bouche, comme s'ils s'entraînaient pour un numéro d'avaleur d'épées. Mais ils ne veulent plus *rien* renverser. Parfois ils descendent dans la rue pour manifester leur colère : on n'augmente pas leur salaire et leur pouvoir d'achat baisse de plus en plus. Mais ils ne renversent plus rien, à l'exception des bouteilles de bière qu'ils boivent dans leur café du commerce.

C'est un bourgeois qui écrit tout cela pour donner libre cours à son mépris. Il néantit les ouvriers « comme classe » pour justifier l'expression la lutte des classes. Il n'y a pas de lutte s'il n'y a qu'*un* attaquant. Cela s'appelle « anéantissement » ou « néantisement ». Et les classes sont censées lutter et se néantir. Mais on dit à ces classes qui, de temps à autre, vont en classe : « N'exagérez pas. Si vous vous entre-tuez, il n'y aura plus de lutte des classes. Il n'y aura même plus de Marxisme. N'oubliez pas que Derrida a écrit *Les spectres de Marx*. Laissez-nous quelques morts-vivants pour que les spectres continuent à lutter, à fricoter les uns avec les autres. »

Non, nous sommes toujours *avant* le Big Bang. Nous continuons à néantir le monde à venir. Nous ne voulons pas qu'il vienne. Nous nous sentons bien au milieu du néant. Nous n'avons même pas besoin de le néantir : le néant se néantit lui-même. Nous ne sommes plus « on » ; nous sommes devenus « nous », mais on ne peut pas dire que ce soit une promotion. Nous ne l'avons pas voulu : notre volonté dort encore. Il n'y ni volonté de puissance ni même volonté d'existence. Elles n'existent pas ; elles non-existent, pourrait-on dire. On ne dit rien parce qu'on n'en a pas envie. Non, on n'est plus « on » ; on est « nous ». Nous l'oublions de temps en temps. Nous disons : « On, on, on. » Nous ne savons pas encore que ce mot signifie « lui » en russe. Il, lui. Non, les langues n'existent pas encore, à part le français rudimentaire qui se limite à « on » et « nous ». Nous ne pensons pas encore, mais la volonté commence à poindre dans un petit coin de notre psyché. Et c'est mauvais signe, un signe aussi mauvais que le remplacement de « on » par « nous ». La création est en route ; Dieu prépare le Big Bang.

Nous ne parlons pas encore, cela va sans dire. Si nous nous étions mis à parler avant le Big Bang, nous aurions dit à Dieu : « S'il te plaît, ne le fait pas. Ce sera un désastre et Tu le sais très bien. Et si Tu es vraiment décidé à créer l'univers, n'y inscris pas la liberté et la volonté. Le déterminisme et l'apathie valent mieux, et Tu le sais. À Ta place, nous nous contenterions des légumes. Pourquoi ne pas créer un univers végétarien ? Pas d'animaux – pas d'*hommes* surtout. Rien que des *légumes*. Même les fruits ne sont pas de mise. »

Et puis ça commence : boum, boum, boum, comme aurait dit Céline. Bang, bang, bang. Comment est-ce possible ? disons-nous. Nous ne disons rien, rien du tout. Nous sommes ébahis, voilà tout. Et puis Dieu nous explique ce qui s'est passé : « Vous savez, je n'y suis pour rien. C'est la faute de l'inflation.

- Quelle inflation ? Nous n'avions pas d'argent à cette époque-là.
- Je parle du *scénario* de l'inflation.
- Quel scénario ? Nous n'avions pas de cinéma à cette époque-là.
- C'est vrai, c'est vrai. Le *gonflement*, si vous préférez. Deux points très éloignés l'un de l'autre affichent la même température. Qu'est-ce que cela veut dire ?

- Qu'on chauffe bien les endroits où ils se trouvent. Et de la même façon. Dix-huit degrés. C'est à cette température qu'il faut boire un grand bordeaux. Mais il n'y avait ni petit ni grand bordeaux à cette époque-là.

- Vous avez raison. Et vous avez tort en même temps. Ce que vous racontez laisse supposer qu'à moment donné ces deux points étaient très proches, de sorte qu'ils ont pu échanger de l'énergie et équilibrer leurs températures.

- Et alors ?
- Puis ils se sont écartés brutalement à la faveur d'un événement exceptionnel.
- Qu'appelles-Tu un événement exceptionnel ? Il n'y a rien d'*exceptionnel* pour Toi. C'est nous qui parlons de miracles.

- Une phase d'expansion instantanée, telle l'inflation.
- Pourquoi leur as-Tu permis de s'écarter ?
- Je n'y pouvais rien. C'était la volonté de la physique et de la mécanique quantique.
- Pourquoi ne les as-Tu pas mis de nouveau ensemble ? tout de suite ?
- C'est la volonté du temps. Il est irréversible et irrévérencieux. Il ne m'écoute pas. »

Sartre continue à parler aux ouvriers. « Loin que la volonté soit la manifestation unique ou du moins privilégiée de la liberté, elle suppose au contraire, comme tout événement du pour-soi, le fondement d'une liberté originelle pour pouvoir se constituer comme volonté. La volonté, en effet, se pose comme décision réfléchie par rapport à certaines fins. Mais ces fins, elle ne les crée pas. » Les ouvriers le regardent, ébahis. Même les bourgeois hochent la tête. Seuls les intellectuels comprennent tout, comme d'habitude. Ils disent aux bourgeois et aux ouvriers : « Vous voulez savoir ce que veut dire 'pour-soi' ? Ne nous dites surtout pas que c'est du charabia. Si vous ne comprenez pas quelque chose, cela ne veut pas dire que cette chose est stupide. Vous n'êtes pas stupides non plus. Dans un pays démocratique, personne n'est stupide. Chacun a son avis légitime. En tout cas, on a tous les droits d'être stupide. *Pour-soi* : mode d'être de la conscience, qui se caractérise par le manque et le néant. Il vous manque quelque chose – votre 'moi', par exemple. Alors, vous plongez dans le néant. Le néant vous accueille chaleureusement et le désespoir vient à votre rencontre. »

C'est un cercle vicieux. On finit toujours par parler du néant et du désespoir. Il est vrai que notre monde n'est pas loin du néant : il n'y a plus de génies autour de nous, à quelques exceptions près. Et ces exceptions confirment la règle, comme d'habitude. Que faire ? Rien, rien. On regarde la stupidité du monde qui est pour-soi, contre-soi, au-dessous de soi, mille-coudées-en-dessous-de-soi. Il est aussi « en-soi », ce qui, dans le vocabulaire sartrien, désigne la plénitude de l'être, dépourvue de conscience. Il est plein, cet être ; en tout cas, il jouit de sa propre plénitude. Il prospère, mais il n'en est pas conscient. Alors, il désespère, mais il n'en a pas conscience non plus. Et si vous ne vous rendez pas compte que vous êtes en proie au *désespoir*, vous êtes damné et condamné à mort, comme dit Kierkegaard. Il est vrai que vous êtes libre de ne pas avoir conscience. Vous êtes une machine qui se tient près d'une autre machine. Cette autre machine tourne parce que la première machine la fait tourner. Elles tournent comme la terre. Elles se tournent les sangs.

C'est cela la volonté. On se tourne les sangs et la volonté en ressort. La liberté originelle qui est fidèle au poste, la soutient. C'est une sorte de piédestal sur lequel on érige la statue de la volonté. Cette statue est aussi dédiée à toutes les décisions, surtout si elles sont réfléchies. Pas de décisions prises à la hâte. Il faut réfléchir avant de faire quoi que ce soit. Même s'il s'agit des paroles en l'air, il faut réfléchir. Il faut tourner la langue sept fois dans sa bouche avant de parler. Pendant qu'on tourne la langue, on réfléchit. À propos de quoi ? On réfléchit aux décisions qui doivent être prises par rapport à certaines fins. Les Fins, les fins, les fins. Pourquoi ne pas en finir une fois pour toutes ? La liberté est synonyme de volonté, même si celle-ci est en retard par rapport à celle-là. La volonté n'est pas une reine et par conséquent elle peut être en retard. Et Schopenhauer qui est plus populaire en Russie que

Simone de Beauvoir, préconisait l'abolition de la volonté. Au lieu de dire : « Il faut abolir le servage en Russie », il parlait de la volonté et des souffrances qu'elle amène dans son sillage. Et les serfs russes ? ne souffraient-ils pas ? Mais Schopenhauer n'avait que faire des serfs russes et de la Russie en général. Il préférait les hindouistes et les bouddhistes. Tant pis pour les Russes. Si Schopenhauer s'était donné la peine de parler de la tyrannie des tsars, les Russes auraient aboli non seulement le servage, mais aussi la volonté. Ainsi il n'y aurait pas eu de révolution en Russie.

On continue à néantir. On est de nouveau « on », et on y tient. On tient quelque chose et on en est conscient. On néantit la volonté et on conquiert l'apathie. On la met sur le même piédestal où on lit la même inscription : « Liberté ». On n'a pas encore écrit « Fraternité » parce que la Révolution française est en retard. On se demande s'il faut la néantir ou non. Et les droits de l'homme ? L'humanité en a besoin pour revendiquer son dû. Qu'est-ce que ce « dû » ? Il y a « en-soi », « pour-soi », la « déontologie », l'« argument du troisième homme », la « théorie des fictions ». Cette dernière vise à définir, distinguer et mettre en ordre les fictions. « Théorie des *frictions*. » Celle-ci vise à définir, distinguer et mettre en ordre les *frictions*. (La lutte des classes.) Pourquoi les définir ? A quoi bon cet ordre ? C'est le chaos qu'il faut restaurer. On peut appeler cela « restauration ». Oui, la Bible parle du chaos et pas du néant. Non, c'est un autre livre qui parle du chaos. Dans ce livre, les larves *chaotisent*, au lieu de *néantir*. Le Bible dit : « Il y avait des ténèbres au-dessus de l'Abîme et l'esprit d'Élohim planait au-dessus des eaux. » L'Abîme est sans doute la Liberté originelle. Les ténèbres s'apparentent à la volonté. Il y en va de même pour Élohim : Il est aussi la volonté.

Alors, on dit à Dieu : « Ne crée pas la Liberté, s'il Te plaît. C'est un abîme sans fond. Elle va tout abîmer. Qu'elle soit originelle, primordiale ou secondaire, elle nous gêne. C'est un abîme de perplexité. Elle s'apparente aux abîmes de l'enfer. » Mais Dieu n'écoute pas ; Il est pris dans le tourbillon de l'Être. Les êtres sont partout ; l'Être aussi. Et une multitude de volontés accompagne ce cortège. Comment les abolir ? On renonce aux désirs et aux plaisirs. Dès qu'on entend une voix intérieure qui dit « je veux », on l'étouffe. On demande à un masseur de serrer ce corps rebelle rempli de volontés et de voix qui sont leurs porte-paroles et on meurt d'étouffement. Tant pis ou tant mieux. En tout cas, il n'y a plus de volonté. « La terre était déserte et vide », dit la Bible. Il nous faut retrouver cet état antérieur. Appelons cela « éternel retour ». Deux paroles en l'air. Élohim dit : « Qu'il y ait de la lumière ! » Sept paroles. Malheureusement, elles n'étaient pas *en* l'air. Elles étaient *dans* l'air ; elles résonnaient partout. « Et il y eut de la lumière. » Pourquoi ? pourquoi ? Ne dites surtout pas « pourquoi pas ». Non, non, non. Pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ? Pour quoi faire ? A quoi bon ? Rien de bon n'en sortira.

« Élohim vit que la lumière était bonne. » Non, Élohim se trompe : la lumière n'est pas *bonne*. Elle est *carrément* mauvaise. Elle a mauvais caractère. C'est une garce, Ta lumière. Elle est folle à lier. On va lier cette lumière pour qu'elle disparaisse. Il faut en finir une fois pour toutes.

« Élohim sépara la lumière des ténèbres. » C'est ça, c'est ça. Les deux points. Ils s'écartent d'eux-mêmes, de leur propre initiative. La volonté de séparation. Non, c'est la faute d'Élohim.

Pourquoi les séparer ? Qu'ils vivent ensemble ! Qu'ils s'aiment d'un amour tendre ! La volonté d'amour. Qu'ils soient heureux comme un pape ! Ne demandez pas si les papes sont toujours heureux. L'avant-dernier pape a démissionné. Trop de scandales, trop de pédophiles. Il n'était pas heureux, paraît-il. Qu'ils soient heureux comme tous les papes, à l'exception de l'avant-dernier !

« Élohim appela la lumière Jour et Il appela les ténèbres Nuit. » Non, non, non. La lumière s'appelle Ténèbres et vice versa. Appelle cela comme Tu veux, mais débarrasse-nous de cette vermine ! « Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le premier jour. » Volonté de soir, volonté de matin, volonté de premier, volonté de jour. Volonté de *dernier* ! Volonté de *zéro* ! Volonté d'*apathie* ! D'accord, nous sommes prêts à rendre hommage à la doctrine du quiétisme. Nous ne sommes pas turs. Nous ne regardons pas stupidement notre ridicule existence. Nous ne croisons même pas les jambes : ce serait irrespectueux vis-à-vis de Toi. Nous nous unissons à Toi et peu à peu notre âme devient indifférente aux œuvres et même à son propre salut. Pouvons-nous nous étendre sur un sofa ? Nous le permets-Tu ?

FOI OU ATHEISME

Ceux qui ne croient pas en Dieu sont immoraux ou amoraux. (Et certainement pas *immortels*.) Soit ils ne savent pas ce qu'est la morale ou bien ils n'y font pas attention, comme si nous pouvions vivre sans morale, sans les autres, sans les prochains, sans les lointains ; soit ils font le contraire de ce que la morale nous dicte parce qu'il s'agit d'une dictée que nous devons écrire et inscrire dans notre cœur et notre cerveau d'où les commandes partent et envahissent notre corps pour qu'il agisse, sinon nous risquons de mourir de faim ou d'un autre fléau dont nous ne savons rien.

Nous ne savons rien de toute façon, et nous ne savons même pas si on nous gouverne ou si nous-mêmes ne sommes pas loin du gouvernail. Il va sans dire que notre bateau est ivre et, dès qu'on parle d'un gouvernail ou d'un gouvernement, nous pensons à ce bateau et à l'ivresse qui nous envahit au point de nous empêcher de penser à nous-mêmes. Nous ne pensons qu'aux vagues ; nous pensons vaguement aux vagues et tout chancelle, comme s'il n'y avait pas de stabilité dans la vie. Alors nous nous souvenons de la *notion* de Dieu ; et puis nous nous rendons compte que nous sommes capables de nous souvenir de Dieu *Lui-même*, car quelqu'un nous a mis cette idée en tête. C'est n'est pas une idée innée, sinon nous aurions dit en sortant du corps de notre mère : « Mon Dieu, comme Tu es bon ! Enfin je suis né. J'attends ce moment depuis des siècles. Je craignais même ne jamais pouvoir naître et jouir de Ta lumière, de Ta verdure, de Tes lacs, de Tes eaux minérales. À présent je commence à sentir la vie qui est aussi belle que le corps de ma mère, que ma mère elle-même. Tu es bon, mon Dieu. Moi, je suis bon aussi parce que je suis Ton portrait craché. »

Non, ce n'est pas une idée innée et par conséquent nous ne disons rien, comme si nous étions muets et peut-être sourds. Nous entendons un bourdonnement, mais nous croyons qu'il s'agit d'un bruit *intérieur* – d'un bourdonnement d'*oreilles*. Les oreilles bourdonnent ; la musique est née avec nous. Et la musique – surtout les derniers quatuors de Beethoven est la meilleure preuve de l'existence

de Dieu. Ce n'est pas la peine de parler des autres preuves ou des autres croyances : elles sont toutes absurdes. Et c'est pour cela que nous croyons. S'il n'y avait rien d'absurde dans la vie, nous ne croirions pas. Tout est logique ; tout est à sa place. À quoi bon croire ? Nous croyons que tout est à sa place. Voulez-vous des preuves ? Les voici : A est à sa place, B est à sa place. Pourquoi ? Parce que B vient juste après A. Si B venait *avant* A, nous dirions : c'est chaotique, illogique et absurde. Et nous pourrions nous mettre à croire en Dieu qui est le seul remède que tout le monde utilise pour lutter contre le désordre et l'absurdité.

Non, le monde n'est pas une scène où on donne une pièce absurde. Le monde est harmonieux et Einstein ne joue pas aux dés quand il dit que le monde est structuré à la manière de *Moïse et Aaron* de Schoenberg. Tout est à sa place ; toutes les notes se répondent et tout tient la route. Tout le monde se tient par la main et chante une série de louanges à la gloire de Dieu. Il n'y a que des louanges et des gloires. Et si on essaie de les mettre en ordre, souvent on n'arrive pas à distinguer une louange d'une gloire, une gloire d'un opprobre. Il y a des fausses notes et s'il n'y en avait pas, il n'y aurait pas non plus de notes justes. On sait que C chante faux parce que D chante juste. D'accord, on chante faux, mais il ne faut pas oublier qu'on chante un hymne à la gloire de Dieu. Et c'est l'intention qui compte ou plutôt le genre de pièce qu'on chante. Et si on chante un éloge du diable, on est damné sans appel, même si l'on chante juste un opéra de Mozart, même si Bruno Walter est au pupitre. Il ne faut pas oublier que *Don Giovanni* parle du diable. Pour dire quoi ? Pour chanter quelques airs d'une beauté insurpassable. La beauté du diable, comme on dit.

Et un athée ne sort pas de son coin. Tout le monde dit qu'il est immoral ou amoral. Ses détracteurs ne savent pas exactement de quoi ils parlent. Ils prononcent le mot « moral », mais comme ce mot se rapporte à eux et pas à celui qui est toujours assis dans son petit coin, ils ajoutent une lettre, deux lettres à ce mot pour se démarquer de l'athée. « A », « im ». Au lieu de dire Pierre, ils disent : « Avez-vous vu Im aujourd'hui ?

- A ? Oui, j'ai vu A.
- Comment va-t-il ?
- *Im* est toujours dans son petit coin.
- Vous ne pouvez pas être ailleurs, si vous ne croyez pas en Dieu.
- Vous avez raison. Le monde est *petit* sans Dieu.
- Avec Dieu, il est grand.
- Les croyants disent : 'Le monde est grand, grandissime, gigantesque, infini.'
- Non, ceux qui croient en Dieu, croient en Ptolémée et sa doctrine. Le monde est *fini* et petit.

Où que vous alliez, vous rencontrez Dieu en personne.

- Alors, le monde est un petit coin et Im est son prophète.
- Il est Dieu Lui-même.
- Dieu-homme ou homme-Dieu ?

- Il ne croit pas en Dieu parce qu'il ne peut pas croire en lui-même. Il est très modeste et timide. »

Vous voulez voler une pomme. Et vous la volez, si vous pensez que personne ne vous voit. On vous demande : « Avez-vous volé cette pomme ? » Vous répondez : « Non, je ne l'ai pas volée. C'est un oiseau qui l'a mangée. Moi, je ne l'ai pas mangée. » Si vous croyez en Dieu, vous savez qu'Il vous regarde où que vous soyez. Vous êtes dans le jardin de votre voisin. Vous voyez une pomme. Vous tournez la tête dans toutes les directions et vous ne voyez personne. Mais vous savez que Dieu vous regarde et juge à chaque instant. Donc, vous ne volez pas cette pomme. On vous demande : « Avez-vous volé cette pomme ? » Vous répondez : « Non, je ne l'ai pas volée. Je n'aime pas les fruits défendus. »

Un athée se promène au centre d'une ville. Pour lui, c'est la quintessence de la ville où il habite depuis sa naissance. Il y a beaucoup de cinémas dans le quartier ; il y a aussi trois théâtres. Il va d'un cinéma à l'autre, d'un théâtre à l'autre. Il se croit au centre de la vie culturelle et il est ravi, heureux ; et il n'a même pas besoin d'une femme pour se sentir aux anges ou plutôt parmi les anges qui n'ont pas de sexe. « Tant pis, se dit-il. Je peux vivre sans ces jeux érotiques et pornographiques qu'on montre dans les films X. La culture me nourrit et me soutient aux moments difficiles, en périodes des crises existentielles. »

Un croyant se promène au centre de la même ville. Pour lui, ce n'est pas le centre de sa ville natale. D'ailleurs, il n'ajoute jamais l'adjectif « natal » lorsqu'il parle de la ville où il est né. Il dit simplement : « ville » ou « endroit » ou « lieu » ou « terre ». Dans sa vie, il n'y a que la cité de Dieu où il est né et où il a l'intention de mourir dans son sommeil. Le centre où il se promène n'est pas un centre. Le seul centre qu'il connaisse s'appelle « Dieu ». Il peut même dire à l'occasion : « Cet après-midi, je me suis promené en Dieu. C'est une formule que les mystiques emploient de temps à autre. Dieu est la liberté et Il nous permet de jouir pleinement de cette liberté – au point de nous tolérer à l'intérieur de son corps. Les mystiques disent : 'Faire corps avec l'idée de Dieu.' »

Une chanteuse russe chante : « Ne parle pas d'amour. Tout est dit à son sujet. » Il en va de même pour Dieu, d'autant qu'Il est le Dieu de l'amour ou l'amour de Dieu. Il est la personnification de l'amour et on se demande pourquoi on le peint avec une barbe blanche. Les vieillards *sont* capables de tomber amoureux, mais ils *ne personnifient pas* l'amour. D'habitude, lorsque la conversation roule sur l'amour, on visualise une belle meunière et un beau meunier mangeant une sole meunière. « Ne parle pas d'amour. Et si tu n'arrives pas à te retenir, chante ! » Et tout le monde se met à chanter. On chante en *latin* naturellement pour que tout soit solennel et à la hauteur de Dieu ; pour que tout soit *digne* de Dieu. Puis on dit aux choristes : « Pourquoi chantez-vous en latin ? Parce que vous ne voulez pas qu'on vous comprenne ?

- Il n'y a rien à comprendre, répondent les choristes. Votre cœur écoute la musique. C'est bien suffisant.

- Alors, les paroles sont inutiles ?

- C'est ça.

- Et la Bible ? Après tout, ce n'est pas une partition de musique. Il y a des paroles de Dieu dans notre livre sacré. Il faut le respecter, il faut *les* respecter.

- Mais nous chantons 'Kyrie'. Nous chantons tous les *kyries* que nous connaissons. Ça ne dérange personne.

- Débarrassez-vous des paroles et des instruments. Un chœur à *capella* – c'est ce qu'il nous faut. Lisez la Bible. Vous chantez trop. Ne dites rien, mais lisez la Bible. Dans la chanson russe, on ne dit pas que vous ne pouvez pas *lire* sur l'amour. N'en parlez pas, c'est tout.

- Et nous, nous croyons que nous devons chanter tous les *kyries* et tous les *eleisons* que nous connaissons. Et nous en connaissons pas mal. Nous devons les chanter dans toutes les langues que nous connaissons et même dans celles que nous ne connaissons pas. Il faut que toutes les langues sur terre chantent la gloire de Dieu.

- Lisez plutôt la Bible et méditez en silence. »

Alors, on s'installe dans un petit coin et on commence à méditer sur les paroles de la Bible, sur sa musique intérieure. Et puis on se dit que si on s'installe dans ce petit coin, on risque de passer pour un athée. Plus d'églises, plus de chœurs. Mais on peut chanter la gloire de Dieu chez soi, dans son for intérieur qui est plus adapté à ces chants que n'importe quelle église, n'importe quel lieu sacré rempli de prêtres. D'accord, on chante dans son for intérieur ; c'est une *voix* intérieure qui chante, cela va sans dire. Et puis une autre voix ordonne à cette voix-là de se taire et elle se tait. La première voix est obéissante, ce qui permet à la deuxième voix de la tyranniser.

Puis, insensiblement, on glisse vers la liberté. Rien d'étonnant puisque Dieu est le fondateur de la liberté et son sponsor. Sans Lui, il n'y a pas de liberté ; il y a un nombre infini de petits coins remplis de corps recroquevillés. Puis quelqu'un dit : « Nous ne sommes pas libres. Nous pensons que nous pouvons prendre des décisions – comme des grands. Mais nous ne sommes pas grands. Nous sommes tout petits dans le royaume du Christianisme. Si vous n'êtes pas petit, vous êtes orgueilleux et vous allez en enfer. Est-ce clair ?

- Non, répondez-vous. C'est moi qui ai dit 'non', ajoutez-vous.

- Lorsqu'on ressent la sensation de prendre une décision, ce n'est qu'une *sensation* justement... car notre *cerveau* inconscient a déjà pris la décision quelques secondes auparavant. »

On a fait des expériences, des tests. On a passé une éternité dans les laboratoires. Qu'a-t-on découvert pour proposer un argument massue *contre* le libre arbitre ? Résonance magnétique, casque électromagnétique, électrodes. On sait à présent qu'il n'y a pas de libre arbitre. Dieu se dit : « C'est Moi qui décide, car vous en êtes incapable. Vous chantez comme la cigale de la fable et vous dansez comme Plisetskaya. Vous dansez devant vos idoles. Moi, Je pense et vous savez très bien qui Je *suis*. Et si vous ne le savez pas, Je vous le prouverai. Regardez cette petite décision. Vos décisions sont toujours petites par rapport aux miennes. Moi, je déclenche un déluge et vous allez à la banque. Il n'empêche que c'est Moi qui prends vos petites décisions qui ne déclenchent rien, à part vos guerres

stupides. C'est Moi qui déclenche ces guerres pour purifier l'atmosphère polluée de votre monde immonde. Vous voyez donc cette petite décision. Je la mets dans votre cerveau où elle s'implante, comme un implant, sauf que cela prend beaucoup moins de temps. Cela se fait en un *rien* de temps, et quelques secondes plus tard, vous prenez *votre* décision. Ne me faites pas rire, car le rire de Dieu est terrifiant et tonitruant. Avez-vous entendu le rire de Méphistophélès dans l'opéra de Gounod ? dans l'interprétation de Chaliapine ? Multipliez le bruit par dix. »

Et puis l'athée se lève dans le petit coin où il est habitué à prendre ses petites décisions et dit : « Non. Je ne renonce pas au libre arbitre. Vos expériences prouvent quelque chose, mais vous oubliez le hasard. Comment osez-vous l'oublier ? L'absence de libre-arbitre ne veut pas dire que notre futur est prédéterminé, car il existe un hasard quantique fondamental dans la nature. Notre devenir évolue donc selon un mélange de hasard et de 'décisions' prises dans notre cerveau profond suivant des algorithmes complexes façonnés par l'évolution dans le but d'optimiser notre survie et notre bien-être. »

Dieu n'est pas la personnification du hasard : Il ne joue ni aux dés ni aux cartes ni à la pétanque. « Toute Pensée émet un Coup de Dés », dit Mallarmé. Nous *pensons* que toute pensée le fait – en tout cas, Mallarmé le pense et l'écrit. Il définit la pensée humaine de cette façon. La pensée humaine est un coup de Dieu. Quelqu'un le corrige en disant que c'est un « coup de Dieu ». Pourquoi ? pourquoi ? Parce que *tout* est Dieu : hasard, famine, amours malheureuses, heureuses, neutres ? L'amour n'est jamais neutre, dit quelqu'un.

Une fois de plus, on s'enfonce dans les mots. Un coup de Dieu, la coupe de Dieu. La coupe est pleine ; elle est à moitié vide. Toute pensée émettrait un coup de dés, si notre cerveau n'en était pas averti quelques secondes plus tôt. Sans dire mot, il nous met en garde contre nous-mêmes. Privé du cerveau, nous n'en faisons qu'à notre tête. En présence de cet ange gardien, nous n'en faisons qu'à notre cerveau. Ça va mieux, ça va mieux. Nous sommes tranquilles à présent.

L'homme dispose de liberté dans la mesure où il comprend avec sa raison pourquoi il agit. Et s'il ne le comprend pas, tant pis pour lui. Mais il faut préciser que, pour comprendre sa raison, il doit comprendre Dieu qui met des petits bouts de décisions dans son cerveau. Et comment pourrait-il comprendre Dieu ? par quel moyens ? Electrodes, casques, champs magnétiques ? Oui, il croit qu'il est libre parce qu'il *sait* qu'il n'a pas de libre arbitre et qu'il agit par la seule nécessité de sa nature. Elle n'est ni naturante ni naturée, et il le sait. Il est donc libre. Oui, il agit selon sa nature dénaturante, sans être contraint par des causes extérieures qui causent en lui des passions.

Comme d'habitude, on cherche une femme et on la trouve. Voilà la cause de toutes les passions, petites et grandes. Voilà cette femme fatale que les chants russes chantent à tout bout de champ, car elle a les yeux noirs ou bleus, verts ou gris. Elle porte un verre de champagne à sa bouche et son rire résonne dans l'atmosphère polluée du monde. Son rire est charmant ; il n'a rien à voir avec le rire de Dieu. Est-on libre de ne pas l'aimer ? Même à présent, en présence de cette femme, on ne veut pas perdre son libre arbitre, car si on le perd, tout s'écroule. Cette femme s'écroule, elle aussi, si on perd

son libre arbitre. Alors, on garde cette femme dans sa chambre et on se dit qu'il s'agit de « libre nécessité ». C'est le mal nécessaire ou c'est le bien nécessaire. Ça dépend, ça dépend.

On lève le bras et pour le lever, il faut qu'on décide de le lever. La religion n'y est pour rien ; l'athéisme non plus. Les athées aussi bien que les croyants lèvent les bras sans arrêt. Tantôt ils font le salut hitlérien, tantôt ils veulent parler et ils parlent parce que leur cerveau a pris cette décision. « Parler, parler, parler. Il faut que tu parles sur le champ. Lève le bras d'abord, sinon personne ne te donnera la parole, ni Dieu ni les humains. »

La femme fatale est infidèle. Alors, le cerveau emmagasine cette information pour la tourner en tous sens. Un sens surgit de ce tourbillon et ce sens dit qu'il faut lever le bras pour frapper la femme qui cause trop de problèmes aux hommes. Par conséquent, l'homme qui se tient devant cette femme en ce moment, lève le bras, mais avant de la frapper, il réfléchit un petit instant. La décision est grande, mais l'instant petit. L'homme se dit que s'il la frappe, la femme qu'il aime de tout son cœur et de toute son âme partira pour toujours pour ne plus jamais revoir celui qui l'a frappée en public. Puis il réfléchit un peu à propos de ce public et, chemin faisant –chemin de croix faisant – il se souvient de *La Traviata* et de la gifle qu'Alfredo donne à Violetta. Il entend même le chœur qui, pour une fois, ne chante pas des hymnes :

Oh, infamia orribile tu commettesti !

Un cor sensibile così uccidesti!

Qu'as-tu fait, toi que voilà, de cette femme ? Tu es fou ou quoi ? Tu frappes une innocente qui t'aime. Ne sais-tu pas que ton père est allé la voir en ton absence ? Tu sais ce qu'il a lui dit ? 'Une prostituée ne peut épouser mon fils !' Après ça, elle n'avait plus le choix. Avant cette visite intempestive et impromptue, elle voulait t'épouser en toute innocence. Oui, elle pensait qu'une prostituée pouvait épouser un marquis et même un prince. Il y a beaucoup d'exemples qui confortent cette possibilité et tu le sais très bien. D'ailleurs, ton père le sait aussi, sinon il ne serait pas venu dans votre datcha pour persuader la prostituée de laisser tranquille son fils qui, d'après lui, doit épouser une riche américaine. Et tu la gifles, la pauvre. *Poveretta*, comme on dit en italien. »

L'homme qui se tient devant la femme fatale et infidèle baisse le bras ; il baisse *les* bras, les bras lui *en tombent*, et la femme boit une autre coupe de champagne. C'est ainsi que nous prenons de petites et de grandes décisions. Tout dépend de celui ou de celle qui se tient devant nous. Si c'est une femme, les bras nous en tombent, car nous avons peur de perdre notre place sur l'échelle sociale et dans la société en général. Si c'est un homme, nous lui donnons une gifle ou nous lui assenons un coup – dans l'estomac, par exemple. (Si nous sommes sur un terrain de football, nous le faisons avec la tête, cela va sans dire.) Nous lui lançons à la figure tous les gants que nous avons à notre disposition (dont nous disposons) et nous le tuons le lendemain au milieu des champs. Et le cerveau nous dit : « Bravo ! J'avais prévu tout ça. Mon déterminisme fait bien les choses. »

Le libre arbitre est la condition de la responsabilité. Pourquoi ? Parce que nous sommes responsables de notre conduite devant le Seigneur. Et même si nous ne croyons pas en Dieu, ce qui n'est pas bien, comme dit le chœur verdien, nous sommes tout de même responsables de nos actes. Devant qui ? Devant nos concitoyens, devant la police, devant les juges. Il est vrai que la plupart de nos actes sont *mécaniques*, et même si nous tuons quelqu'un, la mécanique y est pour quelque chose. Une partie de notre cerveau est mécanique : elle ne réfléchit pas et nous envoie à la guillotine pour un oui ou pour un non. Pas la peine de crier « non » maintenant ; c'est trop tard.

Tant de facteurs extérieurs déterminent nos actes ! Préjugés, pollution, bruit, pluie. Nous sommes à l'origine de nos actes, disent les athées, mais avons-nous choisi ce que nous sommes ? L'homme propose, Dieu dispose. Mais nous n'avons rien proposé du tout. Quand a-t-on pu le faire ? Dans le corps de notre mère ? C'est *son* corps qui prenait les décisions – sans consulter le Seigneur, à ce qu'il paraît. Notre mère était athée, ne vous en déplaise. Elle n'a jamais consulté le Seigneur – même pas sur son lit de mort. Elle consultait les médecins qu'elle appelait par leur nom. Elle faisait l'économie de Dieu ou de notre Seigneur. Elle ne connaissait même pas Son Nom.

Il faut faire un choix responsable et relatif à son passé, sinon ce sera le choix de quelqu'un d'autre. On ne choisit ni son père ni sa mère ni ses frères et sœurs. On ne choisit même pas son cœur et ses poumons. Mais on peut accepter tout cela : poumons, cœur, parents, tantes. L'accepte-t-on, oui ou non ? Le cerveau les accepte parce qu'il se dit qu'il ne peut pas vivre sans les poumons qui sont déjà à l'intérieur du corps. Il peut vivre sans trois oncles et quatre tantes, mais le cœur est nécessaire à sa survie. Il accepte donc le corps et rejette les tantes de qui il ne peut rien hériter, car elles sont pauvres. *Poverette*. À quoi bon avoir des tantes pauvres et laides ? On peut faire l'amour avec sa tante, à condition qu'elle soit belle. Si elle est laide, on la rejette. En tout cas, le cerveau le fait et, comme d'habitude, on obéit à son cerveau qui communique avec Dieu au moyen de glandes ou de nerfs.

Nous n'acceptons rien : ni les tantes ni les frères ni la mère. Les frères sont stupides et maladroits. Pourquoi les accepter ? Parce qu'ils sont nos frères ? Ce n'est pas une raison suffisante. Et la mère ? Il y en va de même pour la mère et tous les autres. Il y a en va de même pour tous les objets qui attendent les humains dans leur coin. Alors, nous nous suicidons, mais ce n'est pas un acte qui prouve l'abolition de la volonté, d'après Schopenhauer. Au contraire : c'est sa suprême *expression*. On tient à la vie à tel point qu'on ne supporte pas une pâle copie des idéaux et des buts qu'on se fixe. Autant ne plus subir les insultes de sa conscience remplie d'ambition et d'orgueil.

On ne se suicide pas. On tolère tout ce qu'il faut tolérer pour rester en vie. Et ça recommence : la vie est belle, elle ne nous appartient pas et on ne peut pas détruire quelque chose qui appartient à quelqu'un d'autre. L'homme procède de Dieu, car il est créé. En d'autres termes, l'homme qui vit a été créé un jour. Par sa mère et son père ? Non, par Dieu, par le Seigneur, par le Tout-Puissant. (Par le *Rien*-Puissant, disent les athées.) Aucune mère, aucun père ne sont capables de donner la vie à un être humain. Même Golem qu'on appelle souvent « *homunculus* » est hors de leur portée. La plupart des

pères sont des bricoleurs, mais même eux n'arrivent pas à créer un être humain qui n'a rien à voir avec des automates que n'importe quel bricoleur fabrique par douzaines.

Donc, nous sommes créés par Dieu, et par conséquent nous procédons de Dieu. Qu'on ne nous dise pas que cela sent le procédé. De toute façon, nous ne sommes pas tenus d'écouter tous les athées sans exception. Nous procédons de Dieu et nous tenons de Lui notre réalité spirituelle, car Dieu est tout, sauf matériel. Puisque nous sommes *créés*, nous sommes *limités* – cela tombe sous le sens. Seules les choses *incrées* ne sont limitées ni dans l'espace ni dans le temps. La notion « espace-temps » ne leur convient pas du tout. Cette notion s'applique aux *humains* qui sont limités partout, même dans leurs rêves. Ils volent dans leurs rêves, mais ils ne volent pas très haut. Ce genre de vol de haute n'est accessible qu'à Dieu et consorts.

Nous sommes limités dans notre essence et aussi dans notre savoir qui ne sait pas grand-chose. Et notre *pouvoir* ? Il ne *peut* pas grand-chose. Et notre volonté ? Elle est déjà à moitié abolie. Elle est à moitié vide. Mais pas comme il faut, ne nous en déplaie. Ce sont notre faiblesse et notre paresse qui vident notre volonté, pas la deuxième volonté. Il y a le troisième homme ; il y a aussi la deuxième volonté. Bref, nous ne sommes pas encore bouddhistes et le nirvana se fait attendre.

Par contre, les athées ne sont pas limités du tout. Ils se disent : « Nous n'ont pas été créés par Dieu. Ce sont des chimpanzés qu'on trouve à l'origine de l'homo sapiens. Il est vrai que les chimpanzés sont un peu limités : ils n'écrivent pas de haïkus et ne ruminent pas leurs doutes parce qu'ils n'en ont pas. Nous, en revanche, nous avons des doutes et écrivons des romans. Donc, nous sommes *illimités*. Dieu soit loué : les chimpanzés ont donné naissance à l'homo sapiens qui couronne la création.

Les créationnistes disent : « Non, les chimpanzés n'y sont pour rien. Et l'homo sapiens n'a rien inventé parce qu'il n'existe pas. Ce qui existe s'appelle l'homme et c'est Dieu qui l'a créé de toutes pièces. Et ces pièces n'ont rien à voir avec les chimpanzés qui continuent leur bonhomme de chemin. Voulez-vous que nous vous démontrions les capacités de notre esprit scientifique ? Nous savons emprunter quelques bribes à la science pour prouver que l'homme a franchi toutes les étapes pour devenir l'homme *tout court*, au lieu de séjourner chez les animaux. Notre appareil phonatoire est vieux d'au moins 500000 ans. Lié au pharynx, l'os hyoïde qui est impliqué dans le contrôle de la voix, a été retrouvé sur des restes d'Homo *heidelbergensis*. Et l'Homo *habilis* travaillait déjà des galets. Et l'invention du feu ? Elle a eu lieu il y a 400 000 à 800 000 ans. Êtes-vous satisfait ? Voulez-vous aller encore plus loin ? C'est absurde, voyons. Lisons la Bible ensemble. Vous verrez que tout ça n'est pas loin du tout. Il n'y avait ni *heidelbergensis* ni d'autres *sis*. Ni *ens*, d'ailleurs. Depuis la nuit des temps, il y a l'homme avec un H majuscule. »

Pourquoi a-t-on continué ? On a bien commencé. On a inventé la roue et ce sont ~~ce~~ sans doute les chimpanzés qui l'ont inventé ; ou l'Homme avec un H majuscule qui ressemblait à un chimpanzé à s'y méprendre. Les animaux s'y méprenaient. Ils se disaient : « Cet animal est un nouveau chimpanzé.

- Non, c'est un homme, disaient d'autres animaux.

- C'est quoi un homme ?
- C'est un animal supérieur.
- Et nous, nous sommes quoi ?
- Nous sommes des animaux inférieurs.
- Et la démocratie ? Qu'en fait-on ?
- Ce n'est pas encore le moment d'en parler.
- Et Lénine ? Vous savez ce qu'il a dit à la veille de la révolution d'Octobre ? 'Si on remet ça à plus tard, on commet un suicide.' Il ne faut surtout pas remettre ce problème à *plus tard*. Notre vie et notre survie sont en danger.

- Vous pensez que les hommes nous tueront ? tôt ou tard ?
- Oui.
- Vous en êtes sûr ?
- Nous le sentons. Un jour, on comprendra que les animaux inférieurs sentent beaucoup mieux que les animaux supérieurs. Les sens des animaux supérieurs seront sens dessus dessous. Ils pensent trop, ils lisent trop. Nous, nous ne savons pas lire et nos sens sont d'une acuité sans faille. »

Pourquoi a-t-on continué ? On n'a rien inventé ; on n'a rien fait. Symphonies, romans, poèmes. Et les sens qu'on émousse de plus en plus ? On ne sent plus rien, à l'exception de quelques notes qui font pleurer les yeux humains. À quoi ça sert ? On est malheureux. La création n'a pas besoin de ce couronnement : l'homme qui se met au-dessus des animaux. Il les surpasse et il peut les supprimer pour manger à sa faim et même *au-delà* de sa faim. Qu'y a-t-il au-delà de sa faim ? Une autre faim, une faim sans fin qui se rapporte aux connaissances, aux objets, aux femmes, aux enfants qu'on chérit au point de vouloir leur sacrifier sa vie pour sa fille. On survit à tout prix : dans les enfants, dans les chefs-d'œuvre, dans les œuvres de charité. C'est un bienfaiteur de l'humanité, dit-on, et on inscrit son nom sur une plaque. Et on cloue cette plaque sur un mur. Aucun chimpanzé ne l'a jamais fait.

Le nom des chimpanzés est inscrit parfois sur des plaques, dans un zoo. Les enfants regardent ces plaques et les parents leur disent : « Si vous êtes sages, vous aurez aussi une plaque.

- Où ? demandent les enfants.
- Sur la maison où vous habiterez.
- Sur une cage ?
- Non, sur un mur de votre maison.
- Nous ne sommes pas de singes.
- Non, parce que vous avez été créés par Dieu.
- Et les singes ?
- Ils ont été créés par d'autres singes. Ils n'ont pas été créés à l'image de Dieu. Dieu est Tarzan et les singes sont des singes.
- Mais ils sautent mieux que Tarzan. Et Dieu, Il saute comment ? comme Bubka ?
- Dieu saute beaucoup mieux que Bubka.

- Alors, Il est champion olympique ?
- Il gagne tous les jeux olympiques depuis des siècles.
- Alors, il n'y a pas d'autres champions ?
- Non, les autres participent, c'est tout.
- Ils veulent rivaliser avec Dieu ?
- Seuls les athées rivalisent avec Dieu. Les croyants Lui laissent gagner toutes les courses.
- Ils le font exprès ?
- Oui, pour aller au paradis. Dieu serait fâché, s'Il ne gagnait pas toujours, partout et infiniment. »

C'est ainsi qu'on aborde le problème de l'infini avec les enfants.

INFINI OU FINI

Tout est fini et nous sommes finis, nous aussi. Pourquoi sommes-nous *finis* ? Parce que nous sommes *infinis* : nous n'arrivons pas à supporter ce fardeau. Le monde est infini et nous vivons dans ce monde. Il nous faut nous adapter aux circonstances qui constituent la texture de notre vie, sinon nous risquons de mourir de la mort subite qu'une bière belge nous annonce avec nonchalance. Même les Chinois en parlent ; en tout cas, ils ne nous conseillent pas d'aller à contre-courant, car nous risquons d'être emportés Dieu sait où ; et parfois Dieu ne le sait même pas.

Nous nous emportons. Non, nous sommes emportés : notre volonté ne joue aucun rôle au cours de cet emportement. De même pour notre libre arbitre ; après tout, il est libre de ne pas être libre. Et il en profite insolemment. Le libre arbitre est toujours insolent : soit par rapport au déterminisme, soit dans le contexte de la cité de Dieu, à l'intérieur de ses murs. « Il y a des murs, disent les anges. Chaque cité a des murs circulaires. En tout cas, c'était le cas au moment où saint Augustin écrivait son chef-d'œuvre. » Par conséquent, la cité de Dieu n'est pas infinie, car c'est une cité et pas une morne plaine, comme la Belgique. Comme dit une chanson ou un poème. Cette morne plaine est finie – dans un sens, en tout cas. La Belgique n'est pas du tout finie – sur le plan économique, en tout cas. En tout cas, elle est beaucoup moins finie que la Grèce, l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre et la France. Sur ce plan. Sur d'autres plans aussi, d'ailleurs.

Notre patience est infinie ; et puis un jour elle craque et nous craquons aussi. Et nous nous rendons compte que notre patience est finie. C'est comme s'il y avait un casse-noisettes dans les parages. Il n'est pas aussi aimable et tendre que celui qui sauve Macha dans le ballet de Tchaïkovski. Il n'est ni courageux ni gentleman. Il s'approche de nous et commence à nous casser les pieds ; et nous avons beau lui dire que nous ne sommes pas des noix. Des noix, peut-être. Il nous répond en anglais. Il nous dit qu'il n'est pas facile de nous faire craquer : « *A hard nut to crack.* » Mais il nous dit aussi qu'avec un peu d'application il arrivera au bout de sa tâche. Il y arrive ; il tient sa promesse et sa parole. Il nous tient et craque jusqu'au bout. Ce n'est pas la peine de dire que nous sommes à bout.

Tout est déjà dit à ce sujet – en anglais, en français. *At the end of one's tether*. Toutes les langues nous parlent de la *fin*, de ce qui est *fini*. Bizarrement, elles ne prennent pas Dieu en considération. Peut-être savent-ils que tout a été dit à ce sujet, à propos de cet objet qu'on n'arrive pas à identifier. Dieu est un UFO ou un ovni. Il se promène dans le ciel et, en priant, nous Lui souhaitons bonne promenade. Mais nous ne disons jamais : « Bon voyage », car nous ne voulons pas que Dieu nous quitte. Même s'Il nous fait du mal. En tout cas, il permet à tout le monde de nous faire du mal et nous avons mal. La seule chose qui nous console nous parle de la *fin* de nos souffrances. Et nous croyons à cette chose, en cette chose. Nous *savons* qu'elle a raison.

Notre raison est infinie parce qu'elle pénètre au-delà de ce que nous voyons et, d'après certains philosophes et théologiens, c'est une preuve irréfutable de son caractère infini. « Il a bon caractère, nous dit-on. Il est infini et par conséquent il promet l'éternité. » Mais ni notre raison ni notre esprit ne s'apparentent au casse-noisettes qui nous casse et nous broie : ils ne sont pas capables de tenir leurs promesses, de sorte que nous mourons au bout de quelque temps, derrière un coin que nous voyons à quelques pas d'ici. Alors, nous nous mettons à mesurer tout cela ; nous essayons de comprendre *où* nous sommes. Et nous faisons notre possible pour savoir à quelle vitesse nous marchons en direction de ce coin. Inutile de dire que nous ne pouvons pas changer de direction. Le temps est irréversible, car il est en forme de flèche. Et cette flèche vole vers une cible. Les flèches volent toujours vers une cible, que ce soit un cœur ou un œil, sinon elles ne servent à rien. Et le temps vole vers notre mort et aussi vers notre œil droit. D'abord, il nous crève cet œil, ensuite une autre flèche nous tue. Le temps a beaucoup de flèches à sa disposition. Et nous, nous n'en avons aucune, à moins que nous ne décidions pas de nous suicider.

Cette flèche ne vole pas au-delà de notre corps. Non, elle reste soit dans l'œil, soit dans le cœur – jusqu'à ce qu'on la retire. C'est trop tard, naturellement. Tout est naturel dans la vie ; tout est harmonieux. Même si l'harmonie du monde est perdue à tout jamais – après la mort d'Einstein, personne n'est capable de la remettre à sa place – il en reste quelque chose. Ce sont des laids restes. Au lieu de la *beauté*, ils nous offrent la *mort*. « Oui, c'est harmonieux, disent les restes. Vous quittez le ventre de votre mère et vous vous mettez à marcher en direction de la mort. C'est une marche funèbre et parfois elle est aussi belle que celle de Chopin. D'ailleurs, rien ne vous empêche de jouer cette pièce pendant que vous marchez vers votre but. Vous êtes né, vous mourez – rien de plus logique, de plus harmonieux. Même les messes d'Obrecht ne sont pas aussi harmonieuses ni aussi logiques. »

Cette flèche n'est pas la tortue qu'Achille n'arrive pas à rattraper. La course d'Achille est infinie ; celle de la flèche est finie et c'est ainsi que nous apprenons que nous sommes finis, que nous ne sommes pas Dieu. Somme toute, nous ne sommes ni homme-Dieu, ni femme-Dieu, ni Dieu-homme, ni Dieu-femme. Nous ne sommes même pas *enfant*-Dieu. Il ne serait pas logique de parler de Dieu-enfant, sauf si nous décidons de parler de la naissance de Jésus-Christ au lieu de nous suicider. Nous prenons *une* décision à la fois : il ne faut pas mélanger les décisions. Tout s'embrouille dans

notre tête si nous décidons de nous suicider en pensant à Jésus-Christ et à sa naissance et à sa mère qui Le tient dans ses bras au milieu du tableau de Memling. « Non, la vie est belle, la Vierge est belle, l'enfant est beau. Il ne faut pas trahir cette beauté, cette promesse de vie éternelle qu'on perd en se suicidant. Quel enfant, quel enfant ! Notre Saveur, notre Bonheur ! Mais je n'en peux plus. Je le verrai dans l'au-delà. Il me pardonnera, Il me comprendra. Il comprend tout. Il a beaucoup souffert, par conséquent Il comprend les souffrances mieux que quiconque. Mieux que ma femme, en tout cas. Mieux que mon mari. Adieu. Bonjour. »

Et tout cela se passe en même temps. La mort bouscule la vie. D'habitude, la mort gagne, mais cette fois elle se heurte à Jésus-Christ et la bataille continue à n'en plus finir, vu l'importance et la force de cet Adversaire. Est-ce une bataille finie ou infinie ? Cela dépend de quoi on parle. Si on parle de l'humanité, il s'agit d'une bataille infinie, étant donné que l'humanité a peur de lancer des bombes atomiques dans l'air. L'humanité est trop peureuse pour se détruire. Non, on veut *jouir* de la vie, au lieu de *anéantir*. On est hédoniste, savez-vous, comme disent les Belges. On ne touche pas aux bombes. On préfère les anguilles au vert, les croquettes de crevettes et le chocolat. Les Belges ont raison : le chocolat est bien mieux que la bombe atomique et même les Iraniens le comprennent. Donc, la bataille continue, car il y a des Iraniens qui ne le comprennent pas. Ils veulent détruire Israël et les États-Unis. Ils veulent en finir une fois pour toutes. Ils disent que l'univers est fini et que rien n'est infini, à part les jardins de Dieu qu'on voit au paradis, à condition d'être martyr sur terre. Une fois de plus, tout s'embrouille ; ce qu'on croit fini devient infini et vice versa.

On parle des jardins infinis et des jardins suspendus. Les jardins suspendus ne peuvent pas être infinis, sinon ils couvriraient le ciel et le soleil. Nous ne verrions rien, si les jardins suspendus étaient infinis. Et les jardins de Dieu ? sont-ils à la française, à l'anglaise ? S'ils sont à la française, ils ne sont pas infinis. Par contre... La discussion continue de plus belle ; elle est sans doute infinie, à moins que les Iraniens ne passent à l'action.

Comment trouver un centre à l'intérieur de l'infini ? Pour commencer, il faut conclure que l'infini n'a pas d'intérieur. Tout est infini et par conséquent il n'y a pas de *maisons* dans l'infini. Chaque maison est infinie, si bien qu'il n'y a qu'une maison dans l'infini et tout le monde y habite. L'enfer est infini ; le paradis l'est aussi. Et comme il n'y a qu'une maison dans le royaume de l'infini, les damnés côtoient les élus. Ils mangent tous à la même table. « A quoi vous ont-elles servi, vos vertus ? disent les damnés en regardant les élus.

- Nous sommes au paradis.
- Nous aussi.
- Non, vous êtes en enfer.
- Mais nous sommes assis à la même table.
- Votre partie de la table est située en enfer.
- Elle est identique à la vôtre.
- C'est une illusion d'optique.

- Et nous mangeons les mêmes plats.
- C'est une illusion gustative.
- Et nous nous parlons. Pourquoi daignez-vous parler aux damnés ?
- Parce que nous aimons tout le monde, même les assassins. Nous leur pardonnons leurs crimes.

Jean-Paul II a pardonné à celui qui a tiré sur lui. »

On continue à chercher le centre pour y mettre la terre et la race humaine qui est au centre de l'univers où il n'y a plus personne. Plus personne ne peut défendre l'harmonie de la création que Dieu continue à rafistoler, selon certains théologiens. « C'est un travail infini, car l'univers est infini », disent-ils. Selon eux, Dieu rabiboche et rafistole vingt-quatre heures sur vingt-quatre. « C'est un travailleur de choc », disent-ils. Les autres sont choqués. Ils disent qu'il ne faut surtout pas évoquer l'Union Soviétique, lorsqu'on parle de Dieu. « Dans ce pays barbare, on a détruit beaucoup d'églises et envoyé des popes au Goulag. Ne nous parlez surtout pas de stakhanovistes. Ce sont de petits diables ou même de *gros* diables. »

On parle de la maison où tout le monde habite, mais on ne peut parler d'une maison, lorsqu'il s'agit de l'infini. Pourquoi ? Parce que chaque maison a une forme et on ne parle pas de *forme* dans le royaume de l'infini. Il n'y a pas de formes, un point c'est tout. Il n'y a pas de points non plus. Comment parler de l'infini ? On dit « Dieu », naturellement. Alors, Dieu n'a pas de forme ? Non. Il n'est pas harmonieux ? Non plus. C'est la théologie négative. Dieu n'est pas informe non plus. « Fini », disent les théologiens. Que veulent-dire par là ? que Dieu est infini ? Non. Ils veulent dire qu'il ne faut pas parler de Dieu parce qu'on ne sait rien de Lui. Il faut parler à Dieu, même s'Il ne répond qu'aux mystiques. Ils Lui parlent *infiniment* et Il leur répond *finement*. C'est un bel échange, disent les théologiens.

Et les théologiens de discuter de l'infinité incorporelle. Oui, elle existe et elle est Dieu, comme d'habitude. Mais pourquoi l'infini n'englobe-t-il pas les corps ? Un corps vertueux est infini, prétendent-ils. Pourquoi ? Parce que la vertu elle-même est infinie. Si elle n'est pas infinie, elle est *finie*. Ce dernier genre de vertu contredit la bonté de Dieu qui est infinie, comme nous le savons. Même si nous ne savons rien, nous savons que la bonté de Dieu est infinie. Pourtant certains nous contredisent sur ce point. Ils disent que c'est *la colère* de Dieu qui n'a pas de bornes. « Oui, Il est coléreux, disent-ils, et Il a raison. Nous sommes vicieux.

- Non, vous avez tort, disent certains théologiens. La colère de Dieu est finie, tandis que sa bonté est infinie. Prenons le déluge. Il n'y a plus de vestiges de ce fléau sur terre.

- Et les mers, les océans ?
- Non, ce sont les créations de Dieu qui pense sans cesse à nos vacances. »

Supposons que Dieu détruise le monde – pas une fois pour toutes, contrairement à ce que pensent les pessimistes. Non, Il veut nous anéantir pour un petit moment qui risque de durer des siècles. Alors, on se dit que si Dieu détruit la terre, l'état des choses postérieur à cette destruction est soit fini, soit infini. La doctrine de l'éternel retour nous dit qu'il n'est pas infini. Mais qu'en sait-elle ?

Elle ne sait rien, en dehors des écrits de Nietzsche. Elle a aussi entendu parler de Pythagore et des stoïciens. Et alors ? Cela ne veut pas dire qu'elle sait quelque chose au sujet de Dieu et de Ses décisions. Il y a deux genres de décisions que Dieu prend dans son palais infini. Le premier genre est infini ; le deuxième est fini. Le premier concerne la création de l'univers : quoi qu'on nous dise, cet univers est infini et même éternel. Tant pis pour la deuxième loi de thermodynamique. Elle peut aller se coucher, comme disent les Russes. La loi se couche et l'univers perdure.

Le deuxième genre concerne la destruction de l'univers. « Vous êtes l'incarnation du mal, dit Dieu aux habitants de la terre. Vous êtes pire que l'empire du mal.

- C'est quoi, l'empire du mal ?
- L'Union Soviétique.
- Mais ce pays n'existe plus.
- Vous êtes *les héritiers* de ce mal. J'ai détruit l'Union Soviétique. À présent c'est votre tour.
- Non, non, non, disent les habitants de la terre. Nous trouverons une dizaine de personnes vertueuses d'ici demain matin.

- Non, dit Dieu.
- Nous en trouverons une vingtaine.
- Non, dit Dieu.
- Nous trouverons Noé et Lot.
- D'accord, dit Dieu. »

Comment appelle-t-on ce genre de décisions ? Fini ou réversible. Ces décisions s'apparentent aux terres réversibles. On prend une décision et on la retourne. Une décision prend fin et une autre décision prend sa place. *Nice*, n'est-ce pas ? comme disent les Anglais. C'est un symbole tangible de l'espoir. Vous êtes en mauvaise posture. Que faites-vous ? Vous retournez cette posture et vous voilà de l'autre côté du miroir, comme dit Lewis Carroll. Tout va bien ; vous êtes en *bonne* posture. Il y en va de même pour les *beaux* draps et les draps *laid*s. Après tout, il n'est pas difficile de vivre sur cette terre, dans le cosmos. Il suffit de retourner les postures et les vestes.

Fini, infini. L'espace s'étend devant nous, comme s'il voulait nous prouver qu'il est infini et que l'horizon est une illusion d'optique. Il *est* une illusion d'optique ; personne ne le conteste. Même les malvoyants ne le contestent pas. Pour eux, le monde est à la fois fini et infini. Ce qu'ils voient leur laisse supposer que le monde est fini ; parfois il se limite au premier arbre de leur jardin. Le reste est un brouillard indescriptible. Pourtant s'ils décident de décrire ce brouillard, ils écrivent dans leur carnet de notes : « Infini, infini, infini. » Ils couvrent des pages entières de ce mot qui n'a pas besoin de compagnons de route. Il est *autodidacte* et *autarcique*. Et si le fini lui dit : « Sans renoncer à notre indépendance, nous pourrions nous épauler de temps à autre », l'infini garde le silence.

Il faut distinguer deux sortes d'extension : intelligible et matérielle. L'extension matérielle ne se limite pas aux étoiles. Elles sont sans doute matérielles, disons-nous, sinon nous ne les verrions pas. Nous nous trompons : les étoiles sont des boules de gaz ou rien du tout. Quelqu'un les a dessinées sur

la voûte céleste : Ptolémée ou Copernic. Nous n'en savons pas plus. D'accord. Alors, c'est à la terre de nous apprendre l'extension matérielle. Nous marchons, comme d'habitude, mais, pour une fois, nous ne nous arrêtons pas. Nous chantons la Marseillaise, comme d'habitude. Nous marchons sur l'équateur, et cette marche nous paraît interminable, pour ne pas dire infinie. Nous disons « infini » et nous poussons un soupir de soulagement : le problème de l'infini matériel est réglé une fois pour toutes. Non. Pourquoi pas ? Parce que l'infini ne peut pas être réglé *une fois pour toutes*. L'infini est infini et par conséquent on ne le règle pas à la va-vite. On ne le règle pas du tout. C'est un problème infini : tout ce qui est lié à l'infini est infini, cela va sans dire. Il ne faut pas que les savants s'empêchent dans le fini, lorsque la conversation roule sur l'infini. Il faut que leur conversation roule *éternellement*, sinon ils arriveront à des conclusions qui risquent de se révéler fausses et pernicieuses.

Nous marchons et nous constatons que nous avons déjà vu tout cela. Alors, une fois de plus, la doctrine de l'éternel retour fait son apparition. C'est une apparition, rien d'autre, mais nous prenons peur. L'univers n'est pas infini et, par conséquent, nous allons mourir. La terre n'est pas infinie non plus. C'est une boule, mais ce n'est pas une boule de gaz. C'est un ballon plutôt ; nous pourrions l'utiliser lors du championnat du cosmos. Quel championnat ? nous jouerons à quoi ? A quoi jouez-vous, nous demande-t-on ? Au football, au volley-ball. Mais chaque ballon est *fini* ; aucun joueur de foot ne le conteste.

Comment pourrait-on jouer avec un ballon infini ? Il serait dans les buts tout le temps. Il passerait son temps dans les buts et partout ailleurs. Il y aurait un énorme ballon dans le ciel, un ballon infini ; la terre serait *à l'intérieur* de ce ballon. Comment jouer au ballon si vous êtes dans son for intérieur ? Vous ne pouvez même pas donner des coups de pied aux parois parce que le ballon est infini. On en arrive à la conclusion qu'il n'y a pas de murs. Il n'y a ni murs ni meubles. Chaque meuble est infini et vous ne pouvez même pas vous coucher dans un lit. Pourquoi ? Parce que dès qu'on touche à l'infini, on devient infini soi-même. Cela ne veut pas dire qu'on devienne immortel.

Nous sommes infinis et nous mourons un jour. Du coup, l'infini meurt, lui aussi : dès qu'on touche au fini, on devient fini. Si nous sommes finis, l'univers l'est aussi. Notre mort *contamine* l'univers. Preuve en est que la deuxième loi de thermodynamique existe bel et bien. Elle existe et Dieu n'existe pas. Est-ce justice ? Ce n'est que justice, dit Dieu.

On dit que Descartes avait raison de chercher une substance désignée pour remplir le rôle de support. Quel genre de support ? Tout a besoin de support : vivants, morts, animaux, plantes, étoiles. Privées de support arithmétique, les étoiles risquent de disparaître dans les trous noirs. Qu'elles le fassent, cela nous est égal. Elles sont loin et par conséquent, elles ne peuvent entraîner la terre vers les mêmes trous noirs. Il vaut mieux, d'ailleurs, qu'elles disparaissent petit à petit. Plus d'étoiles sont suspendues au-dessus de nos têtes, moins de chances nous avons de vivre jusqu'à cent ans. Elles risquent de nous tomber sur la tête, tôt ou tard. Il y a des étoiles filantes et elles filent en direction de la terre. Il y a des choses qui les arrêtent, mais ces choses risquent de disparaître, car elles sont soumises

à la même loi thermodynamique. Bientôt, rien ne les arrêtera. Elles tomberont soit dans les trous noirs, soit sur la terre.

Mais Descartes ne pensaient pas aux étoiles ; si, il y pensait, mais pas dans ce contexte. Il avait besoin d'un support pour l'extension, comme si l'on ne pouvait s'éteindre sans support, sans une poussée dans le dos. Il paraît que l'univers s'étend et se répand de plus en plus, comme s'il enviait les milliardaires qui achètent des milliers d'hectares. Lui, il achète l'espace qu'on ne peut pas appeler « terre », car il se situe *loin* de la terre. Il se peut qu'on puisse y bâtir des usines et des châteaux, mais cela n'est pas sûr. Notre cher univers. Dans quel support puise-t-il les forces qui lui permettent de conquérir l'espace ? Peut-être dans notre désir de nous agrandir. Chaque milliardaire qui se respecte agrandit son territoire et sa sphère d'influence. De cette façon, il influence l'univers par le truchement de la mécanique quantité et des éternelles *non-local connections*. Le milliardaire se repose chez lui – aux États-Unis, en Chine ou en Russie. Mais l'univers travaille pour redresser l'équilibre : quand les milliardaires sont en vacances, leurs secrétaires travaillent d'arrache-pied. L'univers n'est qu'un secrétaire d'oligarques. En tout cas, ces derniers pensent que le monde entier doit travailler pour eux, et ils ont assez d'argent pour engager l'univers – en tant que secrétaire. Ils disent à l'univers : « Il faut s'agrandir. Si un jour nous voulons déménager sur une autre planète, il faut que nous puissions choisir. Mars ne nous plaît pas ; Vénus non plus. Il faut chercher *ailleurs*. Le système solaire ne nous convient pas. Il faut que nous trouvions quelque chose de plus confortable, de plus habitable. »

C'est ainsi que l'étoile est née. Quelle étoile ? Une étoile où les milliardaires pourront vivre un jour. Grâce au progrès de la médecine, ils verront le jour où quelque chose leur permettra de s'installer sur cette étoile. En attendant, ils écoutent une chanson qui leur parle de leur vie future : « Nous dormirons sur la belle étoile, à la belle étoile. »

Voici encore une preuve de l'existence de Dieu. Il existe en vertu de l'infinie *surabondance* de son essence. À un moment donné, Il s'est mis à penser qu'Il était un peu limité, un tantinet fini. Ce n'est pas bien, s'est-Il dit. Du coup, Il s'est mis à grandir ; ou plutôt c'est Son essence qui a décidé de conquérir d'autres mondes. Dieu n'a pas besoin de *conquérir* quoi que ce soit. Il n'est pas obligé de chercher à obtenir la permission de l'O.N.U. pour s'emparer d'un territoire. Il ne doit pas justifier son acte en disant : « Ce coin de l'univers est en train de fabriquer une bombe super-atomique. » Non, il se met en route et c'est fait en un rien de temps. L'univers a parcouru un énorme espace à la recherche de sa propre extension. Il n'a demandé la permission ni aux physiciens ni aux simples mortels. C'est ainsi que fonctionne le cosmos où les principes démocratiques n'ont pas cours.

Et où est la preuve dans tout cela ? L'univers se répand au-delà de lui-même ; personne ne le conteste. Aussi crée-t-il l'au-delà. L'univers reflète l'expansion de Dieu qui n'a pas besoin de support pour s'élargir, grossir et envahir espace après espace. Dieu est *spacieux*, en d'autres termes. On ne nie pas l'existence de l'univers : il est devant nous. Il s'étend et se répand dans l'univers. L'univers est Dieu – pas seulement pour les panthéistes. Donc, Dieu existe et Il *pense*.

En vertu de ce qui vient d'être dit, l'au-delà existe, lui-aussi. Si l'au-delà existe, l'immortalité existe aussi. Et la mort n'existe pas : on l'a tuée. Mort, tu seras morte, disent les Anglais. On n'a pas tué Dieu, contrairement à ce que Nietzsche pensait et affirmait. Il criait : « On a tué Dieu, on a tué Dieu. » C'est un de ses personnages qui a annoncé cela au monde, comme si le monde n'en avait jamais rien su. Non, le monde ne le sait toujours pas. La croyance du monde est infinie ; la foi aussi.

Et le fini dans tout cela ? Parfois on croit que l'univers n'est pas infini. On dit qu'il a dépassé ce stade. Au cours de son expansion, l'univers n'a jamais cessé de se dépasser : il ne pouvait pas faire autrement. Si vous cédez à la tentation d'expansion, vous vous dépassez sans cesse, souvent à votre insu. Vous vous dites : « Je n'ai rien fait aujourd'hui. En tout cas, je ne me dépasse plus depuis huit heures du matin. » Ce n'est pas vrai. Vous faites partie de l'univers qui s'étend, se dépasse et se prélassse dans les régions du ciel qu'il ignorait il y a quelques jours. Vous faites de même, car vous ne pouvez pas faire *autrement*. Vous êtes engagé dans cette course d'obstacles ; vous êtes enivré par cette course dont vous profitez grâce à la même théorie quantique et cosmique. Vous êtes fatigué et vous vous dites que l'univers fini vous conviendrait mieux. Il est plus beau et personne ne peut l'accuser d'avidité, de cupidité. Ce qu'il recherche n'est pas l'argent, mais on peut tout vendre – même une partie de cosmos. C'est un terrain à bâtir et les oligarques le guettent pour en tirer profit. Ils consultent les astronomes qui disent à l'unisson : « Oui, il est libre pour le moment.

- Donc, il est à vendre, disent les oligarques. Tout ce qui est libre est à vendre.
- D'accord, disent les astronomes.
- À présent, tout dépend de l'univers.
- Comme d'habitude, disent les astronomes.
- Pensez-vous qu'il a vraiment besoin de cette parcelle ?
- Peut-être pas.
- Alors, on peut engager des pourparlers. »

Les oligarques ouvrent plusieurs attachés-cases remplis à ras bord. Les astronomes mettent l'argent dans leurs poches et braquent leur télescope sur la parcelle en question, sur le cosmos en friche. Un peu plus tard, ils se mettent à communiquer avec l'univers au moyen de l'alphabet shorse. Vingt ans plus tard, ils disent : « L'univers est d'accord.

- Combien ? disent les fils des oligarques.
- Deux cents milliards.
- D'accord », disent les fils et les filles.

La somme est impressionnante, mais elle n'est pas infinie. Même si vous écrivez dans votre cahier des charges « 1 000 000 000 000 000 000 000 000 000 000 000 000 000 000 000 000 000 000 000 », cette somme, quoi que supérieure à la précédente, n'est pas infinie non plus. Autrement dit, l'argent n'est pas infini, malgré les passions qu'il déchaîne dans les ventes aux enchères et ailleurs : sur les terrains de foot, par exemple.

La différence entre l'argent et Dieu consiste en ceci : Dieu est infini, tandis que l'argent a une fin. Il ne s'agit pas uniquement des banqueroutes et des morts à qui il n'est pas permis de tirer profit de leur fortune au-delà de la vie. Une fois le seuil franchi – on parle toujours du *seuil* qui se situe à l'entrée de l'Au-delà – leur argent n'a plus de valeur. C'est en vain que les Égyptiens mettaient tout ce qu'ils pouvaient dans leur tombe. L'Au-delà n'est pas le monde et même l'univers qui peut conquérir n'importe quel coin et le recoin de galactiques en friche n'est pas en mesure de nous offrir le paradis ou même l'enfer. Il doit se dire qu'on a suffisamment souffert sur la surface de la terre. Pourquoi nous faire souffrir dans l'Au-delà ? Contrairement à ce que pensent certains penseurs, il n'ouvre donc pas les portes de l'Au-delà en parcourant les terres en friches et les terres désolées. Et si par hasard – comme d'habitude, le hasard est omniprésent – il se heurte à une porte qui lui fait penser à l'au-delà des théologiens, il la ferme à double tour.

Ainsi l'univers – ou *la somme* des univers – n'est pas infinie. Le monde a sa fin ; elle coïncide avec notre mort. C'est pour cela que nous disons : « Tout est fini. » En tout cas, Moussorgski l'a dit ; c'étaient ces derniers mots. Une infirmière a essayé de lui faire comprendre qu'il serait adulé par Debussy et d'autres compositeurs, qu'il aurait des successeurs. « *Boris Godounov* est un chef-d'œuvre absolu », a-t-elle dit. Il n'a pas ouvert les yeux en entendant ces paroles consolatrices. Il n'a rien fait du tout ; en tout cas, il n'a pas *sursauté* sur son lit, ce que n'importe qui aurait fait en entendant cette prophétie. Mais les morts n'apprécient pas les prophètes ; ils n'apprécient rien du tout, sauf le confort de leur tombe. Même cela leur importe peu, étant donné que leur corps se met à pourrir dès qu'il trouve sa position finale, définitive. On dit « c'est la version définitive du corps humain ». On a raison. Il n'y a rien de plus *définitif* que *la tombe*. Il est vrai qu'on viole les tombes ; on vole les cadavres pour en profiter. Comment ? On les expose, on les tripote. On a volé le cadavre de Charlie Chaplin. On a volé beaucoup d'autres cadavres, mais on ne s'en souvient pas. Quelques saints, quelques poètes – Dante, entre autres. Mais la mémoire prend fin ; on ne se souvient plus de rien. Tant mieux, tant mieux. Dormez, dormez. Dormez bien, comme disent les Anglais. *Sleep on, sleep sound.*

LE CORPS OU L'ÂME

LE CORPS : Je suis matériel et j'en suis fier. Le reste est une illusion que nous utilisons pour oublier nos souffrances. Nous créons des mondes où, d'après nous, nous serons heureux enfin. Nous ne serons heureux nulle part, mais nous pouvons jouir de la vie là où nous sommes. Nous sommes sur cette terre et elle ne nous repousse pas encore ; elle ne nous enterre pas non plus. Elle nous laisse un peu de temps pour nos plaisirs et nos désirs. Et nous passons ce temps dans les mondes qui ne nous appartiennent pas et qui n'existent peut-être nulle part.

L'ÂME : Ils existent, je le sais. J'y suis allée autrefois. Je me promène dans l'univers qui n'est pas fini. Il n'est pas une boule de cristal. Il nous offre la possibilité de prolonger notre vie au-delà de

ses frontières, de sorte que l'expression « sans frontières » nous permet d'espérer et de supporter les souffrances.

LE CORPS : Nos souffrances sont sans frontières, tu as raison. Ce n'est pas toi qui les supportes. C'est pour ça que tu en parles à la légère. Crois-moi, il n'est pas facile d'endurer la vie physique, matérielle, réelle. Toi, tu ne la sens pas. Tu aimes, tu donnes libre cours à ta fantaisie qui t'amène dans des pays où il n'y a pas de souffrances, d'après toi. Tu te trompes : il y a des souffrances partout, pas seulement en enfer. L'enfer est partout, le paradis nulle part.

L'ÂME : Tu te trompes à ton tour. Tu sors de la maison et tu es déjà dans un autre monde.

LE CORPS : Et je me fais écraser par une voiture.

L'ÂME : Et tu vois un jardin botanique, des fontaines, des plantes, un cerisier en fleurs.

LE CORPS : Les fleurs se fanent et tombent.

L'ÂME : Mais elles existent. N'est-ce pas suffisant ?

LE CORPS : Non. Peut-être Dieu existe-t-il également. Que fait-Il ? Il est adepte de l'école buissonnière.

L'ÂME : Et toi ? Que faisais-tu à l'école ? Tu étudiais les mathématiques ?

LE CORPS : J'étais assis une grande partie de la journée. Cela n'a servi à rien. Je ne sais toujours rien et ce que je sais ne me sert à rien.

L'ÂME : Moi, je sais tout. Je sais que les arrière-mondes sont pleins de délices. Le monde n'est peut-être pas beau, mais les mondes sont beaux, crois-moi.

LE CORPS : Tu peux me toucher, si tu veux. Tu peux faire l'amour avec moi. Toi, tu es invisible et intangible. Je ne sais pas si c'est à toi que je parle ou à une voix intérieure. J'en abrite quelques unes.

L'ÂME : C'est moi que tu abrites, et je n'ai rien contre cette cohabitation. Je t'aime d'une certaine façon. Pour le moment, c'est un amour platonique.

LE CORPS : Tu n'es pas capable d'éprouver une autre variété d'amour.

L'ÂME : Qu'en sais-tu ? Il y a des théologiens qui prétendent que l'âme est tangible, matérielle.

LE CORPS : Nous en avons déjà parlé mille fois. Cela n'a rien donné.

L'ÂME : Cela donnera quelque chose tôt ou tard. Il faut avoir de la patience.

LE CORPS : Tu es immortelle. Tu t'entraîne dans ce domaine tous les jours. Moi, j'ai envie de mourir, d'en finir une fois pour toutes. J'en ai assez.

L'ÂME : Il est vrai que tu n'es pas immortel. En tout cas, tu mourras et tu passeras quelques jours dans la tombe. Et puis tu ressusciteras pour me rejoindre.

LE CORPS : Je n'ai pas envie de te rejoindre. Je ne t'aime pas. Tu n'es pas ma femme, que je sache.

L'ÂME : Nous pourrions nous marier. Nous cohabitons depuis tant d'années que n'importe quel prêtre nous mariera sur le champ.

LE CORPS : Je ne t'épouserai pas.

L'ÂME : Les mariages homosexuels sont autorisés, tu sais.

LE CORPS : Il ne s'agirait pas d'un mariage homosexuel, que je sache. Ce n'est pas là la question.

L'ÂME : Où est la question ?

LE CORPS : Dans l'Au-delà, si tant est que cet arrière-monde existe.

L'ÂME : N'écoute pas Nietzsche. Il dit n'importe quoi. Il est fou, de surcroît.

LE CORPS : Et toi ? Tu n'es pas folle ? Tu es invisible et intangible. Et tu oses prétendre que tu existes. Il y en va de même pour les arrière-mondes.

L'ÂME : Et les arrière-pensées ? Elles existent, n'est-ce pas ? N'est-ce pas un argument massue en faveur des arrière-mondes, de tout ce qui se situe *en arrière* ?

LE CORPS : Pas du tout.

L'ÂME : Alors, tu ne crois pas ?

LE CORPS : Non.

L'ÂME : Dommage. Nous ne nous verrons pas dans l'Au-delà.

LE CORPS : Parce que je serai en enfer ?

L'ÂME : Parce que je serai au paradis. C'est mon pays natal. J'ai une maison au paradis, tu sais.

LE CORPS : Un palais ?

L'ÂME : Une chaumière. Mais j'y suis heureuse.

LE CORPS : Tant mieux pour toi. Moi, j'aime les palais et les hôtels cinq étoiles.

L'ÂME : Tu as des goûts de luxe, je sais. Moi, je me contente de peu.

LE CORPS : Parce que tu n'es pas *matérielle*. Tu te nourris des Pères de l'Église. Moi, j'ai besoin d'une vraie nourriture.

L'ÂME : Les Pères de l'Église constituent une vraie nourriture, la *seule* nourriture digne de ce nom. Le caviar n'est rien à côté.

LE CORPS : Ils m'ennuient. Le caviar ne m'ennuie jamais.

L'ÂME : Tu ne comprends rien à rien. Rien d'étonnant : tu ne sais pas voler.

LE CORPS : Je prends des avions.

L'ÂME : Cela ne suffit pas. Il faut voler de ses propres ailes.

LE CORPS : Pour quoi faire ?

L'ÂME : Pour voir les anges et Dieu.

LE CORPS : Je les ai vus sur des tableaux.

L'ÂME : Cela ne suffit pas.

LE CORPS : Tu divagues. C'est ton passe-temps favori. Il faut garder les pieds sur terre.

L'ÂME : Je n'ai pas de pieds.

LE CORPS : C'est ton problème.

L'ÂME : Je n'ai pas besoin de marcher. Je vole. Je me déplace mille fois plus vite que toi. Je suis aussi rapide que les pensées.

LE CORPS : Tu *es* une pensée. C'est pour cela que tu es rapide. Rien d'autre qu'une pensée, un espoir.

L'ÂME : Mais non. Ce n'est pas vrai. Qu'en sais-tu ? Tu es borné et lourd. Tu *pèses* sur moi. Bientôt je serai débarrassé de ta lourdeur.

LE CORPS : Il vaut mieux être lourd qu'inexistant.

L'ÂME : Il vaut mieux être immortel que mortel.

LE CORPS : Je ne suis pas d'accord. La vie est une malédiction.

L'ÂME : C'est une *bénédiction*.

LE CORPS : Et le nirvana ? En sais-tu quelque chose ?

L'ÂME : Je suis chrétienne.

LE CORPS : Alors, tu ne connais pas la doctrine de la métempsychose ?

L'ÂME : Je peux vivre sans cette doctrine. Les Pères de l'Église me suffisent. Ils me rendent heureuse en me disant que je suis immortelle et bienheureuse.

LE CORPS : Tu les crois ? Leurs paroles ne sont pas paroles d'évangile.

L'ÂME : Si, c'est la même chose. Ils sont inspirés par Dieu. C'est la même inspiration.

LE CORPS : La même *illusion*. J'en suis las. Il faut vivre pleinement, ici-bas.

L'ÂME : C'est trop bas pour moi. Trop de bassesses, trop de petitesse.

LE CORPS : Je préfère notre terre nourricière au ciel désincarné.

L'ÂME : Tu sais qu'on te méprise, que les philosophes essaient de se débarrasser de toi ?

LE CORPS : Cela m'est égal. La caravane passe. C'est l'essentiel.

L'ÂME : Tu ne sais pas où tu vas. Tu parles pour parler et tu marches pour marcher.

LE CORPS : Il faut vivre. Il faut jouir de chaque instant, au lieu de penser aux arrière-mondes, aux paradis artificiels, illusoires.

L'ÂME : Tout est une illusion. Qu'est-ce que la vie d'après toi ? N'est-ce pas un rêve ?

LE CORPS : Non. J'en sais quelque chose parce que je mange, je marche, j'hume des parfums, je bois du vin.

L'ÂME : Tu bois trop. C'est mauvais pour ta santé. N'oublie pas que tu as besoin d'une santé *physique*.

LE CORPS : Toi, tu n'es jamais malade ?

L'ÂME : Si, parfois.

LE CORPS : Que fais-tu en ce cas ? Tu lis les Pères de l'Église ?

L'ÂME : Non. Kierkegaard.

LE CORPS : Il ne savait rien de la vie. Il passait son temps dans les nuages. Je préfère les vaches.

L'ÂME : Tu es trop primitif, terre-à-terre.

LE CORPS : Oui, je suis terre-à-terre. Je le revendique.

L'ÂME : Tu n'as pas besoin de le revendiquer. Cela se voit tout de suite.

LE CORPS : Tant mieux. J'en suis fier.

L'ÂME : Il n'y a pas de quoi être fier.

LE CORPS : Écoute, nous sommes embarqués dans une salle affaire. Qu'il s'agisse du ciel ou de la terre, du paradis ou de l'enfer, cela revient au même. Tu n'es sans doute pas immortelle. En tout cas, tu n'en es pas sûre.

L'ÂME : Si, j'en suis sûre.

LE CORPS : C'est un Père de l'Église qui t'a dit cela?

L'ÂME : Non.

LE CORPS : Dieu Lui-même?

L'ÂME : Non plus. Je le *sais*, c'est tout.

LE CORPS : Tu *crois* que tu le sais. Tout le monde croit. Moi, j'agis. Je marche, je mange. C'est tout ce que nous avons sous la main. Il n'y a rien d'autre.

L'ÂME : Manger, marcher. C'est trop simple, trop barbare.

LE CORPS : Il n'y a rien d'autre. Tu te fais des illusions. D'ailleurs, tu n'existes pas. Tu fais partie de mon corps. En tout cas, tu n'es pas dans la glande pinéale. Pour une fois, ne soyons pas ~~des~~ cartésiens.

L'ÂME : Je ne suis pas cartésienne. Je suis patricienne.

LE CORPS : Et moi ? Serais-je un prolétaire ?

L'ÂME : En tout cas, tu ne voles pas dans les hautes sphères.

LE CORPS : Tu es à côté de la plaque. Tu ne sens pas le tragique de la vie. Le comique non plus d'ailleurs. Tu ne *sens* pas la vie, point à la ligne.

L'ÂME : Si, un peu.

LE CORPS : Tu n'as pas de sens.

L'ÂME : J'ai le sixième sens.

LE CORPS : Cela n'existe pas. Vous, les autres, vous inventez toujours quelque chose. Faire tourner les tables, par exemple. Il n'y a pas d'esprits, il n'y a pas de fantômes. Il n'y a que des corps. Nous sommes lourds, nous souffrons. Les douleurs nous transpercent sans arrêt pendant que tu parles des anges.

L'ÂME : De quoi peut-on parler, sinon des anges et de Dieu ?

LE CORPS : De fraises des bois, d'une pomme Granny Smith.

L'ÂME : Tu ne penses qu'à la nourriture *terrestre*.

LE CORPS : Tu as raison : je ne pense qu'à la terre. Le reste est soit trop loin, soit inexistant. Je n'ai pas envie de perdre mon temps avec des fantômes. La terre n'est pas hantée. Elle est telle quelle : dure, molle, moite. Elle est tout ce que nous avons. Et nous la négligeons si souvent.

L'ÂME : Au profit du ciel.

LE CORPS : Personne n'en profite, ni le ciel ni la terre. Ni nous-mêmes d'ailleurs.

L'ÂME : C'est moi qui en profite. Je suis en pleine élévation.

LE CORPS : Si tu t'envolais ? une fois pour toutes ? Cela ne te dit rien ?

L'ÂME : Rien. J'ai ma tâche à accomplir, mon devoir.

LE CORPS : Je t'en libère.

L'ÂME : Tu n'en a pas le droit.

LE CORPS : Je suis Dieu. Il n'y a pas d'autres dieux sur terre. Ni dans le ciel, contrairement à ce que tu penses.

L'ÂME : Les corps au ciel ?

LE CORPS : Les corps célestes. Il n'y a rien d'autre.

L'ÂME : Je connais la chanson.

LE CORPS : Élévation, lévitation. Vous délaissez la terre, la vie et même la mort qui fait partie de la vie.

L'ÂME : Je peux m'en passer.

LE CORPS : C'est pour cela que tu n'existes pas. Rien n'existe en dehors de la mort.

L'ÂME : La mort n'existe pas.

LE CORPS : Alors, rien n'existe pas, ni toi ni moi.

L'ÂME : Tout existe, même Dieu.

LE CORPS : Vous avez besoin de jouets. Vous retombez en enfance vingt-quatre heures sur vingt-quatre. D'ailleurs, vous n'avez pas besoin de *retomber* en enfance : vous n'en êtes jamais sorti.

L'ÂME : Tant mieux. La vérité sort de la bouche des enfants. Tout le temps, nous disons la vérité, rien que la vérité.

LE CORPS : Rien que des sottises. Le culte de l'enfance m'exaspère. Il faut grandir, mûrir.

L'ÂME : Pour quoi faire ?

LE CORPS : Parce qu'on ne peut pas porter des culottes courtes toute la vie.

L'ÂME : On peut porter des shorts.

LE CORPS : Tu te moques de la vie – de la vie *vivante*, comme disait Dostoïevski.

L'ÂME : Lui, il croyait en Dieu.

LE CORPS : J'y crois aussi, par moments, par inadvertance, par habitude. Je rêve de ma résurrection.

L'ÂME : Ah bon ? Je me réjouis pour toi.

LE CORPS : Je chante des hymnes à la gloire de Dieu. Je veux croire à la façon d'une paysanne qui ne sait rien.

L'ÂME : Tu ne sais rien non plus.

LE CORPS : Je connais la douleur.

L'ÂME : Elle aussi.

LE CORPS : Toi, tu ne peux pas croire comme une paysanne. Tu ne connais ni la terre ni la douleur ni la mort.

L'ÂME : Si. Ce n'est pas pour rien qu'on dit « la mort dans l'âme ».

LE CORPS : Ce sont des paroles en l'air.

L'ÂME : N'oublie pas que ces paroles sont plus près du ciel.

LE CORPS : Tant pis pour elles.

L'ÂME : On dit aussi « comme une âme en peine ».

LE CORPS : J'espère que tu seras damnée.

L'ÂME : Dans ce cas, nous nous reverrons, comme dit Don José dans l'opéra de Bizet.

LE CORPS : Je ne te vois pas.

L'ÂME : Et moi, je te vois. Tu es laid. Les corps ne sauraient être beaux.

LE CORPS : Et la Belle Hélène ?

L'ÂME : Vous parlez tous de la Belle Hélène et de Narcisse. Ils n'ont jamais existé.

LE CORPS : Et la guerre de Troie ? et Schliemann ?

L'ÂME : Cela ne prouve rien. La Belle Hélène est une pure invention.

LE CORPS : Comme l'âme et l'Au-delà.

L'ÂME : Homère avait une imagination débordante.

LE CORPS : Les Pères de l'Église aussi.

L'ÂME : Tant mieux pour eux, pour nous.

LE CORPS : Tant pis pour *toi*. Tu crois, au lieu de *vivre*. Tu as la berlue, au lieu de boire du vin, de nager dans la mer Noire.

L'ÂME : Je nage dans la mer Blanche, dans la mer Lumineuse.

LE CORPS : Tu nages dans l'incertitude. Avoue-le.

L'ÂME : Pourquoi devrais-je l'avouer ?

LE CORPS : Tu désespères, tu lis Kierkegaard.

L'ÂME : On peut désespérer sans ses livres.

LE CORPS : Tu es au bord du suicide.

L'ÂME : Qu'en sais-tu ?

LE CORPS : Tu es malheureuse parce que tu n'arrive pas à te suicider.

L'ÂME : Je pourrais y arriver, si je le voulais. Je ne le veux pas.

LE CORPS : Tu ne veux pas être ce que tu es. Tu aspires à te faire corps pour mourir dignement, noblement, au lieu de traîner une vie illusoire au ciel.

L'ÂME : Mourir comment ? En me jetant sur mon épée ?

LE CORPS : Par exemple.

L'ÂME : Je n'aimerais pas être Brutus. Je préfère Jules César.

LE CORPS : Le corps de Jules César ? Pourquoi pas.

L'ÂME : Je ne pourrais pas me suicider. Si on me tuait, à l'intérieur du Capitole...

LE CORPS : Pourquoi pas à *l'extérieur*, en plein air ?

L'ÂME : Pourquoi pas.

LE CORPS : Ce qui compte, c'est la mort, n'est-ce pas ?

L'ÂME : Peut-être.

LE CORPS : Je le sais, crois-moi. J'en suis sûr et certain.

L'ÂME : Ah bon ? Tu le crois, je crois. Tu n'en sais rien. Nous n'avons rien.

LE CORPS : Rien du tout.

L'ÂME : Toutes les paroles qu'on prononce montent dans les airs. Elles restent entre ciel et terre.

LE CORPS : Elles ne nous appartiennent pas. Même nos paroles ne nous appartiennent pas.

L'ÂME : Pas de propriété privée.

LE CORPS : Nous sommes des communistes, sans doute.

L'ÂME : Ou des utopistes.

LE CORPS : On se donne corps et âme à une cause qu'on ne connaît pas.

L'ÂME : Et si on la connaissait, on ne saurait pas ce qu'elle est ?

LE CORPS : Ses tenants et aboutissants ? Jamais.

L'ÂME : Il n'y a que des surfaces. Un monde a deux dimensions.

LE CORPS : Platitudes, platitudes.

L'ÂME : Je suis à plat.

LE CORPS : Moi aussi.

L'ÂME : On n'approfondit plus rien.

LE CORPS : Pour quoi faire ? On est bien comme ça.

L'ÂME : Comment ?

LE CORPS : On ne sait pas comment et pourquoi. On est *bien*.

L'ÂME : Tu penses ?

LE CORPS : Oui, je le pense, je crois.

L'ÂME : Moi aussi. Je suis d'accord avec toi.

LE CORPS : Il faut que les âmes et les corps soient d'accord.

L'ÂME : C'est la moindre des choses.

LE CORPS : Le monde est petit. C'est la moindre des choses.

L'ÂME : Oui, il est cette chose-là. Une *moindre* chose.

LE CORPS : C'est ainsi qu'on devient heureux. On ne peut pas gérer l'infini.

L'ÂME : On vote pour le fini.

LE CORPS : Et on gagne. Il vaut mieux gagner que perdre.

L'ÂME : Il y a des hommes qui disent le contraire.

LE CORPS : Qu'ils disent ce qu'ils veulent. L'air ne les écoute plus.

CIEL OU TERRE

Oui, on sait tout ça ; on aime beaucoup Raphaël. Tout ce qu'il a peint est très beau, très intelligent et très profond. Il allait au cœur du sujet et des sujets. Voici des philosophes. Platon pointe

l'index vers le ciel, Aristote désigne la terre. Qui a raison ? Qui détient la vérité ? Personne ou tout le monde. Ça dépend, comme d'habitude. Ou ça ne dépend pas. On s'habitue à tout, puis on perd ses habitudes parce qu'on devient vieux et qu'on ne se souvient plus de rien, même pas de ses habitudes qui sont pourtant ancrées dans le cerveau, dans le corps et dans l'âme. C'est comme si on jetait l'ancre sans pouvoir la lever un jour. Puis les trous de mémoire lèvent toutes les ancres et on part à l'aventure ou plutôt à la dérive. On dérive, on dérive, on ne s'arrête plus. puis on s'arrête. C'est tout, comme on dit. On dit aussi : « C'est fini. » On ne sait pas ce qui est mieux, car tout revient au même : le ciel, la terre. Tout est là-haut, tout est là-bas, ici-bas. On ne sait pas où l'on va, ou l'on s'arrête. On ne s'arrête peut-être pas. Tant mieux, tant pis.

Platon parle du ciel en disant que nos sens ne savent rien. Peut-on leur *apprendre* quelque chose ? Non, rien du tout. Ils ne savent rien et ils ne sauront jamais rien, même s'ils font leurs études à Harvard. Que pourraient-ils apprendre à Harvard ? Les lois, les règles, deux et deux font quatre. Ah bon ? Deux et deux font quatre ? Nous ne le sentons pas. Nous sommes des sens, pas des pensées. Nous ne faisons pas de calculs. Nous ne connaissons pas la table de multiplication. Nous multiplions nos sensations, mais nous ne savons pas à quel *nombre* elles se rapportent. Elles ne se rapportent peut-être à rien. Cela ne nous étonnerait pas. Rien ne nous étonne, à dire vrai. Nous ne sommes pas le cerveau et nous ne sommes pas capables d'un raisonnement analytique. Nous sentons, c'est tout. C'est suffisant, non ? Sans nous, l'empirisme n'existerait pas. C'est grâce à l'empirisme d'ailleurs que l'homme peut se passer de Dieu et de Ses conseil. Il connaît la nature – grâce à l'empirisme, grâce à nous qui lui fournissons les données de la conscience. Nous lui *donnons* les données de la conscience. Gratis. C'est un cadeau. Nous pourrions tout garder pour nous, mais nous ne le faisons pas. Nous sommes généreux, trop généreux. Et on nous critique, on nous insulte, au lieu de nous remercier. Surtout Platon avec ses idées. Avez-vous remarqué le ton sur lequel il parle de nous ? Comme nous étions des vers de terre. Nous ne sommes ni des vers de terre ni des vers solitaires. Nous sommes *solidaires* de l'homme qui se donne corps et âme à la conquête de la nature *naturée*. Et nous, nous sommes la nature *naturante* – nous *naturons* la nature pour l'homme. Nous la rendons plus *naturelle* et par conséquent plus accessible. « C'est tout naturel, dit l'homme. Ce n'est pas mystérieux du tout. »

Ainsi raisonnent les sens. Pourtant ils ne raisonnent pas, car ils en sont incapables. En tout cas, ils pointent leur index vers la terre, tandis que l'âme et le cerveau préfèrent le ciel – à condition de ne pas appartenir à Aristote. Si tel est le cas, ils descendent sur terre pour y prendre pied. Ils sont sur terre et agissent selon les catégories qu'Aristote a notées sur le sable. Non, c'est Archimède qui le fait. Puis un soldat vient et le tue. Même ses équations disparaissent avant que le soldat n'arrive. Un coup de vent et tout disparaît. Aristote disparaît aussi. À sa place, on voit le corps et l'âme de saint Thomas d'Aquin. Il est à la fois au ciel et sur terre. Son bras droit pointe vers le ciel ; son bras gauche effleure la terre. La position de son corps est bizarre ; on dirait qu'il fait de la gymnastique.

Quand on veut réconcilier la philosophie avec la religion, on fait de la gymnastique, de sorte qu'un bras se perd dans les nuages à la recherche de Dieu, comme s'Il habitait dans les nuages qui ont

parfois la forme de sa barbe, tandis que l'autre bras s'évertue à ouvrir les choses en soi pour voir ce qui se trouve à l'intérieur. Et puis on comprend qu'on ne peut pas ouvrir les *choses en soi* avec une main : il en faut *deux* pour découvrir le contenu de ces maudites choses. Si on le fait avec une main, on les laisse tomber, on les casse et on se lasse ; tandis que si l'autre main quitte les nuages et se met au travail à côté de la première main, tout va bien. En tout cas, on fait tout pour que tout aille bien. On ne réussit pas toujours et on se dit que Kant avait raison : nos capacités sont limitées. Tout est limité chez l'homme, car il est fini ; c'est un être fini et, en plus de cela, il est fini dans tous sens du terme. On essaie de remplacer ce terme par le mot « infini », mais cela ne marche pas.

Rien ne marche depuis quelque temps. On envoie des avions au ciel ; on envoie aussi des fusées et des vaisseaux spatiaux. Ils s'écrasent ou disparaissent. On dirait que le ciel n'aime plus les êtres humains. Qu'aime-t-il ? les *non-êtres* humains ? Sont-ils humains, ces non-êtres ? On n'en sait rien et on évite d'en parler. À quoi bon porter atteinte à son moral ? Il est au plus bas de toute façon. La crise bat son plein et on en a ras-le-bol. On s'adresse de nouveau au ciel parce que tout va mal sur terre. On ne peut plus compter sur elle : elle est prise de tsunamis et des tremblements, comme si elle avait froid. Non, ce n'est pas vrai. La terre a plutôt *chaud*, étant donné le réchauffement de la planète. On réchauffe cette planète pour qu'elle ne s'enrhume pas. Elle n'est pas contente. Elle nous envoie ses vagues de mécontentement et nos stations nucléaires sautent en l'air, comme pour se rapprocher du ciel. Ce n'est pas ainsi qu'on parle au ciel, dit-on ; pour une fois, on a raison.

Il faut en profiter et on en profite en priant, en parlant au ciel le langage que tous les saints ont enseigné à l'humanité quand ils pouvaient encore enseigner quelque chose. « Pendant une nuit obscure, / Enflammée d'un amour inquiet, / Ô l'heureuse fortune ! / Je suis sortie sans être aperçue, / Lorsque ma maison était tranquille. » Les spécialistes contestent ce texte. D'abord, ils se demandent quand cette maison était tranquille. Il y a cinq siècles, paraît-il, avant que la pagaille ne commence, avant que Descartes ne commence à douter. Il reconnaissait la religion de son roi et de sa nourrice, mais on ne connaît pas sa nourrice, ce qui pose problème. N'était-elle pas musulmane ? On connaît *peu* de choses sur les siècles éloignés et les choses qu'on connaît se retirent et s'enferment. Et on doute parce qu'on est cartésien. On connaît la philosophie de Descartes et de la reine de Suède à qui il l'a enseignée. A-t-elle connu sa nourrice ?

Les hédonistes nous disent : « Laissez tout cela de côté. Voici votre corps et voici l'ataraxie. Les plaisirs sont par là, mais évitez le trop plein de plaisirs. Consommez avec modération tout ce que vous consommez, surtout le vin et le pain.

- Et le thé ? J'aime beaucoup le thé au lait.

- Non. Vous ne pouvez en boire qu'une tasse par semaine. Le thé ordinaire fait monter la tension artérielle. Le thé au lait la fait baisser.

- Tant mieux : je souffre d'hypertension.

- Si vous en buvez trop, vous risquez de tomber dans les pommes.

- J'aime les pommes.

- Nous ne sommes pas là pour plaisanter.
- Je pensais que les épicuriens plaisantaient tout le temps.
- Non, nous sourions. Le sourire est notre logo.
- Je pensais que c'était le logo des bouddhistes. »

« Pendant une nuit obscure. » Tout le monde accepte cette phrase, sauf les idiots congénitaux qui ne veulent pas admettre que nous vivons au milieu d'une nuit obscure. Pas de lune, pas d'étoiles, pas de torches, pas de bals nocturnes. Que fait-on pendant une telle nuit ? On ne dort pas ; on prie ou on se soûle. On soûle tout son *soul*, dit un dictionnaire franco-anglais. Ivre et dépit, l'âme trébuche et tombe. Elle atterrit dans nos pieds et nous supplie de ne plus marcher, car ça lui fait mal. « Je risque de mourir », dit-elle. Alors, nous nous souvenons de Tosca et de son meurtre chanté par la Callas. Elle dit à Titto Gobi : « Meurs, meurs, meurs. » Elle le dit en italien, naturellement. Pourquoi ? Parce que Titto Gobi ne parle pas français ?

Que fais-tu pendant cette nuit obscure ? Tu sors sans être aperçue, chère âme. Tu étais dans mes pieds, mais ceux-ci ont décidé de te rendre ta liberté de mouvement. Ces pieds-là marchent le long d'une rue démocratique. Alors, ils libèrent la prisonnière qui se précipite vers la sortie et aussi vers le ciel. Elle prie pour nous et nous adoptons une nouvelle loi écologique. La terre pousse un soupir de soulagement en soulevant des vagues qui détruisent un dixième de la terre. Aucune importance ! Ce qui compte c'est *la santé de la terre, sa paix d'esprit*.

L'âme monte au ciel et commence à chanter : en principe, l'âme n'est pas censée parler. Et si elle *daigne* parler sans chanter les paroles qu'elle prononce, elle évite la prose dans tous les sens : la prose de la vie quotidienne, par exemple. Elle compose des haïkus pour être à la page : de nos jours, toutes les âmes dignes de ce nom composent des haïkus.

*O ciel, tu es beau !
Même si Dieu n'est pas chez toi,
tu es beau quand-même.*

Et si notre âme est à court d'inspiration et, par conséquent, si elle est incapable de composer un autre haïku, elle dit :

*O ciel, tu es beau !
Même si la Sainte Vierge, etc.*

Ou « même si les anges... » On attend toujours quelque chose du ciel : une aumône, un conseil. On préfère une aumône, mais parfois un conseil peut être précieux. Une voix descend vers une femme et dit : « Creuse la terre.

- Je n'ai pas de forces, dit la femme. Et je ne sais pas manier la pelle.

- Appelle ton mari.
- Il est mort.
- Appelle ton fils.
- Il est à Oxford. De quoi s'agit-il ?
- D'un trésor. »

Alors, la femme rassemble toutes ses forces, creuse la terre et trouve le trésor en question. Mais la plupart du temps, les hommes et les femmes regardent le ciel en espérant voir une pluie d'or. Ils ont lu quelque chose au sujet de cette pluie et ils l'attendent avec impatience. Tour à tour, ils montent la garde pour que leurs voisins ne ramassent pas les pièces avant eux. Les voisins, eux aussi, montent la garde pendant que leurs multiples âmes montent au ciel. Que les âmes montent ou descendent – cela ne les concerne pas. Ils attendent la pluie d'or et ils espèrent qu'elle ne montera pas elle aussi vers d'autres planètes, vers les étoiles. D'habitude, la pluie *tombe*, se disent-ils pour se rassurer et apaiser leurs nombreux nerfs. Les gouttes sont assez légères ; elles ne pèsent que quelques milligrammes. Mais la loi de la gravitation les concerne également : au lieu d'observer le vol des pommes, Newton aurait pu regarder la pluie.

La pluie tombe, mais ce n'est pas une pluie d'or, contrairement aux espoirs de la foule qui continuent à regarder le ciel. Puis quelqu'un pointe vers la terre et l'on se met à la creuser pour trouver le trésor. Il y a beaucoup de pirates sur terre et sur mer. Ils attaquent des bateaux et les vident pour remplir leurs poches. Mais avant de remplir leurs poches, ils creusent la terre pour y cacher leur trésor : ils ne peuvent pas vaincre les matelots si leurs poches sont pleines. Leur trésor est lourd, beaucoup plus lourd que les pommes et les pommes de terre. Donc, ils enterrent leur trésor et se remettent en route, les poches vides.

Les hommes et les femmes veulent vivre ; ils veulent maintenir leur substance en état de marche. Cela ne veut pas dire qu'ils ne fassent que marcher de long en large ou droit devant eux. Ils sautent aussi, surtout quand quelques pièces d'or tombent du ciel ou d'une banque dans leurs poches. Ils persévèrent dans leur être, car ils préfèrent la vie à la mort. Des goûts et des couleurs, comme on dit. Bref, ils ont tous besoin d'argent. Et l'argent se trouve dans le ciel et aussi dans la terre. Pour remplir leurs poches, tous ces individus doivent constamment faire des allers-retours entre le ciel et la terre. C'est un peu fatigant – ils en conviennent tous. Ils rêvent de l'union du ciel avec la terre, de leur mariage, comme disait William Blake. Mais ce n'est pas facile à arranger et ils s'en rendent compte.

La distance entre le ciel et la terre est assez grande ; seuls les enfants le nient. Ils pensent qu'ils peuvent mettre les étoiles dans leurs poches. Ils tendent les bras vers le ciel, mais aucune étoile n'atterrit sur les paumes de leurs mains. Il y a des pommes qui tombent autour d'eux, mais les étoiles restent clouées fermement au firmament : elles ont décidé de confirmer la doctrine de Ptolémée. Une fois de plus, l'Église met la terre au centre de l'univers et tout le monde est content, y compris les astronautes. Dorénavant, il sera plus facile de voyager dans l'espace, disent-ils. Les étoiles ne sont

plus aussi loin qu'au moment où Copernic a fait sa découverte. Nous sommes les maîtres du cosmos, d'après la Bible. Pourquoi ne pas déplacer la terre ?

Il n'empêche qu'il n'est pas facile de marier la terre au ciel. Cela ne veut pas dire qu'ils ne s'aiment pas d'amour tendre : ils s'aiment depuis des siècles, sinon la terre aurait déjà disparu dans un trou noir. Ils s'aiment, mais c'est un amour *platonique*. Et pourtant la terre n'aime pas Platon ; c'est une haine réciproque. Et le ciel n'aime pas Aristote, si bien que même l'amour *aristotélicien* leur est inaccessible. Et Blake n'est pas assez puissant pour *matérialiser* ce mariage imaginaire. Et puis on se dit que la terre est périssable et le ciel immortel. Comment peut-on réunir deux substances aussi dissemblables ? Et l'âme et le corps ? Ne sont-ils pas unis pour le meilleur et pour le pire ? Pour le pire surtout, disent les mauvais plaisants. D'accord. Mais ils sont ensemble et personne ne peut le nier. L'âme est à l'intérieur du corps ; elle n'est pas dans son *for extérieur*, comme disent les mauvais plaisants. Il y a beaucoup d'âmes qui volent autour de n'importe quel corps, mais une âme qui appartient à tel ou tel corps est à l'intérieur de son corps, sinon ni le corps ni l'âme ne peuvent survivre sur terre. Même dans le ciel ils périraient tout de suite.

« Mais le ciel n'est pas immortel, disent les physiciens.

- Comment ça ? disent les néophytes.

- Comme ça. Le ciel n'est pas vide. Il est rempli d'étoiles.

- Mais pas à ras bord, disent les néophytes.

- Vous avez raison, disent les physiciens. Mais même le vide a peur des trous noirs.

- Ah bon ? disent les néophytes.

- Oui. Et il y a un trou gigantesque en dehors du cosmos.

- Êtes-vous sûrs qu'il est noir ? disent les néophytes.

- Sûrs et certains.

- Il n'est pas blanc, par hasard ?

- Non.

- Voyez-vous des blancs autour de lui ?

- Oui.

- Alors il est entouré de trous blancs. Le trou noir est seul. Les trous blancs sont légions. La bataille sera gagnée.

- Nous n'en sommes pas sûrs, disent les physiciens. N'oubliez pas que les trous blancs ont peur des trous noirs. Le mal est toujours vainqueur, quelle que soit la bataille.

- Et la démocratie ? Elle gagne du terrain un peu partout, grâce à notre village interplanétaire.

- Il y a l'Iran, disent les physiciens. Et il y a beaucoup d'Iran dans le cosmos, beaucoup de tyrans. »

On mange avec modération ; on boit avec modération. On élimine les douleurs, et les aliments qu'on mastique calmement nous apportent leur soutien. C'est ça le bonheur épicurien : pas d'excès, pas de femmes toutes les demi-heures. C'est ainsi qu'on jouit de la terre. On se promène, au lieu de

marcher, au lieu de s'en aller en guerre. On supprime toutes les stations nucléaires et les arbres recouvrent tous les espaces disponibles. Et les fleurs ? Elles aussi recouvrent tous les espaces disponibles. On se promène parmi ces fleurs et on ne pense pas aux idées de Platon.

Oui, Platon nous dit que ce ne sont pas de *vraies* fleurs. En tout cas, ce ne sont pas les fleurs *idéales*. Il y en a trop, tandis qu'une seule fleur suffit, à condition qu'elle soit idéale. « Et cette rose ? disons-nous.

- Non, elle n'est pas idéale. Elle est assez jolie, mais elle n'est pas idéale.

- Et ce cheval ? Quelle beauté !

- Non. La beauté idéale se trouve au ciel, ainsi que le cheval idéal.

- Peut-on voir ce cheval sur terre ? Nous sommes prêts à payer n'importe quelle somme pour avoir ce cheval. Il gagnerait aux courses et nos poches seraient pleines de nouveau, beaucoup plus pleines.

- Non, il faut aller au ciel pour cela.

- Comment aller au ciel ?

- Il faut avoir un cheval idéal qui vole beaucoup plus vite que Pégase.

- Ah bon ?

- Oui, parce que Pégase n'est pas un cheval idéal. C'est un cheval parmi d'autres.

- Et votre cheval idéal ? Vole-t-il à la vitesse de la lumière ?

- Encore plus vite. Il vole à la vitesse idéale. Pour son vol il a recours à *l'idée* de la vitesse.

- Y a-t-il un *trésor* idéal dans le ciel ?

- Parlez-vous de *l'idée* du trésor ?

- Oui.

- Oui.

- Et l'idée de l'or ?

- Aussi.

- Pourrions-nous avoir cette idée ?

- Quelle idée ! »

Diogène sort de son tonneau ou plutôt de son amphore, une torche à la main. Il se promène dans les rues, en regardant autour de lui. On lui pose une question, deux questions. Il répond qu'il cherche l'homme. Quel homme ? L'homme. Un athlète se présente et se met à rouler des mécaniques. Diogène ne le regarde même pas. Une femme remplace l'athlète. C'est la Belle Hélène, comme d'habitude. Diogène lui crache au visage et la femme disparaît. Alors, Diogène retourne dans sa maison et dit à Platon : « Je n'ai pas trouvé l'homme. » Platon pointe vers le ciel pour insinuer que cet homme se trouve dans le ciel et Diogène regarde le ciel. « Je ne vois pas d'homme, dit-il.

- Tu ne regardes pas dans la bonne direction, dit Platon.

- Ah bon ?

- Oui. Regarde par là. Une fois de plus, Platon pointe vers le ciel.

- Je ne vois toujours rien, à part le soleil. S'il te plaît, ôte-toi de mon soleil.
- Je suis le soleil, moi aussi.
- Le *roi*-soleil ?
- Le soleil tout court.
- L'*idée* du soleil ?
- Oui. Je suis aussi l'idée de la lune et celle des étoiles.
- Tu veux dire que tu es une étoile.
- Oui. Je suis aussi l'idée du théâtre. Dans ma jeunesse, j'écrivais des pièces de théâtre.
- Es-tu aussi l'idée de la pièce ?
- De la pièce d'or.
- Et moi, je suis l'idée du *chien* », dit Diogène en caressant un chien.

Je vis du sang qui coulait en abondance, frais et vermeil, sous la couronne d'épines. Je compris que c'était vraiment le Sauveur en personne qui se montrait à moi. À peu près en même temps, la Trinité remplit mon cœur d'une joie intense. Et je compris qu'il en sera éternellement ainsi, au Ciel, pour tous ceux qui y entreront.

En lisant cela, on se dit que le ciel est beaucoup plus important que la terre. Et pourtant même sur terre on peut avoir des visions, des visites. Le sang coule en abondance ; il coule tout près de la surface de la terre et pas dans le ciel qui demeure tranquille et simple, comme la vie selon Verlaine. Le sang est frais et vermeil ; il se renouvelle tous les jours. La couronne d'épines aussi. Comme dit Kierkegaard, l'histoire ne compte pas. La sainte Passion se déroule aujourd'hui : et cela se passe sur terre. Et cela se passe de commentaires.

On peut donc vivre sur terre sans regretter la distance qui sépare le ciel des buissons qu'on voit dans le jardin. Même la Trinité peut remplir un cœur, à condition que ce cœur soit celui d'un saint qui, en principe, demeure entre ciel et terre. Comme dit une chanson russe : « Entre ciel et terre résonne une chanson. » Il y en va de même des saints. Même s'ils ne chantent pas des hymnes, ils sont suspendus entre ciel et terre car ils sont plus près de la Trinité que n'importe quel mortel. La Trinité leur rend visite même lorsque ils sont alités, en proie à une maladie effroyable. Mais ils guérissent assez vite – au moment où la Trinité leur apparaît, pour être exact. D'un côté, le sang coule en abondance, de l'autre il ne coule plus. Les saints saignaient ; à présent ils sont guéris.

Est-ce ainsi que se déroule la cérémonie du mariage ? Le ciel se marie avec la terre. Comment le savez-vous ? Et la Trinité ? N'est-elle pas une preuve inévitable de ce mariage ? Et le prêtre ? Où est-il ? C'est le saint qui est en train de mourir. Il dit : « Pour le meilleur et pour le pire. » Et puis il ne meurt plus. Le roi se meurt, mais le saint guérit. Pourquoi ? Parce que le roi n'est pas saint. Et puis on le trouve dans une pièce d'Ionesco, pas dans la vie de tous les jours. Le saint non plus : on ne le trouve pas dans la vie de tous les jours, d'autant qu'il s'agit de Juliane de Norwich qui vivait au XIV^e siècle.

Il s'agit d'une sainte anglaise. C'est pour cela qu'en parlant des saints, les Anglais ajoute toujours « elle ». Il ou elle a vu la Trinité, etc.

Pour *le meilleur*. Il fait beau et nous allons à la plage. Nous nous étendons au soleil et notre peau devient encore plus belle. Pour *le pire*. Il pleut et nous n'allons pas à la plage. Où allons-nous ? Au casino – pour ne pas perdre notre temps. Il faut toujours faire quelque chose, et nous jouons aux cartes et à la roulette. Nous pensons à Dostoïevski et à l'argent qu'il a perdu à la roulette en compagnie de son héros. Et puis la lune se met à bouger. Aristote dit que la vie est un mouvement. Nous jouons à la roulette qui bouge ; la boule bouge aussi. Et puis la lune se met à bouger ; ou plutôt l'intérieur de la lune. La mer se met à bouger, elle aussi. Le ressac de la mer dans les anfractuosités, comme on dit. Pour le pire, comme on dit. On n'approuve plus ce mariage. C'est un mariage arrangé, un mariage blanc, un mariage putatif ou un mariage morganatique. La terre est une femme de condition inférieure – par rapport au ciel. Sous tous les autres rapports elle est d'une qualité supérieure. Elle est supérieure à la lune qui est son satellite ; malgré les apparences, elle est supérieure aussi à Jupiter où l'on ne trouve pas la moindre trace de vie. En tout cas, la race humaine n'habite pas sur Jupiter. C'est une planète inhabitable et par conséquent elle est inférieure à la terre dont l'hospitalité est devenue proverbiale.

Mais la terre est inférieure *au ciel* ; personne ne conteste cette assertion. Dans l'ensemble, le ciel est bien supérieur à la terre. C'est un ensemble où les étoiles côtoient les comètes et où les ourses sont en compagnie de l'Andromède. On n'est pas certain qu'il y ait une vie sur une des étoiles qu'on voit en pleine nuit. Mais la vie est-elle supérieure à *l'inexistence* ? Les uns disent « oui », les autres s'abstiennent. Il y en a même qui disent « non ». Il n'empêche que le ciel est très impressionnant. N'oublions pas qu'il faisait peur à Pascal qui n'était pas particulièrement peureux. La terre est impressionnante aussi, mais pas à ce point, pas à ce point. Il se peut que nous soyons plus impressionnés par le ciel parce qu'il est loin : tout ce qui est inaccessible nous excite bien davantage que les objets que nous pouvons tripoter à notre guise.

Il n'y a rien à faire : c'est un mariage morganatique, ce qui veut dire qu'à tout moment le ciel peut chasser la terre en la mettant à la porte. Ou dans un trou noir. Alors, on se dit qu'il vaut mieux ne pas arranger ce mariage. Tant qu'ils restent séparés, ils sont plus ou moins tranquilles. Personne ne peut dire au ciel : « Tu es fou ou quoi ? Pourquoi as-tu épousé cette bonne femme ? Elle est pauvre, moche et vieille. L'humanité l'a déjà à moitié détruite. Elle est en lambeaux. » Il est vrai que le ciel pourrait répondre : « Oui, mais c'est un lambeau humain. » Heureusement qu'une telle conversation est hors de question – pour le moment, en tout cas.

Ils ne se marient pas, mais ils sont toujours là en attente d'une conflagration *globale* – une remplaçante de notre village – ou une séparation définitive. La terre peut tomber dans un trou noir ; le ciel peut s'envoler. L'univers cède de plus en plus à sa propre expansion et finit pas s'envoler vers les autres cieux. Alors, il n'y aura plus de ciel. À la fin, Élohim créa le vide autour de la terre. La terre

était vide, elle aussi. Il y avait des ténèbres au-dessus de l'Abîme et l'esprit d'Élohim planait au-dessus des eaux. Le mariage de l'Abîme et de la terre.

ZURBARAN ET DOSTOÏEVSKI

Tantôt nous aimons la psychologie, tantôt nous la détestons. Nous aimons la psychologie au moment où nous voulons torturer notre prochain. Plus ce moment dure, mieux c'est pour l'effet psychologique que notre torture produit dans le cerveau de notre victime. Du point de vue de la psychologie, il vaut mieux ne pas toucher à son corps, car c'est son *âme* qui nous intéresse ; ou son cerveau à la rigueur. Nous le torturons en disant tantôt « oui » et tantôt « non ». Nous disons « oui » et il sourit. Elle sourit aussi parce qu'elle est anglaise et elle est contente du fait qu'on n'oublie pas les femmes lorsqu'on parle de quelque chose. Elle ne prend pas en considération le fait qu'on parle de la torture à laquelle elle veut participer en vertu des droits des femmes.

On dit donc « oui » et nos victimes sourient. Et puis on dit : « Toute compte fait, je dis 'non' parce que ça ne marche pas comme ça. » Ce n'est pas la peine d'expliquer *comment* et *pourquoi* ça ne marche pas. On dit simplement : « Ça ne marche pas » et le sourire disparaît du visage de nos victimes. Leur visage est morne à présent, comme si nous leur avions dit qu'elles allaient mourir. Elles mourront tôt ou tard, mais pas maintenant, pas maintenant : notre torture ne touche même pas à sa fin. Elle touche leur cerveau, mais elle ne touche pas à sa fin. Tant mieux : nous avons tout le temps, car nous ne sommes pas pressés ; elles non plus. Pourquoi ? Parce qu'elles attendent notre « oui » sans lequel elles ne veulent pas repartir pour regagner leurs pénates.

Pour changer, nous disons « peut-être ». Un demi-sourire apparaît sur leur visage qui est prêt à tout : aux sourires, aux larmes, aux cris. Il est prêt et il sourit ; ou plutôt, il *demi*-sourit. « Vous savez, ça prend du temps, disons-nous.

- Ça peut être fait très vite, disent nos victimes.
- Je sais, je sais. Il suffit que je dise 'oui'. Mais voilà le hic : je n'arrive pas à le dire.
- Vous dites d'autres mots, beaucoup de mots.
- C'est vrai. Mais le mot 'oui' est difficile à prononcer, même s'il ne s'agit pas de mariage.
- S'il vous plaît !
- Non, pas tout de suite. Il faut que je réfléchisse.
- Combien de temps vous faut-il ? Nous pouvons attendre. Nous pouvons attendre votre 'oui' dans la rue. Vous n'avez qu'à ouvrir la fenêtre et à nous appeler. Vous pouvez même *siffler*, si vous voulez.
- Je ne sais pas siffler, dites-vous. D'ailleurs, je n'aime pas ça. Je n'aime pas quand on siffle. D'une manière générale, je n'aime pas les siffleurs.
- Nous non plus.
- Alors, pourquoi parlez-vous d'un sifflement ?

- Comme ça. Même si vous sifflez, nous viendrons. Nous ne serons pas offensés.
- Il ne manquerait plus que ça, dites-vous. Vous n'êtes pas ici pour vous sentir offensés.
- Nous le savons. Nous sommes ici pour entendre votre 'oui'.
- Il faut attendre. Il faut avoir de la patience en l'occurrence.
- Nous sommes très patients, mais si vous ne dites pas 'oui' aujourd'hui, nous sommes perdus.
- Vraiment ? Êtes-vous sûrs qu'il n'y ait pas d'autre moyen de vous sauver ?
- Absolument sûrs.
- Bon, bon. Voyons voir. »

Nous nous mettons à détester la psychologie quand nous sommes en face d'un bourreau qui fait tout ce qu'il peut pour nous empoisonner la vie. Il promet quelque chose ; et pourtant nous ne lui avons rien demandé. Mais il nous assure que tout sera fait. Les bienfaiteurs deviennent tristes lorsqu'on a l'air de vouloir se passer de leurs bienfaits. C'est pourquoi nous acceptons son offre en le remerciant.

Un mois s'écoule ; nous n'avons pas de nouvelles du bienfaiteur. Un autre mois s'écoule également. Les mois n'ont rien d'autre à faire ; ils s'écoulent sans faire attention à nos préoccupations, à nos retards, à nos échecs. Donne-nous encore trois jours, disons-nous. Si te le fais, nous terminerons notre travail. Mais le mois ne nous donne rien et nous ne terminons ni notre travail ni notre réflexion sur ce travail. Tout est suspendu en l'air, comme les jardins suspendus, sauf que ces derniers sont beaucoup plus beaux. La promesse du bienfaiteur est suspendue, elle aussi. L'air est plein à craquer et nous ne savons pas quoi faire. Le bienfaiteur continue à disparaître : il ne répond plus à nos coups de fil, comme si nous étions des importuns, comme s'il voulait se débarrasser de nous une fois pour toutes. Cela nous agace et nous sommes agacés et même *torturés* dans une certaine mesure. Lui, il ne donne pas signe de vie. Notre agacement, notre irritation – il n'en a cure. Il nous envoie un e-mail en nous promettant de terminer *son* boulot en un rien de temps – « après quoi, je m'occuperai de vous ».

Cela dure depuis un an. Il nous envoie des SMS et même des lettres recommandées. « Avez-vous reçu mon dernier SMS ? » demande-t-il. Pas de dates, pas d'autres indices. Il a l'air de préparer un coup ; il manigance quelque chose. Quoi ? Ce n'est pas pour rien qu'il fait tout cela. Il n'est pas fou ; il ne peut pas vouloir perdre son temps, son énergie. Où ce sont ses secrétaires qui écrivent les SMS et les lettres recommandées. Un secrétaire ignore ce que fait l'autre. C'est pour cela qu'il n'y a pas d'indices et de précision. Et même si nous ne recevons pas de SMS, nous recevons des lettres recommandées. « Avez-vous reçu ma dernière lettre ? »

Cela nous rappelle *Crime et châtiment*. Nous n'avons commis aucun crime et nous nous demandons pour quelle raison nous devons être châtiés : on ne châtie pas n'importe qui, surtout si ce n'importe qui est vraiment innocent. Il n'a même pas de hache en sa possession. Et pourtant notre connaissance emploie la méthode que l'inspecteur, Porfiri Petrovich, utilise pour coincer Raskolnikov. Il en parle lui-même, car il a l'habitude de partager ses méthodes et ses pensées les plus intimes avec les criminels qui ne croient ni leurs yeux ni leurs oreilles. « Comment ? Vous nous dites tout ça ?

- Pourquoi pas ? Je suis généreux et bavard. Et vous, vous n'êtes pas criminel, que je sache. Pourquoi ne pas vous livrer mes secrets professionnels ?

- Mais parce que nous avons peut-être tué quelqu'un.

- Mais non, voyons. C'est impossible. Pourquoi êtes-vous si pâle ? C'est comme si vous aviez *tué* quelqu'un ou *cassé* quelque chose. Ce sont les nerfs. Respirez profondément, sinon vous allez mourir avant d'assister à votre procès. Un procès sans criminel ? Ça ne s'est jamais vu.

- Mais si. Il y a beaucoup de procès sans criminel. Récemment, en Russie, on a même jugé un mort.

- J'espère que vous n'avez pas l'intention de vous suicider. Si, toutefois, vous cédez à la tentation, n'oubliez pas d'écrire un petit mot pour mettre tout le monde au courant de votre acte et aussi de votre crime. »

C'est un raccourci. D'habitude, Porfiri Petrovitch tourne autour du pot – littéralement, parfois. Il met un pot de chambre au milieu de la pièce où il interroge les suspects et il se met à marcher autour de lui. « Vous devez être étonné, dit-il, mais les toilettes sont bouchées. Elles sont souvent bouchées dans notre bureau et en Russie en général. Que voulez-vous ? Nous vivons dans un pays barbare. Ma façon de marcher, ça vous étonne ? le *fait* que je marche ? Et l'aérobic ? Pensez-vous que j'ai le temps de faire de la gymnastique ? Et les crimes ? et les criminels ? Sans mon zèle, ils seraient tous en liberté, et cette liberté ne serait même pas *provisoire*. Ce serait une liberté *permanente*, quasi *éternelle*. Un pays démocratique, quoi. Mais la Russie n'est pas une démocratie, comme vous le savez. Donc, je marche pour faire contrepoids à mon immobilité relative. Après tout, je suis enfermé dans ce bureau toute la journée : je pars à dix-neuf heures. Vous pensez que c'est juste ? C'est ce que j'ai dit aux hommes et aux femmes : 'Ne commettez-pas de crimes. Laissez-moi me reposer et m'entraîner pour les Jeux olympiques. Oui, je tiens à y participer pour maintenir ma forme. Sinon, je risque de tomber malade pour de bon. Et la plupart des criminels resteront impunis. Vous, entre autres. »

Raskolnikov, lui aussi, rend hommage au balancier psychologique. Tantôt il dit « oui », tantôt il dit « non ». Il veut se rendre, aller à la police et tout avouer. Et puis il se dit que rien n'est perdu, qu'il est encore plein d'énergie, d'élan vital et d'évolution créatrice. Autrement dit, il est Napoléon, ne serait-ce qu'en partie. Mais quelle partie, quelle partie ! Elle n'est pas moins grande que le tout. Elle est peut-être même *plus* grande que le tout : tout dépend de notre angle de vision. Si on regarde de plus près, on voit que cette partie est plus grande que le tout. Il s'agit une fois de plus d'une illusion optique, mais notre vie n'est rien d'autre qu'une illusion optique. Napoléon était petit ; sa taille était petite. C'était une illusion optique, comme tout le monde s'en rend compte de nos jours. Il était grand et personne ne le conteste aujourd'hui. Même Raskolnikov ne le contestait pas, puisqu'il voulait devenir Napoléon. En réalité, il était devant un dilemme : soit vivre comme Napoléon, soit réduire son existence à celle d'un pou. Par conséquent il était tantôt un pou, tantôt Napoléon. En le voyant, un officier de police disait : « Aujourd'hui vous êtes Napoléon, à ce que je vois. » Et le lendemain il disait la même chose, sauf qu'il mettait le mot « pou » à la place du nom de Napoléon.

Raskolnikov faisait des aveux et une minute après, il disait : « Ne croyez surtout pas que je vous ai fait des aveux. Je vous fais mes *adieux*. Vous me prenez pour qui ? pour un pou ?

- Non, on ne vous prend pas pour un pou, disait son interlocuteur.
- Mais si, je *suis* un pou de temps à autre.
- Non, les poux ne tuent pas les hommes. Ils vivent sur eux *en parasites*.
- D'accord, je suis un parasite.
- En quelque sorte. Mais avant tout, vous êtes un assassin.
- Napoléon, pas un assassin. Napoléon a tué des millions de gens, mais personne ne l'appelle assassin.
- Mais si, on l'appelle assassin de temps à autre.
- Qui ?
- Chateaubriand, par exemple. Ou Tolstoï.
- Vous lisez donc Tolstoï ? Ne savez-vous pas que les Russes doivent choisir entre Tolstoï et Dostoïevski ? Un vrai Russe ne peut pas aimer ces deux écrivains à la fois.

- Peut-être pas *à la fois*. Mais on peut aimer Dostoïevski dans sa jeunesse et Tolstoï dans sa vieillesse – même si on est Russe. Par parenthèse, Tolstoï ne vous aurait pas fait tuer les deux vieilles femmes. Il vous aurait envoyé à Borodino pour que vous puissiez participer à la bataille contre Napoléon. Vous auriez tué deux vieux généraux. Pas de bagne. Une médaille plutôt. »

La plupart des héros de Dostoïevski semblent vouloir rendre hommage à Kierkegaard qu'ils ne connaissent pas. Mais on n'a pas besoin de Kierkegaard, Hegel ou d'autres philosophes pour se balancer sans arrêt entre ceci et cela. Entre « ou bien » et « ou bien ». Il y en va de même pour ses héroïnes – pour Nastassia Phillipovna, par exemple. En réalité, elle arrive à se passer de *non*, lorsqu'elle a l'intention d'épouser tantôt le prince Mychkine, tantôt Ragogine. Elle dit « *oui* » tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Il est vrai que cela s'apparente à un *non* adressé tantôt à Ragogine, tantôt à Mychkine, mais cela revient au même. On se demande d'ailleurs pourquoi il faut écrire tant de pages, si tout est du pareil au même, même ce qui semble si différent de tout ce qui précède et succède. Quoi ? Quelque chose. Et ce quelque chose revient au même également. On dit « *oui* », on dit « *non* » et on vous tue de toute façon – en tout cas, dans les romans de Dostoïevski. Il paraît qu'il connaissait la vie mieux que la plupart des écrivains. Dans ce cas, son balancier ou plutôt son absence – ~~il n'est pas là~~ – il est absent si tout revient au même – est un symbole de la vérité qu'on préfère ne pas connaître pour ne pas en mourir. On ne veut pas mourir – même Spinoza en parle. Notre être est vivant, pour le moment. On persévère, on persiste et signe. Il y a beaucoup de signatures dans les romans de Dostoïevski ; ses personnages signent des documents qui les obligent à se suicider, mais à la veille de leur suicide, il continue à faire de la gymnastique pour ne pas perdre la forme. Il faut être en forme pour se suicider avec dignité.

« Je veux vivre, je veux vivre », crient les héroïnes de Dostoïevski, même si elles font tout pour mourir. C'est cela la psychologie. Ou bien, ou bien. Ou bien on vit, ou bien on meurt. Il n'y a rien à

faire, mais, pour une raison inconnue, on sort des revolvers et on les presse contre les tempes et les cœurs. C'est aussi de la psychologie, comme tout le reste.

Non, il ne s'agit pas de *tout* le reste parce qu'il y a Zurbaran et ses personnages qui n'ont que faire de la psychologie. Ils réussissent à l'éviter lorsqu'ils regardent le ciel, comme pour se débarrasser de la terre. Mais non, ils ne veulent pas cela ; ils ne veulent rien du tout. Il n'y a pas de « ou bien, ou bien » dans leur vie. On ne sait pas si c'est bien ou non. La question ne se pose même pas. Ils ne se posent pas de questions, ils ne sortent pas de revolvers soit pour menacer quelqu'un, soit pour se tuer. Non, ils *perdurent* dans l'espace d'un tableau. On ne sait pas ce qu'ils font à l'extérieur, *en dehors* des tableaux. Rien, sans doute : ils n'existent pas, même s'il y a des hommes et des femmes qui ont servi de modèles à ce peintre espagnol. Ses personnages sont suspendus entre ciel et terre, et grâce à eux, on constate qu'il y a tout un monde entre ciel et terre, contrairement à ce qu'on pensait autrefois. On savait qu'il y avait des oiseaux et des nuages. Et même des avions, de temps en temps. À présent on sait qu'il y a aussi des hommes et des femmes – des personnages de Zurbaran, entre autres. Ce ne sont pas des mystiques, malgré les affirmations des critiques. Ils pensent que les personnages de Zurbaran sont remplis de vie spirituelle. Ils ne sont remplis de *rien*, si étrange que cela paraisse. On est habitué à ce que le genre humain soit tantôt à moitié plein, tantôt à moitié vide. Mais il y a des bouddhistes qui sont *tout à fait* vides, grâce au nirvana, comme nous le savons.

Nous ne savons presque rien au sujet du nirvana, mais dès que le vide fait apparition sur notre agenda, nous prononçons le mot « nirvana » sans y penser. Parfois, nous le prononçons inconsciemment. Nous nous demandons d'ailleurs pourquoi ce mot se trouve dans notre inconscient. Étions-nous hindous ou bouddhistes dans nos vies antérieures ? Seul notre inconscient garde ces vies dans son for intérieur. Zurbaran débarrasse ses personnages de leur for intérieur. Dommage qu'il ne puisse effectuer cette opération ou plutôt cette réforme dans *notre* inconscient, dans *notre* conscience et dans *notre* corps, sans parler de notre *âme*. D'ailleurs, les personnages de Zurbaran ne parlent *jamais* de leur âme, contrairement à ce que pensent les critiques d'art. Pourquoi ? Parce qu'ils ne parlent ni dans la vie de tous les jours, ni sur les tableaux. Ils sont sourds-muets. Ils ne sont ni malentendants ni malparlants ni malprononçants. Ils sont *sourds-muets*, point à la ligne.

Par contre, les *objets* de Zurbaran ont des pieds sur terre, de sorte qu'on les confond parfois avec les créatures animées. Ils s'alignent comme à la parade et nous offrent leur for intérieur ; ils *se confessent*. Les humains ne le font jamais, même s'ils sont moins moines, mystiques ou fanatiques. Ils se vident en permanence, comme s'ils étaient remplis d'ordures. Les natures mortes de Zurbaran sont plus vivantes que les vivants.

Mais revenons à la psychologie : on ne peut pas s'en passer, contrairement à ce que pensent les bouddhistes et Robbe-Grillet. Revenons aux grimaces et aux ras bords, si *je* puis dire. On peut écrire tout un livre en disant « on », « nous », « vous » – en demeurant *neutre*, en quelque sorte. Mais lorsqu'il s'agit de la psychologie, *on* est obligé de dire « *je* » ; même « moi » ne suffit pas parfois. On dit « je » une fois – cela suffit largement –, et puis *on* continue sur sa lancée.

Pourquoi a-t-on vraiment besoin de la psychologie ? Supposons que vous vouliez vous débarrasser d'une femme. Elle n'est ni fatale ni particulièrement belle ; d'ailleurs, elle ne s'appelle pas Hélène. Mais elle est collante, trop collante.

Alors, on décide de s'en débarrasser une fois *pour toutes*. Elle a l'habitude de vous appeler pour vous dire que vous lui manquez. Parfois elle dit même qu'elle ne peut pas vivre sans vous. Vous avez beau lui dire qu'elle vit sans vous dans un autre pays, qu'elle ne meurt pas dans ce pays où vous ne mettez jamais les pieds. Elle répond qu'elle meurt à petit feu et que vous serez considéré comme son meurtrier si vous ne la voyez pas de temps en temps. Bref, elle veut vous rendre visite et elle met son plan à exécution. Une fois de plus, vous êtes coincé et vous ne savez que faire. Il ne faut surtout pas s'identifier aux personnages de Zurbaran. Cela ne sert à rien de regarder le ciel qui ne vous donnera aucun conseil, pour une fois. Une fois de plus, Dieu est endormi ou Il se repose sur Ses lauriers : le monde est toujours beau et il y a de quoi être fier. Oui, le monde est toujours beau, malgré les trous dans la couche d'ozone, malgré les centrales nucléaires qui explosent au mauvais moment.

Que dirait-elle si elle vous voyait en ce moment ? Il manigance quelque chose. Oui, elle a raison, comme d'habitude. C'est une mauvaise habitude – en tout cas, en ce qui *vous* concerne. Tout cela vous concerne, hélas, car vous êtes pris à votre propre piège. C'est toujours la même chose, la même histoire. Vous allez à votre bureau et, chemin faisant, vous laissez traîner vos yeux sur les jambes féminines. Il y a des hommes qui ont des jambes féminines ; vous les regardez aussi. Pour une fois, vous ne faites pas la distinction entre homme et femme. C'est le moment de rappeler qu'il y a beaucoup d'androgynes de par le monde, et Platon n'y est pour rien : même s'il n'avait pas écrit *Le banquet*, il y aurait eu des androgynes à l'origine du monde ou plutôt à ses origines. Originellement, il n'y avait que des androgynes sur la surface de la terre. Il en reste encore quelques uns ; ou quelques unes.

Vous observez donc les jambes tout court – vous aimez de *longues* jambes, cela va sans dire –, et tout à coup, vous avez un coup de foudre. Les jambes sous le charme desquelles vous êtes tombé appartiennent à une femme. Votre regard professionnel suit ses contours et arrive à la longue à son visage qui n'est pas mal, comme vous le définissez. Puis, vous corrigez le tir : « Il n'est pas mal *du tout*. » Et pourtant elle n'est pas l'héritière de la Belle Hélène. Il n'empêche qu'elle vous plaît au point de vous faire faire demi-tour. Vous vous lancez à la poursuite de cette femme ; autrement dit, vous faites quelques pas dans sa direction. À présent, elle est à portée de la main ; c'est le cas de le dire. Vous lui dites quelque chose, dans ce genre. Vous lui dites que vous vous sentez très proche d'elle, que vous avez des atomes crochus. Elle vous croit et vous l'invitez dans un restaurant trois étoiles. On commence d'habitude par ce genre de restaurant pour conquérir une femme sur le champ. Ensuite on passe aux restaurants deux étoiles et on finit par se contenter d'un bistrot à la mode.

C'est ce qui vous est arrivé l'année dernière : une paire de jambes, un coup de foudre, un restaurant trois étoiles. Puis votre désir est devenu réalité – le soir même, de sorte que vous vous êtes même félicité en disant que vous étiez encore capable de séduire des femmes, malgré votre âge et

quelques rides qui parcourent votre visage depuis quelque temps. Parcourent ? Est-ce le mot juste ? Elles semblent *parcourir* votre visage lorsque vous vous regardez dans un miroir. Vous faites des grimaces pour vous en débarrasser. C'est à cause de vos grimaces qu'elles *semblent* parcourir votre visage. En vérité, elles y sont *ancrées, incrustées*. Elles font partie de votre vie et aucune grimace, aucune crème ne les éliminera. On vous parle sans cesse de chirurgie esthétique. Mais on vous en parle pour vous mettre en garde contre toute intervention, si innocente et indolore soit-elle. D'après vos conseillers, vous risquez de devenir difforme et vous préférez la forme à la difformité.

Cette femme vous plaît, mais cela ne veut pas dire que vous soyez amoureux d'elle : il y a une différence entre plaire et déchaîner une passion amoureuse. Il y a également une différence entre passion et amour. Tout cela relève de la psychologie et Dostoïevski en savait quelque chose. Mavriki *plaît* à Liza Touchina parce qu'il est bon et elle n'arrive plus à se passer de son aide morale et physique. Mais elle *aime* Stavroguine et cet amour la conduit à la mort, ce qui se passe assez souvent, à en juger par l'expression « l'amour à la mort ». Si cette expression existe, c'est que le phénomène qu'elle désigne existe aussi. Il est vrai qu'il y a beaucoup d'expressions en l'air ; on leur donne naissance et elles s'évaporent. La langue est un jeu que même les adultes adulent, malgré le travail qui les submerge. Mais cette fois, une expression veut dire ce qu'elle veut dire. Elle le dit tout haut et tout le monde acquiesce de la tête. Tout le monde comprend de quoi il s'agit. Ce n'est pas la peine de faire un discours à ce sujet ou d'écrire un roman. Vous pouvez en écrire deux, si vous voulez. Dostoïevski en a écrit plusieurs et la plupart de ses personnages se dirigent vers la mort à cause de l'amour qui les *ronge* littéralement.

Bref, vous n'aimez pas cette femme, contrairement à la plupart de héros de Dostoïevski. Ils n'aiment pas cette femme non plus, car ils ne la connaissent pas. Ils aiment d'autres femmes qui sont fatales la plupart du temps. Et cela finit mal, comme d'habitude. Mais vous, vous n'avez pas envie de prendre cette habitude ; vous voulez vivre et on vous comprend.

Comment se débarrasser de cette femme ? Si on lui dit : « Ne reviens plus », elle reviendra à coup sûr, ne serait-ce que pour ne pas vous obéir. Il y a des femmes qui vous contredisent sans arrêt simplement pour ne pas être d'accord avec vous. C'est aussi de la psychologie, un de ses aspects. C'est un des aspects les plus sombres de la psychologie qui nous fait perdre ~~le~~ notre temps sans nous apporter quoi que ce soit. Hélas, nous n'y pouvons rien : certaines femmes continuent à nous contredire pour affermir leur *autorité* et leur *pouvoir*. Un mot ne leur suffit pas. Elles veulent aussi faire valoir leurs droits. Aucun avocat ne le fera pour elles. Et même s'il y avait un tel avocat dans le monde des affaires, elles le feraient elles-mêmes pour triompher *personnellement* des hommes et de l'humanité en général.

Cette femme reviendra toujours – rien que pour contrecarrer vos désirs. Alors, vous regardez vos chaises qui datent du XIX^e siècle. Ce sont des chaises Charles X et elles sont très fragiles ; on ne doit pas s'adosser au dossier pour ne pas les casser. Et la beauté du passé disparaît une fois de plus. La femme en question se fait inviter une fois de plus. Une fois de plus, elle réapparaît dans votre vie.

D'habitude, le passé disparaît. Elle appartient à une parcelle du passé, mais elle ne disparaît pas. C'est le contraire qui se produit : elle réapparaît de temps en temps et toujours au mauvais moment. Soigneusement elle choisit le moment de sa réapparition et c'est toujours un mauvais moment qu'elle choisit, si bien que vous vous mettez à croire qu'il n'y a pas de *bons* moments dans votre vie. Et même s'il y en avait quelques uns de temps en temps – le hasard fait bien les choses, comme on le sait – cette femme serait capable de transformer ce moment en un très *mauvais* moment, en un désastre. Et pourtant elle n'appartient pas à la catégorie des femmes fatales. C'est plutôt une héritière de Calamity Jane. Et vous préférez Hélène de Troie.

Elle vient et vous vous inclinez vers une de ces chaises fragiles. Elles entourent la table de votre salle à manger, mais cette fois il ne s'agit pas d'un repas ; elle est en train de prendre un café. Elle est plutôt relax, cette femme, en ce moment. Le café lui fait oublier son bureau, ses collègues, ses ennemis. Son corps est relax, lui aussi. C'est surtout *lui* qui est relax. La chaise se met à craquer, à geindre, à gémir. Elle n'entend rien. Elle est au septième ciel : l'homme de sa vie est là et le café est bon. La chaise craque définitivement. Le sourire quitte son visage – sans regret, sans regret. Elle se retourne et voit les dégâts. Sans leur dire bonjour elle se met à se disculper. Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi, dit-elle. Vous gardez un silence absolu. Est-ce moi ? se demande-t-elle tout haut ou plutôt tout bas. Non, c'est impossible. J'ai bougé, légèrement. Vous lui dites simplement : « Tu t'es appuyée sur le dossier de cette chaise. Elle est fragile, elle est ancienne. Elle est cassée. » Quelle honte ! Une femme adulte qui ne connaît pas l'étiquette. Anéantie et humiliée, elle pleure ; elle vous propose de payer la réparation. Vous lui dites que ce n'est pas la peine de garder une chaise fissurée. Vous la jetterez après son départ. Elle part ; l'histoire est terminée. Vous ne jetez pas la chaise ; vous la faites réparer. Un vrai conte psychologique.

La psychologie est souvent à double tranchant : Porfiri Pétrovitch le reconnaît. On cherche les motifs de la conduite de quelqu'un et on prend un motif pour un autre sans s'en apercevoir. On confond les motifs, on confond les psychologies car il y en a plusieurs et parfois on hésite entre plusieurs psychologies qui ont l'air identiques, semblables. Et puis on se rend compte qu'une nuance les écarte, les sépare soit temporairement, soit à tout jamais. La plupart du temps les psychologies font des apartés et on ne les entend pas, quoi qu'on fasse. On tend les oreilles, on achète des amplificateurs. Rien n'y fait et une fois de plus, on rate une occasion et on ne comprend rien. On dit alors que la personne qu'on observe est folle ou au moins illogique. Elle n'est ni l'un ni l'autre. Elle est *psychologique*, mais Dostoïevski est mort et personne à part lui ne peut nous expliquer de quoi il s'agit. Surtout pas Freud.

Zurbaran se débarrasse de la psychologie et même de Dieu dont l'image est étroitement liée à la psychologie. Si vous avez une révélation, quelque chose vous y prépare. Ou vous subissez le choc de votre vie. Quoi qu'il en soit, une fois de plus, l'affaire relève de la psychologie. Une nuance de trop et vous ne croyez pas en Dieu. Une nuance de moins et vous y croyez. Vous croyez en Dieu et à tous ses anges, quel que soit leur rang et leur support psychologique, poétique, mythique, moral et oral.

Zurabaran passe au travers de tout cela. Une foule d'anges se tient devant sa porte. Il ouvre la porte et passe au travers de cette foule ; personne ne le bouscule.

On dirait que ses personnages sont absents. Ils ont l'air absent ; leur corps est absent, lui aussi. Les personnages de Giovanni Bellini nous montrent leur harmonie, la paix de leur âme ; ils ne réagissent ni à leur temps ni à l'espace. Les peintres flamands nous font ressentir le sérieux de leurs portraits, la solennité de leur monde extérieur qui porte sa lumière vers l'extérieur. Zurbarán supprime tous les *mondes* – et *tout le monde*, dans une certaine mesure. Ses madones ne sont ni tendres ni mélancoliques, contrairement à ce que disent les critiques. Elles n'ont pas un visage de madone. Elles *n'ont pas de visage*, pour ainsi dire. Elles sont absentes. Un violoniste joue une sonate de Mozart. « Mozart était absent », dit un critique. C'est plutôt un mauvais signe ; en tout cas, ce n'est pas un compliment. La Madone est là, au centre du tableau. Et en même temps elle n'est pas là. C'est un bon signe : elle est au ciel. Et pourtant elle est toujours à la surface de la terre. Le tableau la représente au moment qui précède son ascension. Mais elle est déjà au ciel ; tout est déjà accompli. Tout a été accompli au moment où le Big Bang a retenti dans le cosmos ou plutôt au milieu de son absence. Et même avant, avant le Big Bang. Tout est né avant sa propre naissance. Les personnages de Zurbarán son hors du temps et de l'espace. Ils sont hors de ce peintre, de *tous* les peintres.

PARADIS OU ENFER

On prononce si souvent ces deux mots qu'on ne sait plus ce qu'ils signifient. Quelqu'un voit deux arbustes au milieu de nulle part et dit : « Quel paradis ! » Une autre personne dit, en visitant le même endroit : « Quel enfer ! » Pourquoi ? Parce qu'il regarde ce *nulle part* et non les deux arbustes qui ne sont pas beaux, par-dessus le marché. Alors, pourquoi dire qu'il s'agit du paradis ? Parce que ce sont des arbustes, deux émanations de la nature qui a l'air absente quand on tourne ses regards vers ce nulle part qu'on n'aime pas par la force des choses. Comment voulez-vous qu'on aime un endroit où il n'y a ni cinémas ni boutiques ni supermarchés ? L'air n'y est pas pur non plus. On dirait qu'une centrale nucléaire n'est pas loin ; et une usine de produits chimiques. Et pourtant il y a des gens qui disent : « Quel paradis ! » Soit ils sortent d'un enfer quelconque – il y en a beaucoup sur terre – ou bien ils sont inconscients, fous, stupides, naïfs, et cetera. Ils sont peut-être simplement et cetera, rien d'autre. On parle des individus et on dit à la fin : « Et cetera. » C'est d'eux qu'on parle à ce moment-là.

Selon la croyance populaire, le paradis se trouve en haut et l'enfer en bas. Si on veut voir le paradis, on regarde vers le haut et on ne voit rien. Il n'empêche qu'on continue à regarder vers le haut, car on veut voir Dieu ; et si on Le voit, on voit le paradis par la même occasion. Tandis que si on regarde vers le bas, on ne voit rien, sauf la surface de la terre : quelques cailloux, de la boue, des crottes de chiens. On creuse un trou pour voir l'enfer, mais on ne voit que de l'eau. C'est un puits qu'on a créé sans le vouloir, par inadvertance. Cela nous renseigne sur la nature de l'enfer sans nous le montrer : on peut s'y trouver par inadvertance, sans le vouloir, par malchance. D'ailleurs, on n'a pas

besoin de le voir : on le verra quand il le faudra. En tout cas, c'est ce que disent les sages. Et quand on leur demande ce qu'ils entendent par « quand il le faudra », ils disent : « Il faut bien. » Quoi qu'il en soit, on ne boit pas l'eau qu'on voit au fond de ce puits ; on craint que ce ne soit l'eau du Styx.

« Non, il ne faut pas bien ? », disons-nous en sachant qu'il s'agit de notre séjour en enfer. On dit toujours que ce séjour est interminable, voir éternel. On n'en sort pas, en d'autres termes. Les termes changent, l'enfer demeure. On envie les Mésopotamiens qui n'avaient ni enfer ni paradis. En effet, on peut se passer du paradis si on n'envoie personne en enfer, sous aucun prétexte. Les prétextes, on en trouve partout. Vous avez dit : « Merde », donc vous allez en enfer. Vous *pensez*, donc vous *allez* en enfer. Pourquoi ? Parce que vos pensées ne correspondent pas à ceci, mais s'accordent plutôt avec cela. Et cela vous conduit directement en enfer. Vous franchissez le portail et pataugez dans la boue d'où sortent des flammes. Vous êtes sale, vous brûlez. Vous brûlez d'envie d'en sortir, mais vous n'en sortez pas, car c'est ainsi que c'est écrit là-haut ou plutôt là-bas ou plutôt en bas. Bref, c'est écrit *partout* et vous n'avez qu'à avaler la pilule. Vous l'avalez et vous pensez que c'est fini, que votre séjour en enfer n'est pas infini. Non, ce n'est pas encore fini. Alors, vous avalez encore une pilule. Il ne se passe rien : toujours la boue, le feu, la pluie du feu, les mâchoires de Satan. Bref, c'est interminable – comme une sonate de Schubert dans l'esprit des malentendants.

L'endroit où les habitants de Mésopotamie tue l'éternité s'appelle « X » ou « Y » : comme d'habitude, il y a des problèmes linguistiques dans le royaume de l'Au-delà. Le chemin qui y mène est en sens interdit ; c'est une rue à sens unique, comme tous les automobilistes le savent. C'est pour cela qu'ils ne prennent jamais ce chemin, d'autant que ce n'est pas une autoroute. ~~Cela~~ ? quoi ? Le sens interdit ? Le chemin ? existe toujours, car l'Au-delà est éternel, même s'il s'agit d'un au-delà préchrétien. Il y a donc un chemin qui y mène, mais les automobilistes l'évitent pour ne pas s'embourber, pour ne pas se perdre dans un endroit où il y a surtout de la poussière. Les morts qui y séjournent sont privés de lumière et même si on braque tous les projecteurs disponibles sur cet endroit situé presque au centre de la terre, on ne verra rien du tout. On ne réussira pas à vaincre les ténèbres éternelles. Les habitants sont vêtus comme des oiseaux d'un vêtement de plumes qui nous rappelle les robes de Chanel ou d'Yves Saint-Laurent. Bref, on a l'impression d'assister à un défilé de haute couture, surtout quand les habitants de X se promènent dans les rues. On les envie *un peu*, mais pas à *cent pour cent*. Leur pain est de la poussière, leur vin est de la poussière. Sur les portes et les verrous de leurs demeures s'accumule la poussière. Il y en va de même pour leur visage et pour leurs pensées. Leurs sentiments sont poussiéreux, eux aussi. Et leurs sensations, et leurs passions. Et pourtant on préfère X à l'enfer chrétien : on n'y est pas soumis à la torture. On n'a ni chaud ni froid. La température est agréable et on s'y sent bien, malgré l'absence du soleil et de la lune. La lune assiste les amoureux, mais tout est poussiéreux dans le royaume d'Y. La poussière bouche les ouvertures du cœur ; le sentiment d'amour est inconnu à Z.

Alors, on se dit qu'on préfère l'enfer *et* le paradis parce que l'amour compte plus que l'absence de tortures. Et même en enfer on peut aimer, car il ne faut pas oublier que les masochistes *aiment* leurs

souffrances. Et puis ils sont capables de tomber amoureux du diable. Secrètement, ils sont déjà amoureux de lui parce que seul le diable sait infliger une torture *sophistiquée*. Dieu est trop direct : une poêle à frire, un congélateur. Dieu vous prive de nourriture et vous mourez de faim. Et que faites-vous dans l'au-delà mésopotamien ? Que faites-vous dans l'Au-delà, d'une façon générale ? Il ne faut surtout pas généraliser dans ce domaine. Les damnés subissent la torture, les saintes dansent à longueur de journée et il ne faut pas oublier que la journée paradisiaque dure *éternellement*, de sorte qu'on n'y dort pas du tout. Comment dormir en pleine lumière ? Et il n'y a pas de rideaux au paradis. Vous êtes censé subir la grâce Dieu et Le voir *clairement*. Les rideaux risquent d'obscurcir l'image de Dieu et celle de notre âme.

On y danse, on y danse tout en rond, tout en carré, tout en triangle. On danse au paradis parce qu'il n'y a rien d'autre à faire dans la cité de Dieu. On n'y mange même pas, car si vous mangez, tôt ou tard vous risquez de tomber sur une pomme. Et alors – bonjour les dégâts ! Comment faire pour ne pas manger de pommes, de fruits interdits en général ? C'est bon pour la santé, paraît-il. Mais au paradis nous sommes bien portants et nous n'avons besoin ni de fruits ni de légumes pour nous maintenir en forme. Il paraît qu'il faut manger au moins sept légumes différents – chaque jour, chaque jour. Combien de fruits ? Six fruits autorisés et un fruit défendu. Dieu nous permet de manger un fruit défendu par jour. C'est cela Sa grâce et Sa bonté.

Que mange-t-on en Mésopotamie, dans *son* au-delà ? Tout compte fait, cet au-delà ressemble à notre purgatoire. On est censé y compter sur les vivants qui prient pour nous. Pourquoi ? Pour que nous ne mangions pas n'importe quoi. Oui, si vous n'avez personne sur terre, si vous ne pouvez pas dire à quelqu'un : « Priez pour moi », vous mangez n'importe quoi. Avant votre mort – après son arrivée ce sera trop tard – vous devez rassembler tous vos amis pour leur dire : « Priez pour moi. » Vous êtes étendu sur votre lit de mort et vos proches approchent leurs oreilles de votre bouche. Vous répétez : « Priez pour moi parce que je suis un fin gourmet. Vous le savez, d'ailleurs. Combien de fois êtes-vous venus chez moi pour manger du foie gras ? Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ? Savez-vous ce qu'on mange dans l'au-delà ? Les restes des marmites et les pains jetés dans la rue. Mais vous mangez des pâtés et des pâtes, si quelqu'un prie pour vous dans le monde des vivants. Vous êtes toujours en vie et vous n'avez pas de boulot. Vous êtes tous des chômeurs. Voilà un boulot pour vous : Priez pour moi.

- Serons-nous rémunérés ? disent les amis.
- Oui, je vous laisse mes villas.
- Et tes voitures ?
- Aussi.
- Et ta collection de tableaux ?
- Aussi, aussi.
- Tu dois nous dire le texte *exact* de la prière, sinon nous risquons de faire des bêtises.

- Vous dites : 'Dieu miséricordieux ! S'il te plaît, n'oublie pas notre ami. C'est un fin gourmet et il ne veut pas souffrir dans l'Au-delà. Il est aussi œnologue. Tous les jours il doit boire deux bouteilles de vin, sinon il risque de mourir de soif. Mais attention : pas de vins de soif. Rien que de premiers crus et les bourgognes du domaine de la Romanée Conti. Dis-le à tes anges. »

Il est vrai que nous n'avons pas besoin d'aller en Mésopotamie pour profiter des grands crus. Il suffit de se comporter comme il faut sur la surface de la terre et nous voilà au paradis. On nous sert royalement. On nous sert quoi ? Du sang. Du sang du Christ ? Non, du sang tout court. Pour quoi faire ? Les âmes des morts ont besoin de sang pour prendre forme et retrouver le visage qu'elles avaient lors de leur dernière incarnation. Sans ce sang sacrificiel, leur existence se résume à une forme d'errance vaporeuse, de sommeil creux. Attendez, attendez. On s'est sans doute trompé de paradis ou d'enfer. Il y en a tellement sous terre et au-dessus d'elle qu'on se perd en conjectures. Il faut d'abord savoir dans quel au-delà on se trouve actuellement. Dieu peut changer d'avis plus tard : Il le fait tout le temps. Mais pour le moment nous sommes dans un au-delà bien précis. On nous sert du sang. Alors, nous nous disons que notre corps est parti ; il ne nous reste qu'une âme bien chétive. Tant pis, tant mieux. Nous avons quelque chose et ce n'est déjà pas mal. Qui plus est, nous avons quelque chose à nous mettre sous la dent. Quoi ? Du sang. Peut-on se mettre ce sang sous la dent ?

Il y a un miroir dans l'au-delà où l'on se trouve. On y jette un coup d'œil et on voit une âme. On sait que c'est une âme : cela ne peut pas être un corps. En tout cas, ce qu'on voit ne ressemble pas à un corps. Cela ne ressemble pas à une âme non plus, mais on croit que c'en est une. Pourquoi ? Parce qu'elle est vaporeuse. Elle n'erre pas encore, car elle dort paisiblement. À côté de son lit, un ange met une coupe remplie de sang. Cette coupe est à moitié vide, mais l'âme n'y fait pas attention. Elle n'est pas tenue de savoir si elle est optimiste ou pessimiste. Elle *existe* et c'est ce qui compte. C'est une existence *vaporeuse* ; il vaut mieux être une vapeur que rien du tout. Mais l'âme a envie de devenir homme. En tout cas, elle a envie de rencontrer un corps humain pour s'incarner une fois encore. Et pour ça il faut qu'elle boive du sang. Elle tend la main, prend la coupe et la boit jusqu'à la lie.

Puis elle se redresse et prend son envol. Elle vole vers une foule de corps pour en choisir un. À présent c'est une belle âme et elle voit une belle femme. Et comme cette âme n'est pas misogyne – personne n'est misogyne dans l'Au-delà – elle pénètre à l'intérieur du corps de la femme et fait corps avec elle. C'est ainsi qu'on ressuscite les morts. Où ? dans quel au-delà ? au sein de quelle religion ? Peu importe. L'essentiel est de *ressusciter*. Pour quoi faire ? pour participer aux Jeux olympiques ? Non, pour participer à la Résurrection, pour créer des chefs-d'œuvre, pour chanter les louanges de Dieu. Mais vous pouvez le faire dans l'Au-delà, dans n'importe quel au-delà. D'ailleurs, Dieu n'a que faire de vos louanges posthumes. Il faut que vous Le remerciez sur la surface de la terre. Il faut que *tout le monde* vous entende. Il faut que tout le monde *croie* en Dieu, et vos chants peuvent apporter leur contribution à cette tendance ou plutôt à cette conversion, à cette révélation.

Et votre sang ? Tertullien dit que la clé du paradis se trouve dans votre sang, à condition que vous soyez un martyr. Comment en devenir un ? Il faut qu'on vous le dise assez vite, sinon vous

risquer de mourir *avant* de devenir un martyr. Et si vous n'en devenez pas un, le paradis sera fermé à clé. C'est la même clé, mais elle fonctionne dans les deux sens : tantôt elle ouvre la porte du paradis, tantôt elle la ferme. Vous essayez de devenir un martyr ; vous faites de votre mieux pour souffrir. Il ne s'agit pas de n'importe quelle souffrance. Il faut souffrir pour le christianisme, pas pour le paganisme. Comment accomplir cette tâche vénérable et combien utile ?

Vous voyez un athée et vous lui dites : « Il faut croire en Dieu, sinon vous irez en enfer.

- Je ne crois pas à l'enfer, dit l'athée.

- A quoi croyez-vous ?

- Je crois à la terre, à la vie.

- Alors, vous êtes nietzschéen ?

- Pas nécessairement.

- Vous n'êtes donc rien.

- Peut-être. Je n'en sais rien.

- Il faut que vous deveniez quelque chose ou plutôt quelqu'un.

- Comment ?

- Je vais verser mon sang devant vous. Si je le fais, croirez-vous en Dieu ?

- Je ne vois pas le rapport.

- Je crois en Dieu au point de vouloir verser mon sang pour Lui. N'est-ce pas une preuve irréfutable ?

- Non.

- Alors, je ne verserai pas mon sang devant vous. »

De nos jours, il est quasi impossible de devenir un martyr. Il est vrai que tout le monde est un martyr sur cette terre et même dans ses entrailles – à condition qu'on croie à l'enfer. Mais la cause chrétienne ? Comment l'inscrire dans ce calvaire ? Faut-il voir du côté des musulmans ? Que feront-ils si on leur dit : « Il faut croire en Jésus-Christ » ? Ils répondront : « Nous aussi, nous croyons en Lui. Il est un de nos prophètes. » Pas de couteaux, pas de revolvers. On est toujours en vie. Que faire ?

Et pourtant il faut faire *quelque chose*, sinon la porte du paradis restera fermée à tout jamais. Ah, le jardin d'Éden. Il n'y a qu'à regarder le panneau de gauche du triptyque *Le Jardin des Délices*. Jérôme Bosch. Il savait de quoi il parlait avec son pinceau. Tout le monde pense à l'Éden et à l'état où notre esprit et notre corps se reposaient à l'époque où nous n'avions pas besoin de nous couvrir, de parcourir les boutiques, d'étudier les catalogues. Pas de robes, pas de vestes, pas de tailleurs. Nous ne rêvions pas de lunettes en mesure de déshabiller tout le monde. Non, tout le monde était déshabillé. Tout le monde ? Adam et Ève. Bon, nous sommes Adam et notre maîtresse est Ève. Toute l'humanité peut rêver de cette façon. Même les homosexuels y trouvent leur compte. Il suffit de s'appeler Ève ou Adam : personne ne vérifie quels organes génitaux vous avez. Et puis il y a des travestis et des chirurgiens qui font tout ce que vous voulez de votre corps.

Les délices nous attendaient partout. Cela veut dire quoi, Éden ? Mollesse, douceur ou délicatesse. Cela nous convient à merveille. Ce n'est pas pour rien que Baudelaire affirmait que « tout poète lyrique, en vertu de sa nature, opère fatalement un retour vers l'Éden perdu ». Et nous ? Sommes-nous des poètes lyriques ? Pourquoi pas ? Voici un haïku. On n'a pas besoin d'écrire la *Comédie* de Dante pour devenir un poète lyrique.

O jardin ! O Éden !

Mon âme est en repos.

Mon âme est en dépôt.

Au jardin d'Éden, s'entend. On y retourne, on s'y prélasser. Mollesse, délicatesse. C'est la version de la Septante qui nous parle en ces termes. La Vulgate renchérit : « Volupté, délices. » Il paraît que ce n'est pas correct ; ce n'est pas une traduction exacte. Tant pis, cela nous convient ; nous l'avons déjà dit. C'est fait. L'étymologie courante attribue au nom *Éden* une origine akkadienne, sous la forme *edinu*, « plaine », « lieu fertile et florissant ». Akkadien, arcadien. Il ne faut pas vagabonder dans ces arcanes. Nous sommes *bien* et c'est ça qui compte. Les mots ne comptent pas. Appelez ce paradis comme vous voulez, mais laissez-nous tranquille. C'est la tranquillité qui règne au paradis. Que ce soit une plaine ou une montagne, ça nous est égal. Espérons qu'il ne s'agisse pas d'une *morne* plaine.

La racine hébraïque '*d*', « source », « fontaine », a été rapportée au sumérien *id*, « rivière », qui a donné en akkadien *edu*, « flot ». Elle indique par ailleurs une durée, une période de temps infinie. Ça recommence. Ces intellectuels veulent toujours en savoir plus, au lieu de se laisser aller et jouir de la vie en toute tranquillité. Ils nous disent : « Il faut que vous sachiez où vous êtes. Vous connaissez vos maisons, vos villas, vos appartements et vos châteaux. Quand vous dites : 'O châteaux', vous savez de quoi vous parlez. Il faut que vous sachiez comment le jardin d'Éden est dessiné. Il faut que vous sachiez aussi ce qu'on peut y trouver.

- Nous le savons, dites-vous. Il y a une fontaine, une mer, une plage, un soleil qui soigne notre peau, de sorte que nous puissions nous passer de crèmes et de médecins. Et de cancers.

- Savez-vous que *noun* signifie « poisson » en araméen ? disent les intellectuels.

- Non, et ça nous est égal.

- Voulez-vous aller à la pêche dans le paradis ?

- Naturellement.

- Alors il faut que vous sachiez comment on dit poisson en hébreu, en araméen et en akkadien.

- Et si nous voulons pêcher à la ligne, à l'asticot ? »

D'accord, on apprendra toutes les langues : le chinois, le coréen, le pygméen. Mais que faire de l'enfer ? Il ne faut surtout pas exclure cette possibilité, sinon on risque d'avoir des surprises. On doit être prêt à tout : aux poêles, aux fournaies, aux punaises. Le mal n'est autre que la géhenne. Par

conséquent, la géhenne n'est autre que le mal : il faut être conséquent lorsqu'on parle de l'enfer, sinon on risque de se planter une fois de plus.

On sait à peu près ce que le mal représente dans le monde. En tout cas, grâce à Nietzsche on sait qu'on peut se trouver *au-delà* du mal, ce qui n'est pas *mal*, étant donné qu'il vaut mieux s'écarter des péchés, qu'ils soient mortels ou non. Donc, le mal existe et personne ne le nie, même pas Nietzsche. On fait du mal à tout le monde et c'est pour ça qu'on sait à peu près de quoi il s'agit. Mais la géhenne ? C'est le mal. Non, ça ne va pas. Pourquoi ? Parce qu'on ne peut se trouver *au-delà* de la géhenne.

Oui, c'est ça. La géhenne nous attend tous et quel que soit la vitesse de notre marche, nous ne pourrions jamais la dépasser, si bien que personne ne dira : « Par-delà le paradis et la géhenne. » Par-delà du paradis ? Oui, nous y sommes déjà. Et la géhenne ? Nous y sommes déjà, pourrait-on dire. La géhenne, ce sont les autres ; la géhenne, c'est la terre. Il suffirait donc de décrire le monde pour savoir à quoi la géhenne ressemble. Non, ce n'est pas si simple que cela.

Décrire le monde. Personne n'est capable de s'atteler à cette tâche. On en est capable peut-être : il suffit de le *vouloir*. Il suffit de s'asseoir devant un ordinateur et de taper : DESCRIPTION DU MONDE. Quant à la description elle-même, c'est une autre paire de manches. Comment venir à bout de cette tâche ? Et il faut en venir à bout, sinon ce n'est pas la peine. De quoi ? De s'atteler à cette tâche. On s'y attèle et on apprend que la géhenne est étroite (*tsara*) dans sa partie supérieure et large dans sa partie inférieure. Alors, on se dit qu'il vaut mieux s'installer dans la partie inférieure : on n'aime pas être à l'étroit, qu'il s'agisse de la terre, du paradis ou de la géhenne. Si quelqu'un pose cette question : « Où habitez-vous ?

- Dans un grand château, répond-on. (On n'a pas besoin de préciser que le château est situé à l'intérieur de la géhenne.)

- Est-il en bas ou en haut ?

- Dans la partie inférieure.

- Ce n'est pas chic, dit ce quelqu'un. Il faut toujours habiter au dernier étage. Le (The) penthouse »

On apprend aussi que la géhenne est très grande. On pourra donc habiter dans sa partie *supérieure* : on ne sera jamais à l'étroit, quoi qu'il arrive. Supposons qu'une partie de cette partie s'écroule à la suite d'un tremblement de terre. Et bien, il en restera encore de millions de kilomètres – assez pour y bâtir un millier de châteaux. « La totalité du monde est par rapport à la géhenne comme le couvercle d'un pot », disent les rabbins. Ils disent aussi ceci : « L'homme qui multiplie les conversations avec la femme, sa fin est d'hériter de la géhenne. »

De quoi peut-on parler avec une femme ? se demandent des misogynes. Elle ne parle que de bijoux et de robes. Que peut-on lui répondre ? On lui dit : « D'accord, je t'achète cette rivière de diamants dont tu rêves depuis ton enfance.

- Et cette robe ? dit la femme en pointant son index vers une robe qui coûte les yeux de la tête.

- Aussi.
- Et cette voiture ? Le même index pointe vers une Ferrari.
- Aussi. »

La conversation s'arrête sur cette note. Si vous vous mettez à discuter avec cette femme en essayant de la persuader de ne pas vous demander trop de choses à la foi, vous allez directement à la géhenne. Il vaut mieux par conséquent lui acheter tout ce qu'elle demande avec son index et sa bouche. Tant pis pour l'argent, pour la fortune, pour l'héritage ancestral. Vous regagnerez cet argent si vous vendez beaucoup de pétrole aux automobilistes du monde entier. Et même si vous passez le reste de votre vie dans une cabane, vous serez heureux parce que vous saurez que de cette façon vous évitez un séjour prolongé et peut-être *éternel* dans la géhenne.

Mais il y a des hommes qui agissent autrement. Ils se disent que c'est la vie *terrestre* qui compte dans la vie d'un homme et même d'une femme. Par conséquent, il faut faire tout ce qu'on peut pour mener une existence heureuse sur cette terre. Après moi le déluge ! disent-ils. D'accord, très bien. Mais il ne s'agit pas de déluge, contrairement à ce qu'ils disent. Pour commencer, il n'y aura pas de ce qu'ils appellent « après moi » ou « après nous ». Ils seront toujours quelque part : soit au paradis, soit dans l'enfer que les rabbins appellent la géhenne en ajoutant parfois le mot « feu ». Il ne s'agit donc pas de déluge. C'est plutôt une conflagration qui nous attend si nous parlons aux femmes de bijoux en essayant de leur faire comprendre que nous n'avons pas assez d'argent pour acheter toute la boutique du joaillier devant laquelle elles s'arrêtent à chaque fois qu'elles se promènent en ville. « Ma chérie, disons-nous, essaie de comprendre que je ne suis pas un oligarque russe.

- Ton oncle vit en Amérique, dit la femme. C'est le pays le plus riche du monde.
- Mais il y a des pauvres dans ce pays, dites-vous.
- Et alors ? dit-elle. Tu n'en fais pas partie, que je sache.
- Tu ne sais pas grand-chose de ma fortune. J'essaie de te cacher l'état désastreux où elle se trouve.
- Tu veux que je sois laide ?
- Tu ne peux *pas* être laide. Même si tu essaies.
- Si je suis laide, tu perdras tous tes clients. Ils ne viennent que pour moi, pour me regarder.
- D'accord. Je t'achèterai un faux rubis et un faux diamant. Mes clients n'oseront pas approcher ton corps au point de pouvoir scruter tes bijoux au moyen d'une loupe.
- Et ma fierté féminine ? Tu en fais peu de cas, à ce que je vois.
- Tu refuses de porter des bijoux de pacotille ?
- Oui. »

Le chapitre est clos ; la femme vous quitte. Il n'empêche que la durée de votre conversation vous condamne à un séjour indéterminé dans la géhenne. Vous auriez dû lui dire « non » tout de suite, au lieu d'entrer dans les détails et de proposer des ersatz. Cela vous a coûté cher.

Pourtant tout n'est pas perdu : certains personnes sont exemptées d'emblée de la géhenne. Le tout est de savoir si vous en faites partie. Qui sont ces veinards ? Ceux qui souffrent de maladies intestinales. Ce n'est pas votre cas, hélas. Ceux qui exercent le pouvoir. Ce n'est pas votre cas non plus. Les pauvres. Ça y est ! Vous y êtes ! Ou plutôt, vous n'y êtes pas : vous n'êtes pas dans la géhenne. Et vous n'y serez jamais, étant donné l'état de votre fortune ou son absence. Mais avant de vous réjouir et d'ouvrir une bouteille de champagne, vous feriez mieux de vous renseigner auprès des rabbins pour savoir si vous êtes vraiment considéré comme un pauvre. Il faudra leur montrer votre compte en banque, si tant est que vous en ayez un. Il se peut que le fait-même d'avoir un compte en banque vous propulse vers la géhenne, vous y parachute. Vous payez des impôts. Alors, vous n'en êtes pas exempt ? La moitié des Français ne payent pas d'impôts : ils ne gagnent pas assez d'argent pour ce rituel de luxe. Mais votre nom est inscrit sur la liste de l'autre moitié. Par conséquent, la porte de la géhenne est grand-ouverte.

Il est difficile de ne pas aller en enfer : on ne peut même pas refuser le ticket, à l'instar d'Ivan Karamazov. Vous pouvez refuser le paradis, mais l'enfer a d'autres jeux et d'autres règles. Rabbi Shim'oin ben Laqish est convaincu que « le feu de la géhenne ne dominera pas sur les pécheurs d'Israël. » D'accord. Et si vous êtes musulman ? Vous allez à la Bibliothèque nationale de France et regardez l'image qui s'appelle *Le châtiment des concussionnaires dans le feu infernal*. Quant aux élus, ils vivent au paradis. Et il ne faut pas oublier que « paradis » se dit souvent au pluriel. Il y a de la place pour tout le monde, même pour les concussionnaires. Des jardins où coulent des ruisseaux. *Quatre* jardins où coulent de multiples ruisseaux. Palmiers, grenadiers, jujubiers et acacias abritent les immortels. Accoudés sur des lits tressés, ils regardent des garçons qui circulent entre eux avec des hanaps, des aiguères. Ils boivent à volonté. Ils ne sont pas frappés de mal de tête, ils ne sont pas hébétés. Ils voient des houris aux grands yeux qui circulent entre eux. Elles circulent, elles circulent, elles s'arrêtent, elles s'agenouillent.

BIEN OU MAL

Quand on parle du bien et du mal, on pense d'abord aux saints et aux pécheurs, aux vertueux et aux malfaiteurs. On pense ensuite aux sponsors et aux voleurs ; et aussi à Nietzsche et à Spinoza qui ont dépassé ces catégories. Ce sont des catégories et des faits ? Chaque catégorie ou notion se reflète dans la vie courante où les hommes volent et prêchent dans nos églises ; ils mettent de l'argent dans nos poches ou ils en retirent. Nos poches sont soit remplies, soit vides. Si elles sont remplies, ne serait-ce qu'à moitié, c'est bien ; nous sommes contents. Si elles sont vides, nous sommes *malheureux*.

Tout cela n'est pas compliqué : il suffit de sortir de chez soi, tantôt avec de l'argent, tantôt sans un sou. On achète ceci et cela ; dans le cas contraire, on se lèche les babines. Mais, en principe, on devrait s'appesantir sur l'aspect *moral* de la chose, au lieu de parler de ceux qui font du lèche-vitrines. On dit « l'empire du mal » et si on suit les principes dialectiques, on doit pouvoir dire « l'empire du bien ». Sous une influence bénéfique, l'empire du mal bascule vers le royaume du bien, mais il n'y

reste pas longtemps, car le monde est en mouvement ; il en est même le synonyme. On ne pense pas toujours à l'histoire et au temps lorsqu'on parle du mouvement. Le monde entier est en mouvement et l'absence du mouvement signifie la mort, d'après certains. Ceux-ci ne sont pas certains qu'ils ont raison, car il y a des sages qui ne sont pas toujours en mouvement. Prenons Socrate qui était capable de rester cloué sur place pendant des heures sans bouger le petit doigt. Et personne ne pensait qu'il était mort. On pensait qu'il pensait et on avait raison.

Mais l'empire du mal ne peut pas devenir un empire du bien en un rien de temps, et s'il arrive à pénétrer dans le royaume du bien, il n'y reste pas longtemps en vertu du même principe dialectique. Il rebrousse chemin et s'arrête quelque part entre deux pour effectuer la synthèse. Il l'effectue et Hegel est content. Mais Lénine n'est pas content du tout. Il faut que son empire soit rempli du bien *à ras bord*, sinon les capitalistes ne comprendront rien à rien. D'après Lénine et notre propre expérience, le mal et le bien sont interchangeables. On tue des hommes et on dit que c'est bien : il faut penser à la dialectique et purifier l'air. On tue des hommes et on dit que ce n'est pas bien : il n'y a rien de plus précieux que la vie humaine et on tue encore plus pour maintenir cette vie sur la surface de notre globe. Si on tue tout le monde, on ne pourra plus tuer personne. Alors, on vivra au sein de l'empire du bien et ça fera du bien à tout le monde. Ou ça fera mal à tout le monde. En l'occurrence, ça n'a pas d'importance : il n'y a *plus* de monde. Il n'y a que l'empire du bien qui n'est pas identique à la cité de Dieu. Et encore, et encore...

Qu'ils soient associés au mal ou au bien, les empires posent des problèmes. Admettons que nous parlions d'un empire du mal. Il y a des gens *bien* dans cet empire : personne ne le conteste, même ceux qui aiment prononcer le mot « mal » en regardant les autres. Ces gens biens ne font pas le poids, dit-on. Ce n'est pas eux qui prennent les décisions ; personne ne les écoute, à part leurs copains. Et c'est trop intime, trop local, trop insignifiant. En tout cas, ce n'est pas *global*. Donc, on n'en parle même pas. On ne dit pas par exemple : « C'est l'empire du mal, mais il y a des gens bien dans cet empire. » Non, on ne le dit pas ; on ne l'*insinue* pas non plus. Alors, tout le monde pense que l'empire du mal est *entièrement* mauvais. Il n'y a que des assassins qui y habitent. Ce n'est pas vrai, mais personne ne se soucie de la vérité. On dit : « Mal, mal, mal » ou « bien, bien, bien ». Ou bien, ou mal.

Bornons-nous au strict nécessaire. En quoi consiste ce strict nécessaire ? Les plaisirs et les jours. Non – les plaisirs et les vertus. Les vertus aiment le jour ; les plaisirs préfèrent la nuit. Pas toujours, mais souvent. Il faut choisir entre les plaisirs et les vertus. Nous sommes soit vertueux, soit hédonistes. Il y a ce célèbre Y qui indique un embranchement chez les grecs. Vous vous tenez devant cet Y et vous vous dites que vous êtes assez jeune pour prendre la décision qui influencera toute votre vie. Soit vous serez vertueux et peut-être malheureux, soit vous vous adonnerez aux plaisirs tous les jours ; et toutes les nuits, cela va sans dire. Et vous serez peut-être heureux, on ne sait jamais. Si vous savez que vous serez heureux jusqu'au moment où il faudra penser à la mort, vous serez heureux. Tout est dans la tête et en partie dans le corps.

Vous pensez à la mort et vous vous dites : « Je menais la vie d'où la vertu était exclue parce que les vertus ne cohabitent pas avec les plaisirs. Autrefois, en voyant la lettre Y, j'ai choisi les plaisirs et il faut que je paie les pots cassés. J'ai cassé pas mal de verres en buvant du champagne. Je suivais l'exemple des Russes qui jettent toujours leurs verres après les avoir vidés, si bien qu'on voit des éclats partout. On marche dessus, on se blesse. C'est ce que je faisais. Les plaisirs me blessaient et à présent, à l'approche de la mort, je suis blessé à mort. »

Ne peut-on pas faire *les deux* ? Les plaisirs et les vertus. On peut manger des huîtres et donner de l'argent aux pauvres pour qu'ils mangent des brioches. On peut faire l'amour à toutes les femmes et aller à l'église tous les dimanches. On peut *tout* faire, à condition de *prier* avant d'aller se coucher, dans le salon, après avoir jeté le dernier verre par-dessus l'épaule. Et si on l'oublie, on peut le faire au lit. Il ne faut rien jeter, en ce cas. On ferme les yeux et on ouvre la bouche. Et on prie ; on est pardonné. Et pourtant on a bu trois bouteilles de champagne et on a cassé vingt-deux verres. Il faut que la femme de ménage passe l'aspirateur avant qu'on ne déambule pieds nus dans le salon.

Nous choisissons donc les plaisirs, les jours, les nuits et les vertus. Hélas, nos plaisirs sont gâchés par la mauvaise conscience et par sa conséquence : le repentir. Il y a très peu de consciences innocentes, pures et blanches de par le monde. Chacun de nous a un péché à l'intérieur de sa conscience et nous voulons nous débarrasser des mauvaises sensations qu'il nous cause. Un petit ou grand fardeau, virus psychologique ou même spirituel. Que faire ? Il faut nous repentir. Les Allemands se repentent depuis la deuxième guerre mondiale, et ils ont raison. C'est un fardeau insupportable qu'il faut assumer, car on ne peut s'en débarrasser en un rien de temps.

C'est une passion triste, dit Spinoza. Nous sommes tristes quand l'envie nous prend de nous repentir. C'est une envie légitime et les prêtres approuvent sa présence à l'intérieur de notre substance. Les prêtres nous disent : « Vous devenez de plus en plus vertueux. » Il paraît que l'état de notre « vertuosité » dépend de la quantité du repentir qui loge dans notre poitrine et partout ailleurs – en vertu de la mécanique quantique. Ce qui est ici est partout et par conséquent notre repentir envahit le monde. Mais pour le moment le monde nous importe peu. Nous nous occupons de notre repentir et de la façon dont notre substance doit se purifier. Si elle ne le fait pas, elle sera *sale* jusqu'au Jugement dernier. Alors, le juge nous dira : « Votre conscience est sale.

- Où puis-je me laver les mains ? disons-nous.
- Il ne s'agit pas de vos mains, dit le juge. C'est votre conscience qu'il faut laver.
- Où est-elle ? disons-nous.
- Vous ne le savez donc pas ?
- Non. Nous savons qu'elle est mauvaise, mais nous ne savons pas où elle se trouve.
- En ce cas, vous allez en enfer.
- Non, non. Dites-nous simplement où sont les toilettes.
- En enfer.
- N'y aurait-il pas de toilettes au paradis ?

- Non. Au paradis on n'en a pas besoin. »

Spinoza dit que le repentir est inutile. Il nous dit que ce n'est pas une vertu. Pourquoi ? Parce qu'il ne naît pas de la Raison. Notre raison dort lorsque le repentir s'installe dans notre corps. La raison se réveille et voit le repentir. « Que fais-tu ici ? dit-il.

- Je suis chez moi, dit le repentir.

- Tu es chez *moi*, dit la raison. Le seul voisin que j'accueille dans *mon* corps est la religion.

- Je fais partie de la religion, dit le repentir.

- Non, tu mens. Spinoza pense que tu mens. La religion n'est pas triste. C'est une passion joyeuse et joueuse.

- Et le Supplice de la Croix ? Qu'en fais-tu ?

- Je pense à la Résurrection. »

La conversation est terminée, mais le repentir ne part pas. Il a une tâche à accomplir et il n'en démord pas. Il faut vivre avec le repentir, cohabiter avec lui. Spinoza n'est pas d'accord, comme d'habitude. Il nous dit que celui qui se repent de ce qu'il a fait est *deux fois* malheureux ou impuissant. D'accord, nous sommes deux fois malheureux et *trois fois* impuissants. Et alors ? Il y a quelque chose de puissant dans notre corps. Il s'agit du repentir, naturellement. Il est si puissant que facilement, en un rien de temps, il s'identifie à la volonté. La seule chose que nous voulions à présent est ~~de~~ nous repentir. Nous ne mangeons pas, ne buvons pas : nous ne le voulons pas. Nous ne voulons pas nous promener dans les bois. D'ailleurs, le repentir prend tout notre temps. Même si nous voulions travailler, nous ne le pourrions pas.

Le repentir est partout. Nous voyons une belle femme et tout à coup nous nous rendons compte qu'elle est laide. Pourquoi ? Parce qu'elle est le portrait craché du repentir. Il y en va de même pour le monde entier. On dit que le monde est beau, que la vie est belle. Pas du tout. Le repentir est partout et il n'est pas beau. Même les prêtres le reconnaissent. Ils disent : « Oui, nous savons que le repentir n'est pas beau. La mauvaise conscience n'est pas belle non plus. Mais elle est capable de devenir belle sous l'influence du repentir qui est un très bon gourou. C'est un gourou chevronné, diplômé. »

Ce sentiment est mauvais, dit Spinoza. On se laisse vaincre d'abord par un mauvais désir, ensuite par la tristesse. On s'avoue vaincu, mais la conscience est toujours laide. « On est vaincu, on est vaincu », répète-t-on, mais la conscience ne pense plus au maquillage. Elle ne veut même pas entendre parler. Il faut lui parler du repentir ; le reste n'existe pas pour elle. Quelle tristesse ! On découvre une vraie passion pour cette tristesse. On ne la *tolère* pas, on la *désire*. On veut être triste, on veut désespérer avec sa mauvaise conscience et le repentir qui est un vrai « moi » qu'on découvre à mesure qu'on s'y enfonce.

Ne vous y enfoncez pas, dit Spinoza. « Comme les hommes vivent rarement selon le commandement de la Raison, ces deux sentiments, l'humilité et le repentir, et aussi l'espoir et la crainte, procurent plus d'avantages que d'inconvénients. » Il se contredit, naturellement. D'abord, il dit qu'il ne faut rien craindre, sinon on devient triste. Il ne faut pas trembler non plus, même si le titre

d'un livre qu'on a lu il y a plusieurs décennies — *Crainte et tremblement* —, dit qu'il faut craindre et trembler. On tremble et on craint tout ce qu'on peut craindre. Et on peut *tout* craindre, comme *tout* le monde le sait. À présent Spinoza dit que c'est *tout* naturel, car on ne vit pas selon les préceptes de la Raison. On l'écrit tantôt avec un R majuscule, tantôt avec un r minuscule. On ne le voit pratiquement pas, ce dernier r.

Et on espère, naturellement. Tout devient naturel, à condition que la raison dorme dans sa tanière. On a peur, on s'adonne à l'angoisse, on saute de joie, on saute de tristesse – de plus en plus. Oui, on ~~ne~~ peut *sauter* de *tristesse*, surtout si elle est sur le point de devenir *désespoir*. On se perd dans ces notions, et on se retrouve avec le repentir sur les bras. On se purifie sans aide extérieure. On ne va plus ni aux toilettes ni dans les salles de bain. C'est bien, c'est bien, disent les prêtres. C'est mal, c'est mal, dit Spinoza, comme si on était en pleine possession de la raison. D'accord, on met un R majuscule et la raison devient Raison. À présent on se débarrasse du repentir, de la tristesse, de la crainte, du tremblement, du désespoir, de Kierkegaard. On lit Beaumarchais et on boit du champagne, en suivant le conseil de Pouchkine. C'est ce qu'il faisait aux moments où une passion triste prenait possession de son âme ô combien fragile. Il ouvrait une bouteille de champagne et lisait *Le mariage de Figaro*.

C'est bien, ce n'est pas bien ; c'est mal, ce n'est pas mal. Il vaut mieux se débarrasser de tout ça. Il est plus facile de vivre *sans* ces notions qui nous encombrent et nous poursuivent où que nous allions. Nous allons vers le pôle Nord, et nous y trouvons le repentir, comme si ce pôle avait fait du mal à une mouche ou à un être humain. Il est innocent, ce pôle Nord. Non, pas du tout. Il n'y a rien d'innocent dans notre monde. Tout est coupable et criminel, si bien que notre monde est un ~~monde~~ empire du mal. A-t-on oublié le Titanic et son iceberg ? Il est vrai que cela ne s'est pas passé près du pôle Nord, mais les icebergs sont nés au nord ; en tout cas, ils ne sont pas originaires du midi. Alors, le pôle Nord doit se repentir. Il ne le fait pas parce qu'il veut être gai. Soyons gais, comme dit Offenbach dans une de ses opérettes. Faut-il écouter les opérettes d'Offenbach pour se débarrasser des passions tristes ?

Nous marchons vers le pôle Nord et nous le dépassons. Nous passons à côté de ce pôle et nous nous enfonçons dans le cosmos ou dans l'espace où les odyssées se propagent comme les ondes. Chaque homme qui décide de vivre par-delà le bien et le mal voyage dans l'espace. Il n'est plus sur la surface de la terre où règne la terreur : bien, mal, crainte, accidents, sang, etc. Il est dans un « par-delà ». Quelle est la différence entre un par-delà et un au-delà ? Tous deux sont *derrière* quelque chose – derrière *la terre*, par exemple. Non, l'Au-delà est à l'intérieur de la terre ; ou dans l'air. Il y a des paroles en l'air ; il y a des cadavres en l'air. On les brûle et ils s'envolent. Ils prennent l'air, comme on dit. Est-ce bien ou pas bien ? Cela fait du bien de prendre l'air ; ce n'est pas bien de mourir et de brûler – même si vous le faites après votre mort. Il ne s'agit pas d'une auto-immolation. Peu importe : vous *brûlez* et c'est ce qui compte. Vous avez des brûlures partout ; vos cendres sont mutilées.

Quoi qu'il en soit, il vaut mieux vivre *au-delà* et *par-delà*. Il ne faut surtout pas être *là*. Par conséquent il faut tout faire pour éviter ce genre de choses. Ce là est rempli à ras bord, mais la substance qui la remplit est à double tranchant, à double sens et à double face. Une face représente le bien, l'autre mal. On plonge dans le monde et on se retrouve face à ces deux notions. Est-on du côté de chez Bien ? Est-on du côté de chez Mal ? Attendons de voir. Mais on ne voit rien. C'est la Raison qui décide et dit quelle position on occupe dans le monde. Il dit : « Vous êtes dans l'empire du mal. Il faut en sortir. » À quelle vitesse ? À la vitesse de la lumière, s'entend. Autrement, on n'en sortira jamais.

On court de plus en plus vite, mais la lumière court encore plus vite. La lumière est une championne olympique et on n'est rien à côté d'elle, même si on essaie de courir à ses côtés. Elle est déjà loin, dans le royaume du bien, dans le royaume de la lumière ; nous patageons toujours dans la boue qui s'appelle « Empire du Mal ». Il y a trop de majuscules dans cet empire et chaque majuscule crie à tue tête : « Mal, mal, mal ! Repens-toi, repens-toi, repens-toi ! » On se bouche les oreilles. Alors, c'est la conscience qui se met à parler. Sa voix est encore plus insupportable que celle des majuscules.

À quelle vitesse voyage-t-on ? On sait qu'on a entrepris un voyage dans le but de dépasser les notions du bien et du mal pour s'installer dans le royaume de Par-delà. Ce royaume est loin parce que le bien et le mal sont partout, surtout le mal – on n'en doute pas un seul instant. Si on en doute, on entend des cris déchirants : « Mal, mal, mal ! » Et on bannit le doute de la Raison.

On court donc en direction de ce Par-delà, mais on ne sait pas où l'on se trouve en ce moment. Et on aimerait le savoir pour savoir combien de temps durera le voyage, le *reste* de ce voyage interminable. Si on prononce le mot « reste », il y aura toujours quelqu'un pour ajouter « beau ». Et bien, pour une fois les restes *ne sont pas* beaux. On parle de ce voyage vers ce Par-delà. Les restes ne sont pas beaux ; ce qui précède ces restes n'est pas beau non plus. Rien n'est beau, et pourtant la vie est belle. Donc, la vie n'a rien à voir avec les restes dont on parle. Ils appartiennent à quoi, ces restes ? Ne font-ils pas partie de la vie ? De quoi font-ils partie ? Du néant, du vide, du Mal ? Le Mal surgit toujours, même si on parle du Bien. « Ce n'est pas bien, dit-on au Mal. Tu n'as rien à faire ici.

- Si. Je suis toujours chez moi. Toujours et partout. Je suis omniprésent, omniscient et omnipotent.

- Mais tu n'es pas Dieu.

- Si.

- Non, tu es juste l'empereur de l'Empire du Mal.

- Je suis le Tsar. »

Nous continuons notre voyage au bout du Mal et du Bien. Nous ne voyons pas ce bout, pas encore ; et la lumière nous dépasse et nous surpasse sans arrêt. Mais nous ne sommes pas sûr qu'elle soit déjà dans le royaume du Par-delà parce que ce royaume est quasi inaccessible, pour ne pas dire inexistant. Il n'y a plus de morale aux environs de ce royaume. On peut par conséquent louer une datcha où la morale est taboue. « Laissez-nous tranquille. Ne nous jugez pas, disent les propriétaires et les colocataires. D'accord, nous ne jugeons personne. Vivez comme vous voulez. Tuez tout le monde,

si vous voulez. Vous le voulez ? Vous dites que tout est permis ? D'accord, tuez tout le monde et détruisez la terre. Mais laissez-nous tranquille. Nous sommes en train de prendre un thé sur la terrasse de notre datcha. N'approchez surtout pas de cette terrasse. Et de notre datcha, de notre jardin. Jetez vos bombes ailleurs. »

Ils jettent leurs bombes ailleurs, mais nous voyons les fleurs du mal qui poussent dans les airs, entre ciel et terre. Ils poussent, les airs fleurissent, mais nous sommes *bien* sur notre terrasse. Est-ce un empire du bien ? Sans doute. Il ne faut pas douter sans arrêt. Le doute ronge les entrailles et nous avons besoin de nos entrailles. Il faut que nos entrailles soient intactes. Il y en va de même pour le reste de notre corps. Nous avons mal aux jambes, mais nous nous disons que par-delà le bien et le mal nous n'aurons plus mal aux jambes. Nous n'aurons mal nulle part. Nous n'aurons bien nulle part non plus. Tant pis pour le bien ; l'essentiel est de ne pas avoir mal. C'est Épicure qui disait cela. D'autres disaient cela aussi. L'ataraxie, comme d'habitude.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Le là est le royaume du Par-delà. Où sommes-nous ? On mesure notre vitesse et on nous dit : « Vous avez approché la vitesse de la lumière. Allez un peu plus vite et vous *dépasserez* la lumière.

- Où sommes-nous ? disons-nous.
- Aucune idée.
- Comment ça ?
- Comme ça. Avez-vous oublié Heisenberg et son principe ?
- Ses principes ?
- Son principe. L'incertitude, vous savez.
- Supposons que je voyage à la vitesse de la lumière, disons-nous. Dans ce cas, vous pouvez mesurer notre position avec certitude.
- On patauge dans l'à-peu-près.
- Ne pataugeons plus dans l'à-peu-près. D'accord ?
- Ça ne dépend pas de nous.
- Ça dépend de qui ?
- De Heisenberg. Et de Dieu, naturellement.
- Mais Dieu ne connaît pas le principe de l'incertitude. Il est toujours *certain* de ce qu'Il fait. Sa certitude est absolue.
- Dieu, Lui aussi, est tributaire du *Fatum*. »

Nous ne savons toujours pas où nous sommes. Nous savons que la morale est erronée d'un bout à l'autre parce que nous connaissons sa généalogie. Son passé est louche, très louche. Son avenir aussi. Elle détestera toujours le corps, car elle a son origine dans le Christianisme. En tout cas, une partie de son origine est liée au Christianisme. Elle a du sang chrétien dans ses veines : son père était chrétien. Elle a les stigmates sur les paumes de ses mains. Et elle porte la Croix, cela va sans dire.

C'est le bouquet, dit-on. C'est le pompon, ajoute-t-on. Et puis on n'ajoute plus rien. À quoi bon ajouter quoi que ce soit ? *That would be adding insult to injury*, comme disent les Anglais. Vous ajoutez une insulte à la blessure. Pour quoi faire ? Vous insultez quelqu'un ; cela suffit largement. Non, vous allez plus loin, trop loin. Vous l'insultez et vous sortez votre couteau. Vous le blessez à la poitrine et vous rentrez votre couteau : il ne sert plus à rien. Vous ne voulez pas tuer cette personne, sinon les Anglais aurait dit : *To add murder to insult*. Non, on confond l'ordre : cela se passe dans l'autre sens. D'abord, on sort un couteau et on blesse la personne en question ; puis on l'insulte. Il gît à vos pieds et vous l'insultez. Et les Français disent : « Que ces Anglais sont cruels ! Ce sont des hooligans. »

Laissez ce blessé tranquille. Il est inutile d'ajouter quoi que ce soit à ce que vous avez déjà fait. Partez, laissez le monde tranquille. N'ajoutez rien ni au monde ni aux injures. Rien à ajouter ni par la voie orale ni par écrit. C'est ce que vous devez dire si vous voulez passer pour un gentleman. Voulez-vous être un hooligan ? jusqu'à la fin de vos jours, de vos plaisirs ? N'ajoutez rien. Partez, partez, adieu.

Nous sommes las des définitions et des confirmations. Toutes les hypothèses sont confirmées et à présent il n'y a que des lois. Il y a une certitude absolue. Quelle est la nature de cette certitude ? Elle est certaine que nous sommes dans le royaume du Mal et que le Mal règne partout. Par conséquent, peu importe où nous nous trouvons. Nous sommes toujours au sein de ce Mal qui nous ronge les entrailles, les seins et les beaux restes de notre corps, sans parler de notre âme. Alors, n'en parlons pas.

REVE OU REALITE

Tu rêves ou quoi ? Tu as la berlue. La vie est un rêve. Pas du tout : c'est une réalité. Même les rêves sont réels, sinon on ne les ferait pas. À quoi bon faire quelque chose qui n'existe pas ? On ne fait pas des choses en l'air. Les choses sont des choses ; ce ne sont pas des paroles. Pourquoi a-t-on décidé que la vie était un rêve ? On a même écrit plusieurs pièces de théâtre à ce sujet. Pour nous persuader que rien ne vaut quelque chose ? que tout disparaît ? On se réveille et on se trouve quelque part. Ce n'est pas le monde parce que le monde n'est qu'un rêve. Qu'est-ce, alors ? l'Au-delà ? Non, parce que l'Au-delà est un rêve, lui aussi. Elle aussi, lui aussi : *tout* est un rêve. Non, tout est réalité, représentation, volonté. La volonté de se réveiller ? Il ne faut pas rabaisser la volonté à ce point : ce n'est pas un réveille-matin.

D'ailleurs, la plupart du temps on veut ne pas se réveiller, sauf si on fait un cauchemar. On crie et on se réveille. La volonté crie et nous réveille. Pourquoi ? Parce qu'elle veut vivre, perdurer. Dans les cauchemars, on nous tue ou nous nous suicidons. Nous sautons des gratte-ciel ou nous braquons un revolver sur notre tempe. Le revolver tremble et nous nous réveillons. Nos mains tremblent ; la main qui ne tenait pas le revolver tremble aussi. Cela s'appelle « crainte et tremblement ». Nous craignons la mort et la vie ; nous tremblons parce que nous avons peur du revolver qui risque de nous tuer si nous bougeons le petit doigt, le grand doigt – l'index, en d'autres termes.

Assez, assez ! Le cauchemar est terminé. C'est la réalité qui prend le relais. Un peu plus tard, on se demande quel cauchemar est mieux, quel cauchemar est *pire*. Tout est pire et chaque victoire est une victoire à la *Pyrrhus*. Non, la vie est belle ; la réalité l'est aussi parce qu'elle fait partie de la vie. Les rêves aussi, mais il y a des rêves qui ne sont pas beaux. Il ne s'agit pas uniquement des cauchemars. D'ailleurs, il y a de *beaux* cauchemars dans la vie de toutes les nuits. Rien à faire : on a *beau* faire de *beaux* cauchemars, on ne les aime pas.

On nous poursuit et nous courons pour ne pas tomber entre les mains d'un malfaiteur, d'un criminel connu dans le monde entier. Le monde entier l'appelle Jack the Ripper (Jack l'Éventreur) ; nous l'appelons simplement « l'assassin ». Il vaut mieux être simple dans ces matières. L'art doit être simple ; la vie aussi. Elle doit suivre l'exemple de l'art. Et vice versa. Si l'art et la vie sont simples, tout devient simple, car il n'y a rien dans notre existence à part l'art et la vie. La science est compliquée, il faut le reconnaître. On n'y comprend rien du tout, même si on lit les ouvrages de vulgarisation. D'ailleurs, on n'aime pas ce mot qui semble insinuer que les gens qui lisent les livres de ce genre sont *vulgaires* ; ou qu'ils deviennent vulgaires à la suite de cette lecture. Quoi qu'il en soit, la science n'est pas simple et c'est pour cela qu'elle ne nous intéresse pas.

Donc, Jack l'Éventreur devient un simple assassin – ce qu'il *est*, d'ailleurs. On appelle un chat un chat. Pourquoi ne pas appeler un assassin un assassin ? Mais les Anglais aiment les complications. D'abord, ils parlent d'un Jack. Qui est-ce ? Un assassin. D'accord. N'oublions pas, pourtant, qu'il y a d'autres assassins dans le monde et certains d'entre eux ne s'appellent pas Jack. Ils portent d'autres noms, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne soient pas assassins. Alors, pourquoi *Jack the Ripper* ? Pourquoi *Jack the Ripper* ? Jack l'Éventreur. Les Français sont compliqués, eux aussi. Pourquoi pas *Jean l'Éventreur* ? Pourquoi pas *Jeanne l'Éventreuse* ? Pourquoi pas assassin, assassine, meurtrier, meurtrière ?

On parle des cauchemars. Espérons que ces Jean et Jacques n'existent que dans les *songes*, comme dit Bachelard. Il parle de l'eau et de l'air – pas *en* l'air, en tout cas. Il y a de l'eau dans ces songes ; et une nuit d'été. Jacques l'Éventreur vous tue, vous éventre et jette votre corps ou ce qu'il en reste dans l'eau. Il ne peut pas le jeter en l'air : il n'en a pas la force. Et puis tout le monde vous verrait en l'air, surtout si vous vous mettiez à voler. On vous prendrait pour le Hollandais volant. Ce serait un vrai cauchemar. Mais ce Hollandais n'existe que dans les rêves, dans le songe d'un poète.

Les enfants rêvent différemment – par rapport à nous, les adultes. Nous faisons un rêve. D'accord, nous sommes encore capables de rêver en tous sens. Nous continuons même à faire des projets, malgré notre âge vénérable. Personne ne nous vénère ; personne ne tient compte de notre âge. On continue de ne pas nous remarquer. Et si on nous remarque, on nous ridiculise. Alors, il vaut mieux qu'on ne nous remarque pas. Nous faisons partie d'un rêve que personne ne fait. Tant mieux. Mais nous, nous faisons un rêve ; nous faisons même *partie* de ce rêve.

Nous faisons un rêve éveillé. Dans ce rêve nous devenons célèbres et riches – en un rien de temps, comme d'habitude. C'est ainsi que cela se passe dans les rêves, comme s'ils n'avaient pas le

temps de nous faire vivre notre vie à *l'intérieur* du temps. Dans nos rêves, nous vivons à *l'extérieur* – par rapport *au temps*. En l'espace d'une seconde nous devenons tout ce que nous voulons devenir : riche, heureux, immortel. Comment peut-on devenir immortel en l'espace d'une seconde ? D'ailleurs, Bergson nous met en garde contre la confusion des notions : il ne faut pas confondre l'espace et le temps. Souvent il en résulte une confusion mentale. Alors, nous devenons immortels en un rien de *temps*. En vertu de ce processus qui ne dure pour ainsi dire pas, nous échangeons le temps contre l'éternité. Et nous gagnons au change, cela va sans dire.

Mais on continue à nous poursuivre, et cela se passe dans le cadre du même rêve. Parfois, un rêve nous fait faire le tour du monde, et au cours de ce tour nous rencontrons Jacques l'Éventreur et la Belle Hélène. Ils s'embrassent et nous nous réveillons en larmes. Les larmes continuent à couler : nous pensons qu'Hélène est déjà éventrée et que son cadavre flotte au milieu de la Tamise. Et puis nous nous rendons compte que c'était un rêve et que, par conséquent, nous n'avons pas à nous inquiéter. Tout va bien : Hélène est déjà dans la tombe ou simplement dans l'épopée d'Homère. Et Jaques l'Éventreur se promène dans un songe ou sur une page que nous n'avons pas envie de lire pour ne pas refaire le cauchemar qui nous fait tressaillir dans notre sommeil.

Et pourtant nous continuons à courir. Nous nous réveillons et nous nous disons que c'était un rêve ou plutôt un cauchemar. Et puis nous nous réveillons une fois encore, et nous constatons que ce que nous prenions pour un réveil était le début d'un autre rêve, d'un autre cauchemar. Il y a des spécialistes qui prétendent qu'il n'y a que des cauchemars dans notre vie. Même si nous faisons un beau rêve, il s'agit d'un cauchemar, car au réveil nous nous rendons compte que c'était un rêve, rien d'autre, rien de plus. Mon Dieu, ce n'était qu'un rêve ! Quel dommage, quelle horreur ! Nous pleurons et nos chaudes larmes prouvent une fois pour toutes que tous les rêves sont des cauchemars. Tantôt vous souffrez à l'intérieur de votre rêve : on vous poursuit, on vous éventre. Tantôt vous souffrez à l'extérieur – *au réveil*.

Vous courez et vous n'arrivez pas à courir. Vous marchez et dès que vous essayez de courir comme un champion olympique ou comme un simple citoyen du monde, vous constatez que vous n'y arrivez pas. Pourquoi ? Parce que vos jambes s'enlisent. Vous courez sur une autoroute, mais pour une raison inconnue, vos jambes s'enlisent. Vos voitures s'embourbent. Et pourtant ce sont de belles voitures : Ferrari, Bentley, comme d'habitude. Dans les rêves, on prend de bonnes habitudes. On a de belles voitures et de belles villas quelque part dans le midi. On roule, on déjeune, on dîne, on reçoit des amis. Tout cela se déroule dans le cadre d'un rêve, dans son *espace* qu'il ne faut pas confondre avec son *temps*.

Effectivement, cela ne dure pas. Jean l'Éventreur arrive et tout va à vau l'eau. Ou à vau *l'air*, comme aurait dit Bachelard. D'abord, il aurait dit « à vau *l'eau* » ; ensuite, il aurait dit « à vau *l'air* ». Il aurait terminé par « à vau *le feu* ». Tout brûle, comme disait Bouddha. Peu importe ce qu'on dit et ce qu'on ne dit pas. C'est notre rêve qui parle en ce moment ; ou notre réalité. Il ou elle nous dit : « Je ne suis qu'un rêve. Offenbach a dit quelque chose à ce sujet. T'en souviens-tu ? 'Ah, c'est un rêve, que---

-el beau rêve.' Je me souviens de la mélodie, pas des paroles. Quoi qu'il en soit, je suis un rêve et pas la réalité. Tu ne roules pas dans cette voiture pour la bonne raison que tu ne la possèdes pas. Tu n'as pas de garage non plus. En réalité, tu n'as rien du tout, sauf tes chaînes, comme disait Marx. Essaie de profiter de tes rêves – au maximum. »

On continue à courir, comme si on n'avait rien d'autre à faire. On doit aller au bureau, on doit épouser une femme ravissante. On ne fait que courir et on trouve ça normal. Pourquoi ? Parce qu'on est en train de rêver. Si on se trouve dans le cadre d'un rêve, si on est *encadré* par un rêve, on trouve *tout* normal. D'habitude, on trouve que la vie est *anormale* et on a raison. Elle est anormale, dérangée, folle à lier. On la lie et on la met dans un hôpital psychiatrique. Encore un cauchemar : notre vie est dans l'asile des morts. C'est ainsi qu'on appelait les hôpitaux psychiatriques en Union Soviétique : tout ceux qui s'y trouvaient étaient morts. « Vous êtes un homme mort », leur disait-on. « Vous êtes une femme morte », leur disait-on. D'ailleurs, on n'avait pas besoin de le dire. En Union Soviétique, chaque hôpital psychiatrique s'appelait « La Maison des Morts ».

On continue à courir. Les jambes s'enlisent et se détruisent peu à peu. Peu importe : on n'est pas encore mort. Ça va venir, ça va venir – mais pas tout de suite. Ça ne vient pas ; c'est ça, un vrai cauchemar. L'assassin court beaucoup plus vite, mais il n'arrive pas à rattraper sa victime. Il est Achille ; on est une tortue. Zénon avait raison – c'est ainsi que se déroulent les cauchemars. Il est vrai qu'il parlait de mathématiques, mais même les mathématiques sont des cauchemars déguisés. On se déguise pour qu'on ne devine pas tout de suite qu'on est un cauchemar, rien d'autre. On est un cauchemar et cela malgré le fait qu'on porte un masque de bonheur, de félicité éternelle.

Quelle est la différence entre un rêve et la réalité ? Aucune : dans la vie de tous les jours nous courons aussi lentement que dans un cauchemar. Nous ne sommes pas des champions olympiques ; nous ne participons même pas à ces jeux. Nous participons à la vie et parfois nous courons derrière des bus pour les rattraper. Nous ne les rattrapons jamais – inutile de le rappeler aux optimistes. Non, nous ne rattrapons ni les bus ni les trams, sans parler des taxis. De temps à autre, nous *attrapons* quelque chose : une maladie, entre autres. Mais nous ne *rattrapons* jamais rien. Comment rattraper le temps perdu ? En écrivant *À la recherche du temps perdu*. Nous ne l'écrivons pas et par conséquent nous ne retrouvons rien du tout, sauf le même cauchemar.

Nous courons et nous nous disons qu'au bout de notre course il y a une banque qui nous appartient et aussi une sorte d'immortalité qu'on appelle l'immortalité artistique. Nous sommes célèbres. Nous sommes connus et reconnus dans le monde entier par tous ses habitants, qu'il s'agisse des idiots du village ou des intellectuels de la ville. Ils nous reconnaissent tous et ils applaudissent. Du coup, nous nous réveillons. Quel cauchemar ! Une prochaine fois, nous serons plus prudents. Nous dirons à tout le monde : « Vous pouvez et vous *devez* nous admirer. Mais, s'il vous plaît, n'applaudissez pas. Vous faites trop de bruit. Ce n'est pas du bruit pour rien. C'est du bruit pour quelque chose ou plutôt pour *quelqu'un*. Il n'empêche que ce bruit n'est pas le bienvenu : il me réveille. Et je ne veux pas être réveillé. Ce rêve est très beau. Pourquoi le quitter si précipitamment ? »

Oui, il s'agit d'un rêve *éveillé* et pas d'un rêve *réveillé*. On ne le quitte donc pas. On est assis sur le même divan et on discute de la semaine prochaine, de la décennie qui commence dans quelques jours. On a tant de projets qu'on ne sait par où commencer. Les enfants font des rêves aussi souvent que les adultes, mais leurs rêves sont plus matériels, plus tangibles. Leurs rêves et leur réalité se ressemblent à s'y méprendre. Et les enfants s'y méprennent. Ils prennent leurs désirs ou plutôt leurs rêves pour des réalités, une multitude des réalités où tous leurs rêves se réalisent. Ils deviennent astronautes, banquiers, fermiers. Ils sont déjà cowboys et leurs chevaux ont peur de leur bravoure, de sorte qu'ils arrivent à les apprivoiser en un rien du temps. Une fois de plus, le temps est anéanti. Les enfants apprivoisent les chevaux et ceux-ci apprivoisent les enfants qui deviennent dociles et naïfs : ils croient à tout ce qui leur arrive.

Ils croient à cette tranche de vie qui n'est pas un rêve ; en tout cas, elle n'est pas une tranche de *rêve*. Dans les rêves on a affaire à une sorte de désordre : tout se passe comme si on arrachait les pages d'un livre pour les jeter dans les airs – en *désordre*. Et même si on fait en sorte que les pages volent *dans l'ordre*, un coup de vent les éparpille et voilà qu'elles volent dans le *désordre*. On regarde ces pages et on se dit : « C'est encore un rêve. » Et pourtant ces pages sont bien réelles. Si elles se donnent la peine d'atterrir quelque part, on pourra les lire, les unes après les autres. Dans l'ordre ou dans le désordre.

On regarde le numéro d'une page et on l'insère dans le livre d'où elle est sortie il y a quelque temps. Alors, on se rend compte que c'est une tranche de *vie* qu'on tient dans les mains. Peu importe ce que les pages racontent. Elles rendent hommage à l'ordre – à l'ancien ou au nouvel ordre du monde. Elles ne sont donc pas la tranche d'un *rêve*. Si elles sont dans le désordre, on a affaire à un rêve ou plutôt à un cauchemar. Dans ce cauchemar il y a une série de désordres et cette série rend la tâche du dormeur d'autant plus ardue qu'il pense que c'est la réalité, une de ses tranches. Que peut-on faire dans le domaine de la réalité ? Rien du tout. En tout cas, on ne peut pas se réveiller. On se dit qu'on rêve, mais ce n'est pas vrai. On rêve quand on dit qu'on rêve. C'est un cercle vicieux et on n'en sort pas.

On fait un rêve prophétique. On se réveille et on se dit : « Voilà ce qui m'arrivera demain ou après-demain. » Rien n'arrive ni demain ni après-demain. Rien. Les murs de la Bastille ne cèdent pas sous les coups des révolutionnaires. Leurs pioches et leurs haches ne servent à rien et par conséquent Louis XVI a raison d'écrire dans son journal : « Rien. » Les aristocrates pensent que la Révolution française est un mauvais rêve et, par conséquent, leur corps ne se balance pas au sommet d'une pique ou d'une lanterne. C'est une *autre* lanterne, se disent-ils pendant que les révolutionnaires toquent à leur porte. Un peu plus tard, les portes cèdent à la tentation – elles sont lasses de leur position verticale – et les révolutionnaires entrent dans les châteaux et dans le hameau de la reine. Ah, c'est un rêve ! comme disait Offenbach.

Et puis on écrit un haïku. Les poètes écrivent souvent en rêve, et comme ils sont des poètes et pas des compositeurs, ils écrivent des poèmes. Coleridge a écrit *Kubla Khan* en rêve. Il se réveille et

se précipite vers son bureau. Il cherche une plume et il en trouve une. Mais le temps passe et le temps a une mauvaise habitude : il détruit les rêves. Coleridge écrit le début de son poème ; il ne se souvient pas de la fin. C'est un poème sans fin, hélas. Il est trop court, c'est tout. Il n'empêche que c'est un chef-d'œuvre dû à l'éclosion d'un rêve.

Nous faisons un rêve à l'intérieur duquel nous écrivons un haïku – comme d'habitude. Nous avons pris de bonnes habitudes et nous n'arrivons pas à nous en défaire. Les bonnes habitudes sont notre seconde nature, tandis que des mauvaises habitudes appartiennent à l'espace – et au temps – où loge notre *troisième* nature. D'ailleurs nous ne savons toujours pas si les haïkus que nous écrivons appartiennent à notre seconde nature ou à ce que nous appelons pompeusement « notre troisième nature ». S'agit-il d'une *mauvaise* habitude ? Oui, naturellement : les haïkus ne rapportent rien. Qui plus est ou qui *moins est*, personne ne les lit. À quoi bon les écrire ? Mais notre troisième nature parle de la violation des droits de la nature et nous écrivons trois lignes :

Ah, c'est un rêve.

Non, ce n'en est pas un.

Alors, c'est la réalité.

Mais ce haïku ne fait que répéter ce que nous avons déjà dit. Tout le monde l'a dit mille fois. Alors, nous écrivons un autre haïku :

On ne sait pas, on ne sait rien.

Brouillard, clarté. On tient un objet.

Il tombe, il se casse en mille morceaux.

Oui, c'est ça. Ce morceau est un rêve. Au réveil, nous laissons tomber l'objet et il se casse. Logique, n'est-ce pas ? Nous ramassons les morceaux et commençons à les mettre ensemble en suivant un ordre ou un désordre. Nous ne pouvons pas les arranger dans l'ordre alphabétique : ils ne portent pas de lettres. Il n'y a pas de chiffres non plus. Il ne s'agit ni de nombres quantiques ni de nombres de Mach. Nous ne pouvons même pas développer cette fonction en série. Quelle fonction ? Quelle série ? Nous n'en savons rien. De guerre lasse, nous écrivons encore un haïku.

Quels morceaux ! Quelle beauté !

Même si le monde se casse en mille morceaux,

Il sera beau.

Nous l'écrivons dans un de nos rêves. Au réveil, nous essayons de nous souvenir de notre haïku. Puis nous nous disons que ce n'est pas la peine. Pourquoi nous nuire à nous-mêmes ? Nous devons

vaquer à nos occupations qui nous permettrons de gagner un peu d'argent et de trouver plusieurs amis. Et si nous osons lire nos haïkus en présence de nos amis, ils partiront et nous ne les verrons plus jamais. Alors, ce n'est pas la peine d'écrire des haïkus et peu importe si ce processus qui nuit à notre santé et à nos liens sociaux se déroule *avant* notre sommeil ou à notre *réveil*. C'est nuisible, un point c'est tout. Voulons-nous en savoir un peu plus ? à propos des haïkus et de leur naissance ? Non, c'est bien suffisant.

Et pourtant les haïkus sont plus courts que les autres poèmes qu'on trouve dans les livres, dans les bibliothèques et même dans les rêves. Par conséquent, si nos amis étaient plus compréhensifs, ils les écouterait avec indulgence : cela ne leur prendrait pas trop de temps. Ni trop d'*espace*, étant donné qu'ils ont l'air petit, quelles que soient les dimensions des pages où ils se trouvent. Ils sont tous petits, nos petits. Et pourtant ils ne sont pas bienvenus. Pourquoi ? Parce que c'est nous qui les écrivons.

Supposons que nous disions à nos amis : « Je viens de rentrer du Japon. Quel pays, quel pays ! On vous donne des cadeaux tout le temps. Entre autres, on m'a donné un recueil de haïkus. Comme c'est beau ! J'en ai appris deux par cœur.

- Récitez-les, disent les amis.
- Si vous voulez.
- Oui, nous le voulons. Nous voulons connaître le Japon, ne serait-ce que par ouï-dire. »

Et si vous leur dites : « C'est moi qui ai écrit ces soi-disant haïkus ? » Ils diront : « Récitez-les, s'il vous plaît. » Vos amis veulent savoir à quel point vous êtes stupide. Vous êtes stupide puisque vous écrivez des haïkus au lieu de gagner des millions. Vous perdez votre temps et le temps est de l'argent. Personne ne dit que le temps est un haïku. Personne ne le dira, car les gens veulent vivre *éternellement* et les haïkus sont *trop courts* pour symboliser l'éternité. Ils la symbolisent à leur manière, vu l'immortalité de leurs auteurs. Mais cette manière ne vous plaît pas vraiment. Elle ne plaît pas non plus à vos amis. Alors, vous choisissez une autre éternité, une autre immortalité, et vous récitez deux haïkus *authentiques* pour que vos amis sachent que vous êtes *vraiment* allé au Japon. Il faut que vos amis sachent que vous êtes *très* cultivé et qu'on peut compter sur vous pour animer une conversation. Un haïku anime agréablement une conversation qui roule sur l'économie et les impôts.

C'est le bonheur qui compte.

Le chant des oiseaux.

Le chant de la terre de Mahler.

Et vous ajoutez que vous avez entendu cette œuvre de Mahler à Vienne, à Musikverein. L'orchestre philharmonique de Vienne. Ou de Berlin. « Ah bon ? » disent les gens en vous regardant. Et vous passez aux choses sérieuses.

Mais il y a une jeune femme dans l'assemblée. Elle vous regarde, elle aussi. Visiblement, elle a envie de dire quelque chose qui ne s'inscrit pas dans le cadre des choses sérieuses. « C'est un rêve, dit-elle.

- Quoi ?

- Cette œuvre.

- Oui, c'est un rêve. Dans la réalité, tout se passe autrement. Personne ne chante. On se dit 'au revoir', c'est tout. On ne pleure même pas.

- Il ne faut pas pleurer. Il faut *écouter* », dit-elle.

VIE OU MORT

C'est une *question* de vie ou de mort. C'est une réponse de *vie* ou de mort. C'est une solution de vie et de *mort*. On balance sans arrêt entre ces deux notions qui sont trop tangibles pour être appelés de cette façon. Ce ne sont pas des notions, tout compte fait. C'est une réalité criarde qui crie et chuchote en même temps. On l'entend et on ne l'entend pas. C'est la vie, et l'on n'a qu'à s'incliner devant ce qui se présente tout d'un coup ou peu à peu. Il est vrai que la volonté s'insurge de temps en temps contre les événements du monde extérieur. Au fil des années, on apprend que c'est la même volonté et que par conséquent il n'y a rien à faire : quoi qu'on fasse, on bute sur la même volonté. On se dit que c'est une *bonne* volonté ou une *mauvaise* volonté. On se dit que c'est la volonté de *puissance* et qu'on est déjà par-delà le bien et le mal. Mais on *veut* quelque chose, tout bêtement, tout simplement. Et on est malheureux.

La vie entre dans notre chambre et dit : « Je suis la vie.

- Pouvez-vous le prouver ? dit-on.

- Ne me vouvoyez pas. Je suis *ta* vie, après tout. Il faut qu'on se tutoie.

- Es-tu *ma* vie ou *la* vie ?

- Je suis *les* vies.

- Oui, je sais. Il paraît qu'il faut vivre plusieurs vies au cours de la même existence. C'est ainsi qu'on réussit à contrecarrer les desseins de la mort.

- Faut-il que je t'en fasse un dessin ?

- Vas-y.

- Voici. Vois-tu ce dessin ?

- Non.

- Tu ne vois rien ?

- Rien du tout.

- Alors, tu es bouché. Tu *ne vis pas*.

- Tant pis.

- Tu te fiches de la vie ?

- Oui.

- Tu veux mourir ?

- Non.

- Que veux-tu ?

- Rien. Si, je veux quelque chose.

- Quoi ?

- Je veux que tu sortes d'ici.

- Alors, tu veux mourir ?

- Non, je ne veux rien.

- Entre la vie et la mort ?

- Entre, entre. Ça ne vient pas du verbe 'entrer'. Ça vient de la notion 'entre les deux'. Entre les deux mon cœur balance. Tu me suis ?

- Oui.

- Alors, pars tout de suite. Tu n'es pas *entre*. Tu es *ici*. Je veux que tu sois *ailleurs*. »

La vie est ailleurs, comme on dit. Elle est donc partie. On n'en est pas si sûr que ça. De quoi peut-on être sûr dans cette vie, dans une *autre* vie ? Départ, arrivée, séjour. On n'est sûr de rien, comme d'habitude. Et on ajoute : « Comme d'habitude. » Comme d'habitude. Non, la vie est toujours là, malgré les habitudes, les coutumes et les rites. On enterre la vie et elle revient à la vie sans passer par le rituel chrétien que tout le monde chérit. Elle passe par d'autres voies, étant donné qu'elle est ailleurs. Et ailleurs il y a d'autres voies, sinon on ne parlerait pas d'*ailleurs*. On dirait : « Ici-bas. » Point final, comme d'habitude. C'est une *quatrième* habitude. Ou *cinquième*. Il faut qu'on s'arrête ici, sinon on risque de parler du *sixième* sens. Et c'est vraiment inutile.

Nous sommes dans *cette* vie, sinon nous serions *ailleurs*. Nous sommes peut-être dans cette *mort*, dans son *for* intérieur qui est très *fort*. Il n'y a rien de plus fort que l'intérieur de la mort, surtout s'il s'agit de son *for* intérieur. Et il s'agit presque toujours de son *for* intérieur – de *notre* point de vue, en tout cas. C'est peut-être un *petit* intérieur, contrairement à ce que nous pensons et craignons. La mort est partout – à l'extérieur, à l'intérieur. Nous pouvons dire ce que nous voulons ; la mort est là, simple et tranquille. Elle *nous* attend ; elle *vous* attend. Pour une fois, ce n'est pas la peine de parler de Godot. Elle ne l'attend peut-être pas. Pourquoi l'attendre ? S'il est Dieu, ce n'est pas la peine de L'attendre – cela va sans dire, comme à l'accoutumée. Si c'est un cycliste – d'après Beckett, c'en est un – ce n'est pas la peine de l'attendre non plus. Ce cycliste est un outsider. Personne ne sait quand il arrivera. Parfois, les outsiders passent leur éternité dans les champs, au milieu du blé.

Ou ils ne passent pas leur temps puisque leur temps ne bouge pas. Soit vous marchez en compagnie de votre temps, bras dessus, bras dessous ; soit vous vous séparez pour toujours. Si vous n'avez plus de temps à portée de la main, à portée de la jambe, à portée du cerveau, à portée de l'omoplate, vous vous dites que vous êtes mort. Et vous avez peut-être raison. Tout dépend du moment où vous le dites parce que ce moment s'inscrit dans la mécanique quantique et aussi dans la théorie de

la relativité. Cela veut dire qu'il est à la fois *relatif* et *quantique*. Il est aussi *cosmique*, cela va sans dire.

Rien d'étonnant que ce moment précis se mette à vous parler : les moments sont très bavards. Ils le sont depuis le moment où Goethe leur a attribué une importance sans bornes. En effet, ils peuvent devenir *éternels* si un imbécile leur ordonne de s'arrêter. Cet imbécile signe quelque chose avec son sang et immédiatement tout se met en marche : diabolins, Belles Hélène, mères, pères. Tout est en marche et le moment sourit ; il se prélassait dans un fauteuil et se dit que tôt ou tard ce carnaval des animaux s'arrêtera. À ce moment-là quelqu'un dira ceci : « Tout s'est arrêté, le temps aussi sans doute. J'ai un doute à ce sujet. Il faut que je dise au temps : 'Arrête-toi, tu m'emmerdes.' Il faut être grossier avec le temps, sinon il ne comprend rien. Son bonhomme de chemin est insupportable. Quoi qu'on lui dise, il ne s'arrête pas, notre cher temps. Alors, il faut le décomposer. Une fois la décision prise, on le décompose. On le coupe, on le morcelle. À présent il a l'air d'être fait de pièces et de morceaux. Ces morceaux et ces pièces s'appellent 'instants'. Ils vont quelque part ; comme d'habitude, ils continuent leur bonhomme de chemin. On les arrête. On leur dit : 'Je vous arrête.' Et ils s'arrêtent : ils ne veulent pas mourir. Ils sentent le barillet de notre revolver. Ils se figent et nous les caressons. C'est ça, l'éternité. »

Et la mort ? On tue le temps et on meurt : c'est aussi simple que ça. Pourquoi *tuer* le temps ? On y est habitué. On s'ennuie, comme Eugène Onéguine et les héros de Lermontov. On s'ennuie et on commence à tuer – pour ne pas s'ennuyer. On tue une personne, deux personnes, trois personnes. On tue tout le monde et le monde entier. D'abord, on tue le monde partiel, ~~et~~ puis on s'attaque au monde entier. On le tue et on se calme : on a tué l'ennui, par la même occasion. Mais il y a le temps ; on ne l'a pas pris en considération. Alors, on commence à le tuer, lentement mais sûrement.

Comme à l'accoutumée, le temps est lié à l'espace. On tue le temps, mais l'espace survit. Il gambade un peu partout et on se dit qu'on est encore en vie. Tant qu'il y a un espace, la vie continue de plus belle et on peut même dire que la vie est belle – à condition d'avoir un peu d'espace à sa disposition. Un mètre carré, par exemple. Que faut-il à un homme ? demande Tolstoï. Il veut dire que nos besoins se limitent aux dimensions de notre tombe. Et notre vie ? La prend-il en considération ? Nous vivons à l'étroit, puisqu'on nous permet d'utiliser l'espace conforme aux dimensions de notre cercueil où nous dormons. Tout cela est un peu compliqué et on se demande pourquoi on doit être enterré vivant. Oui, cela y ressemble. On vit à l'étroit parce qu'on doit imiter les conditions de notre mort et les dimensions de notre cadavre. Certains ascètes ont vécu ainsi pendant des années. Saint Sébastien, par exemple. N'est-ce pas lui qui vivait en haut d'une échelle ? On ne s'en souvient pas. La mémoire est à l'étroit ; elle aussi est réduite aux dimensions de son propre cadavre. C'est pour ça qu'on dit : « Il a une mémoire *courte*. » On parle sans doute de saint Sébastien.

On tue le temps, mais l'espace survit à cette tuerie. Au lieu d'écrire « espace-temps », on écrit « espace- » à présent. Mais cela suffit pour survivre, pour *jouir* de la vie qui est toujours belle, malgré les vicissitudes auxquelles elle est soumise. Grâce à la disparition du temps, le nombre de vicissitudes

diminue à vue d'œil. Chaque pays constitue une parcelle d'espace et cette parcelle peut être dangereuse. Tout dépend du temps qui s'écoule à l'intérieur de cette parcelle. Autrement dit, tout dépend de l'époque où vous vivez à l'intérieur de cette parcelle. Et même à l'extérieur. Rappelez-vous l'assassinat de Trotski !

En URSS, à partir de 1932, il est interdit – et dangereux – de mal orthographier le nom de Staline ou d'utiliser une page de journal comportant sa photo pour envelopper du poisson ou des pots de fleurs – sous peine de goulag. Aujourd'hui, en 2014, vous pouvez écrire le nom de Staline comme vous voulez – même si vous vous trouvez à l'intérieur de l'espace russe. On ne sait pas où commence cet espace et où il se termine : l'influence de la Russie se fait sentir un peu partout. On doit dire plutôt « à l'intérieur de la *Russie* ». Vous écrivez « Staliner », mais personne ne vous envoie au goulag. Vous écrivez « Stoline », « Stouline », « Satanine ». Vous êtes toujours en vie. Vous êtes au centre de Moscou, sur la place Rouge. Que vous faut-il de plus ?

En Ouganda, il est proscrit, en 1971, de porter des jupes au-dessus du genou ou des perruques. Les provocatrices qui refusent d'obtempérer aux ordres d'Amin Dada risquent la mort. Aujourd'hui, en 2014, vous pouvez porter des mini-jupes. Mais il vous est interdit de vous promener nu. Si vous le faites, on vous emmène quelque part.

En Centrafrique, en 1979, il est interdit de faire des photos. Bokassa veut contrôler les images de son pays. Les rebelles sont jetés aux crocodiles. Aujourd'hui, les crocodiles sont affamés. Ils meurent de faim et personne ne les photographie. Personne n'a pas besoin d'un crocodile affamé. Ce n'est pas beau. À quoi bon faire des photos comme ça ? Le squelette d'un crocodile. On peut en voir dans un musée.

En Italie, sous Mussolini, en 1938, il est interdit de se serrer la main. Pour saluer quelqu'un, il faut faire le salut fasciste, bras tendu ; on peut être arrêté ou disparaître si on désobéit. Aujourd'hui, si vous levez le bras, on vous met en prison. Pourquoi ? Parce que vous êtes soit un membre du parti nazi, soit un fasciste. Autrement dit, il est interdit de lever le bras. Il faut serrer la main à tout le monde. Vous voulez voter pour le parti qui vous fascine et auquel vous avez adhéré il y a quelque temps. Pour que votre vote soit légal, vous devez *vous lever* – cela n'est pas encore interdit – et vous devez serrez la main de l'homme qui se tient sur la tribune où un congrès quelconque se déroule sans incidents, à part quelques petites anicroches. C'est ainsi qu'on vote aujourd'hui. Il y en va de même pour les écoles où l'on continue à poser des questions aux élèves. Ceux-ci se lèvent et serrent la main de leurs instituteurs.

En Allemagne, en 1938, il est interdit de jouer et d'écouter du jazz ou de la musique atonale qu'Hitler qualifie de « dégénérée ». Ceux qui enfreignent la loi sont envoyés dans un camp de concentration. Si un homme dégénéré crie à tue tête : « C'est une musique dégénérée », cette musique devient *générée*. Tous les mathématiciens connaissent la règle grâce à laquelle une négativité devient +.

L'espace est plus inoffensif que le temps. Prenons n'importe quel espace et pensons à l'époque où il était complètement vide. À cette époque-là il n'y avait ni homme ni animaux. Par conséquent, cet espace n'était pas dangereux. Et les intempéries ? et les tsunamis ? Bon, il était *moins* dangereux qu'à l'époque hitlérienne et stalinienne. En tout cas, on ne peut pas l'accuser des crimes de Staline et d'Hitler, même si l'espace en question est situé en Russie ou en Allemagne. Tout dépend du temps où cet espace est placé par le destin. Dans la formule « espace-temps », le danger vient du trait d'union. Oui, l'espace n'est pas seul, contrairement à ce qu'on pense quand on regarde le vide ou dans le vide ; quand on *espionne* le vide. Non, il n'est pas seul : nous sommes là. Hélas, nous ne sommes pas seuls non plus. Il y a d'autres gens et parmi eux il y a Pol Pot et d'autres trouble-fête. Ils rabattent notre joie en nous abattant. Ils nous abattent et nous tombons. Nos cadavres jonchent le sol de l'espace que nous croyions inoffensif, chaste et pur. Nous avons oublié le temps : le XXe siècle, entre autres.

Le trait d'union pointe vers le temps. On peut le supprimer, si on veut. On le veut, mais le trait d'union demeure à sa place parce que nous ne sommes pas encore à l'intérieur de l'éternité où tout va bien, paraît-il, à moins qu'Hitler, Lénine et Staline ne soient éternels. S'ils le sont, nous resterons à tout jamais à l'intérieur du temps où les régimes démocratiques gagnent du terrain et ce, grâce aux Etats-Unis qui sont de grands spécialistes dans la matière. Une petite invasion, une invasion de rien du tout et tout va bien. Dorénavant, il y aura un gouvernement démocratique à l'intérieur de l'espace où tout allait mal avant que la marche de la démocratie n'envahisse cet espace. Avant c'était le pays des morts ; à présent c'est le pays des vivants.

Le trait d'union ressemble à une flèche qui nous perce le cœur ; et une fois de plus, nous ressentons la douleur dont les poètes parlent lorsqu'ils ont besoin de partager leurs souffrances avec le monde entier. Non, c'est une *autre* flèche ; il ne faut pas confondre les flèches qui, il est vrai, volent en tous sens. Elles nous percent le cœur et le corps en général ; elles nous percent le cerveau pour nous rappeler que le temps est une loi et cette loi est toujours de rigueur. Alors, nous nous rendons compte que la rigueur est à l'ordre du jour. Comme d'habitude, il y a un déficit et les impôts montent, comme la marée montante. Une marée peut descendre, de temps en temps ; les impôts jamais, sauf si on vit aux États-Unis.

Il y a un trait d'union dans le nom de ce pays, et nous savons que ce trait d'union, lui aussi, est lié au temps. Tout est lié au temps parce que le temps est de l'argent. L'argent fait tourner le monde et le monde tourne, tant bien que mal. On tourne, on tourne. Il y a des films qu'on tourne sans arrêt pour nous montrer comment nous vivons, comment nous mourons. Bon, d'accord, la vie est une mort qui se déroule lentement – dans *certain*s cas. Nous sommes certains que certaines personnes meurent à l'âge de cent ans. Nous n'y croyons pas et nous disons que c'est impossible, étant donné l'état des choses que nous connaissons par cœur : après tout, nous vivons *au sein* de cet état des choses. Comment ne pas le savoir ? Mais on nous dit : « Vous ne savez rien. Rappelez-vous le ventre de votre mère. Pendant neuf mois, vous viviez dans le sein de votre mère et vous ne connaissiez ni ce sein ni ce ventre ni votre mère en général. Aujourd'hui vous vivez dans le sein d'aujourd'hui. Qu'en savez-

vous ? Savez-vous ce qui se passe en Australie et en Nouvelle Zélande ? Vous vous plaignez en disant : ‘A bas le village planétaire !’ Mais vous ne savez même pas ce qui se passe dans la maison d’à côté. »

Si elle tourne, nous vivons, surtout si cela tourne *bien*. Si cela tourne *mal*, nous risquons de mourir d’une hémorragie cérébrale ou à la suite de la chute d’une brique qui a une mauvaise habitude de tomber sur les têtes, sur les passants qui se promènent dans les villes sans penser aux briques. Ils ont d’autres pensées en tête et les briques ne les concernent pas. Si nous pensons aux briques, nous sommes trop occupés pour penser à autre chose. Il y a beaucoup de briques de par le monde, et la plupart de ces briques risquent de nous tomber sur la tête ou sur les épaules. Si n’importe quelle brique tombe sur une de nos épaules, nous serons des invalides – des mal portants, comme on dit aujourd’hui. Nous perdrons une épaule et peut-être tout le côté qui se trouve sous cette épaule. Oui, notre corps – et il n’est pas seul dans ce cas – a *deux* côtés.

La médaille a son revers, mais ce n’est pas tout à fait ça. Nous n’avons pas de revers, à part le revers de nos mains. Nous avons deux côtés : côté droit et côté gauche. Si une brique tombe sur un de ces côtés, ce côté s’effondre et nous sommes réduits à la moitié de nous-mêmes. En d’autres termes, notre corps est réduit soit à sa moitié gauche, soit à sa moitié droite. Nous sommes soit sans cœur – on nous le dit souvent, – soit sans foie. Comment voulez-vous être *avec* cœur, si vous n’en avez pas ? On nous dit : « Autrefois, avant la chute de la brique, vous étiez hypocrite. À présent, tout le monde voit que vous n’avez pas de cœur. C’est justice. »

On ne sait pas ce qui est juste et ce qui n’est pas juste. Si vous êtes en vie, on dit : « C’est juste. Sa mère l’a porté dans son corps pendant neuf mois. Ensuite, il en est sorti et à présent il est adulte. C’est juste, car il a passé quarante ans sur cette terre. Il est un peu enfantin, mais ça n’a pas d’importance. Il faut être enfantin, même dans sa vieillesse. C’est notre jeunesse. Le corps doit être jeune. L’esprit doit être jeune. L’âme peut être vieille. Elle a beaucoup vécu, étant donné ses transmigrations successives. »

Si vous êtes mort, on dit : « C’est juste. Il buvait trop. Et la drogue ? Il disait qu’il avait droit à l’autodestruction. Le résultat est sous nos yeux. Son cadavre prouve qu’il faut boire des jus de fruits et de légumes. Et un verre de vin, pas plus. Un verre par jour. Du vin rouge. Saint Paul disait que c’était bon pour la digestion. Suivons le conseil de saint Paul. Ce n’est pas pour rien qu’on a lu La Bible dans cet hôtel au bord de la mer. On lit La Bible dans les *hôtels*. Et alors ? Il n’y a pas de mal. Il vaut mieux lire La Bible dans des hôtels que ne pas la lire du tout. On voyage beaucoup. Résultat : on connaît La Bible par cœur.

Nous nous préparons à la mort. Nous lisons tous les livres des morts que nous trouvons dans les bibliothèques. Malheureusement, les hôteliers ne portent pas ces livres dans leur cœur. Par conséquent, nous ne lisons rien dans les hôtels. Nous ne lisons que La Bible où l’on ne parle pas des mots que nous devons prononcer en voyant les dragons et les déesses. C’est ce qu’on voit dans l’Au-delà, au seuil de

l’Au-delà. On nous pose des questions, on nous crache le feu à la figure. Les Tibétains et les Egyptiens savent ce qu’il faut faire dans ces circonstances.

Nous n’en savons rien, comme d’habitude. Nous prions et les flammes nous dévorent. Nous voyons un dragon et nous agissons en fonction des préceptes que La Bible nous offre dans la plupart des hôtels où nous séjournons pour pouvoir bronzer à proximité de la mer. Pour nous, dans notre optique, ce dragon est un ange déchu et par conséquent ce que nous lui disons sonne faux – de *son* point de vue. Nous lui disons : « Cher ange, tu es fils de Satan. Pourquoi nous barres-tu le chemin ?

- Parce que je ne suis pas un fils de Satan. Je ne sais même pas qui c’est.
- Et Dieu ? Sais-tu qui est Dieu ?
- Quel Dieu ? Il y en a beaucoup.
- Non, Dieu est unique. Même les musulmans le savent.
- Moi, je ne le sais pas. Je ne suis pas musulman.
- Alors, tu es bouddhiste ?
- Peut-être. Je n’en sais rien. Je sais que je suis un dragon.
- Celui que saint Georges a tué ?
- Je ne connais aucun saint.
- Même pas celui qui t’a tué ?
- Mais je suis vivant. Voulez-vous que je vous le prouve ?
- Arrête, s’il te plaît. Sinon, on risque de brûler à grand feu. Jusqu’ici, on ne connaissait qu’un *petit* feu. C’est charmant, tu sais. Ton feu est monstrueux.
- Merci pour le compliment.
- Vas-t-en, dragon !
- Je reste. »

Comment définir tout cela ? Cet épisode appartient-il à la vie ou à la mort ? On est mort, mais on vit toujours, puisqu’on parle aux dragons et aux déesses. On parle même au feu en essayant de le pacifier. Alors on vit. Oui ou non ? Ne parlons plus du chat de Schrödinger : on n’est pas un chat ni une chatte. Pourquoi en parler ? On a d’autres chats à fouetter. Y a-t-il beaucoup de chats dans l’Au-delà ? Est-ce une question oiseuse ? Pas du tout : rien n’est oiseux, lorsqu’il s’agit de la mort. Ou de la vie. Il s’agit toujours de la vie ou de la mort. Et l’inexistence ? Est-elle vivante ou morte ? Ça dépend, comme on dit. Si on le dit, on est en vie. Si on ne le dit pas, on est mort.

Si nous ouvrons la bouche, nous sommes en vie. Si on nous la ferme, nous sommes morts. Mais nos yeux sont toujours ouverts.

AMOUR OU HAINE

« L’amour et le désir peuvent être excessifs », dit Spinoza. Mais les chrétiens pensent que l’amour ne saurait être excessif. On aime quelqu’un ou l’humanité entière ; on se réveille et on se dit que la quantité d’amour est plus élevée. Où ? Dans le monde. Pourquoi ? Parce qu’il y en a plus à

l'intérieur du corps auquel on est attaché. On sait qu'il faut se méfier de ce corps qui risque d'entraîner l'esprit et l'âme vers un *mauvais* aspect de l'amour universel. Le corps ne pense qu'à lui-même. En tout cas, il ne pense pas à l'âme. C'est pourquoi il entraîne tout ce qui se trouve dans son for intérieur et même à l'extérieur vers un autre corps. Cela ne s'appelle pas de l'amour platonique, loin de là. Et on a besoin de cette dernière variété d'amour pour progresser, pour se construire, pour s'approcher de Dieu et des anges.

Le corps nous ordonne de faire l'amour. Pour quoi faire ? Parce qu'il s'agit de l'amour et, à l'instar de Dieu, l'amour est unique. Qu'on fasse l'amour dans un lit ou qu'on prie devant un autel, on rend hommage à l'Amour avec un A majuscule. D'ailleurs, on n'est pas tenu d'écrire le mot « Amour » avec un A majuscule : l'amour est si grand, si omniprésent et omnipotent, que même si on n'écrit rien du tout, il sera là et partout ailleurs. On ouvre une fenêtre et on voit l'amour – partout, même au fond d'un puits. L'eau est amour, le puits est amour, la boue est ~~F~~amour, etc. On patauge dans la boue et puis on regarde les chaussures qui sont recouvertes de boue. On se dit : « Il y a beaucoup d'amour dans cette rue. Il faut que je m'y promène plus souvent, tous les jours. » Mais il y a de la boue un peu partout : dans les rues, dans les ruelles. Alors, on se promène jusqu'à ce qu'on tombe de fatigue. Et ainsi on se couvre de boue – à volonté.

Oui, on aime une femme et cet amour est sans doute excessif. Comme Werther, on est prêt à sacrifier sa vie pour cette femme. On la déshabille tous les jours – dans son imagination. Et comme elle a un fiancé, on le chasse sans arrêt. C'est ainsi qu'on passe des journées entières. C'est sans doute excessif, même si on ne se tue pas en présence de cette bien-aimée. Il faut qu'elle sache à quel point on l'aime. On est prêt à tous les excès. Il faut qu'elle le sache aussi. Elle sait tout cela, mais elle dit qu'elle aime quelqu'un d'autre. Alors, on se tue pour elle et elle dit au cadavre : « J'en aime un autre. Je n'aime pas les cadavres. » Ce n'est pas un happy end, loin de là. Les happy ends sont caractéristiques des films américains, mais pour une fois il ne s'agit pas d'un film américain ; il s'agit de la *vie* de tous les jours.

Tous les jours, on se suicide pour prouver son amour et éliminer un adversaire qui n'est pas capable de se suicider. Oui, il continue à vivre et tous les jours il voit celle qu'on aimait par-dessus tout. Il la voit, il l'embrasse, il fait l'amour à son corps et aussi à son esprit. « Je t'aime, je t'aime », répète l'esprit de la jeune femme et Dieu trouve ça normal. Il y a un cadavre qui gît sur un tapis, mais les amoureux n'y font pas attention ; Dieu non plus. On se demande même s'il voit ce cadavre. Il voit absolument tout, mais son *tout* n'inclut peut-être pas ce cadavre. Pourquoi ? Parce que ce cadavre n'est pas dans le Livre de la Vie. Oui, parce qu'il s'agit d'un cadavre. Non, cette explication est mauvaise. Même de son vivant, ce cadavre n'était pas dans le Livre de la Vie. On ne comptait pas ce cadavre parmi les élus. Et pourtant il était beau et amoureux. Il était rempli d'amour à ras bord. Oui, mais c'était un amour *excessif*. Qui plus est – ou plutôt qui *moins* est – cet amour ne se dirigeait par vers Dieu qui Seul mérite notre amour excessif. Les autres doivent se contenter d'un amour ordinaire, de l'amour de tous les jours.

Les amoureux détestent ce cadavre qui gît toujours sur leur tapis. « Il faut l'enterrer, dit la jeune femme.

- Attendons un peu, dit le jeune homme.

- Pour quoi faire ?

- Je veux avoir mon triomphe sous les yeux, la preuve de mon triomphe. Vois-tu, c'est une preuve *tangible*. C'est ce qu'il me faut. Il faut que je puisse *toucher* cette preuve.

- Elle sent mauvais.

- Tant pis. Rien d'étonnant : seuls les cadavres des saints ne sentent pas mauvais. Ce n'était pas un saint, que je sache.

- Pas du tout. Il a fait plusieurs tentatives pour m'embrasser.

- C'est vrai ? Si je l'avais su, je l'aurais tué.

- Il s'est tué lui-même.

- Que dommage ! J'aurais dû tuer cette vermine.

- Tu serais allé en prison.

- Tant pis. C'était mon devoir de gentleman.

- Si on faisait l'amour ?

- Si je connaissais une nécrophile, je lui demanderais de faire l'amour avec ce cadavre.

- Pour quoi faire ?

- Pour le violer, pour l'humilier. Dommage que je ne sois pas nécrophile, vampire »

« La haine ne peut jamais être bonne, dit Spinoza. L'homme que nous haïssons, nous nous efforçons de le détruire. » Et ce n'est pas bien, paraît-il. Et s'il se détruit lui-même ? s'il se suicide en notre présence ? Nous haïssons son cadavre (selon la proposition ci-dessus) et par conséquent nous sommes mauvais, même si nous sentons bon. Et le cadavre peut être bon, même s'il sent mauvais. Tout ce qui se trouve à l'extérieur et par conséquent peut être capté par nos sens n'a pas d'importance. Le cadavre n'est pas beau et il sent mauvais ; mais son for intérieur est beau et il ne sent pas mauvais, contrairement à ce que pensent ceux qui se trouvent à proximité de lui. Ils pensent qu'il sent mauvais de partout : sa peau sent mauvais, son estomac sent mauvais, ses intestins sentent mauvais, même s'il n'y a plus de nourriture à l'intérieur de ces intestins. Non, ses intestins ne sentent pas mauvais parce que l'intérieur de ce cadavre est bon – son cœur surtout. Ses intestins aussi et cela en vertu de la mécanique quantique. Mais cette fois il s'agit d'un lien local, d'une connexion presque immédiate.

La haine veut qu'on détruise ce cadavre. Qu'il s'agisse d'un homme, d'une femme ou d'un cadavre, c'est la haine qui compte et par conséquent il faut compter avec la haine. Comment la mettre en action ? On pourrait violer ce cadavre, mais on n'est pas nécrophile. On pourrait le couper en morceaux, mais on n'est pas boucher. En le coupant en morceaux, on peut se faire mal, et pour rien au monde on n'aimerait se faire mal de cette façon. Il paraît que les cadavres exsudent un poison. Le poison suinte le long du cadavre et pénètre dans les pores des vivants qui s'approchent de sa peau.

Alors, il vaut mieux le laisser en paix – ou en guerre avec soi-même et avec les divinités tibétaines qui font peur aux morts, tandis que ceux-ci se fraient un chemin vers le paradis.

Alors, on veut détruire la mémoire du cadavre ou plutôt de l'homme qui a précédé le cadavre dans l'histoire de l'humanité. On brûle ses photos, on dit du mal de lui. « C'était un escroc, un hypocrite, un voleur, un violeur.

- On ne dit pas du mal des morts, dit un Russe.

- Moi, je dis ce que j'ai à dire. C'était un satan en pantalon. C'était un satan en soutane. C'était Tartuffe.

- Ne soyez pas si sévère. Nous sommes tous des pécheurs.

- D'accord, je suis un pécheur. Pourquoi pas ? Je persiste et signe. Je détruirai ce cadavre coûte que coûte.

- L'envie, la moquerie, le mépris, la colère, la vengeance et les autres sentiments qui se rapportent à la haine ou en naissent, sont mauvais.

- Je m'en fiche.

- Vous vous faites du mauvais sang.

- Je m'en fiche.

- C'est mauvais pour la santé.

- Je m'en fiche.

- Tout ce que nous désirons du fait que nous sommes affectés par la haine, est honteux.

- Tant pis. Je n'ai pas honte.

- Et dans l'État, c'est injuste.

- Dans quel état ? Dans l'état où je suis ? C'est juste. Dans l'état où je suis c'est justice. Ce n'est que justice.

- Je parle de l'Etat.

- De l'état de choses ? Ça ne change rien. C'est toujours juste.

- Un drôle de notion vous avez.

- Quelle notion ? quelle nation ?

- La haine vous égare. *La notion de la justice.*

- Fichez-moi la paix. »

La haine nous égare et nous aveugle. Elle nous rend sourd également. On n'entend plus rien, on ne voit plus rien. Et ce qu'on voit, on le voit de travers. On entend *tout* de travers. Les mots apparaissent et nous les remplaçons par d'autres mots – sans le savoir. Nous ne soupçonnons même pas à quel point nous sommes à côté de la plaque. On nous dit « notion » et nous entendons « nation ». Et nous continuons à penser dans cette direction. Nous ne lâchons pas le mot « nation », contrairement à ce que nous devrions faire pour comprendre quelque chose, pour participer *dignement* à la discussion. Nous ne comprenons rien à rien – c'est le cas de le dire. Nous ne comprenons même pas la haine que nous sentons dans notre corps, sans parler de notre cœur qui se remplit de haine de plus en

plus, au lieu de préparer une chambre à coucher pour l'amour. L'amour doit être couché dans notre lit ; il doit nous caresser dans la nuit et même pendant notre grasse matinée. Et puis l'amour doit se lever pour nous suivre partout. C'est cela le vrai amour dont les saints nous rabattent les oreilles ; nos prêtres suivent leur exemple. Nos voisins aussi ; nos employeurs aussi. Tout le monde parle de l'amour : c'est dans l'air du temps, si bien que l'air est rempli d'amour. Et de haine, hélas. L'amour et la haine se font la guerre dans l'air et sur terre. Et nous ne pouvons rester dans notre coin ; nous *devons* participer à cette bataille dont l'issue dépend de notre participation. Et pourtant, il ne s'agit pas des Jeux olympiques. Il ne s'agit pas de jeux ; c'est sérieux, pas du tout ludique.

Nation civilisée, policée. Le peuple français est mieux qu'une race ; c'est une nation. Ça veut dire quoi ? Pourquoi mieux ? Quelle race ? Serions-nous racistes ? Vaut-il mieux être nationaliste ? Mieux vaut être *notionaliste*. C'est ainsi qu'on glisse vers la notion des notions. Ainsi on se débarrasse du problème épineux qui s'appelle « nation ».

Nous parlons de notre *nation* et on nous dit : « Vous oubliez les émigrés, les Roms.

- Non, je ne les oublie pas. Mais ils ne veulent pas apprendre le français. Ils ne veulent pas s'adapter à nos us et coutumes.

- Pourquoi devraient-ils s'adapter à nous ? C'est à nous de nous adapter à eux. Après tout, ce sont des êtres humains et rien d'humain ne nous est étranger. Vous n'aimez pas les étrangers. Dites-le franchement.

- Je ne le dirai pas parce que ce n'est pas vrai.

- Vous voulez dire que vous les haïssez ? *Haïr* est plus fort que de *ne pas aimer*. Et vous avez l'air très fort. Vous êtes plein de volonté nietzschéenne. »

Nous préférons parler de nos notions, même si nous n'avons aucune notion de ce que c'est. Et l'amour ? Savons-nous ce que c'est et avec quoi ça se mange, comme disent les Russes ? Non plus. Nous *sentons* l'amour, nous le *ressentons*. Les choses, les hommes – nous les aimons, à condition qu'ils le méritent. Ce n'est plus de l'amour, c'est de la rage, dit-on. Oui, si une femme ou un homme mérite cette rage, nous lui en faisons cadeau : c'est la moindre des choses. C'est *logique*. Cet être humain mérite un détour, comme on dit ; rien d'étonnant que nous faisons ce détour. Nous parcourons la terre à la recherche d'une personne que nous n'avons vue qu'une fois. D'accord, c'est un coup de foudre et pour une fois nous ne craignons ni la foudre ni le coup. Il faut agir selon les circonstances, et cette fois les circonstances se prêtent à notre voyage planétaire. Comme nous le savons, notre monde n'est qu'un village. Nous sillonnons le village, mais la personne que nous cherchons doit vivre dans un autre village planétaire : c'est la conclusion à laquelle nous arrivons au bout de notre voyage. Cela ne s'appelle pas « l'amour réciproque ».

Et la *haine* réciproque ? la haine qui *se mérite* ? C'est le contraire qui se passe. « Vous n'avez aucune mérite et c'est pour ça que je vous hais. Vous polluez la terre ou plutôt son atmosphère. Non, vous polluez la terre aussi. Rien ne pousse dans l'espace où vous habitez, où vous ne faites que passer. Disparaissez ! » Non, la plupart du temps nous haïssons notre prochain *sans raison*. L'amour ne

s'explique pas non plus. « L'amour est maléfique : on risque de tomber amoureux d'un bouc. » C'est ainsi que les Russes parlent de l'amour. Pourquoi ne pas tomber amoureux d'un bouc ou plutôt d'une chèvre ? On aime les fromages de chèvre ; on les aime à la folie. On aime aussi les créatures qui produisent ces fromages qui sont à l'origine de notre jouissance. Pourquoi pas ? Une fois de plus, c'est logique.

Et pourtant l'amour n'est pas logique *du tout*. « Pourquoi aimez-vous cette femme ? nous demande-t-on.

- Comme ça.

- Comment, comme ça ? Elle n'est pas belle.

- J'en conviens.

- Elle n'est pas riche.

- C'est vrai. Elle est plutôt pauvre.

- Alors, vous voulez imiter les héros de Dostoïevski qui épousent des femmes pauvres pour pouvoir les tyranniser ?

- Tyranniser ? comme Staline ?

- Oui, pour pouvoir leur dire : 'Je t'ai sortie du caniveau. Tu me dois une reconnaissance éternelle !'

- Je préfère Tolstoï. »

Il paraît qu'il faut mériter l'amour. Si vous voulez qu'on vous aime, il faut le mériter. Il ne suffit pas d'être un être humain. Il ne suffit pas de dire à tout le monde : « Nous sommes tous frères et sœurs. Aimons-nous tendrement et fraternellement. » Si vous le dites, il y aura quelqu'un qui vous dira : « Pourquoi ? Pourquoi devrais-je vous aimer ? Vous ne me plaisez pas. Vous vous habillez n'importe comment. Vous n'avez aucun goût : vos vêtements le prouvent. Vous ne lisez que des best-sellers et la presse people. Vous n'écoutez jamais de la musique classique et la musique que vous écoutez est affreuse. Vous n'écoutez pas les *Pink Floyd* ni les *King Crimson*. Vous écoutez de la musique *punk*. Vous écoutez n'importe quoi, portez n'importe quoi, pensez n'importe quoi. Pourquoi devrais-je vous aimer ? »

Cette personne peut vous dire que vous êtes créé à l'image de Dieu et qu'il faut aimer *toutes* les images de Dieu, quelle que soit leur qualité. « Si Dieu avait pensé que je ne méritais pas de vivre, Il ne m'aurait pas créé. » C'est un argument massue – pour les croyants, pour une *partie* des croyants. Il y a une partie des croyants qui hait les êtres indignes parce que ceux-ci ne correspondent pas à l'image de Dieu et aux idéaux chrétiens. « Vous n'êtes pas digne de porter le nom d'homme, disent ces croyants-là. Vos enfants non plus : tel père, tel fils. Vous vous multipliez pour rien. Vous êtes responsable de la démographie galopante dans votre pays. Et ailleurs. Vos enfants font leurs études et travaillent un peu partout : en Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne. Quelle honte ! »

Si vos parents pensent que la jeune femme dont vous êtes amoureux ne vous convient pas, ils disent n'importe quoi pour vous faire changer d'avis. Ils disent qu'elle n'est pas assez jolie et par conséquent vos enfants ne seront pas beaux. « Mais elle est très intelligente, dites-vous.

- Ah bon ? C'est à son intelligence que tu feras l'amour ?

- Non, mais ça marche, vous savez.

- Ah bon ? D'accord, ça marche *pour le moment*. Mais tu deviendras *impuissant* dans un peu temps. Le corps féminin ne te dira plus rien. Tu seras *allergique* aux femmes.

- Elle est bonne et généreuse.

- Qu'as-tu à faire de sa générosité ? Elle n'a pas d'argent.

- Elle a un cœur gros comme...

- Comme quoi ? comme son nez ? Une fois de plus, tu es tombé amoureux d'une chèvre. »

Et si vous tombez amoureux d'une nouvelle Belle Hélène, on vous dira qu'elle n'est pas intelligente. « Vos enfants seront stupides », vous dira-t-on. Et si vous tombez amoureux d'une femme *trop* intelligente, on vous dira qu'elle vous mènera par le bout du nez. Et la Belle Hélène vous offrira une belle paire de cornes. « Et ce ne sont pas des cornes d'abondance », ajoutera-t-on. Et puis, après un moment de réflexion, on ajoutera : « Ça dépend. Ça dépend de quelle *abondance* on parle »

On pense que seuls les misanthropes pensent de cette façon, et on se trompe : beaucoup de gens sont très critiques vis-à-vis de leur prochain, de leur concitoyens. Que faire ? On pense à Dieu – presque automatiquement. *Logiquement*, en tout cas. La haine des misanthropes n'empiète pas sur l'amour universel associé au nom de Dieu, à Son nom secret. D'accord, on n'aime pas les humains, pour une raison ou pour une autre ; pour *toutes* sortes de raisons. Mais Dieu ? Comment ne pas L'aimer ? On peut ne pas L'aimer à cause des guerres et des génocides. Il y a même des individus qui *haïssent* Dieu à cause de cela, surtout dans le sillage de la deuxième guerre mondiale. Et il y a des individus qui comprennent ces individus-là. Ils ne haïssent pas Dieu ; ils renoncent à ce sentiment parce qu'ils pensent qu'il est triste, comme toutes les passions tristes. Il est laid. Mais ils *comprennent* ceux qui haïssent notre Seigneur.

Il est encore plus facile de comprendre ceux qui L'aiment et disent en écho à Juliane de Norwich : « Si nous voulons aimer l'Incréé et Le posséder, il nous faut vraiment comprendre combien les créatures sont peu de chose, et que nous les regardions comme rien. » Cela nous convient, n'est-ce pas ? Les créatures ne sont rien, le Créateur est *tout*. Et si les créatures disent *tout* d'un coup : « Nous ne sommes rien, soyons *tout* » ? Faudra-t-il les aimer, en ce cas ? Certainement pas – encore moins qu'autrefois. L'Incréé correspond à la nature naturante de Spinoza, au Premier Moteur qui marche tout seul sans qu'une force ou une main ne Le pousse. Personne ne Le pousse, ne Le bouscule. Il est le *seul* autodidacte à mériter ce nom. Les autres autodidactes ne le méritent pas. Ils usurpent ce nom, mais ce n'est pas bien. C'est du plagiat pur et simple.

Pourquoi faut-il *posséder* l'Incréé ? Comment peut-on entrer en possession de l'Incréé ? En créant quelque chose ? On fait fausse route. On ne peut tout de même pas *acheter* l'Incréé. Imaginez

les dimensions de la boutique où on pourrait l'acheter ! Faut-il L'embrasser ? Quelle que soit la longueur de nos bras, nous ne saurions le faire. Faut-il Lui donner un baiser ? Le baiser de Judas ? Pour rien au monde, pour rien à l'arrière-monde on ne le fera. Alors quoi ? Laissons cette possession de côté. On résoudra ce problème en temps voulu. Ce qu'on retient de ces paroles se borne à ceci : « Les créatures ne sont *rien*. » On peut même ajouter « *du tout* ».

« Voilà pourquoi aucune âme n'a de repos quand elle n'est pas détachée de tout ce qui est créé. » « Mon âme est sans repos », comme dit Rimbaud. Il n'était pas détaché de Verlaine au moment où il disait cela. Ni de la boisson, ni de la drogue. De quoi était-il détaché ? de la vie *normale*. Il n'a jamais dit : « Je serai un poète normal. » Il est vrai qu'un peu plus tard, il s'est détaché de la poésie – de la *création*, en tout cas.

Nous nous détachons, nous tâchons de nous détacher. Nous haïssons tout et tout le monde, et cette haine nous aide à surmonter l'amour que nous éprouvons de temps en temps : pour un chien, pour un arbre sous lequel ce chien fait pipi. Un peu plus tard, nous nous mettons à haïr et le chien, et l'arbre, et même les buissons qui entourent l'arbre et le chien. Nous haïssons la terre où nous marchons. Nous haïssons les pas que nous faisons sur cette terre, sur ces cailloux que nous haïssons aussi. Nous haïssons nos chaussures. Bref, nous haïssons tout et tout le monde. Mais nous *aimons* Dieu et notre amour est d'autant plus ardent que nous haïssons ceci et cela ; et cela, et cela. Notre amour augmente à mesure que notre haine augmente, elle aussi. Tout augmente dans notre microcosme. Nous sommes sujets à l'expansion – à l'instar du cosmos. Logique, n'est-ce pas ?

« Notre Seigneur me montra aussi que c'est une grande joie pour Lui quand une âme, impuissante par elle-même, vient à Lui simplement, sans recherche, avec abandon. » Sans recherche ? On *cherche* notre Seigneur toujours et partout, et voilà qu'on nous dit que nous le faisons pour rien. Nous perdons notre temps en pure perte. On peut *simplement* perdre son temps ; ce n'est pas grave, tout compte fait. Mais nous le perdons *en pure perte. Doublement*. Quelle horreur !

Avec abandon. C'est plus facile à comprendre. On *s'abandonne* à un homme qu'on aime – à l'instar d'Emma Bovary. Il y en va de même pour les femmes et pour les hommes – en sens inverse. C'est-à-dire, on peut s'abandonner à une femme fatale. Elle nous agrippe et nous nous abandonnons à ses griffes. De l'amour à la haine il n'y a qu'un pas, dit-on. Nous faisons ce pas et nous nous mettons à haïr la femme fatale ; on hait surtout ses griffes. Et puis nous faisons le même pas en sens inverse. Une fois de plus, nous *aimons* cette femme : elle fait l'amour divinement *bien*. Elle fait beaucoup de choses divinement *bien* dans le domaine de l'amour tout court – l'amour non-platonique –, et tout ce qu'elle fait est parfait. L'amour toujours, comme disent les Français. Pas *toujours* : il ne faut pas oublier la haine, l'ombre, le mal.

PERFECTION OU IMPERFECTION

Tout le monde sait qu'il n'y a pas de perfection dans ce monde. Autrement dit, la perfection *n'est pas* de ce monde. De *quel* monde est-elle ? *Quelle* importance ! Nous ne vivons pas dans ce

monde-là où tout est parfait et où chaque brin d'herbe pourrait être exposé dans un musée. Oui, dans ce monde-là il y a un musée des herbes ; il y a aussi un musée des brins et un musée de brunes. Qu'elles sont belles, ces brunes-là ! Elles sont aussi belles qu'inaccessibles. À quoi bon y penser ? Mais les hommes pensent sans cesse à tout ce qui est parce que ça leur manque. Et nous pensons toujours à ce que nous n'avons pas. À quoi bon penser à ce que nous avons dans notre chambre, dans notre jardin ? Nous touchons ce que nous avons et nous n'y pensons pas. Soit on touche, soit on pense. C'est la vie.

Il y a un monde qu'on touche et il y un arrière-monde auquel on pense parce qu'il est parfait ; même l'enfer est parfait puisque les châtiments qu'on y inflige sont exemplaires. Si on fouette, on le fait rythmiquement, et on garde la mesure quoi qu'il arrive. Mais que peut-il arriver dans un monde parfait ? Il n'y a pas d'ouragans dans ce monde-là. Et s'il y en a un, il fait ce qu'il doit faire *à la perfection*. Il détruit *tout* sur son passage et on se dit : « Cet ouragan est parfait. Il ne peut pas être autrement : on vit dans un monde parfait. » Et s'il y a un char d'assaut dans ce monde dont on parle, il détruit tout sur son passage, lui aussi. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle « ouragan ».

Si on vous brûle dans ce monde où la perfection est de rigueur, vos cendres forment une pile parfaite. On l'expose également dans un musée. Comment s'appelle-t-il ? Pourquoi faut-il tout nommer, tout *définir* ? D'accord, c'est le musée des cendres. Il se trouve en face du musée de squelettes. Ils se font face et les touristes vont de ce musée-ci à ce musée-là. Ils ne perdent pas leur temps en cherchant le musée des squelettes ou celui où il n'y a que des cendres. Ils ne sortent pas leur mobile pour consulter le plan de la ville. Ils se disent : « Nous avons déjà vu les cendres. À présent allons voir les squelettes. » « Mais l'ordre n'est pas parfait, dit quelqu'un. Nous aurions dû voir d'abord les squelettes.

- Pourquoi ?

- Parce que les squelettes viennent *avant* les cendres. On vous brûle d'abord la peau, les nerfs, les vaisseaux sanguins. On ramasse les cendres et on expose les piles que nous avons vues. Les squelettes constituent l'étape suivante. On brûle vos os.

- L'ordre n'a pas d'importance, dites-vous. L'essentiel est de *voir* les cendres et les squelettes. Nous devons savoir ce que nous sommes. Nous devons nous *construire*. Ce sont les éléments de base. Nous nous construisons avec nos squelettes et nos cendres. Il faut que nous préparions notre prochaine incarnation. »

Cette discussion n'est pas parfaite, loin de là. Les arguments ne tiennent pas debout ; les mots ne sont pas justes. Les touristes ne sont pas parfaits ; ils ne sont pas dignes du monde qu'ils visitent. Rien d'étonnant que les autorités de ce monde leur interdisent l'accès aux musées, aux monuments et même aux usines où l'on fabrique la perfection. Mais un monde sans touristes n'est pas parfait. Il faut que ce monde ait des ressources. Comment peut-il survivre sans nos touristes ? Il n'a ni gaz ni pétrole. Oui, sa terre n'est pas fertile, contrairement à ce qu'on pourrait se dire. On se dit : « Dans le monde parfait, il y a du gaz et du pétrole – en abondance. Le pétrole coule *à flots* et par conséquent il ne coûte

rien ou presque rien, ce qui revient au même. Autrefois, on parlait des fleuves où le lait coulait non-stop. Aujourd'hui on parle du pétrole.

- Mais on ne peut pas se baigner dans un tel fleuve. On ne peut pas pêcher à la ligne.
- Et vos voitures ? Vous ne pensez pas à vos voitures.
- La santé passe avant le reste. Le pétrole et le gaz nuisent à la santé.
- On prend une voiture et on roule vers la mer Noire.
- Elle aussi, elle est remplie de pétrole.
- Vous la confondez avec la mer Caspienne.
- Et le gaz ? En Crimée, vous sentez le gaz. Il y a des fuites partout.
- Que voulez-vous ! Dans un monde parfait il y a du gaz en abondance.
- Trop c'est trop.
- Dans un monde parfait, rien n'est de trop. »

On dit : « C'est parfait », et on meurt quelques secondes plus tard. Il est vrai que, dans une certaine mesure, la mort est plus parfaite que la vie. Par conséquent, si on prononce le mot « parfait », on pense à la mort où l'immobilité est de rigueur. Aucun mouvement n'est parfait. Même les gymnastes qui participent aux Jeux olympiques ne se meuvent pas *parfaitement*. Même ceux qui *gagnent* sont gauches et ridicules. Cette fois, la mort prend le dessus, mais on n'a toujours pas envie de mourir. Tant pis pour la perfection, se dit-on. La vie imparfaite est *mille fois* mieux que la mort parfaite.

À quoi pense-t-on quand on dit : « Elle est perfectionniste » ? Est-elle morte ? Dans ce cas, chaque cimetière est un symbole de la perfection – même s'il est laissé à l'abandon, même si les mauvaises herbes poussent partout. Ça n'a pas d'importance, se dit-on. Ce sont les morts qui comptent. « Non, ce sont les vivants qui comptent, dit quelqu'un. Laissons les morts aux morts. Qu'ils s'en occupent, qu'ils se soignent. Nous vivons et nous devons nous acquitter de cette tâche à la perfection.

- Quelle tâche ? disons-nous.
- La vie.
- Ce n'est pas une tâche.
- C'est quoi alors ?
- Une malédiction. Mais c'est une malédiction *parfaite*. C'est pour cela que nous n'avons pas envie de nous suicider.
- N'oubliez pas qu'il y a des meurtres parfaits. Il y a aussi des *suicides* parfaits. Voulez-vous que je vous tue ?

- Non, merci. Dans le domaine de la perfection, nous préférons la malédiction. »

Nous voulons écrire une œuvre parfaite. D'accord, la vie est imparfaite, mais l'art nous offre la possibilité de nous surpasser, de dépasser la condition humaine et son imperfection. Nous nous concentrons sur une feuille blanche et bientôt elle devient presque noire. Cette fois, notre

perfectionnisme inné ne nous pousse pas à rendre notre œuvre harmonieuse grâce à l'uniformité, à l'utilisation d'une seule couleur. On peut noircir cette page et appeler cette œuvre *Le rectangle noir*. Non, ce n'est pas ça notre tâche. Nous voulons écrire une œuvre littéraire, ce qui nous interdit de noircir *complètement* cette page blanche, ce rectangle blanc. Il est vrai que Sterne a intercalé une page noire dans son roman *Tristan Shandy* ; et il y a des critiques qui pensent que c'est la page la plus parfaite dans le domaine de la littérature. Mais notre tâche est ailleurs : nous voulons *écrire* une œuvre parfaite. La page noire de Sterne nous impressionne à cause de ce qui la précède et lui succède. S'il n'y avait rien d'autre dans son livre, s'il n'y avait que des pages noires, nous ne le lirions pas pour la bonne raison que les pages noires sont illisibles.

Nous noircissons *partiellement* la page blanche qui se trouve sous nos yeux. Les lettres dont nous la couvrons doivent être parfaites, sinon ce n'est pas la peine de continuer : nous nous en rendons compte. Parfait. Le fait que notre conscience tient compte de ce fait fait partie de la perfection que nous visons. Il faut que tout soit parfait – même le processus qui nous mène vers l'harmonie parfaite. Nous raturons un mot par-ci, un autre par-là, mais même ces ratures doivent être parfaites. Nous cherchons le *mot parfait* qui, entre parenthèses, n'est pas identique au mot *juste*. Nous trouvons le mot parfait, mais par la suite nous nous rendons compte qu'il n'est pas tout à fait parfait. Et tout ce qui n'est pas tout à fait parfait est imparfait – au moins dans le royaume de la perfection.

Nous continuons à chercher le mot parfait. Nous en trouvons plusieurs, mais nous les rejetons, les uns après les autres. Ce processus est parfait ; en tout cas, Flaubert aurait été content. Le processus est parfait, mais le résultat ne l'est pas. Et c'est le résultat qui compte, comme tout le monde le sait. Et le résultat final se fait attendre. Les résultats intermédiaires sont parfaits et mêmes harmonieux : le travail d'un perfectionniste est harmonieux et personne ne le conteste. Et si quelqu'un le conteste et proteste, cette protestation est imparfaite et ce n'est pas la peine d'en tenir compte.

Nous trouvons enfin le mot parfait – il est même *plus* que parfait – et nous nous arrêtons en cours de route. Pourquoi ? Parce que nous nous demandons si nous sommes réalistes ou surréalistes. Si nous sommes réalistes, nous devons refléter la vie telle qu'elle est. Et la vie n'est pas parfaite, loin de là. Malgré les quelques perfections qu'on trouve dans le domaine des arts, la vie est imparfaite. Il est vrai qu'on peut traverser ces imperfections et sortir de l'autre côté du miroir pour trouver un monde à l'envers. Et le revers de l'imperfection *est* la perfection. C'est ainsi qu'il faut procéder pour écrire une œuvre parfaite. Mais si nous procédons ainsi, nous perdons le réalisme. La vie s'éloigne à mesure que notre fantaisie prend le dessus. Notre fantaisie est-elle plus précieuse que la vie ? Elle est plus parfaite ; ses œuvres sont parfaites, elles aussi. Mais la vie est plus riche, plus *foisonnante*. Et son contact avec Dieu est plus direct. Même si tout procède de Dieu – c'est une vérité parfaite – notre fantaisie est plus éloignée de Lui que la nature naturée. Pourquoi ? Parce que notre fantaisie est un produit de la nature naturée, naturée, naturée, naturée. Bref, c'est une nature *dénaturée*.

Bref, le surréalisme n'est pas parfait : il nous éloigne de Dieu. Et n'oublions pas que les perfectionnistes sont plus *près* de Dieu que tous les autres. Dieu est la perfection même et on devient

de plus en plus perfectionniste à mesure qu'on s'En approche. Comment mesure-t-on la perfection (ou l'imperfection) du monde ? On prend un mètre souple de couturière et on l'applique à la terre et au ciel. Dieu, *mon* Dieu. À quelle distance se situe-t-Il par rapport à nos maisons, nos bureaux, nos stylos ? D'accord, Il est partout. Le stylo est aussi Dieu. Il n'est pas *un* dieu ; il est Dieu. C'est pour ça qu'on écrit si bien, comme disait Nietzsche. Non, si on ne fait pas l'économie du panthéisme, on n'en sortira jamais.

Bref, c'est une longue histoire. On mesure le ciel et la terre. On cherche le mot parfait ; on cherche le Seigneur. On cherche toujours quelque chose ou quelqu'un. C'est parfait, ça fait partie de la perfection. La vie n'est pas un fleuve tranquille ; c'est une recherche permanente, passionnante. On cherche le mot parfait, la virgule parfaite. On ne la trouve pas. Alors, on met un point virgule à la place de la virgule qu'on n'a pas trouvée. On lit Virgile pour trouver l'inspiration parfaite. Puis on lit Dante. On trouve l'inspiration parfaite et on continue les recherches.

Nous sommes déjà sur notre lancée. Tout va bien et nous sommes contents. Alors, on nous dit : « Ce n'est pas bien. Un créateur parfait n'est jamais content, à l'exception de Dieu, naturellement. Mais vous ne vous prenez pas pour Dieu ? si ? » Si. Le perfectionnisme nous oblige à devenir Dieu, ne serait-ce que l'espace d'un mois au cours duquel nous travaillons à notre œuvre. Une fois l'œuvre finie, nous redescendons sur terre. Et si on nous demande : « Qui êtes-vous ? » Nous répondons : « Un être humain. Et rien d'humain ne nous est étranger. »

Ce n'est pas tout à fait vrai. Le côté *imparfait* de la nature humaine nous est *étranger*. Certes, nous sommes de nouveau sur terre et nous nous rendons compte que seuls les nuages où nous séjournons pendant nos labeurs littéraires nous permettent d'atteindre la perfection à laquelle nous aspirons. Mais la perfection ne tombe pas du ciel : il faut la chercher en permanence. Et lorsqu'on la trouve – on la *tient*, se dit-on – il faut se l'approprier et l'entretenir. Il faut la soigner, la polir, enlever la poussière de sa surface et aussi de son for intérieur qui risque de bloquer notre inspiration si nous ne le nettoions pas tous les jours.

On n'a pas besoin de la perfection dans la vie de tous les jours où on n'écrit rien, on ne crée rien. Une omelette qu'on mange au petit déjeuner est aussi une création, mais cette création n'a aucune commune mesure avec une œuvre d'art qui doit être parfaite. Une œuvre d'art sera parfaite, sinon elle ne sera pas, pour paraphraser une des phrases les plus stupides qu'on connaisse. Laissons l'omelette de côté ; ou plutôt, mangeons-la et passons aux choses *sérieuses*.

Nos vêtements sont défraîchis. D'une façon générale, nous nous habillons n'importe comment. Et nous ne pensons pas à la nourriture, à nos repas. Nous mangeons toujours la même chose pour ne pas avoir de mauvaises surprises. Même des bonnes surprises nous perturbent outre mesure. Ce sont de petits chocs qui bousculent notre perfection intérieure et notre inspiration. À *l'intérieur* de notre esprit, tout doit être parfait, car cette perfection est censée se refléter dans nos œuvres. Nous tentons d'œuvrer pour le bien de notre perfection, qu'il s'agisse de notre esprit, de notre raison ou de nos

œuvres. Et puis on nous dit : « Vos œuvres sont *trop* parfaites, *trop* lisses. Il faut qu'elles soient plus *rugueuses*.

- Comment ça ? disons-nous.

- L'imperfection fait partie de la perfection. Prenez une écorce rugueuse. Aimez-vous les arbres ?

- Oui. J'aime la nature.

- La nature n'est pas lisse. Elle n'est pas vernie, si vous voyez ce que je veux dire.

- Oui, je vois, disons-nous.

- Aimez-vous le sol pierreux et raboteux ?

- Oui, j'aime les pierres. J'aime le sol.

- Je ne dis pas que votre style doive être raboteux.

- Pourquoi pas ? La poésie doit être contournée et raboteuse.

- Et Mallarmé ? Ne l'aimez-vous pas ?

- Si.

- Il est lisse, n'est-ce pas ?

- Il est parfait. »

On se perd dans ces notions. Perfection, imperfection. Personne n'est parfait ; personne n'est imparfait. L'imperfection absolue n'existe pas. Il y en va de même pour la perfection. Ce n'est pas la peine d'évoquer Dieu à tout bout de champ. Il y en va de même pour le Diable. Et pourtant le Diable est une image *parfaite* de l'imperfection. Ce n'est pas vrai, dit-on. Le Diable est parfait *dans son genre* ; c'est pourquoi il faut écrire son nom avec un D majuscule. Il le mérite ; chaque perfection mérite une majuscule. Et chaque imperfection mérite une minuscule. Dans un texte imparfait il y n'a pas de majuscules. Il y a des points, mais les phrases ne commencent pas par une majuscule. Les noms propres n'ont pas de majuscules non plus. Pourquoi ? Parce qu'aucun nom n'est parfait ou parce que les porteurs des noms ne le sont pas ? D'accord, ils ne sont pas parfaits. Ceux qui portent un nom ne sont pas parfaits – par définition. Que faire ?

Il faut se débarrasser des noms. Seuls les *innommables* sont parfaits. En tout cas, ils peuvent *prétendre* à ce titre, à condition qu'ils entretiennent leur perfection tous les jours. L'aérobic, comme d'habitude. Encore une question. (Les questions sont parfaites, les réponses imparfaites.) Les innommés sont-ils parfaits, eux aussi ? Une lettre peut être parfaite, à condition de ne pas avoir de suite. Tout ce qui s'ensuit est toujours imparfait. Par définition. Ce n'est pas la peine de définir ce qu'on veut dire. Il faut le sentir, il faut mettre en marche son *intuition*. C'est elle qui est parfaite, sans doute.

La raison est imparfaite, même si on l'écrit avec un R majuscule. Elle pense n'importe quoi et ses conclusions sont toujours erronées – même si elle ne va pas plus vite que les violons. Elle va lentement, plus lentement que n'importe quel violon. Même le violon d'un débutant va plus vite que la raison qui analyse un thème ou un objet à longueur de journée. La langue tourne sept fois, mais elle ne

parle toujours pas : la raison lui interdit de parler. « C'est trop tôt, dit la raison. Je ne connais pas encore tous les tenants et aboutissants de cette affaire. J'en connais une partie, mais ce n'est pas suffisant. Nous risquons de nous planter si nous arrivons à nos conclusions hâtivement. Les Anglais disent qu'il ne faut pas *sauter* aux conclusions. Connais-tu cette expression ?

- Oui. Je m'en suis servi plusieurs fois.

- En anglais ?

- Oui.

- Avec un accent d'Oxford ?

- Non, avec celui de Cambridge.

- Est-il plus parfait ?

- C'est toi qui dois le savoir.

- J'ai d'autres chats à fouetter.

- Moi, je me tais. »

Ce dialogue n'est pas parfait. Pour commencer, il n'a rien à voir avec le thème de ce chapitre. Il y a le mot « parfait » à l'intérieur de ce dialogue, mais ce n'est pas suffisant ; d'autant qu'il est tiré par les cheveux. Il ne suffit pas de dire « parfait » ou « imparfait » pour se tenir à proximité du sujet. On dévie, on dévie ; on ne sait que faire. La perfection n'est pas de ce monde et on dévie en espérant de la trouver *ailleurs*. On ne la trouve pas et on continue à dévier. On n'espère plus, d'autant que Spinoza nous demande de ne pas espérer. Si l'on espère, on avoue qu'on n'est pas parfait. À moins qu'on espère d'être *imparfait*. On est parfait, mais on se dit que la perfection ~~est~~ brille trop. C'est comme si l'on avait mis trop de vernis sur un tableau ou sur un meuble. On les restaure et on ne voit que du vernis – après la restauration. Ce n'est pas bien, disent les spécialistes. Alors, on recommence ; et ça recommence. On n'arrive pas à se débarrasser du vernis qui cache les surfaces mates, authentiques. Ce sont des bijoux clinquants. On n'en veut pas. On a mal au cœur lorsqu'on les regarde. On est malade et cette maladie est parfaite. Dans son genre.

Alors, on se met à la recherche de l'imperfection, de la *vraie* vie, de la vie *vivante*. La perfection est un fruit de la vie morte ; ou un fruit *pourri* de la vie vivante. On la cherche, on la cherche. Quoi ? L'imperfection, le temps. L'éternité est peut-être parfaite. Et encore. On la cherche et on la trouve partout, cela va sans dire. Mais ce n'est pas ce genre d'imperfection qu'on cherche. On est en train de chercher une imperfection parfaite. *L'Imperfection*. Et cela n'existe pas. Pourquoi ? (Cette question est parfaite.) Parce que le monde est imparfait. (Cette réponse est imparfaite, car le monde est parfait par moments, par endroits. En tout cas, il est beau par ci par là.)

Voici un poème que Mallarmé a écrit en 1896 :

Pâris qu'un jugement décore

Présenterait sur le chemin

Vers vous belle et plus simple encore

Une pomme de chaque main.

Est-ce un poème parfait ? Ils sont jolis, ces vers de circonstance. Ils sont *presque* parfaits. Ils sont dédiés à Madeleine. Les spécialistes doivent savoir qui elle est, mais cela ne change pas grand-chose. Quel que soit le physique de cette Madeleine, elle n'est certainement pas à la hauteur de son prototype à qui Pâris a offert *une* pomme d'*une* main. Emporté par son élan créateur et par sa bonne éducation, Mallarmé le gentleman – plus qu'un poète en l'occurrence – a offert *deux* pommes à sa Madeleine qui n'était pas aussi belle qu'Aphrodite, sans parler de la Belle Hélène. Il est vrai que c'est un grand honneur de juger la beauté de trois déesses. Mais pourquoi employer le verbe « décorer » ? Un Français est un monsieur décoré qui mange beaucoup de pain et ne connaît pas la géographie. Pâris n'était pas français. À plus forte raison, il n'était pas un Français moyen. Mangeait-il beaucoup de pain ? De *notre* point de vue, il ne connaissait pas la géographie. Mais cela ne veut rien dire et l'on se demande pourquoi l'honneur qu'on lui confère le *décore*. Par conséquent, ni le poème ni Madeleine ni Mallarmé ni Pâris ne sont parfaits. En tout cas, un Français moyen est plus parfait que Pâris, car il correspond exactement à l'adjectif « moyen ». En toute logique, ce Français est moins imparfait que Pâris qui, pourtant, n'est pas tout à fait imparfait, malgré la guerre de Troie. Il est entre les deux, comme d'habitude. La Voie Moyenne, comme on dit.

Il y en va de même pour Mallarmé, Madeleine, Athéna, Héra et même Aphrodite qui est à l'origine de la guerre de Troie. Nous autres, nous sommes pacifistes. Et nous condamnons Héraclite pour sa remarque « la guerre est la mère du temps ». La mère du temps, la mère du progrès, la mère des choses, la mère des hommes. Tout cela est faux : la guerre n'est ni mère ni père ni frère ni sœur. Elle est l'absence de mère, de père, de frère et de sœur. Elle est absence de tout le monde, car on tue presque tout le monde pendant une guerre mondiale. La guerre est un fossoyeur, un croque-mort. Héraclite s'est trompé ; il n'était pas parfait. La Voie Moyenne, comme d'habitude.

À la réflexion, on se dit qu'on peut écrire un poème parfait. Un court poème, par la force des choses : un long poème ne peut être parfait. Rien de long et de spacieux ne peut l'être. Un centimètre peut-être. Ou un haïku :

Parfait, parfait.

Imparfait, imparfait.

Parfait, imparfait.

RIRE OU LARMES

On rit aux larmes. On passe d'un extrême à l'autre. Les Russes le font assez souvent, dans plusieurs domaines, un peu partout. Les autres le font aussi, sinon on ne parlerait pas de ce rire qui se termine par les larmes. On rit, on se roule par terre. Les larmes coulent et le tapis – toujours le même tapis – devient humide. Le rire se termine ; les larmes continuent à couler pendant un certain temps.

On ne peut pas les arrêter. On ne rit plus et ce dont on riait n'a plus l'air drôle, de sorte qu'on se demande pourquoi on en a ri pendant si longtemps. On ne trouve pas ça drôle du tout. C'est plutôt triste à *mourir*. On n'en meurt pas, mais on pleure. C'est triste à pleurer ; c'est triste à sangloter. On sanglote pendant quelques minutes et on se calme. Faut-il vraiment *pleurer* à propos de ce qui arrive dans ce monde stupide ? Quand ce qui arrive est stupide, on peut en rire. Quand ce qui arrive est cruel, on en pleure.

On ne pleure plus ; on ne rit plus. C'est le statu quo, comme on dit. Il ne se passe rien, rien du tout. Tout d'un coup, on attrape un fou rire. Pourquoi ? Parce qu'il ne se passe rien. Dans ce monde en mouvement, il ne se passe rien pour une fois. C'est drôle à mourir. On meurt de rire et puis on ressuscite. C'est ça la Grande Résurrection. Toute la vie on riait, on chantait, on dansait ; et les fourmis travaillaient. Tout le monde est au courant de cette vérité. On danse, on rit et on meurt : on a bu trop de champagne et le cœur a flanché. On oublie toujours qu'à la différence de l'âme, le cœur n'est pas immortel. Il risque de craquer si on rit trop d'un seul coup ; si on pleure à n'en plus finir. Soit on rit à n'en plus finir, soit on pleure ; et les larmes coulent à flots. Soit c'est le champagne qui en est la cause, soit les larmes prennent le relais. Quelque chose coule à flots et c'est ainsi que la vie s'écoule en suivant l'exemple du temps. Elle ne peut pas faire autrement puisqu'il n'y a pas de vie sans notre temps ou votre temps. On glisse doucement, imperceptiblement vers la durée de Bergson, mais ce n'est pas encore le moment. C'est un autre moment et peut-être un autre temps. Qui sait ! Bergson le savait peut-être, mais il n'est plus là pour mesurer notre temps, nos souvenirs, ~~nos passés~~ (notre passé), notre bonheur.

D'après lui, on peut rire en regardant une phrase, en la lisant, en la prononçant. On peut rire de l'auteur de cette phrase. De quelle phrase s'agit-il ? « La vie est belle. » On lit cette phrase, on la lit à haute voix, et à peine notre lecture terminée, on rit à gorge déployée. On rit d'abord de cette phrase, ensuite on rit de son auteur. Qui est-il ? Qui est-elle ? Pourquoi dit-elle que la vie est belle ? Elle regarde par la fenêtre et voit un cerisier en fleurs. Et elle s'exclame : « La vie est belle. » Et pour étayer cette assertion, elle récite un haïku :

Le cerisier est en fleurs.

La vie aussi.

Tout est beau et magnifique.

Elle ouvre une autre fenêtre et voit un magnolia en fleurs. Alors, elle s'exclame : « La vie est encore plus belle que je ne le pensais. » Et elle récite un autre haïku :

Le magnolia est en fleurs,

Lui aussi, lui aussi.

Embrassez-vous, par millions !

Peu à peu, on se met à rire, tandis que les millions se préparent à leur embrassade gigantesque. Il y a plusieurs groupes qui avancent dans les directions opposées. On leur crie : « Par là, millions. Rebroussez chemin ! » Les millions rebrousse chemin et, quelques années plus tard, ils voient d'autres millions. Et ces millions-ci ne savent que faire de ces millions-là. Les autres millions regardent par les fenêtres et se mettent à rire. Ils trouvent cette marche risible et ridicule. Et cette embrassade à venir ? Quelle pagaille en perspective !

On assiste à cet événement en simple observateur. On n'y participe pas et on sait pourquoi on n'y participe pas. Après tout, Pierre de Coubertin n'a pas dit : « Participez à cette accolade par millions ! » Nous savons ce qu'il a dit et nous nous préparons aux Jeux olympiques pour gagner au moins deux médailles d'or. Et nous rions de ceux qui y vont pour participer, pas pour *gagner*. Tant mieux pour nous, disons-nous. Ils y vont pour faire *nombre*. Nous y allons pour gagner. Il y a une course et vingt personnes y participent. Dix-neuf personnes y participent pour y participer : elles n'ont aucune ambition. Elles ne courent même pas ; elles se promènent. Nous sommes seuls à vouloir gagner. Nous nous disons avant la course : « Je suis là pour gagner. Je courrai, tandis que les autres marcheront sans but, à l'aventure. Même si je cours *lentement*, je gagnerai à coup sûr. »

Et nous nous mettons à rire. Nous rions jusqu'aux larmes. Nous rions des autres et de Pierre de Coubertin. Nous rions de sa phrase immortelle qu'on cite à l'occasion de n'importe quel jeu – même s'il s'agit du football. Tout le monde se promène dans le stade ; le ballon roule lentement d'un bout à l'autre du terrain. Puis il quitte le terrain et roule dans les rues, parmi les voitures et les passants. Il y a des passants qui lui donnent un coup de pied ; ils veulent participer, eux aussi. Le ballon roule un peu plus vite, puis un mur l'arrête. Nous rions de plus en plus. Nous aussi, nous donnons un coup de pied à ce ballon et, du *coup*, nous nous écroulons de rire.

Même si on ne prononce qu'un mot, nous attrapons un fou rire qui ne nous lâche pas pendant une dizaine de minutes. Quel est ce mot ? « Participer. » Même si on ajoute « à ce colloque », nous rions, même si nous ne savons pas de quel colloque il s'agit. Même si on dit : « Participez au sauvetage général », nous rions. Nous attrapons même un *double* fou rire parce que le mot « sauvetage » est aussi ridicule que le mot « participer ». Que peut-on sauver dans ce monde ? quoi ? qui ? Sauver *pourquoi* ? Pour qu'on puisse mourir dans son lit, dans son sommeil ? Pourquoi ne pas mourir dans la rue ? après avoir donné un coup de pied au ballon ?

Où parle-t-on de cette marche des millions d'êtres ? Ils vont se sauver mutuellement. Donnez-leur un peu de temps. L'opération de sauvetage est en cours. Attendez, attendez, ils commencent à s'enlacer. Un érudit dit : « Il faut dire : '*Enlacez-vous, millions !*' *Seid umschlungen*. Vous avez fait une erreur, une erreur de traduction. C'est pourquoi vous avez semé de la pagaille, au lieu d'œuvrer à l'instauration du règne de la paix. Vous vous prépariez à une *embrassade*, pas à un *enlacement*. »

Alors, on se prépare à un enlacement. On marche, on marche ; ensuite on s'arrête pour s'entraîner sur place. On enlace ses compagnons de voyage et si ceux-ci sont las ou ne le veulent pas,

on enlace des arbres ou des lampadaires. La préparation du sauvetage général est en cours. Les simples observateurs se roulent par terre. Puis ils se lèvent et regardent par les fenêtres. Deux minutes plus tard, ils s'écroulent et se roulent par terre, sur les mêmes tapis. « Frères, au-dessus du firmament / Doit bien vivre un père aimant. » Schiller recommence de plus belle ; Beethoven aussi. Les auditeurs et les spectateurs se roulent par terre. Quel père ? quels frères ?

« Non, vous vous trompez. Ce texte ne convient pas.

- Comment ça ? dites-vous. Schiller, Beethoven...

- Ce ne sont pas les noms qui comptent. Ce sont les paroles.

- Elles sont belles, aussi belles que la vie. (Rires dans l'assemblée.) '*Übern Sternenzelt...*'

- *Übern, schmübern*. Au-dessus. C'est ça, *au-dessus*. Trop *loin*, mes chers frères.

- Que faire ?

- Il nous faut un autre père.

- Y a-t-il un *autre* père ? Mais la chanson dit : 'Il n'y a qu'*une* mère, *un* père et *une* patrie.'

- Un père. C'est vrai, *un* père. Mais *quel* père ? Etes-vous sûr que *votre* père est *votre* père ?

- Oui. Non.

- C'est ça. Vous avez un autre père qui ne ressemble pas à celui que vous prenez pour votre père.

- Il ressemble à quoi ? à qui ?

- A Lénine, à Marx, à Engels.

- Mais Lénine ne ressemble pas à Marx.

- Peu importe : c'est la *même* famille.

- Ça revient au même ?

- Oui, ça revient au même. »

Le nouveau père arrive et dit : « Vous pensez que vous marchez ? Vous vous trompez. Vous êtes étendu sur le sol, même pas sur un tapis. Même pas dans l'herbe. Vous êtes dans la *boue*. Vous êtes recouverts de compost, comme si vous vouliez que des carottes poussent de votre corps. Ou des pommes de terre. Ne savez-vous pas que vous êtes des *êtres* humains ? N'avez-vous pas lu Heidegger ? Vous n'êtes pas des esclaves. N'avez-vous pas lu Hegel ? Pour le moment vous êtes enchaînés par vos maîtres. C'est pour ça que vous n'avez rien à perdre à part vos chaînes. C'est pour ça que notre hymne dit : 'Foule esclave – debout, debout !' Levez-vous quand je vous parle. »

La foule esclave se lève lentement mais sûrement. Les bourgeois ouvrent leurs fenêtres et se mettent à rire. Ce n'est pas encore un fou rire, mais il ne va pas tarder à survenir. Quand on parle du fou rire... La foule esclave entonne l'*Internationale*. Le fou rire arrive au galop et les bourgeois se roulent par terre. C'est eux qui sont étendus par terre en ce moment. Renversement de la situation. Et la Raison de Spinoza ? Que fait-elle pendant ce temps-là ? Elle tonne, elle tonne, elle tonne dans son tonneau. Non, elle tonne dans son *cratère*. Où est son cratère ? On sait où se trouve le *tonneau* – celui de Diogène, par exemple. Il tonnait dans son tonneau ou plutôt dans son amphore. D'accord, c'est sa

raison qui tonnait parce qu'il pensait que le monde était stupide. Mais la raison des révolutionnaires, des internationalistes ? Elle tonne dans un cratère. Dans quel cratère ? Où peut-on le trouver ? On se met à la recherche du cratère. « Cherchez d'abord la *Raison*, dit le bourgeois en s'écroulant de rire. Comme d'habitude, il se prépare à une roulade. Dès que les millions entonnent *l'Internationale*, le bourgeois fait des roulades sur le tapis ou dans l'herbe : tout dépend de la position de son corps.

On parcourt la terre, mais on ne trouve pas de cratère. Les cratères. On en trouve une quantité impressionnante, mais ils ne conviennent pas à la Raison. Spinoza n'aurait pas été content, si on avait mis la Raison dans un de ces cratères inconfortables. On décide donc d'en creuser un d'après les critères des révolutionnaires : la maison de leur Raison doit être spacieuse. En outre, elle doit avoir une bonne acoustique, sinon la Raison ne pourrait pas tonner *véritablement*. Il ne faut tout de même pas prendre la fureur de la Raison pour un petit coup de tonnerre !

Mais pourquoi un cratère ? Pourquoi pas une grotte à ossements ? Parce qu'on prépare une *éruption*. Comment la prépare-t-on ? On établit un parallèle entre l'éruption d'un volcan et le fonctionnement de la Raison. « C'est l'éruption de la fin », dit l'hymne. On n'a jamais lu les paroles de cet hymne, mais on a entendu l'hymne un millier de fois – grâce aux Français, grâce aux Soviétiques. Les ténors français et les basses russes le chantaient dès qu'une occasion se présentait. Et même si elle ne se présentait pas, ils le chantaient car ils ne pouvaient pas s'en passer. Ils chantaient donc : « C'est l'éruption de la fin. » Ou de la *faim* ? Ni la fin ni la faim ne sont capables de donner naissance à une éruption que nous ferait penser à l'Etna ou au Vésuve.

« Mais si, mais si, disent les communistes. 'L'éruption de la fin' veut dire la fin.

- Vous voulez dire la fin de Pompéi ?

- Oui. Le Vésuve explose et Pompéi périt. C'est sa *fin*.

- Et la Raison de Spinoza ?

- Spinoza n'a rien à voir avec *notre* Raison.

- Votre raison est déraisonnable, dit le bourgeois en se relevant du tapis.

- Non. Notre Raison est raisonnable et raisonnante. »

En russe on chante : « Notre raison furieuse bouillonne. Il est prêt à nous emmener à une bataille mortelle. » C'est ainsi que les traducteurs russes ont rendu le mot « fin » : une bataille mortelle. Le bourgeois ne rit plus ; il pleure. Et ses larmes ne sont pas le résultat d'un fou rire. Il pense aux morts, au goulag, à la famine des années vingt, des années trente. Union Soviétique, Staline, éruption de la faim, éruption de la fin. Les bourgeois pleurent, les prolétaires font de même. L'éruption de la fin ainsi que l'éruption de la faim les concernent tous. Cela revient au même : c'est une mauvaise habitude de l'histoire. Enfin les millions s'enlacent et s'embrassent. Les milliards aussi. C'est ainsi qu'on restaure la paix dans le monde, l'harmonie mozartienne, schubertienne. Ce sont les larmes qui la restaurent, pas les éruptions et les raisons. Il n'y a plus de luttes des classes ; tout le monde s'enlace et pleure sur son propre sort. Et sur celui de son voisin, de son prochain. Personne ne pense à son prochain, mais c'est le même sort : il n'y en a pas d'autres. On cherche un autre sort et on n'en trouve

aucun. Il n'y a ni cratères appropriés ni sorts sur mesure. Tout est démesuré et à cause de cela on ne coïncide pas avec le cosmos. On coïncide avec son sort, avec les souffrances. Le sort est jeté ; les dés aussi. On ramasse les deux et on constate que c'est du pareil au même. Tout revient au même et tout rentre dans le jeu. On joue au même jeu, au même ballon. On chante quelque chose, mais cela ne ressemble pas à *l'Internationale*.

On le déplore et on pleure. Où est notre Internationale, ce rêve de l'humanité ? Le bourgeois se moque des prolétaires ; il ne pleure plus, comme si son sort s'éloignait de lui. « Groupons-nous et demain / l'Internationale sera le genre humain », chante-t-il. Il est bizarre de constater qu'il connaît *l'Internationale* par cœur. Un autre bourgeois rit de ce bourgeois-ci. Celui-ci lui répond : « Je l'ai entendue si souvent que, contre mon gré, je l'ai apprise. Notre mémoire retient ce qu'elle veut, tu sais. Mon domestique chantait cette horreur. Il répétait sans cesse : 'Demain, demain, demain.' Et il me regardait en riant. À présent il pleure. 'Où est mon Internationale ?' dit-il en pleurant. Tu sais ce que je lui réponds ? 'Demain, demain, demain. Après-demain, après-demain, après-demain l'Internationale sera le genre humain.' Après-après-après-demain. C'est là qu'il faut chercher l'Internationale et toutes les autres utopies. »

On rit de nouveau. On rit de Jean Pottier qui est l'auteur du texte de cet hymne immortel. Bergson nous autorise à rire des auteurs. On s'y adonne à cœur joie. On n'a pas envie de rire de Schiller. Son hymne est naïf et touchant. Il est touchant, lui aussi. On n'a pas envie de rire des poètes touchants. Mais on rit de Jean Pottier parce que ce n'est pas un poète. Le Robert 2 dit à son sujet : « Homme politique et poète. » Lui, poète ? On attrape un fou rire et cette fête bat son plein pendant une demi-heure environ. Ce rire tonne dans son cratère. Où est l'éruption de la fin ? On n'en finit pas. On meurt en riant.

Spinoza faisait une grande différence entre le rire et la moquerie. Pour lui, le rire était une pure joie. Non, c'est une pure tristesse. Non, c'est le sourire qui est une pure joie. On sourit avec tristesse. Tout passe et on le sait, au lieu de l'ignorer. Les animaux ne le savent pas ; ils *passent* tout simplement. Et les humains ? Ils passent et ils pensent. Peu importe ce à quoi ils pensent. Ils passent au travers des étoiles et tombent dans les trous noirs. Ils se mettent à rire. « Tu es trop noir, disent-ils au trou. On va te peindre en rose. Mais on commence par la couleur blanche. Procédons par étapes. »

On peint le trou noir en blanc. C'est un trou blanc à présent. Et puis on le peint en rose pour tenir sa promesse. Et puis on se dit que ce trou est un cratère qu'on cherchait en vain, autrefois. On se met à rire. « La Raison tonne dans son trou. Il ne faut surtout pas obturer ce trou, sinon la Raison ne pourra pas tonner. Et s'il ne tonne pas, il n'existe pas. Le tonnement tonitruant est sa *raison* d'être. Il tombe dans un trou et se met à tonner. En dehors des trous il n'est rien. En dehors des trous, l'acoustique est mauvaise. Ce n'est pas la peine de tonner si personne ne vous entend. Tout le monde doit vous entendre : bourgeois, prolétaires, aristocrates, mendiants, prisonniers. Ces prisonniers entendent le ton de la Raison et se mettent à tonner à leur tour. Tout tonne à présent. C'est ça la vie. C'est ça la *Neuvième* de Beethoven. Millions, milliards, trillions. On a battu tous les records

démographiques. Les trillions s'enlacent ; ils ne se lassent pas de s'enlacer. Quelle joie ! Quelle ode ! C'est à la mode, vous savez.

- Qu'est-ce qui est à la mode ? disent les bourgeois. Nous voulons être à la page. À la page *blanche*.

- Tonner, s'enlacer, tomber dans des trous. Le rire peut tout vaincre. Nous tombons dans un trou noir et nous nous mettons à rire. Et le trou devient blanc, sous l'influence de notre rire.

- C'est un délire, disent les bourgeois.

- Pourquoi pas ? disent les prolétaires et les révolutionnaires.

- C'est vrai que vous êtes tombé dans un trou, disent les bourgeois. Où êtes-vous ? disent-ils aux révolutionnaires.

- Au mois d'octobre.

- De quelle année ? 1917 ?

- Oui.

- C'est trop loin, disent les bourgeois.

- Au mois de mai.

- D'accord. 1968. Où êtes-vous, chers soixante-huitards ?

- Nulle part.

- Vous n'êtes pas à l'intérieur de Demain, par hasard ?

- Et *what about* Après-Demain ?

- Non plus.

- Où êtes-vous ?

- Dans un trou.

- De quelle couleur est ce trou ?

- Il est *rouge*, naturellement. »

Tout le monde rit. Un cinéaste profite de cette occasion pour créer un chef-d'œuvre : *Quand le rire était roi*. Un peu plus tard, il crée un nouveau chef-d'œuvre : *Quand les larmes étaient reines*. Il n'y a pas de quoi rire, mais il y a de quoi pleurer. La crise bat son plein. « Pour la vie, contre le déni de justice, pour la défense de la famille ou contre le matraquage fiscal : les prochaines semaines seront chargées sur le front des manifestassions. » On marche de nouveau ; on marche en pleurant et en riant. Les mères pleurent. « Nos enfants, nos enfants. Que deviendront-ils ? Pas de travail, pas de perspectives. »

En France comme en Europe, une détermination qui ne faiblit pas. Quelle détermination ? On est déterminé. Quoi ? comment ? Nous marchons. Dans quelle direction ? Nous allons à droite. Non, nous allons à gauche. Les Américains rient ; les Chinois aussi. Les Russes les rejoignent peu à peu. Tout commence par des pleurs. Une ville est assiégée. Ses habitants mangent du pain dur, du pain rassis. Ensuite ils mangent des rats et ils pleurent. « Ah, le Seigneur, disent-ils. Nous allons mourir.

Fais en sorte que cette armée recule, qu'on nous laisse tranquille. Nous voulons des huîtres et du fromage de chèvre. »

C'est la première étape. Elle est franchie : il n'y a plus de rats. Il n'y a même plus de souris. C'est bien, nous sommes débarrassés des souris, disent les optimistes. Il n'y a même plus de mouches. C'est bien, nous sommes débarrassés des mouches et des fourmis, disent les optimistes. Nous sommes privés de souris, disent les pessimistes. Nous n'avons plus de grenouilles, disent les gourmets. On ne pleure plus ; on est assis comme le Turc de Leopardi. On regarde dans le vide : c'est le cas de le dire. Les frigos sont vides, les bouteilles sont vides.

L'ennemi grimpe sur les murs. Mais avant de grimper, il coupe l'eau et l'électricité. Alors, les habitants de la ville se mettent à rire. C'est la dernière étape. Tout le monde connaît cette histoire. On la trouve même dans la Bible. On trouve *tout* dans la Bible, disent les ecclésiastiques. Et L'Ecclésiaste ? Que dit-il ?

*Toutes les paroles se lasseront ;
On ne pourra plus parler :
L'œil ne se rassasiera pas de voir
Et l'oreille ne sera pas comblée à force d'entendre.*

*Ce qui a été est ce qui sera
Et ce qui s'est fait est ce qui se fera :
Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.*

TEMPS OU ETERNITE

Le temps est un tapis. De quelle couleur est-il ? Il est rouge, naturellement. On le déroule devant nous et nous nous mettons à marcher. Marchons, marchons, comme d'habitude. On continue à dérouler le tapis ; le temps se déroule devant nous. Il a y aussi du temps *derrière* nous : personne n'enlève le bout du tapis qu'on a déroulé il y a quelque temps. Pour pouvoir l'enlever, il faut le couper. Mais on ne coupe pas le temps, sauf quand la mort intervient pour dire son dernier mot. Elle le dit et le tapis est coupé.

On déroule le tapis et nous continuons à marcher. De quelle couleur est le tapis ? Il est blanc, actuellement. Mais ce n'est pas actuel ; ce n'est *plus* actuel. Ce n'est plus à la mode. Les couturiers ont décidé que tout serait noir cette année. Les fiancées seront en noir, les fiançailles et les mariages seront en noir. Et les congrès, et les manifestations. Tous les trous seront noirs, même le trou normand. « Je ne vous ai rien fait, dit un trou. Pourquoi me peignez-vous en noir ? Je ne suis pas méchant. Je n'ai rien contre vous. Je suis un trou, c'est tout. Un simple trou. »

On continue à dérouler le tapis ; on ne le coupe ni derrière nous ni devant. C'est ça l'éternité, comme dit Rimbaud. Quelle liberté peut exister au sens plein, sans assurance d'éternité ? dit Camus.

D'accord, le sens n'est pas plein ; comme d'habitude, il ne l'est qu'à moitié. C'est un demi-sens qui tonne dans notre raison. Il tonne quand-même. Éternité, éternité, éternité. Vous êtes éternel, je vous assure, dit une voix. Est-elle extérieure ou intérieure ? Elle est à mi-chemin, paraît-il. Il y en va de même pour notre temps ou pour notre éternité. Mais cela ne revient pas *au même*, loin de là. Pourquoi le mot « notre » ? Ni le temps ni l'éternité ne nous appartiennent. Rien ne nous appartient. On nous prête ceci et cela ; puis on nous enlève et ceci et cela.

Il y a des données immédiates de la conscience. On voit une table et on se dit : « C'est une table, mais pour le moment, je n'en ai pas besoin. » On voit une chaise et on se dit : « C'est une chaise, mais pour le moment je veux rester debout. Je suis assis toute la journée, car j'écris énormément. À présent, je veux rester debout, surtout que ma femme est là et elle n'a pas envie de s'asseoir, elle non plus. Et comme je suis un gentleman, je ne peux pas m'asseoir en présence d'une femme qui se tient debout. »

On voit encore quelque chose et encore quelque chose. On ne se dit plus rien parce qu'on est fatigué. On ne ramasse rien non plus. La main ne tient aucune pomme : on n'a pas faim et il n'y a pas de femmes dans la pièce, contrairement à ce qu'on se dit de temps à autre. On est seul, mais on se dit : « Il y a une femme en face de moi. Elle se tient debout. Alors, je serai debout, moi aussi. » Tout cela s'aligne pour symboliser le temps : la table, la chaise, les bibelots, la femme qu'on invente pour ne pas mourir d'ennui. C'est cela le temps : un objet, un autre objet, un sujet, un adjectif. Tout s'aligne et le temps se promène le long de cette ligne. Et l'éternité dans tout cela ? C'est un *point* sans doute. Mais on doute de tout, sinon on n'est pas cartésien. Et on tient à l'être pour une raison inconnue. Parce qu'on est français ? Le roi, la patrie, la nourrice ?

Et puis on invente la durée, comme dit Bergson. Il parle souvent et il faut l'écouter pour ne pas mourir d'ennui. Il dit qu'il faut prendre la conscience de la *durée*, sinon on risque de s'enliser dans le *temps*, dans la *neutralité*. Il ne le dit peut-être pas ; il le pense sans doute. Il faut prendre la conscience de la durée. Il faut qu'elle dure, la durée. Elle dure, elle dure. Que nous dit-elle, comme dirait Mahler ? Elle nous dit qu'elle est subjective. Grâce à elle, on peut rencontrer la réalité. On n'y tient pas particulièrement : que la réalité reste là où elle est. Il vaut mieux être *irréel*, à ce qu'il paraît. Ainsi on aura plus de chances de devenir éternel. En effet, tout ce qui est réel se détruit peu à peu ou tout d'un coup. Un nouveau blam ou flam ou bang-bang-bang célinien et tout est détruit. Un objet vous manque et tout est détruit, dépeuplé, déploré. Et le monde ? si le monde *entier* vous manque ? Mais il ne me manque pas, peut-on dire. Je ne suis pas nostalgique du monde. Il vaut mieux ne pas l'être, sinon on rira de soi-même. Tôt ou tard. Ou on pleurera. *Piangi, piangi*, comme dit Verdi.

Si on ne prend pas conscience de la durée, on vit à l'extérieur de soi-même. Pourquoi pas ? C'est une autre façon d'atteindre l'éternité, de se l'approprier. Je suis mortel, mais je ne suis pas moi. Je n'ai pas de moi. Je n'ai pas de soi non plus. Qu'ai-je ? Peut-être lui ou elle. Pourquoi ? Parce que je vis à l'extérieur de moi-même et de soi-même. Mais je vis peut-être à l'intérieur de *lui*-même. Qui sait, qui sait. Lui, il le sait peut-être. Il faut lui poser la question. On pose la question qui a sa raison d'être. On reçoit une réponse qui n'a aucune raison d'être. On peut même dire qu'elle est *déraisonnable* : elle

dit n'importe quoi. Les réponses *débloquent*, il n'y a rien à faire. C'est pour cela qu'on ne sait rien, qu'on n'est rien. Et on ne sera pas tout, quoi qu'on fasse. On peut embellir toutes les lanternes en y pendant des aristocrates, mais le rien ne sera pas le tout – même dans *ce* cas.

Il paraît que nous nous exprimons par les mots. Et les gestes ? Ils n'expriment rien, même s'ils se déroulent dans l'espace. Tout se déroule dans l'espace, sauf l'éternité : elle ne se déroule pas. Il ne faut surtout pas la comparer à un tapis ou à un escalier roulant. Non, l'éternité est *immobile*. Elle se situe dans la sphère de l'immobilier, pourrait-on dire. C'est une maison où il y a des fauteuils. On s'assied dans ces fauteuils – une fois pour toutes. C'est cela l'éternité. Il ne faut surtout pas bouger. Si vous le faites, vous replongez dans le temps. Pour *rien* au monde, pour rien au *monde* !

Une chose succède à une autre ; c'est le temps. Une chose *coïncide* avec une autre ; elles sont simultanées. C'est l'éternité. C'est trop simple et l'on sait que c'est plus compliqué. Et puis il y a la liberté, comme toujours. L'amour, toujours ; la liberté, toujours. Si vous êtes dans un fauteuil et vous ne bougez pas, vous n'êtes pas libre. Supposons que vous ne vouliez pas bouger. Mais c'est impossible : si on vit, on bouge, sinon on ne vit pas. Seuls les cadavres ne bougent pas, d'après Aristote, sauf si on les vole. Rassurez-vous : vos mérites sont *si* minuscules que personne ne sera tenté de voler votre cadavre. Il reste à sa place, dans son fauteuil ou dans sa tombe. C'est cela l'éternité. Mais non, mais non. Il ne faut jamais perdre espoir. On espère pouvoir bouger – même à l'intérieur de l'éternité. D'ailleurs, on n'aime pas le mot « intérieur ». On a l'impression d'être en prison. On est toujours à l'extérieur, en *plein* air. On est ivre et on est assis sur un bateau ivre. C'est cela la liberté, la vraie liberté de Sartre, de Rimbaud et de tous les autres. Les Américains ne sont pas contre cette liberté non plus. Mais ils disent : « D'accord, nous sommes en plein air. Mais nous ne sommes pas ivres. C'est mauvais pour la santé. Et un bateau ivre risque de couler. »

La durée, la durée. À Paris, il y a un salon de thé qui s'appelle comme ça, si je ne me trompe. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas de ce salon de thé que Bergson parle dans son livre. La durée s'expérimente dans la pureté. C'est une catégorie spirituelle, pour ne pas dire métaphysique. Par conséquent, elle n'a rien à voir avec thés et gâteaux. Et la madeleine de Proust ? Allons, allons. (Marchons, marchons.) On ne peut tout de même pas toujours parler de Proust. Et si, malgré tout, on parle de cet écrivain, il ne faut pas dire toute de suite : « Madeleine, madeleine. »

Agir librement, c'est reprendre possession de soi, vivre selon la durée pure. Possession de soi ? Mais on n'est plus *soi*. On vient d'opter pour le *non-soi*, pour *oui-lui*. Tant pis, on n'a que faire de la durée. C'est quoi au juste ? On vit du jour au jour ; on vaque à ses occupations. On va au bureau, on rencontre des amis. On boit avec ses amis, on parle des mauvais présidents et de bons premiers ministres. Tout cela n'est rien. C'est le néant. On néantit, comme à l'accoutumée. Il faut briser ces coutumes pour ne pas se vautrer dans la néantité.

La durée nous rapproche de l'éternité. On prend une décision importante ; on plonge dans le passé et se remémore son enfance, sa mère, sa tante. On oublie les affaires et les rendez-vous d'affaires. Il n'y plus d'affaires ; il n'y a que des souvenirs et la vraie vie qui est liée à la

contemplation, à un mélange du passé et du futur dont le présent est exclu. Ce présent n'est qu'une série d'activités qui ne permettent à personne de se souvenir de la madeleine, de sorte qu'il y a un millier de madeleines alignées dans une pâtisserie ou une autre. Personne n'en veut, personne n'y pense.

On est assis comme le Turc de Leopardi. C'est cela la durée. Le monde est stupide et toute activité est pernicieuse car toutes ces activités, tous ces business nous barrent le chemin vers la durée ; du coup, l'éternité s'éloigne à grands pas. L'éternité bouge-t-elle ? marche-t-elle, elle aussi ? Non, non et non. Nous confondons l'espace, le temps et l'éternité. Le temps bouge à l'intérieur de l'espace ou hors de lui. Le temps n'a pas besoin d'espace pour bouger. Et il ne peut pas vivre sans bouger. Ne dites-pas que le temps a la bougeotte : il faut respecter le temps où se déroulent la *Missa Solemnis* et la *Messe en si mineur*. Les œuvres comme ça n'ont pas de bougeotte. Il faut respecter le temps, même si on préfère l'éternité qui n'a certainement pas la bougeotte. La durée nous en rapproche et lorsque nous contemplons notre enfance ou nos rêves, nos désirs les plus secrets, nous tâtons de l'éternité.

Quand on raconte une histoire, on rend hommage au temps. Si l'on se contente d'un aphorisme, on s'approche de l'éternité. La vie est l'éternité. La mort est le temps. Le temps est un mystère, l'éternité une évidence. Tout est clair dans le royaume de l'éternité. Elle est *en clair*, pour employer le langage lié à la télévision. Le temps est sombre. À la différence des trous, il n'est pas noir. Il est sombre, comme le plus sombre des misanthropes. Pourquoi ? Parce qu'il connaît l'histoire et qu'il continue à la subir. Il ne peut pas faire autrement. Il donnerait n'importe quoi pour se dérouler *en dehors* de l'histoire. Hélas, il est le frère de l'histoire. Et l'histoire est sa petite sœur.

On peut raconter une histoire pour démontrer l'aspect *mystérieux* du temps. Il ne se déroule pas comme un tapis rouge qu'on voit devant soi, qu'on parcourt en marchant. Il y a de petits coins sombres où le temps se cache parfois. Non, il ne se cache pas : il est toujours là puisqu'il marche avec l'humanité. Mais seuls les prophètes et les sages voient énigmes et solutions ; le commun des mortels ne voit pas les solutions. Parfois, il ne voit pas les énigmes non plus. Tout est clair et simple pour ces idiots du village global. Le temps n'est pas simple. Et il ne faut surtout pas sauter aux conclusions. D'ailleurs, on ne saute pas dans le royaume de l'éternité. On est sage dans ce royaume. Il n'y a que des sages ; mais il n'y a pas de prophètes puisqu'on n'en a pas besoin. Et on n'y raconte pas d'histoires. Et si quelqu'un a cette tentation et commence à embêter ses prochains, on lui dit : « Ne nous raconte pas d'histoires. »

Voici une histoire qu'on n'entendra jamais dans le royaume de l'éternité. Un jour, un milliardaire reçoit un coup de fil. Son neveu lui dit : « J'ai des bûches pour toi.

- Ah bon ? dit le milliardaire.
- Oui. J'en ai trop. Je peux t'en donner quelques unes. Pour ta cheminée.
- D'accord, très bien. Les bûches sont chères de nos jours.
- Très chères.
- Je t'envoie mon jardinier. »

Le jardinier arrive et le neveu lui donne une trentaine de bûches. Et puis il dit : « Vous voyez ces sacs poubelles ?

- Oui, je les vois, dit le jardinier.
- Notre camion-poubelle passe dans trois jours. Et ça pue, vous savez.
- Que voulez-vous que je fasse ? Voulez-vous que je jette les ordures dans notre rivière ?
- Surtout pas. Je suis écolo, vous savez.
- Alors, que voulez-vous que je fasse de ces ordures ?
- Emmenez-les chez mon oncle. Dans votre commune, le camion-poubelle passe demain.
- Après-demain.
- Et demain l'Internationa-a-a-le... Chantez-vous *l'Internationale* ?
- Quoi ?
- *L'Internationale*, de temps en temps.
- Non.
- Tant mieux pour vous. Sinon j'attraperais un fou rire. »

Le temps aime de longues histoires. Et si l'histoire que vous racontez est courte, il faut y mettre quelques rallonges pour vivre le plus longtemps possible. Le jardinier part et le neveu pousse un ouf de soulagement : il n'aime pas les mauvaises odeurs. L'atmosphère de sa maison se purifie et quelques heures plus tard il oublie les poubelles et leur contenu.

Il est d'autant plus étonné de recevoir un coup de fil qui l'informe que son oncle est très fâché contre lui. C'est le majordome de son oncle qui lui apprend cette nouvelle. « Quoi ? dit le neveu.

- Oui, votre oncle est fâché contre vous.
- Ce n'est pas possible : il m'aime beaucoup.
- Peut-être. Je n'en sais rien. En tout cas, il est très fâché. Il est furieux, pour être franc.
- Comment ça ?
- C'est comme ça. *Comment c'est*, d'après Beckett.
- C'est comment ?
- Un neveu ne doit pas profiter de son oncle.
- Profiter ? Mais je n'ai rien demandé.
- Et les poubelles ? C'est payant dans notre commune.
- Je ne le savais pas, dit le neveu. Dans *notre* commune c'est gratuit.
- Pas ici », dit le majordome en lui raccrochant au nez.

Le neveu raccroche et engage une conversation avec soi-même, lui-même. Mais pas avec *lui*, pour une fois. Pas avec *Lui* non plus. Et pourtant il pourrait faire appel à Dieu pour comprendre de quoi il s'agit. Hélas, il est très sûr de lui et par conséquent ne consulte jamais notre Seigneur qui sait tout, comme on le sait. Donc, il consulte lui-même – ou *soi-même*, si vous préférez – et il se dit que c'est impossible. Le majordome doit être ivre, sinon il ne dirait pas de bêtises aussi grosses que celles qu'il a débitées au téléphone. « C'est impossible », répète-t-il. Il répète le mot « impossible » une

centaine de fois pour mettre une grosse rallonge dans sa vie. Impossible, impossible, impossible. Mais impossible n'est pas français, et son train de pensées se met sur des rails anglais.

Il se dit que son oncle débloque : il est assez vieux pour débloquer et même les jeunes débloquent de temps en temps de nos jours. Ils ont *toujours* débloqué, les jeunes et les vieux. Y a-t-il une différence entre le déblocage d'un jeune et le blocage d'un vieux ? Peut-être, mais le neveu a d'autres chats à fouetter ; et il les fouette à volonté. Sa volonté de puissance arrive à son terme et posément il analyse la situation. Son oncle est furieux. Quelle serait sa conclusion logique ? Il y a deux conclusions logiques auxquelles le neveu doit faire face. Et il le fait parce qu'il n'a rien d'autre à faire. La première conclusion logique, celle de son oncle : « Je suis fâché contre mon neveu. Je suis furieux. Par conséquent, je déshérite mon neveu. Je n'ai pas d'alternative. Et je n'ai rien d'autre à faire. Mon neveu doit penser que je débloque. Il saura de quel bois je me chauffe. J'ai froid. Le chauffage ne marche-t-il pas ? Et le chômage ? »

Deuxième conclusion logique. « Mon oncle débloque. Il confond les mots, les idées, les crimes et les châtements. Il me déshériterait. Il ne peut pas faire autrement. Il ne saurait faire autrement. Pour le moment, il ne sait rien. Et ce moment durera éternellement – jusqu'à sa mort, en tout cas. »

L'oncle ne meurt pas ; il va en Chine. Sa mort reste en Belgique ou en France. Elle n'est pas à Boukhara, pour une fois. Ou à Samarkand. Bref, sa mort est loin de lui, de l'oncle du neveu. Celui-ci envoie à son oncle un email. Son oncle d'Amérique ne lui répond pas. Il fait le numéro de son portable et entend le répondeur. Il laisse un message sur ce répondeur en disant : « Mon oncle, je t'aime, je t'aime, je t'aime. Et je n'ai pas l'habitude de profiter de qui que ce soit, surtout s'il s'agit de mon oncle. D'ailleurs, je n'aime pas le mot 'profit', sauf si ce terme se rapporte à l'âme. Ce n'était pas mon intention parce mes intentions sont toujours bonnes. Pourquoi ? Parce que, à l'instar du prince de Corneille, je chéris la vertu. Comme tu le sais – tu n'en doutes pas, j'espère – je suis chrétien. Je vais à l'église tous les dimanches. Dieu me protège, mais cette protection ne me suffit pas. J'aimerais pouvoir compter sur *ta* protection. Après tout, tu es mon *très, très* cher oncle. Et Dieu n'est pas mon oncle. Et je ne suis pas *son* fils. Mon oncle, s'il te plaît, n'oublie pas ton fils ou ton neveu : c'est comme tu veux. Tu n'as pas d'enfants et j'ai toujours pensé que j'étais ton fils. Me serais-je trompé ? Je sais que tu n'es pas cruel, mon oncle. Alors, ne le sois surtout pas ! J'ai mis un point d'exclamation pour que tu saches à quel point je suis ému. J'espère que tout se passe bien en Chine. C'est un beau pays, j'en suis sûr. Hélas, je ne t'accompagne pas dans ce voyage, ce que je regrette amèrement. Mes regrets sont amers et je pense à ma mère. Je sais que tu étais amoureux d'elle. Ma mère me l'a dit en pleurant. Lorsqu'elle parlait de toi elle riait – tu es très spirituel, mon oncle – ou elle pleurait. Oui, tu es très séduisant, et ma mère pleurait parce qu'elle pensait que vous auriez pu être heureux jusqu'à la fin de vos jours – jusqu'au Jugement dernier, pour être exact. Ou le Jugement de Dieu. C'est comme tu veux. Je suis la chair de sa chair et le sang de son sang. Je suis son fils ou son *son*, si tu veux. Je sais que tu parles surtout l'anglais parce que tu es très souvent en voyage. Alors, je dois te dire que j'étais

le *sun* de ma pauvre mère. J'étais son soleil en d'autres termes, dans une autre langue. J'espère que tu me pardonneras. Sinon je me suiciderai. À quoi bon vivre sans ton amour ? »

L'oncle ne répond pas, mais il est en Chine et ni les Chinois ni les Japonais ne répondent quand cela ne les arrange pas. Ils ne veulent pas éprouver des émotions *négatives* et ils vous laissent tomber dans vos trous noirs en disant : « Ce sont *leurs* trous noirs après tout. Ils y tombent. C'est logique. » L'oncle ne tombe pas dans un trou noir ; c'est le contraire qu'il fait sans arrêt. Toute sa vie il ne faisait que sortir des trous *noirs*. Les businessmen ne sont jamais loin des trous noirs. Ils se prélassent dans les trous *roses*. Ils nagent dans les piscines situées au fond des trous roses où personne ne les voit, ne les dérange. Et puis il y a un mauvais coup et on ne sait pas qui est à l'origine de ce coup. On ne sait pas non plus si c'est un coup de pied ou un coup de main. Il n'empêche que c'est un coup et c'est un coup dur. On n'a pas besoin de faire travailler son cerveau pour le savoir. Le cerveau peut rester tranquille : c'est le corps qui sent les coups. Et l'âme.

L'oncle ne répond pas ; le neveu s'inquiète. Il n'a plus d'argent et par conséquent il ne peut plus boire de grands bordeaux, de grands bourgognes. Il boit des petits crus et il n'aime pas ça. Il n'aime pas vivre sans argent parce qu'il n'aime pas ce genre de vie. D'ailleurs, pour lui ce n'est pas une vie. Ça fait mauvais genre, et il n'est pas du genre à se laisser faire. Il envoie encore un email à son oncle. « Pourquoi ne me réponds-tu pas ? dit-il dans son email. Tu es très poli et ton éducation est consommée, parfaite. J'ai beaucoup appris chez toi et grâce à toi, je sais comment agir dans la vie pour ne blesser personne. Je ne blesse personne et toi, tu blesses une personne. Tu devines de quelle personne il s'agit, car tu es très intelligent, cela va sans dire. Tu es beaucoup plus intelligent que moi. Et pourtant, même moi, je suis assez intelligent pour comprendre de quelle personne il s'agit, d'autant qu'il s'agit de moi. Je sens cette blessure de l'intérieur et c'est pour cela que je sais exactement de quelle blessure il s'agit et comment *me* guérir, *me* rétablir, *me* remettre sur pied. Mon cher oncle ! Tu ne sais pas ce qu'il m'arrive. Tu es trop loin pour le savoir. Et même si tu étais tout près de mon corps et de mon esprit, tu ne le saurais peut-être pas parce que tu es fâché contre moi. Et quand on est furieux, on n'écoute personne, à part soi-même. Ou *lui-même*. Tout dépend de ce que vous êtes en ce moment, mon cher oncle. De *qui* vous êtes. J'espère que vous êtes *mon oncle*, mon très, très cher oncle. À bientôt, j'espère. »

L'oncle rentre et téléphone à son neveu. « Tu viens pour le thé », dit-il. Le neveu se met en route. Il traîne en chemin pour dilater le temps et prolonger sa vie. Il regarde autour de lui ; il aligne les objets qu'il voit. Il voit des maisons, des monuments, des gens, des voitures. Ils les aligne et se dit : « C'est le temps. Et l'éternité ? C'est mon oncle et l'argent que j'hériterai de lui. J'hériterai aussi toutes ses villas italiennes, tous ses châteaux français. » Il met encore une rallonge dans son monologue intérieur et continue sur sa lancée. Il est lancé, il est lancé. Il court plus vite que n'importe quel champion olympique. Il vole dans les airs ; et il vole plus vite que n'importe quel oiseau, n'importe quel avion. Et puis il redescend sur terre et se dit : « Mon oncle ne me donnera rien. Je n'hériterai rien de ce grippe-sou. Il dépensera tout lui-même. Il ira dans les grands restaurants. Il boira

de très grands bourgognes. Pourquoi s'est-il fâché ? Parce que, dans sa commune, on paie pour les sacs poubelles. Il faut les acheter. Il faut payer pour qu'on les enlève. Dans notre commune on ne paie rien. Il n'y a que des pauvres qui vivent dans notre commune. Moi, je suis pauvre en tout cas. En tout cas, je suis bien plus pauvre que mon oncle qui n'est pas pauvre du tout. Et pourtant il se conduit comme un pauvre. D'accord, dans sa commune, les milliardaires paient les camions-poubelles ou plutôt leurs chauffeurs. Ou les chefs de ces chauffeurs. Alors, combien a-t-il payé pour mes trois poubelles ? Trois euros ? Et bien, je les lui rembourserai pour hériter de trois milliards et de toutes ses villas. »

Le neveu prolonge sa vie de *trois* minutes et arrive chez son oncle en pleine forme. Il lui dit :
« Mon oncle, que ce passe-t-il ?

- Rien du tout, dit l'oncle.
- Comment ça ? Et les sacs poubelles ? »

Une autre histoire prend son essor – ou son *élan*, si vous préférez. (Les synonymes prolongent notre vie et par conséquent sont bons pour notre santé.) Si vous ne racontez qu'*une* histoire, votre vie sera de courte durée. Et *aucune* durée de Bergson ne pourra l'allonger, ou plus exactement mettre des *rallonges* dans son for intérieur. Cette autre histoire commence ainsi :

Résumé : *Le jardinier emmène les sacs chez l'oncle du neveu. Il lui emmène aussi les bûches.*

« *C'est quoi, dit l'oncle en pointant son index vers les poubelles.*

- *Les poubelles, dit le jardinier.*
- *Que font-elles ici ?*
- *Je n'en sais rien, dit le jardinier.*
- *Comment ça ? C'est toi qui les as apportées, si je ne me trompe.*
- *Non, vous ne vous trompez pas. Votre neveu vous demande de les jeter. Il l'a demandé à moi, mais si vous ne voulez pas que les jette, je ne les jetterai pas.*
- *Jette-les au plus vite.*
- *Comment ? où ? Dans la rivière ?*
- *Surtout pas. Tu sais que je suis écolo.*
- *Tel oncle, tel fils.*
- *Que dis-tu là ?*
- *Rien du tout.*
- *Alors, tu les jettes ou non ?*
- *Non.*
- *Pourquoi ? pourquoi pas ?*
- *Parce que je suis écolo, moi aussi.*
- *Alors, emmène-les chez ma mère. Elle se débarrassera de ces sacs.*
- *Mais c'est assez loin.*

- *Tant pis. Tu fais ce que je te dis.*
- *Il y a aussi des bûches.*
- *Ah, oui. J'ai failli les oublier.*
- *Elles sont trop grosses.*
- *Tant mieux.*
- *Mais elles sont trop grosses pour votre cheminée.*
- *Rien n'est trop grand pour ma cheminée.*
- *Ces bûches le sont.*
- *Alors, porte-les chez ma mère. Sa cheminée est gigantesque.*

C'est une histoire que le neveu note dans son journal. Ce n'est pas une histoire proprement dite, mais le neveu n'y fait pas attention. Il note le dialogue entre son oncle et le jardinier. Le reste se déroule dans sa mémoire où le temps règne partiellement en cédant la place à la durée qui empiète sur l'enfance du neveu. Celui-ci se souvient de son oncle, de ses mains qui lui donnaient des fraises des bois. Son oncle était dans son jardin et il disait à son neveu : « Ce jardin sera à toi, quand je serai mort.

- La mort c'est quoi ? demandais le neveu.
- Je ne serai plus là.
- Où ? dans ton jardin ?
- Oui.
- Ça n'a pas d'importance puisque je serai là, moi. Et je serai assez grand pour cueillir les fruits et les fruits rouges.

- Oui. Mais moi, je ne serai plus là. Tu m'aimes, mon neveu ?
- Oui, je t'aime, mon oncle.
- Tu te souviendras de moi ?
- Oui.
- Quand tu consacreras ton temps à la durée.
- À quoi ? quoi ?
- Peu importe. Je divague. »

Cette histoire prend son temps. Plus la quantité du temps qu'elle accumule est grande, plus elle se rapproche de l'éternité. À présent le neveu est assis en face de son oncle, et son oncle lui parle de sa mauvaise conduite liée aux poubelles. Le neveu ne comprend pas de quoi son oncle lui parle. Pour faire durer la conversation et le plaisir, il dit : « Mon oncle, tu parles de *ma* mauvaise conduite et de *mes* poubelles ?

- Oui.
- Pourquoi emploies-tu le mot 'mauvais' ?
- Parce que tu es mauvais.

- En quoi serais-je mauvais ?

- Réfléchis un peu. »

Le neveu se met à réfléchir. Cela l'arrange, d'ailleurs : ainsi il prolonge le temps, sa vie, et il montre à son oncle qu'il est capable de réfléchir, surtout si son oncle le lui demande. C'est un garçon obéissant, après tout. Il réfléchit, il réfléchit. Il y a plusieurs données de la conscience : les poubelles, les ordures liées aux poubelles et associées aux poubelles et au jardinier – dans l'esprit du neveu et celui de l'oncle. Et le neveu de se lancer dans un monologue intérieur qui débouche sur la durée bergsonienne :

Mon oncle est radin. Personne ne le conteste. Les bûches sont chères de nos jours. C'est ça, c'est ça. Trop chères pour toi. Ma tante a toujours dit qu'il était près de ses sous. Rien d'étonnant qu'il n'ait pas voulu payer trois euros pour me dépanner. Il ne dépanne jamais personne. Ce n'est pas son truc. Il sait gagner l'argent et il en a gagné beaucoup. Et il sait dépenser l'argent intelligemment. Mais les autres, c'est une autre paire de manches. Et ce n'est pas sa paire de manches, il n'y a aucun doute là-dessus. Que faire ? que se dire ? Je dois me dire quelque chose, sinon il pensera que je ne réfléchis pas. Je dois lui obéir, sinon il pensera que je suis désobéissant et que je ne le respecte pas. Il pensera que je me moque de lui, comme dit Spinoza. Ce n'est pas vrai. Si, un peu. Ça va, ça va. Ce n'est pas à ça que je dois penser. À quoi dois-je penser ? au temps, à l'éternité ? Oui, entre-temps je pense à l'éternité, surtout à elle, à ma bien-aimée. Mais il y a autre chose. Attendons voir. Mon oncle et mes poubelles. Elles sont devenues ses poubelles à un moment donné. Pourquoi ? Parce que ce n'est pas agréable de recevoir des poubelles en guise de cadeau. Vous vous apprêtez à laisser toutes vos villas à votre neveu et lui, il vous envoie des poubelles en guise de remerciements. Et ces poubelles sont pleines d'ordures. Et ces ordures sentent mauvais. C'est un cadeau empoisonné, comme on dit. Alors, mon oncle n'est pas content, et il a raison. Il faut lui dire qu'il a raison, sinon il pensera que je ne comprends rien à rien. Il faut lui dire qu'il a toujours raison, sinon il pensera que je suis ingrat. Et moi, je suis grat, gras. Je divague, paraît-il. Tel oncle, tel neveu. Non, mon oncle : je ne suis ni ingrat ni gras. Je sais que je n'aurais pas dû t'envoyer ces poubelles et ces ordures-là. Je ne dois pas t'envoyer des ordures, que ce soit ces ordures-ci ou ces ordures-là. Je dois t'envoyer des fleurs et du chocolat. Je le ferai, je te le promets. Je t'enverrai tout cela jusqu'au jour de ta mort. Non, je dis des bêtises. Je divague parce que je suis ton exemple. Non, je dis des bêtises une fois de plus. Tu ne mourras jamais, mon oncle. Et tu auras toujours des fleurs sur ton bureau, sur ta table de chevet. Et tu auras toujours des chocolats – tant pis pour ton diabète. Ne penses surtout pas que je veuille te tuer par l'intermédiaire de ces chocolats. Pour rien au monde je ne voudrais te tuer, même pas pour tes villas. Et tu ne mourras pas – touchons du bois. Je t'offrirai des antiquités. Personne n'est encore mort à cause d'antiquités. Et Héraclès ? Non, non, c'était autre chose. C'était une robe,

ou plutôt un costume. Ou je confonds avec la fiancée de Jason ? Peu importe. Mon oncle, je t'aime. Pardonne-moi. Tu as reçu ces poubelles et tu t'es dit : « C'est ainsi que mon neveu me remercie. Les poubelles et les ordures qui se cachent dans les poubelles. D'ailleurs, elles ne se cachent pas vraiment : je les sens d'ici. C'est ça la gratitude de mon neveu. Qu'il soit maudit, surtout que je dois payer pour qu'on me débarrasse de ces poubelles. Quelle ingratitude ! » Non, mon oncle. Je te suis reconnaissant pour tout ce que tu as fait pour moi. Merci, mon oncle. Merci mille fois ! J'espère que tu me légueras toutes tes villas et tout ton argent, tes millions et tes milliards. Tu en as combien, entre parenthèses ? D'accord, d'accord. Je ferme les parenthèses.

« J'ai réfléchi, dit le neveu à son oncle.

- Alors ? dit l'oncle à son neveu.

- Ce n'est pas agréable de recevoir des poubelles en cadeau.

- Quoi ?

- Poubelles, ordures.

- Quoi ?

- Ordures.

- Tu ne comprends rien à rien.

- Ah bon ?

- Oui. Mon jardinier rentre et dit : 'Voici les bûches, mais elles sont trop grandes pour votre hôtel particulier.' 'Alors, tu les amènes à mon château', dis-je à mon jardinier. 'Et il y a trois sacs d'ordures que votre neveu vous envoie.' 'Tu les prends avec', dis-je à mon jardinier. Il s'en va. Il revient quatre heures plus tard. Mon château n'est pas tout près, comme tu le sais. Le jardinier n'a rien foutu de toute la journée à part ça, à part tes sacs remplis de je ne sais quoi. Et mes plantes ? et mes buissons ? »

Le temps est mystérieux ; on ne sait jamais ce qu'il cache dans ses recoins. On pense aux sacs ; on doit penser au jardinier. On ne pense à rien du tout. On vit au jour le jour. Les jours viennent et partent ; les journées aussi. Il y en va de même pour les nuits et les plaisirs. Tout est mystérieux et tout est clair comme l'eau de roche. On ne sait pas exactement ce que c'est, mais c'est de l'eau et cela suffit largement. Dorénavant, on ne boira que de l'eau. On sera on, moi, lui, elle. On ne sera rien. Tant pis, tant mieux. On sera ce qu'on est, ce qu'on deviendra. Et on dira : « C'est bien. »

